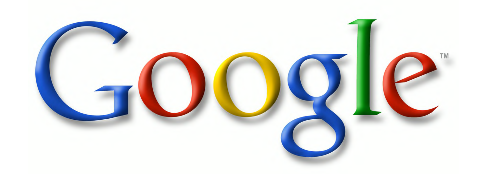
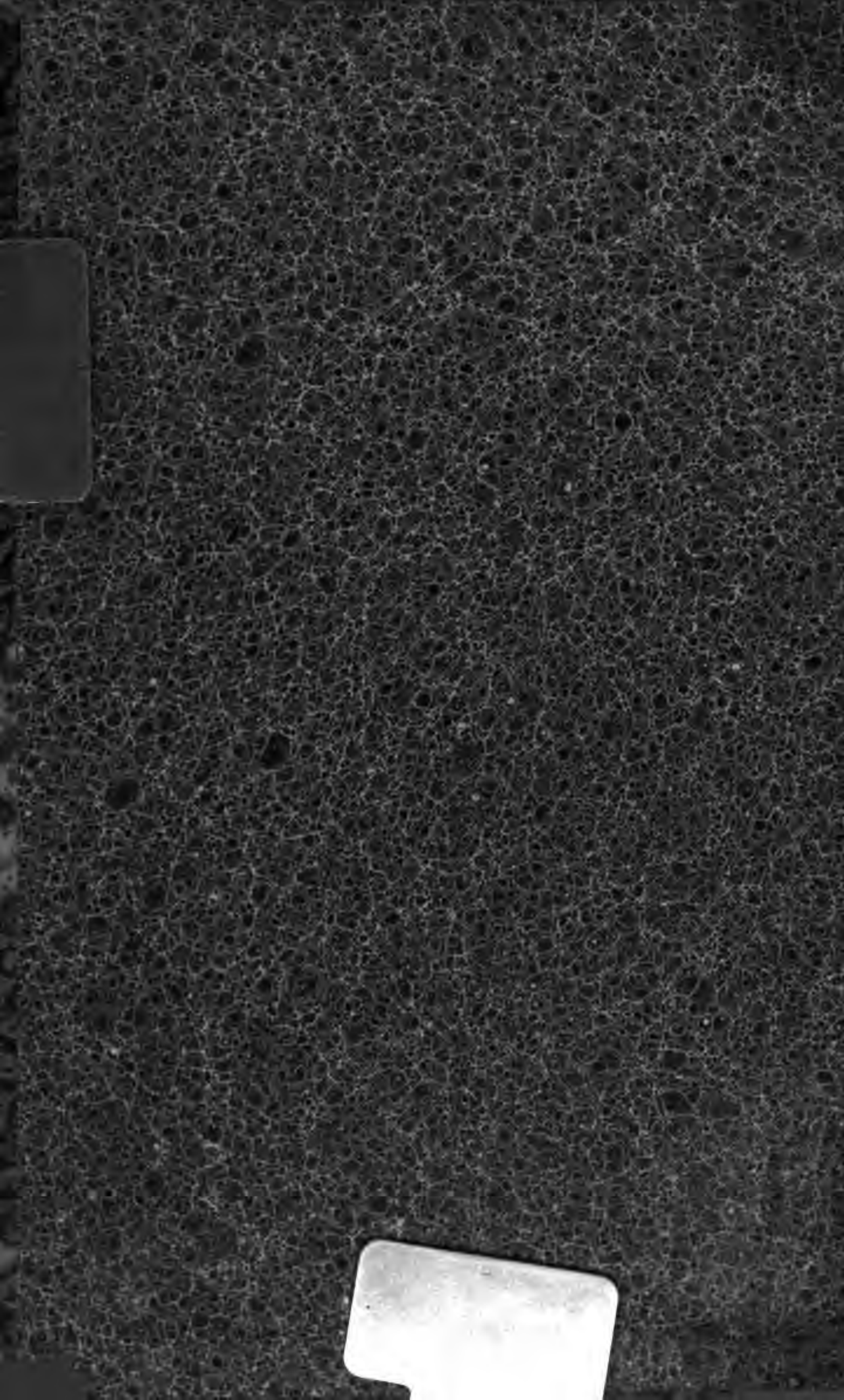








HISTOIRE

DE FRANCE.

I.

HISTOIRE
DE FRANCE.

I.

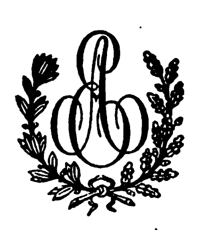
PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT, RUE D'ERFURTH, N. 1.

HISTOIRE
DE FRANCE,

PAR

M. LE COMTE DE SÉGUR,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PAIR DE FRANCE.

TOME PREMIER.





PARIS,
ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE MAZARINE, N. 30.

M DCCC XXX.

INTRODUCTION.

EN sortant du monde romain, le premier peuple qui, sur ses débris, se lève puissant et victorieux, c'est le peuple français; nous devons donc commencer l'histoire de l'Europe moderne par celle de la France, puisque c'est en France que nous suivrons les premiers pas de la civilisation et de la grandeur européenne. Gloire de la nation française.

La gloire de notre nation ne craint aucune comparaison avec celle de Rome : nous pouvons fièrement opposer notre Clovis à son Romulus, Charles-Martel à Camille, Charlemagne à César.

Nos Godefroy, nos Raimond, nos Duguesclin, nos Dunois, nos Coligny, nos Montmorency, nos Bayard, nos Catinat, nos Turenne, nos Villars, nos Condé peuvent marcher à côté de ses consuls,

et de nos jours une foule de héros égale tous ceux de la Grèce et de l'Italie.

Saint Louis, Charles V, Louis XII, Henri IV semblent avoir été vivifiés par l'âme des Antonins; Louis XIV, comme Auguste, a donné justement son nom à son siècle : depuis, un nouvel Alexandre a brillé et a disparu ainsi que le Macédonien; conquérant rapide, guerrier longtemps indomptable, aussi belliqueux que Trajan, il a porté notre gloire, nos armes et son nom en Afrique, en Germanie, en Italie, en Espagne, en Scythie, au centre de l'Asie, et, comme lui, a perdu ses conquêtes pour avoir refusé de leur fixer des bornes.

Sully, l'Hôpital et d'Aguesseau, célèbres par leurs vertus autant que par leur habileté, l'immortel Bossuet, le touchant Fénélon, l'illustre Montesquieu, le sublime Corneille, l'inimitable Racine, ce Montaigne si original, ce Molière et ce naïf La Fontaine qui n'ont point eu de rivaux dans leur genre, Voltaire si éton-

nant par l'universalité de son génie, enfin un nombre prodigieux d'écrivains brillans, d'ingénieux moralistes, de poëtes harmonieux, de savans profonds et d'éloquens orateurs, ne nous laissent rien à envier pour les palmes de la chaire, du barreau, de la tribune, du théâtre, et pour toutes les couronnes que décernent les muses.

Son éclatante industrie.

Nos découvertes dans les sciences, nos progrès dans les arts, le perfectionnement de l'agriculture et de toutes les industries, le pinceau des David et des Gérard, le ciseau de Houdon, de Pigal et de leurs émules, la création de nos machines, la diversité de nos métiers, les prodiges de nos manufactures, la destruction de tout esclavage, la variété et la multiplicité des jouissances qui embellissent la vie des citoyens de tous les rangs, des laboureurs comme des citadins, nous feraient trouver aujourd'hui, si elles reparaissaient, Athènes sauvage et Rome barbare.

Soyons donc fiers de notre siècle et de

notre France, de cette France que l'Europe liguée a tant redoutée dans ses triomphes, qu'elle respecte encore après ses défaites, et que ses efforts réunis ont ébranlée sans pouvoir l'anéantir.

Sa brillante origine.

Mais que notre juste fierté ne jette point un œil de dédain sur notre antique origine; n'imitons pas la plupart des historiens qui ne font remonter nos souvenirs que jusqu'à Clovis; montrons-nous moins injustes pour les auteurs de toutes nos races; nous descendons tous des Gaulois, des Romains, des Germains et des Francs; notre nom, notre langage, nos mœurs sont nés de leur mélange; nos caractères, nos lois, nos coutumes, nos vices, nos vertus en conservent encore des traces indélébiles.

Une partie du droit romain nous régit jusqu'à présent; nos poésies doivent leur charme à l'ancienne mythologie grecque et latine; nos jurés nous rappellent l'antique égalité des Francs; nos duels, leur belliqueuse indépendance.

Nos croisés en Palestine, nos rois conquérans de l'Italie, notre invasion aventureuse en Égypte, la prise de Rome même réveillent le souvenir des Sigovèze, des Bellovèze et des Brennus.

Les fées gauloises amusent encore notre enfance ; nos pontifes, succédant autrefois en Gaule à la prééminence et à la puissance des druïdes, inspirent toujours aux peuples une juste vénération, même après la chute des abus d'une domination ambitieuse.

Les nobles, ducs, comtes et barons français ont hérité long-temps dans notre patrie de l'influence et du pouvoir qu'exerçaient en Gaule les sénateurs, les grands, les chefs, entourés d'ambactes ou de dévoués et nombreux soldurii, ainsi que de l'autorité des antrustions et des leudes parmi les Francs : aujourd'hui même encore, réduits à la seule puissance des souvenirs, plusieurs se rappellent avec fierté et regrettent trop vivement ces temps chevaleresques où ils

dominaient les peuples et combattaient les rois : enfin, en France ainsi que dans la Gaule, les femmes, loin d'être asservies, exercent un grand empire sur nos mœurs et reçoivent une espèce de culte d'autant plus durable qu'il est plus moral et plus épuré.

Hommage rendu aux Gaulois et aux Francs.

Remontons donc orgueilleusement à la source de notre existence et de notre gloire; saluons avec respect nos vieux et rustiques monumens; pénétrons dans les vastes et sombres forêts qui ombrageaient notre berceau; et, avant d'écrire les fastes de la France, parcourons rapidement ceux des Gaulois et des Francs nos aïeux.

Leurs fables n'ont pas le charme séduisant de celles d'Hésiode et d'Homère; mais elles sont peut-être moins absurdes que celles des adorateurs d'Isis, des farouches Pélages et des grossiers fondateurs de Rome.

L'Hercule gaulois est plus moral que l'Hercule grec : au lieu d'une massue, il porte attachée à sa bouche une chaîne,

emblême heureux du pouvoir de la raison et de l'éloquence.

Notre Theutatès remplit dans les cieux la même mission que Mercure.

Ésus est sanguinaire comme Mars, mais moins débauché que Jupiter.

Les Gaulois rendaient à Minerve le même culte que les Grecs.

Nos fées sont plus attrayantes que les sibylles.

Le gui de chêne, par ses merveilles, choque moins le bon-sens que ce clou sacré, enfoncé solennellement par les dictateurs à la porte des temples pour éloigner la peste; et l'image de Bérécynthie promenée dans les champs gaulois, ainsi que les chrétiens y portèrent depuis celle de la vierge de Nanterre pour appeler sur eux la rosée du ciel, plaît davantage à l'imagination que le culte sévère de Cybèle et de Vesta.

Revenons donc à présent sur nos pas, et reportons nos regards sur cette époque désastreuse où la ruine de Rome parut

Époque de la ruine de Rome.

replonger dans le chaos le monde civilisé.

Les antiques monumens, les mystérieuses et gigantesques grandeurs de l'Égypte sont loin de nous; nous avons vu naître et mourir l'empire de Cyrus; les héroïques et riantes fables de la Grèce ont disparu; la nation des miracles, le peuple de Dieu languit dispersé; l'orgueilleuse Carthage est détruite.

Nous avons suivi tous les pas du colosse romain depuis son berceau jusqu'à sa tombe; nous avons décrit son accroissement rapide, son habileté profonde, sa force, sa gloire, sa grandeur, sa liberté, son luxe, sa corruption, sa décadence, sa servitude; nous entendons encore le bruit de sa chute, et nous venons de voir ses derniers débris écrasés dans Byzance par les farouches enfans de Mahomet.

Au signal de la destruction de l'empire romain en Italie, l'Occident est devenu la proie des sauvages guerriers du Nord; une moitié du monde s'est vue esclave et

musulmane, l'autre chrétienne, mais barbare; les arts, les lumières, les richesses, la civilisation de tant de siècles ont fui devant le fer des Celtes et des Scandinaves; l'olympe est sans dieux, le Parnasse sans muses.

Le voile sombre de l'ignorance s'est étendu sur ces belles contrées où les sciences jetaient naguère un si vif éclat : ce Capitole où montaient tant de triomphateurs, ce Forum où Cicéron enchaînait par son éloquence une foule attentive, cette superbe Rome que Virgile enorgueillissait en ressuscitant les héros troyens, cette cité célèbre où les vers harmonieux d'Horace disposaient le cruel Octave à faire chérir le pouvoir d'Auguste, où le sévère Tacite faisait pâlir les tyrans, ne retentissent plus que des cris de guerre des Hérules, des Goths et des Lombards.

Tableau de la Gaule.

L'indomptable Espagne a succombé sous les coups des Suèves, des Visigoths; les Vandales l'ont traversée pour ravager l'Afrique. Enfin la Gaule, depuis long-

temps plus tranquille, plus riche, plus florissante que l'Italie, la Gaule, inondée par un torrent dévastateur de Goths, de Bourguignons, de Huns, d'Allemands, d'Alains et de Francs, a vu ses champs dépouillés, ses écoles désertes, ses temples renversés, ses cirques détruits, ses villes incendiées.

La Gaule, jadis la terreur de Rome et l'effroi de l'Asie; la Gaule, qui coûta dix années de travaux à César; la Gaule, rempart inexpugnable de l'empire contre les Germains; la Gaule, si heureuse sous les Antonins, si paisible sous Constance, si chère à Julien, la Gaule est devenue l'esclave de mille tyrans.

Nous la voyons couverte d'épaisses ténèbres, mais elle n'est qu'abattue et non détruite; à la lueur sanglante des glaives meurtriers qui se choquent dans son sein, admirons ses efforts pour se relever! Bientôt elle va civiliser ses farouches vainqueurs; bientôt cette Gaule fameuse, se frayant une nouvelle route à la

gloire, va, sous le nom brillant de France, disputer encore à Rome son antique renommée, fonder un nouvel empire d'Occident, servir d'exemple au monde par ses lois, l'étonner par ses triomphes, l'éclairer par ses chefs-d'œuvre, l'enrichir par son commerce, et répandre la splendeur de son nom et de ses armes jusqu'aux extrémités de la terre.

C'est de cette France prospère que doit s'élever un nouveau monde plus durable, plus riche, plus puissant, plus éclairé que l'ancien; c'est de cette France glorieuse que sortiront tant de royaumes célèbres, tant de génies immortels; c'est de cette France, capitole des héros modernes, asile des sciences, musée des arts, panthéon de tous les talens, que nous allons retracer l'histoire.

Qu'à ce beau nom de France la vieillesse se glorifie par ses souvenirs! que l'âge mûr suive avec fierté les progrès de la grandeur, toujours croissante pendant quinze siècles, d'un empire qui ne laisse

point encore prévoir sa décadence ! que la jeunesse surtout étudie avec ardeur ces fastes d'un pays dont elle est l'espoir !

Puisse ce vaste tableau que nous allons offrir, puisse cette histoire rapide de la France antique et moderne inspirer à nos lecteurs la vénération pour la vraie piété, l'horreur du fanatisme, le respect pour nos lois et pour nos rois, l'attachement inviolable à la liberté, et surtout l'amour sacré de la patrie ! C'est lui seul qui me dicte cet ouvrage ; c'est lui seul qui me donne quelque espoir de succès ; et, en cédant à son inspiration, je n'invoquerai d'autre muse que la vérité.

HISTOIRE
DE FRANCE.

GAULOIS.

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE, MOEURS, LÉGISLATION ET CULTE DES GAULOIS.

De l'origine des anciens peuples. — Apparition de la nation gauloise. — Incertitudes sur son origine. — Opinions diverses sur les Celtes. — Origine des deux noms *Celte* et *Gaulois*. — Climat de la Gaule. — Produits du sol. — Habitations des Gaulois. — Leur nourriture. — Leur sobriété. — Leurs occupations. — Leur portrait physique et moral. — Esprit guerrier des Gauloises. — Caractère des Gaulois. — Leur conduite à la guerre. — Leurs égards pour les voyageurs. — Leurs vêtemens et leurs armes. — Premiers temps des Gaulois. — Leur gouvernement. — Deux classes dans l'État : les nobles et les prêtres. — Les Ambactes ou *Soldurii*. — Origine de la noblesse gauloise. — Gouvernement des nobles et des prêtres. — Pouvoir des Druïdes. — Division de la Gaule. — Diète générale. — Prérogatives des Gauloises. — Législation des Gaulois. — Leurs divinités. — Don de prophétie attribué aux Druïdesses. — Temples et idoles des Gaulois. — Cérémonies du gui. — Cérémonies du mariage. — Éducation des enfans. — Fonctions des Eubages. — Éducation des jeunes nobles.

De l'origine des anciens peuples.

En lisant l'histoire des peuples anciens de l'Orient, de la Grèce et de l'Italie, on voit que les plus illustres, semblables aux grands fleuves,

sortent d'une source faible, obscure, presque ignorée, et que l'orgueil et la crédulité ont vainement cherché à grandir par des prestiges et à illustrer par des fables.

Une famille errante donne naissance au peuple juif; l'Égypte se peuple peu à peu par des tribus pastorales que policent quelques prêtres, et qu'illustrent quelques heureux guerriers; leur origine se perd ainsi que celle du Nil dans les sables de l'Éthiopie.

L'Asie, condamnée dans tous les temps à la servitude, et corrompue avant d'être civilisée, cherche inutilement dans les ténèbres le commencement de ses fastes. Sémiramis, Ninus, Nabuchodonosor accroissent leur empire sans l'éclairer, et, depuis Cyrus, les monarques d'Orient appesantissent encore les chaînes de leurs peuples, en les étendant et en les rendant plus brillantes.

La Grèce, long-temps habitée par des sauvages nourris de glands, reçoit des navigateurs d'Égypte ses dieux, ses lois et ses héros. L'orgueilleuse Carthage est bâtie par une femme et par quelques Tyriens fugitifs.

Un chef de pâtres et de brigands est le fondateur de cette bourgade de Rome, qui depuis fut la reine du monde.

Apparition de la nation gauloise.

La nation gauloise seule semble n'avoir point

eu d'enfance; elle apparaît dans la nuit des temps, comme une ombre gigantesque; la première impression qu'elle produit, c'est l'effroi; ses premiers pas sont des invasions; ses premiers chefs, des conquérans : le premier regard qu'on jette sur eux frappe d'étonnement par l'étendue de leur territoire, par la force de leur population, et c'est la terreur de leurs armes qui fait prononcer pour la première fois leur nom à l'Italie conquise, à la Grèce ravagée, à l'Orient tributaire.

A quelque époque qu'on remonte, on voit toujours cette nation guerrière, que le sort destinait à faire trembler le peuple-roi et à lui succéder, occuper la vaste étendue de pays située entre les Pyrénées, l'Océan, le Rhin, les Alpes et la Méditerranée.

Le Piémont s'en trouvait séparé; mais elle comprenait l'Helvétie et la Batavie, et sa position s'étendait du 42e au 52e degré de latitude, et du 13e au 27e de longitude : bientôt ses armes y réunirent le nord de l'Italie, que les Gaulois disputèrent pendant deux siècles aux Romains.

Incertitude sur son origine.

Les autres peuples, frappés de la grandeur gauloise, et ne pouvant connaître son origine, lui en cherchèrent et lui en prêtèrent une fabuleuse. Ammien Marcellin prétend que la

Gaule déserte avait été peuplée par des Grecs dispersés après le siége de Troie. D'autres donnaient à la Gaule pour fondateur, Hercule, suivi de quelques Doriens.

Les druïdes disaient qu'une partie de leurs ancêtres était indigène, et l'autre venue des contrées situées au-delà du Rhin. Plusieurs auteurs chrétiens les font descendre de Gomer et de Japhet. Enfin, selon la tradition fabuleuse la plus répandue dans la Gaule par les Romains et par la colonie phocéenne qui s'établit à Marseille, les Gaulois descendaient d'un roi nommé Manus, dont le fils Saturne se révolta et fut battu par Titan son frère; Jupiter à son tour vainquit Titan et rendit le sceptre à Saturne; depuis, ce même Saturne s'étant vu forcé, par la révolte de ses sujets, à s'enfuir en Italie, Jupiter donna la Gaule à Pluton, que les Gaulois appelaient Dis ou Tis, et dont ils se disaient issus. Aussi cette croyance les remplit d'une vénération superstitieuse pour les ténèbres; ils ne comptaient le temps que par les nuits, et prenaient pour temples les plus sombres forêts.

César assure qu'après Pluton, Mercure était le dieu que les Gaulois respectaient le plus; ils le nommaient Theutatès, et le regardaient comme leur premier législateur.

Ce qui est certain, c'est qu'avant Alexandre-

le-Grand les anciens n'avaient de notions exactes que sur l'Italie, la Grèce, la Sicile, l'Égypte, l'Asie mineure, l'Espagne et les côtes d'Afrique; ils divisaient vaguement le reste de la terre en quatre parts; ils plaçaient l'Inde à l'Orient, l'Éthiopie au Midi, la Scythie au Nord, et la Celtique à l'Occident.

Selon Strabon, les Celtes s'étendaient, en traversant la Gaule, depuis le nord de la Batavie jusqu'au détroit de Cadix : il leur assignait à l'orient, pour limites, la Vistule, qui les séparait des Scythes. Opinions diverses sur les Celtes.

Aristote donnait le nom de Celtes aux Germains et aux Gaulois : cette opinion fut longtemps générale, quoique plusieurs écrivains célèbres séparassent les Celtes des Ibères, des Illyriens et des Bretons. César fut le premier qui distingua positivement les Germains des Celtes ou Gaulois; il donnait à ceux-ci le Rhin pour limites.

On voit dans Appien que la Celtique, située à l'occident de ce fleuve, avait pris le nom de Gaule, comme les Celtes à l'orient s'étaient donné celui de Germains.

Ces contradictions peuvent s'expliquer facilement par les invasions successives des hordes du Nord et de l'Orient, qui bouleversèrent si souvent la distribution des peuples dans les

vastes contrées placées entre le Rhin et la Vistule : les peuples y changèrent continuellement de territoire, de fortune et de dénomination. Chaque tribu, chaque ligue ou confédération prit un nom différent; celui des Celtes s'y perdit; les Gaulois long-temps invaincus le conservèrent seuls : mais dans la suite, cédant à la fortune de Rome, ils devinrent Romains, reçurent après, par une autre conquête, le nom de Francs, et gardèrent enfin celui de Français.

Origine des deux noms *Celte* et *Gaulois*.

Les anciens faisaient venir le nom de Celtes de Celtus, fils d'Hercule et de Celtina, qui rendit à ce demi-dieu les bœufs que lui avait volés Géryon. Quelques écrivains modernes attribuent l'étymologie du nom Celtes au mot grec *kelos*, qui veut dire *rapide*; d'autres au mot *zelt*, ou *tente* en langue celtique : ce qui est plus probable, c'est que le nom de Celtes venait du mot *kalt* ou *froid*, et qu'on nomma ainsi généralement les peuples du Septentrion.

L'origine du nom des Gaulois n'est pas mieux connue; les uns l'attribuent à la corruption du mot *kalt*; les autres à celui de *gelt* ou *valeur*; d'autres au mot *gal* ou *lait*, parce que ce nom rappelle la blancheur de la peau des peuples du Nord; enfin quelques auteurs prétendent que les Romains donnèrent à nos aïeux le nom de *Gallus*, parce qu'ils trouvaient quelque

ressemblance entre la crête du coq et la chevelure que les Gaulois avaient l'habitude de rassembler sur le sommet de leur tête.

De tout temps on a vanté l'heureuse température de notre patrie; cependant il paraît qu'autrefois la Gaule, couverte d'étangs et de forêts, était beaucoup plus froide que la France actuelle; des armées entières y passaient avec leurs chariots les fleuves sur la glace; mais la nature l'avait rendue fertile avant qu'elle devînt riche par la population et par l'industrie. Climat de la Gaule.

On y voyait des vignes fécondes, de gras pâturages, des fruits de tout genre, des arbres de toute espèce, de nombreuses salines, des eaux thermales renommées; les montagnes qui la bornaient au midi, contenaient de riches mines de fer et d'or. Produits du sol.

Les forêts gauloises étaient remplies de porcs, de bisons, de taureaux sauvages très féroces; il s'y trouvait alors en abondance un animal dont la race paraît perdue, qu'on appelait alcée, et qui tenait à la fois du cerf et du chameau. Les prairies émaillées de fleurs nourrissaient un grand nombre d'abeilles : les Phéniciens, les Carthaginois et les Grecs venaient chercher, sur les côtes de la Gaule, de la cire, du bétail, des cuirs, des bois de construction et des paillettes d'or charriées par les rivières.

Habitations des Gaulois. Long-temps les nombreux habitans des Gaules n'eurent pour logement que des cavernes et des creux d'arbres; leur premier luxe fut des huttes qu'ils rassemblèrent en bourgades.

Marseille se vantait d'avoir civilisé la Gaule; cependant, avant la fondation de cette ville, cette vaste contrée était couverte de villages: dès le temps de la guerre des Cimbres, on parle de villes gauloises dont l'histoire cite les noms; il fallait même que celle d'Alise en Bourgogne fût très ancienne, puisque Diodore de Sicile raconte qu'Hercule la fonda, que la beauté d'une femme de ce lieu l'enflamma, qu'il l'épousa et en eut un fils célèbre nommé Galatus, qui donna son nom au peuple et au pays.

Les Gaulois, déjà civilisés, déjà logés dans des bourgs et dans des cités, conservèrent long-temps l'usage de serrer leurs récoltes dans ces vastes souterrains qu'ils avaient jadis habités, et ce fut une de ces cavernes qui servit d'asile à l'illustre Éponine, lorsque cette courageuse Gauloise déroba, pendant plusieurs années, la tête de son époux Sabinus aux vengeances de Vespasien.

Leur nourriture. La nourriture des Gaulois était simple et grossière; elle se composait de laitage, de fromage, de miel, des produits de leur pêche et de leur chasse; les peaux des animaux leur ser-

vaient de lit et de siége; ils déchiraient les viandes avec leurs mains : leur boisson la plus commune était une sorte de bière faite avec de l'orge fermentée qu'ils nommaient *cervoise;* les femmes employaient l'écume de cette liqueur pour blanchir leur teint.

Leur sobriété.

Dans les festins une seule coupe servait à la ronde à tous les convives. La sobriété était en honneur chez les Gaulois; ils punissaient l'intempérance; on regardait comme une honte l'embonpoint excessif qui en est la suite, et la loi soumettait le Gaulois à une amende, quand son corps ne pouvait tenir dans une ceinture dont la mesure était fixée.

Leurs occupations.

Les travaux de l'agriculture et du ménage étaient le partage des femmes; les combats, les plaisirs et le repos celui des hommes : la passion de ceux-ci pour la chasse, pour la guerre, pour les exercices violens, contribuait avec leur tempérance à leur donner cette taille élevée, cette force prodigieuse, qui les rendaient l'effroi des autres peuples.

Leur portrait physique et moral.

Tous les auteurs anciens les représentent comme des géans; les Romains les comparaient à des éléphans, et plaçaient les prisonniers de cette nation sur le front de leurs lignes pour servir de signaux aux évolutions.

La taille commune des Gaulois s'élevait de

six à sept pieds ; ils avaient la peau très blanche, les yeux bleus, les cheveux blonds, le regard farouche, la voix forte et rude : Athénée cite leurs femmes pour les plus belles de toutes les Barbares.

Ils regardaient la bravoure comme la première des vertus ; la guerre semblait être leur élément, et toujours ils se battirent entre eux lorsqu'ils n'avaient point d'ennemis étrangers à combattre. La première place dans les assemblées, dans les festins, était donnée au plus vaillant, et le désir ardent d'obtenir cet honneur excitait sans cesse entre eux de bruyantes querelles qui ensanglantaient souvent leurs repas et leurs fêtes.

La loi du plus fort était la loi gauloise ; tout droit semblait donné par la victoire et perdu par la défaite ; Brennus ne le fit que trop entendre aux Romains par ce mot funeste : *Malheur aux vaincus !* Aussi la honte de ne pouvoir vaincre les rendait furieux, et souvent on les vit, lorsque leurs épées étaient brisées, se jeter désarmés sur les Romains et les étouffer dans leurs bras.

Un peuple gaulois vaincu par Marcius massacra ses femmes, ses enfans, et se jeta après eux sur des bûchers qui confondirent leurs cendres.

Dans leur lutte contre César, on vit les habi-

tans du Berri (les Berruyens) incendier vingt de leurs villes pour affamer les Romains. La plupart du temps ils tuaient leurs blessés pour les dérober à l'esclavage.

Le courage des Gauloises n'était pas moins célèbre que celui de leurs époux ; elles les suivaient à la guerre, les animaient dans l'attaque, les arrêtaient dans la fuite, et, lorsque tout espoir semblait perdu, elles tuaient leurs enfans, et s'en servaient comme de massues pour repousser les violences de l'ennemi. Esprit guerrier des Gauloises.

Chiomara, captive d'un officier qui voulait l'outrager, le poignarde, lui tranche la tête, traverse le camp ennemi, rejoint son époux, et jette à ses pieds le trophée sanglant qui prouvait à la fois son audace et sa vertu.

Un prince nommé Sinorix avait assassiné le tétrarque gaulois Sinatus, époux de Camma ; il voulait forcer cette veuve inconsolable à l'épouser ; la Gauloise furieuse dissimule son dessein de vengeance ; pour en assurer le succès, elle feint de consentir aux vœux du meurtrier, le conduit à l'autel de Diane, lui présente la coupe de l'hymen, boit ainsi que lui le poison qu'elle y avait versé, remercie la déesse d'avoir favorisé sa vengeance, et meurt en disant à Sinorix expirant : « Barbare, au lieu d'entrer » dans ce lit nuptial que tu voulais souiller,

» descends avec moi dans la tombe que j'ai » creusée sous tes pas. »

Caractère des Gaulois.

Tant que les Gaulois conservèrent cette âpreté de mœurs et de courage, ils répandirent partout la terreur : les Romains les comparaient à la foudre.

Au seul bruit d'une guerre avec eux, le sénat nommait un dictateur; on ouvrait le trésor sacré; toute dispense de service cessait même pour les prêtres et pour les vieillards; et, dès que le chant guerrier des Gaulois retentissait dans les plaines de l'Italie, le Capitole semblait encore s'ébranler sur ses vieux fondemens. Le peuple-roi ne se regarda comme maître du monde qu'après avoir conquis la Gaule, et ce fut au seul César vainqueur des Gaulois qu'il crut pouvoir sans honte soumettre sa liberté.

Les Gaulois, par un orgueil puéril et barbare, méprisaient la culture, l'industrie, l'étude; dans l'intervalle de la chasse et des combats, le repos était leur seule volupté. La conquête de l'Italie leur inspira pour le vin une passion funeste, et telle qu'on les voyait vendre un esclave pour obtenir une cruche de cette liqueur.

Habitués à un climat très tempéré, ils redoutaient les chaleurs du midi, et ne pouvaient supporter la fatigue des longues marches.

Annibal les comparait *à la neige qui se fond aux rayons du soleil;* il plaçait à leur tête des Espagnols, et derrière eux des Carthaginois pour les forcer à ne point s'arrêter dans leur route.

L'habitude de l'indépendance et de l'oisiveté les rendait inconstans, légers et curieux : ce fut toujours leur caractère distinctif. César raconte qu'ils harcelaient de questions tous les voyageurs, et, d'après leurs récits souvent mensongers, se décidaient témérairement à tenter les plus grandes entreprises.

Présomptueux avant le combat, ils aimaient dans leurs défis à insulter l'ennemi par leurs bravades; quelquefois, en voyant s'avancer contre eux les légions romaines, ils s'asseyaient sur le champ de bataille, pour prouver le mépris avec lequel ils attendaient leur attaque; se levant ensuite, jetant de grands cris et choquant bruyamment leurs boucliers, ils s'encourageaient mutuellement par ce tumulte: leur bravoure devenait de la fureur, et leurs affreux hurlemens répandaient plus de terreur que leurs armes. Leur conduite à la guerre.

Cruels après la victoire, ils sacrifiaient une partie de leurs captifs aux dieux infernaux. Si l'ennemi résistait à leur première furie, bientôt on les voyait se décourager; ardens pour

attaquer, ils ne savaient pas se défendre; et leur retraite était précipitée comme leur attaque.

Tous les auteurs, Polybe, Diodore, Strabon, Plutarque, Silius Italicus, César et Dion Cassius, s'accordent sur ce point; ils disent tous que chez les Gaulois la terreur était sans limites, comme l'audace, et qu'ils passaient subitement de la témérité au découragement.

L'ennemi vaillant excitait leur générosité; mais ils se montraient sans pitié pour les lâches et pour les traîtres. Lorsque l'intrépide Fabius osa descendre du Capitole et traverser leur armée pour accomplir sur les débris de Rome un vœu sacré, ils respectèrent sa vertu et lui laissèrent tranquillement consommer son pieux sacrifice; mais, lorsqu'une femme grecque eut livré Éphèse à Brennus pour une somme d'or considérable, ce chef gaulois, maître de la ville, et pensant qu'on devait profiter de la trahison et punir les traîtres, ordonna à ses troupes d'assommer la perfide Grecque en jetant sur sa tête tout l'or qu'on lui avait promis.

Quoique les Gaulois, ne se fiant qu'à leur courage et à leur force corporelle, dédaignassent d'imiter cet ordre savant, cette tactique guerrière qui donna aux Romains l'empire du monde, on les vit quelquefois employer la ruse

pour s'assurer la victoire, abandonner leurs camps et y laisser des boissons soporatives, afin d'égorger sans péril l'ennemi épuisé de débauches et endormi.

Lorsque le consul Posthumius marcha contre eux, ils déracinèrent les grands arbres qui bordaient sa route, et les laissèrent debout; quand les Romains furent engagés dans la forêt, un seul arbre poussé entraîna les autres, qui tombèrent sur la colonne, l'écrasèrent et rendirent sa défaite aussi complète que facile.

Dans leurs invasions, leur passion pour le pillage n'épargnait ni les temples ni les tombeaux, et ne connaissait rien de sacré; mais dans leur pays on les voyait soumis aux prêtres, crédules, superstitieux, consultant le vol des oiseaux, remplis d'une aveugle confiance pour les prédictions des druïdes, des fées, et soumettant quelquefois leurs enfans nouveau-nés à l'épreuve de l'eau, afin de s'assurer de la légitimité de leur naissance.

Leurs égards pour les voyageurs.

Ce peuple, si redoutable à ses ennemis, était pour les voyageurs le plus doux et le plus hospitalier de la terre. La mort d'un étranger exposait à un châtiment double de celui qui était imposé au meurtrier d'un Gaulois, et, s'il arrivait que le voyageur éprouvât quelque perte dans une habitation, son hôte et toute la bour-

gade étaient assujettis, pour l'indemniser, à une forte amende.

Leurs vêtemens et leurs armes.

Leurs vêtemens, simples comme leurs mœurs, se composaient d'une tunique de peau nommée *sagum* ou *saye*, sur laquelle ils portaient dans l'hiver un mantéau fourré, avec de larges pantalons qui renfermaient leurs jambes, leurs cuisses, et qui descendaient jusqu'à la cheville : ces amples vêtemens ne pouvaient pas gêner la liberté de leurs mouvemens ; cependant, soit dans le dessein d'être plus légers, soit par bravade, ils s'en dépouillaient sur le champ de bataille et combattaient nus jusqu'à la ceinture.

Un bonnet de poil était la seule coiffure des hommes ; les femmes en portaient une triangulaire ; leurs robes ne différaient de la *saye* que par leur longueur.

Le guerrier gaulois, songeant plus à tuer l'ennemi qu'à se défendre, n'avait ni casque ni cuirasse ; il ne couvrait son corps que d'un bouclier d'osier revêtu de cuir, dont il se servait comme d'un bateau pour traverser intrépidement les fleuves les plus rapides. Ses armes offensives étaient la lance, les flèches, la hache, et des sabres d'une faible trempe, dont la longueur, embarrassante dans la mêlée, luttait avec désavantage contre le glaive court des Romains.

Le luxe des hommes distingués par leur rang, par leur richesse ou par leurs exploits, consistait en bracelets, en colliers, en anneaux d'or, pour lesquels ils montraient une passion effrénée; aussi, pour honorer leurs idoles, ils les couvraient de ces ornemens, et, lorsque le roi gaulois Catumandus entra dans Marseille, voulant se rendre Minerve propice, il fit hommage à cette déesse d'un riche collier d'or.

Un luxe, plus étrange et plus conforme à leurs mœurs barbares, était celui qui brillait dans leurs armées; ils attachaient au bout de leurs lances et au cou de leurs chevaux les têtes de leurs ennemis immolés par eux dans les combats; ces crânes enrichis d'or devenaient ensuite des vases pour leurs festins.

Différens de tous les autres peuples, les Gaulois, possédant depuis un temps immémorial un vaste territoire, remplirent, pendant plusieurs siècles, les autres contrées de la terre du bruit de leur nom et de la terreur de leurs armes; on les voit occuper une part considérable dans l'histoire de toutes les nations, et cependant, lorsqu'ils brillaient au dehors d'un si grand éclat, leur histoire intérieure restait obscure et ignorée : à peine quelques faibles rayons de lumière percent dans l'antiquité au travers de ces nuages sombres qui semblaient couvrir

Premiers temps des Gaulois.

cette Gaule conquérante, dont l'Asie, la Grèce et l'Italie voyaient avec effroi descendre tant d'orages.

Leur gouvernement.

Au temps de leurs premières invasions, on voit, par les récits des auteurs latins, que toutes leurs tribus s'étaient réunies dans les Gaules sous un chef. Cette union faisait leur force; la liberté, l'égalité, qui régnaient entre eux, étaient prouvées par leur bravoure, par leur fierté, par les assemblées dans lesquelles ils décidaient leurs expéditions et jugeaient quelquefois leur chef; mais il paraît que peu à peu l'ambition de leurs prêtres et de leurs plus puissans guerriers les désunit, changea la forme de leur gouvernement et le rendit à la fois théocratique et aristocratique, de sorte qu'ils perdirent graduellement la plus grande partie de leur force et de leur liberté.

Lorsqu'on connut mieux l'intérieur de la Gaule, c'est-à-dire au moment où les armes victorieuses des Romains y pénétrèrent, cette nation ne pouvait déjà plus leur opposer la vigueur qui naît de l'union et de l'égalité. La Gaule, cessant d'être un objet d'effroi, était devenue pour Rome une proie tentante et facile.

Deux classes dans l'État : les nobles et les prêtres.

César nous apprend que les pontifes gaulois, si célèbres sous le nom de druides, se recrutaient toujours et choisissaient leurs novices

dans la classe des Gaulois les plus distingués par leur naissance et par leurs richesses ; ainsi les nobles et les prêtres formèrent dans l'État deux classes ou deux castes prééminentes, qui, suivant la marche naturelle des corps privilégiés, détruisirent graduellement l'indépendance des peuples.

Conformément à l'antique usage qu'on retrouve dans tous les pays habités par les Celtes, les chefs les plus vaillans se voyaient entourés de jeunes guerriers, nommés Ambactes ou Soldurii, qui s'attachaient inviolablement à leur sort ; leur dévouement pour eux était sans bornes ; ils les suivaient dans toutes leurs expéditions, les couvraient de leurs corps dans les combats, et regardaient comme une honte de leur survivre. Les Ambactes ou *Soldurii.*

Les chefs, à leur tour, remplissaient à l'égard de leurs Soldurii tous les devoirs de compagnons d'armes et de patrons ; ils les soutenaient dans leurs querelles, les soldaient avec une part du butin proportionnée à leurs services, et les récompensaient soit par des terres conquises, soit par des dons de chevaux, d'armes, de colliers et de bracelets.

Ces chefs et leurs principaux Ambactes combattaient seuls à cheval : l'infanterie, autrefois la force des armées gauloises, ne fut plus Origine de la noblesse gauloise.

en honneur; l'élite de la nation forma un ordre équestre qui prit bientôt la prééminence dans les assemblées comme dans les camps : telle fut l'origine de la noblesse gauloise dont l'autorité s'accrut par son union avec le sacerdoce; de sorte que la Gaule, autrefois si libre, si fière, si redoutable, ne présentait plus aux regards de ses ennemis que le spectacle d'une aristocratie brillante, belliqueuse, mais faible, orgueilleuse, turbulente et anarchique.

Gouvernement des nobles et des prêtres.

César assure que de son temps toute l'autorité était entre les mains des nobles et des prêtres, et que le peuple se trouvait dans un état peu différent de la servitude.

Pouvoir des druïdes.

Tandis que les nobles se saisissaient de l'autorité militaire, les druïdes s'étaient emparés du pouvoir législatif et judiciaire. César nous apprend que ces pontifes décidaient des différends relatifs aux propriétés, qu'ils jugeaient toutes les causes, punissaient tous les crimes, réglaient tout ce qui était relatif au culte, et qu'un Gaulois, frappé par eux d'anathème, ne pouvait plus paraître dans les camps, aux sacrifices, aux assemblées, ni aux repas publics.

On prétend que ces prêtres s'appelaient autrefois semnothées et ensuite saronides; nom dérivé de celui de Saron, troisième roi des Gaules.

La vénération de ces pontifes pour les forêts, et particulièrement pour le chêne, qu'on appelait en celte *deru*, leur fit probablement donner depuis le nom de druïdes. Le lieu principal où ils se rassemblaient dans une forêt sacrée, se nomme encore aujourd'hui Dreux, ville des chênes. C'est là, ainsi qu'à Chartres, qu'ils réglaient leurs intérêts communs et élisaient le grand druïde ou souverain pontife.

On trouve encore près d'Autun, capitale des Éduens, une montagne appelée Mont-Dru, parce qu'autrefois les druïdes y avaient établi un de leurs colléges.

La renommée des druïdes s'étendait jusqu'aux extrémités de l'Orient; on vantait leur sagesse, leur gravité, leur science, leur philosophie : universellement respectés, ils formaient le premier ordre de la nation. On regardait leurs volontés comme des lois, leurs paroles comme des oracles.

Il paraît que, semblables aux pontifes d'Égypte, ils professaient deux doctrines différentes; l'une publique pour le vulgaire, l'autre mystérieuse, réservée aux adeptes et aux hommes les plus distingués de l'État; leurs dogmes n'étaient point écrits, on ne les connaissait que par tradition.

« Les druïdes, dit César, enseignent la mar-

» che des astres, la nature des choses, la puis-
» sance des dieux; ils persuadent aux Gaulois
» l'immortalité et la transmigration des âmes;
» par cette croyance ils éloignent d'eux toute
» crainte de la mort. »

Division de la Gaule.

Lorsque les Romains conquirent la Gaule, ils la trouvèrent divisée en grandes confédérations rivales; telles que les Berruyens, Arverniens, Éduens, Séquaniens, Rhémiens, Nerviens, etc., et trois cents petits peuples, dont les uns étaient gouvernés par des rois, et d'autres par un sénat et par des chefs élus.

Celui des Éduens portait le titre de vergobrète; il avait sur ses peuples le droit de vie et de mort; mais, enchaîné lui-même, il ne pouvait sortir de sa résidence sans s'exposer à perdre le pouvoir et la vie.

César, pour se concilier l'esprit des Éduens, déposa le vergobrète Cotus qui avait usurpé le pouvoir par une élection illégale, et il soutint de son autorité l'élection régulière de Convictolanus.

Diète générale.

Le seul lien qui unissait encore les Gaulois, et qui leur laissait quelque force contre leurs ennemis extérieurs et quelques moyens pour remédier à leurs dissensions intestines, c'était une diète générale ou assemblée confédérée; elle avait lieu en pleine campagne; on s'y ren-

dait armé; tous les cantons confédérés y envoyaient leurs députés; les druides et les nobles, ou chevaliers, représentaient la nation gauloise.

Là on décidait de la paix ou de la guerre; on nommait les magistrats; on jugeait les administrateurs; mais probablement ce jugement devait être bien illusoire pour des chefs aussi puissans que cet Orgétorix, dont parle César, et qui marchait entouré de dix mille Soldurii dévoués.

Prérogatives des Gauloises.

On pouvait presque encore compter un troisième ordre dans l'État; c'était celui des femmes distinguées par leur rang, et surtout de celles qui se dévouaient au culte et à la divination; plusieurs fois elles décidèrent de la paix ou de la guerre; souvent, comme les Sabines, elles apaisèrent la fureur des peuples prêts à se détruire; le respect qu'on avait pour elles s'étendait tellement hors des bornes de leur pays, qu'Annibal stipula, dans un traité conclu avec les Gaulois, que les différends qui pourraient survenir entre ceux-ci et les Carthaginois, seraient soumis à l'arbitrage des femmes gauloises.

Législation des Gaulois.

On ne trouvait point de lois écrites chez ce peuple; tout était réglé par les mœurs et par les coutumes; la mémoire des prêtres tenait lieu d'archives. Le vol et le meurtre étaient punis

de mort; on n'avait point posé de bornes au pouvoir des pères sur leurs enfans.

Leurs divinités.

Indépendamment du culte secret enseigné par les druïdes, les Gaulois adoraient des dieux qu'ils semblaient avoir empruntés à plusieurs nations étrangères. Leur Theutatès, inventeur des arts, portait un caducée et des ailes comme le Mercure des Grecs, des cornes d'abondance ainsi que le Tautes de Phénicie, le Teutat de Carthage et le Thau d'Égypte; il avait aussi d'autres attributs semblables à ceux du Theut ou Tuiscon de Germanie.

Ésus ou Jehova, ou Mars, était le dieu de la guerre. Quelquefois adoré sous les noms de Camulus ou de Bélénus, il répandait ainsi qu'Apollon la lumière, et il guérissait des maladies.

Sur les bords de la Seine, on rendait hommage à une déité que les uns croyaient être Minerve, et les autres Isis. Quelques auteurs font même venir le nom de Paris, de Parisis, ou temple d'Isis.

Nous avons déjà parlé de la vénération des Gaulois pour Dis, dieu des enfers, dont ils croyaient descendre : cette superstition se prolongea long-temps après l'établissement du christianisme; on conserva pendant plusieurs siècles l'usage gaulois de compter le temps par

les nuits, et Charlemagne se crut obligé de proscrire, par une disposition expresse dans ses capitulaires, les restes de cette idolâtrie.

L'Hercule gaulois, différent de celui des Grecs, était un vieillard ridé, portant une peau de lion et une chaîne attachée à sa bouche.

Les Gaulois adoraient encore des divinités inférieures et locales : Rôte était la déité de Rouen, Matuta ou Leucothoé celle de Lutèce; on honorait Namus à Namur, Néhalémia en Toxandrie, Ardouène dans les Ardennes.

On peut croire que ces divinités étaient des femmes déifiées; comme elles passaient pour savantes dans l'art de connaître l'avenir et de lire dans les décrets du destin, on les appelait fatacées, fatidicæ ou fées.

Les plus célèbres et les plus saintes se rassemblaient, dit-on, dans une île nommée Séna (l'île des Saints), sur la côte d'Armorique.

On regardait aussi les druïdesses comme douées du don de prophétie. L'histoire rapporte qu'une d'elles prédit à Alexandre Sévère la révolte de ses soldats et sa mort. Aurélien les consulta sur le sort de sa postérité. Dioclétien, élevé au trône par la mort du rebelle Arrius Aper, qu'il avait poignardé, racontait que dans les Gaules une druïdesse lui avait annoncé

Don de prophétie attribué aux druïdesses

qu'il deviendrait empereur dès qu'il aurait tué le sanglier, qui s'appelle en latin *aper*.

Le respect superstitieux pour les fées dura long-temps en France après la chute des idoles, et l'enfance n'est pas toujours partout la seule qui conserve à présent le souvenir des fées et la croyance aux devineresses.

Temples et idoles des Gaulois.

On ne sait pourquoi Tacite dit que les Gaulois n'avaient point de temples ni d'idoles; des faits nombreux démentent cette assertion : Cépion trouva un riche trésor dans un temple gaulois à Toulouse; on porta dans un autre la tête du consul Posthumius; Ausone parle d'un temple de Bélénus, desservi par les druïdes. A Lutèce, on allait chercher dans un temple l'image de Bérécynthie pour la promener dans les champs; enfin Grégoire de Tours raconte la destruction d'un temple magnifique en Auvergne, qui fut renversé sous les règnes de Valérien et de Gallien par les Allemands.

Ce qui peut avoir donné quelque créance à cette opinion, c'est qu'avant d'admettre des dieux étrangers, les Gaulois, comme tous les Celtes, ne rendant hommage à la divinité et ne croyant voir sa présence que dans ses ouvrages, adoraient les astres, la terre, les bois, les fleuves et les montagnes.

Les druïdes conservèrent avec soin ce culte

de la nature; ils croyaient surtout que les dieux aimaient à résider dans le fond des plus sombres forêts; leur obscurité inspirait une terreur qui disposait à la crédulité, et les druïdes trouvaient ces ténèbres mystérieuses favorables à leur ambition; c'était sous leurs voiles qu'ils prétendaient communiquer secrètement avec les dieux et consulter leurs oracles.

Au milieu de ces forêts sacrées, le grand druïde, vêtu d'une robe blanche, s'avançait solennellement, suivi de tous les pontifes, le sixième jour de la première lune, sacrifiait aux dieux un taureau blanc, montait sur le chêne révéré, coupait avec une serpe d'or le gui précieux, objet d'un superstitieux respect, le recevait dans un manteau blanc, et terminait cette fête par un grand festin. Cérémonies du gui.

Le peuple attribuait à ce gui, réduit en poudre, la vertu merveilleuse de guérir la plupart des maladies et de donner la fécondité.

Chez les Gaulois, ainsi que chez toutes les nations qui ne connaissaient point encore le luxe ni la misère, la fécondité était en honneur, et la stérilité paraissait un malheur et une honte, parce que le nombre des enfans, loin d'y peser comme une charge, y devenait une vraie richesse.

Le célibat était méprisé dans la Gaule : le Cérémonies du mariage.

mari apportait une dot à sa femme comme celle-ci à son époux; les filles avaient le droit de choisir parmi leurs prétendans l'homme à qui elles voulaient unir leur sort. Un druïde présentait au fiancé et à la fiancée une coupe dans laquelle ils buvaient tous deux : là se bornaient toutes les cérémonies du mariage.

Quelques femmes consacrées aux dieux avaient seules le droit de rester sans honte célibataires. A la naissance des enfans, elles appelaient sur eux la protection et les dons des fées.

Éducation des enfans.

Les jeunes Gaulois ne paraissaient jamais en public avant quinze ans; jusque-là les pères avaient sur leurs enfans le droit de vie et de mort; mais, arrivés à cette époque, et prouvant qu'ils pouvaient porter et manier les armes, on leur donnait la lance, le bouclier; ils devenaient hommes indépendans, et prenaient leur place dans les assemblées publiques ainsi que dans les camps.

Les exercices militaires leur tenaient lieu de toute étude; cependant, pour enflammer leur courage, pour éveiller en eux la passion de la gloire, on leur apprenait l'histoire des héros de leur patrie : cette histoire n'était point écrite; c'était des récits poétiques, des chants guerriers, composés par les bardes, qu'on regardait comme inspirés, et qui formèrent

parmi tous les peuples du Nord une classe presque sacrée.

Les eubages, devins ou augures, étaient aussi l'objet de la vénération des Gaulois. Ils consultaient le vol des oiseaux, la direction de la foudre, et encourageaient les armées, en leur annonçant la faveur des dieux. Fonctions des eubages.

Les druïdes se chargeaient de l'éducation des jeunes nobles destinés à entrer dans leur ordre ou dans la magistrature ; ils les initiaient à leur culte secret, et leur communiquaient assez de connaissances pour les élever au-dessus du vulgaire, mais en leur laissant avec soin la superstition qui les maintenait sous leur dépendance. Éducation des jeunes nobles.

Ce fut ainsi que les druïdes, unissant le pouvoir judiciaire au pouvoir sacerdotal, dominant les peuples par l'autorité et gouvernant les princes par la conscience, surent rester, pendant plusieurs siècles, les vrais maîtres de la Gaule.

La fondation d'une colonie grecque à Marseille, une communication plus fréquente avec les autres nations, l'introduction des cultes étrangers, et surtout les victoires des Romains, minèrent peu à peu cette puissance théocratique qui lutta pourtant contre les vainqueurs avec opiniâtreté.

L'empereur Claude proscrivit enfin le culte des druïdes; mais les Gaulois le professèrent long-temps en secret. Dans le quatrième siècle, les familles descendantes des druïdes étaient encore un objet de respect public. Deux cents ans après, Procope nous apprend que les Francs conservaient une partie des superstitions gauloises.

Grégoire de Tours écrivait à Brunehaut, pour l'inviter à défendre les sacrifices fréquens qu'on faisait encore en France aux idoles.

Une disposition des capitulaires de Charlemagne déclare sacriléges les curés qui n'emploieraient pas tous leurs soins pour abolir totalement le culte des pierres, des arbres et des fontaines.

Près de Metz, on rendait encore un secret hommage au tombeau d'une prêtresse sur lequel on lisait cette inscription : *La druïdesse Arété, avertie par un songe, a consacré ce lieu à Sylvain et aux nymphes.*

Les romanciers français, succédant aux bardes, chantèrent pendant plusieurs siècles Morgane, Mellusine, les fées et les enchanteurs; nos paladins croyaient aux prodiges de la fontaine de Merlin, et s'approchaient avec une crainte superstitieuse de ces tombeaux antiques, de ces amas de pierres qui couvraient

les cendres des chefs gaulois et des esclaves immolés à leurs mânes selon l'usage des nations barbares : enfin au dix-septième siècle même, les enfans en Guienne demandaient encore des étrennes, en répétant le refrain d'un vieux chant gaulois, *au gui l'an neuf.*

Tel est le sort de l'humanité, les erreurs les plus grossières répandent avec rapidité leurs voiles sombres sur la terre, et il faut des siècles à la vérité pour dissiper ces ténèbres.

CHAPITRE II.

CONQUÊTES ET ÉTABLISSEMENS DES GAULOIS EN ITALIE, EN GRÈCE, EN PANNONIE, EN THRACE ET EN ASIE.

Colonie de Phocéens dans la Gaule. — Fondation de Marseille par Protis. — Ses triomphes. — Sa puissance. — Son industrie. — Jalousie des Gaulois contre elle. — Leur traité de paix. — Irruption des Gaulois en Italie. — Division de la Gaule. — Gouvernement d'Ambigat. — Commandement de ses neveux Sigovèze et Bellovèze. — Leurs incursions. — La Gaule cisalpine. — Fondation de plusieurs villes en Italie. — Vengeance et trahison du Toscan Arons. — Siége de Clusium par Brennus. — Ambassade romaine à Brennus. — Réponse de Brennus. — Imprudence des ambassadeurs. — Combat entre les Gaulois et les Clusiens. — Députation gauloise à Rome. — Demande de satisfaction rejetée. — Indolence des Romains. — Marche de Brennus sur Rome. — Attaque de Brennus et défaite des Romains. — Entrée de Brennus dans Rome. — Imprudence du sénateur Papirius. — Incendie de Rome. — Siége et blocus du Capitole. — Magnanimité de Camille. — Dévouement de Pontius. — Dictature de Camille. — Piété de Fabius. — Le Capitole sauvé par les oies. — Courage de Manlius. — Capitulation du Capitole. — Rupture de la conférence par l'arrivée de Camille. — Bataille d'Allia. — Nouvelle irruption de Gaulois. — Dictature de Camille. — Victoire des Romains sur les Gaulois. — Paix de cinquante ans entre eux. — Nouvel armement de Gaulois. — Leurs revers et leurs succès. — Séna, première cité fondée par les Romains dans la Gaule cisalpine. — Repos des Gaulois pendant quarante-cinq ans. — Nouvelle irruption de Gaulois. — Leur premier succès. — Victoire décisive de Marcellus. — Puissance des Gaulois abattue en Italie.

— Leurs succès avec les Carthaginois. — Leur soumission. — La Cisalpine dominée par les Romains. — Conquêtes des Gaulois en Orient. — Nouvelle irruption de Gaulois en Grèce. — La Macédoine conquise par un nouveau Brennus. — Défaite, désespoir et mort de Brennus. — Victoire d'Antigone sur les Gaulois. — Colonie des Scordisques. — La Galatie ou Gallo-Grèce. — Puissance des Galates. — Leur défaite par Manlius. — Union de Mithridate et des Gaulois. — Perfidie et ruine de Mithridate. — La Galatie réduite en province romaine. — Succès et revers des Scordisques. — Lutte entre Rome et la Gaule. — Union de Rome et de Marseille contre les Gaulois. — Premier établissement des Romains dans la Gaule. — Civilisation de la nation gauloise. — Dissensions parmi les Gaulois. — Défaite de Bituitus, roi des Arverniens. — Conquête de la Gaule narbonnaise par les Romains. — Irruption de Barbares du Nord dans la Gaule. — Leurs dévastations. — Leurs victoires sur les Romains. — Leur marche sur Rome. — Triomphes de Marius sur ces Barbares.

Le premier point de contact entre la Gaule et les peuples civilisés de l'ancienne Europe fut cette côte méridionale du pays que nous nommons aujourd'hui la Provence.

La différence des lois, des langages et des mœurs séparent les peuples; l'ambition les divise; le commerce travaille constamment à les rapprocher et à les unir.

Tant que Tyr fut libre, ses navigateurs répandirent partout les lumières et l'industrie; Carthage, avant de devenir, comme Rome, l'effroi du monde, en fut long-temps, par son commerce, l'heureux lien; les Grecs naturalisèrent en Sicile, en Italie et dans une partie

de l'Asie, la liberté, les lettres et les arts. Les vaisseaux de tous ces peuples se montraient souvent dans les ports méridionaux de la Gaule, seule contrée des pays barbares dont le climat se rapprochât par sa douceur de ceux de la Grèce et de l'Asie.

Colonie des Phocéens dans la Gaule.

A l'époque où Cyrus fonda son empire dans l'Orient, Harpalus, un de ses satrapes, ruinait l'Ionie par ses exactions, et faisait gémir sous un joug despotique les peuples dont il détruisait la richesse et opprimait la liberté. Décidés à fuir sa tyrannie, quelques habitans de Phocée s'embarquèrent et vinrent dans la Gaule fonder une colonie, près d'un port où des avantages commerciaux avaient porté, cinquante ans avant, plusieurs négocians de leur ville à s'établir.

Les Gaulois de ce canton se nommaient Saliens; Nannus, leur chef et leur roi, reçut les Phocéens en amis, leur céda des terres, et donna la main de sa fille à Protis, commandant l'expédition phocéenne.

Fondation de Marseille par Protis.

Protis fut le fondateur de Marseille; il y établit un gouvernement républicain, dont la durée ferait seule l'éloge, et dont plusieurs siècles de prospérité, de richesses et de gloire, prouveraient la sagesse, quand même le plus illustre des Romains, Cicéron, ne nous aurait

pas dit que les lois de Marseille lui semblaient préférables à celles de tous les peuples connus.

Les forces croissantes de la nouvelle république excitèrent bientôt la jalousie d'une tribu gauloise voisine de Marseille; on appelait ces Gaulois les Ségobrigiens. Comanus, leur chef, avait pratiqué des intelligences dans la ville, que des traîtres devaient lui livrer : une Gauloise découvre le complot aux Marseillais; ils se tiennent en état de défense; et, lorsque Comanus s'approche de la porte qu'on devait lui ouvrir, ils sortent, se précipitent sur lui, et taillent en pièces les sept mille hommes qu'il commandait; Comanus lui-même périt dans la mêlée. Ses triomphes.

Cette victoire fit respecter Marseille par ses voisins; bientôt sa puissance et sa renommée s'étendirent; car ce n'est pas la grandeur du territoire qui fait la force des nations; elles ne la doivent qu'à leurs lois, à leur industrie et à leurs vertus. Sa puissance.

Marseille, par son commerce, par l'activité de ses navigateurs, par la bravoure de ses guerriers, devint la rivale de Carthage, l'appui de l'Espagne et l'alliée de Rome; foyer des arts, asile des sciences, elle se montra l'émule d'Athènes, et ce fut de son sein que partirent les Son industrie.

premiers rayons de lumière qui se répandirent dans les Gaules.

Jalousie des Gaulois contre elle.

Cependant les Gaulois, dans les premiers temps, cherchèrent moins à profiter de ses bienfaits qu'à ruiner sa puissance naissante : jalouses de ses progrès, presque toutes leurs tribus se réunirent contre elle sous les ordres d'un prince appelé Catumandus : il vint l'assiéger, elle lui opposa une vigoureuse résistance; mais, après d'opiniâtres efforts, le courage allait céder au nombre; heureusement Catumandus,

Leur traité de paix.

dont l'imagination était sans doute frappée, comme celle de ses compatriotes, par les récits merveilleux que les Grecs répandaient partout sur la puissance et les miracles de leurs dieux, croit voir en songe une déesse qui lui défend de poursuivre son entreprise; cédant à la crainte, il demande une trève aux Marseillais, entre dans la ville, suivi de peu des siens, croit reconnaître dans le temple de Minerve l'image de la déesse qui lui était apparue, lui fait hommage d'un collier d'or, et conclut la paix avec la république.

Irruption des Gaulois en Italie.

On doit regarder la fondation de Marseille comme une grande époque pour la Gaule; car ce fut à cette même époque*, dans le temps où les Mèdes brillaient en Asie, où Tarquin régnait

* Avant J.-C. 600 ans.

à Rome, lorsque les Juifs étaient en captivité, et peu avant l'année où Solon donna des lois aux Athéniens, qu'une irruption formidable en Italie fit connaître à l'Europe le nom et les armes des Gaulois.

L'opinion générale regardait alors la Gaule comme divisée en trois parties : au nord, la Belgique; au midi, l'Aquitaine; au centre, la Celtique. La longueur des blonds cheveux que portaient les Gaulois, ainsi que la manière bizarre et effrayante dont ils les rassemblaient sur le sommet de leur tête, firent donner à tout leur pays le nom de *Gaule, comata,* ou *chevelue*. Division de la Gaule.

Ambigat était alors chef, prince, duc ou roi des Berruyens, habitans du Berri. Tous ces noms se confondaient dans l'histoire ancienne, et se donnaient indistinctement aux commandans des bourgades celtiques, germaines et des hordes scythes : les mots *khan* chez les uns, *king*, *kenès*, *konig* chez les autres, répondaient au mot latin de *rex*, qui régit, ou roi. *Furst*, qui signifiait *le premier*, avait le même sens que *princeps* ou *prince; Herzog*, venant de *héer-ziehen*, ou mener une troupe, présentait la même idée que le mot romain *dux*, tiré de *ducere*, conduire, et dont la dénomination de *duc* est dérivée. Gouvernement d'Ambigat.

C'est de cette confusion que vient l'erreur

commune qui fait attacher l'idée de la grandeur actuelle des princes et des rois au pouvoir temporaire et borné de cette foule innombrable de chefs de tribus et de capitaines commandant les hordes errantes et barbares du Nord.

Tous ces peuples belliqueux aimaient trop l'égalité pour qu'aucune magistrature y fût puissante; en temps de guerre seulement, la nécessité de la discipline faisait accorder aux chefs une autorité que la victoire seule pouvait leur conserver, et qu'une défaite leur enlevait : ils ne formaient aucune grande entreprise sans le consentement du peuple assemblé, qui les rendait cependant seuls responsables du succès.

La fortune avait secondé les armes du roi des Berruyens, et, à la suite de plusieurs victoires, Ambigat était devenu le chef de toute la Celtique; mais, loin d'exercer sur ses peuples un pouvoir paisible, obligé de réprimer sans cesse leur humeur turbulente et querelleuse, lâs de séditions, voulant occuper au loin leur activité, il les rassemble et leur propose de profiter des forces de leur union pour porter leurs armes dans l'Orient et dans le Midi.

Présenter aux peuples du Nord des projets de guerre, d'invasion et de pillage, fut toujours un moyen assuré de leur plaire; méprisant le

travail et la culture, leur nombreuse population avait besoin de se soulager par des expéditions lointaines et par l'émigration de leurs belliqueux essaims; la guerre était leur élément, le repos seul les fatiguait; et, en leur ordonnant de combattre, Ambigat les gouvernait selon leurs mœurs.

Ses paroles sont accueillies avec un enthousiasme que manifestent le heurtement des lances et le choc des boucliers; à sa voix trois cent mille guerriers se rangent sous les ordres de ses neveux Sigovèze et Bellovèze, et ils se divisent en deux bandes égales, qui tirent au sort les contrées sur lesquelles ces deux torrens doivent se précipiter. Commandement de ses neveux Sigovèze et Bellovèze.

Sigovèze traversa le Rhin et la forêt Hercinie (aujourd'hui la forêt Noire), répandit la terreur dans toute la Germanie, et fonda des colonies puissantes en Bavière, en Pannonie et dans la Bohême, dont le nom rappelle encore celui des Boïens qui s'y établirent. Leurs incursions.

Bellovèze, non moins heureux et suivi des Berruyens, des Sennonais, des Séquanais, des Arverniens, des Éduens, des Parisiens, des Carnutes, descend le Rhône, s'assure l'alliance et l'appui de Marseille en la défendant contre quelques tribus voisines, alors en guerre avec elle; il franchit les Alpes, entre en Italie, et

combat intrépidement les Toscans ou Étrusques, ancienne colonie lydienne qui avait civilisé dans ce pays la sauvage nation des Pélages.

La Gaule cisalpine.

La confédération étrusque était puissante : on y comptait déjà dix-huit cités considérables : mais ce peuple, amolli par la douceur du climat, ne put résister à l'impétueux et âpre courage des Gaulois. Une victoire complète, remportée par Bellovèze sur les bords du Tésin, lui soumit le nord de l'Italie et toute la contrée située entre les Alpes, le Rubicon, la mer et les Apennins ; elle reçut le nom de Gaule cisalpine.

Fondation de plusieurs villes en Italie.

Les Gaulois y fondèrent les villes de Côme, de Vérone, de Brescia, de Padoue, de Bergame, de Vicence et de Milan. *Milan*, en langue celtique, signifiait un endroit placé au milieu des terres.

Les tribus gauloises, disséminées dans ces cantons qu'elles se partagèrent, y devinrent nombreuses et puissantes, sous les noms différens de Cénomaniens, Insubriens, Boïens, Lingons et Sennonais. Leur domination pendant près de deux siècles sur cette partie de l'Italie, et leurs guerres perpétuelles avec les habitans des Alpes et des Apennins, restèrent enveloppées d'une profonde obscurité, jusqu'au moment où leur entreprise contre Rome

les mit en lumière, et associa leur gloire à celle du peuple-roi.

Un Toscan, nommé Arons, irrité contre le chef de sa cité, Lucumon, qui avait séduit sa femme, se réfugie chez les Gaulois Sennonais, sacrifie sa patrie à son ressentiment, et inspire aux Gaulois le désir de s'y établir, en leur faisant goûter le vin délicieux que produit son fertile territoire : il doit leur servir de guide, et, avec le secours de ses amis, aplanir devant eux les obstacles qu'on pouvait opposer à leur dessein. Vengeance et trahison du Toscan Arons.

Brennus, prince gaulois, prend les armes et entre dans la Toscane à la tête de soixante-dix mille Sennonais *. Rien ne l'arrête dans sa marche ; il arrive aux portes de Clusium, et menace cette ville d'une destruction totale, si elle refuse de lui céder une partie de ses terres. Les Toscans résistent ; mais, effrayés de la force de l'ennemi qui les assiége, ils implorent le secours des Romains. Siége de Clusium par Brennus.

Depuis trois siècles Rome était victorieuse des peuples qui l'environnaient ; elle venait alors de soumettre, après de longs combats, la cité de Veies, sa redoutable rivale ; et, par les conseils de Camille, elle se préparait à de plus vastes conquêtes, en soldant ses troupes et en se créant ainsi des armées régulières.

* Avant J.-C. 388 ans.

Souvent l'époque où les nations brillent du plus grand éclat, précède de peu d'instans celle de leur chute; il ne faut qu'une injustice et une trahison pour renverser l'édifice élevé par les travaux de plusieurs siècles; la perfidie d'un Toscan et l'exil injuste d'un grand homme ruinèrent la ville qui devait un jour commander au monde; et son nom aurait disparu de la terre, si son vainqueur avait su profiter de sa victoire.

Ambassade romaine à Brennus.

Le sénat romain, apprenant des députés de Clusium que cette ville, assiégée par les Gaulois, craignait également de se donner des voisins si belliqueux, ou de combattre seule des ennemis si terribles, leur promet de les secourir; mais, avant de commencer cette guerre formidable, il charge trois jeunes sénateurs, fils de Marcus Fabius Ambustus, de se rendre près de Brennus pour l'inviter à ne point attaquer sans motifs les Clusiens leurs alliés.

Le prince gaulois, suivant l'antique usage de son pays, rassemble sa tribu guerrière, et reçoit en sa présence les ambassadeurs romains: ceux-ci lui représentent l'injustice de son invasion, et le prient de laisser en paix un peuple que Rome serait obligée, comme alliée, de soutenir par ses armes.

Réponse de Brennus.

Le prince gaulois, après avoir pris l'avis de

son peuple, dit aux ambassadeurs : « Le nom » des Romains nous était jusqu'à présent in» connu; nous l'entendons prononcer pour la » première fois : on doit croire cependant que » vous êtes une nation vaillante, puisque c'est » votre protection seule qui fonde l'espoir des » Clusiens dans un aussi grand péril; mais, » lorsque vous semblez préférer les négocia» tions aux armes, nous sommes disposés, par » considération pour vous, à conclure la paix » avec Clusium; il faut seulement que ce peu» ple, possédant plus de terres qu'il n'en peut » cultiver, nous en cède une partie : si cette » condition est rejetée, nous sommes décidés à » combattre les Toscans en votre présence, afin » que vous puissiez apprendre à Rome com» bien le courage gaulois est supérieur à celui » de toutes les autres nations. »

« Et de quel droit, répond l'un des Fabius, » les Gaulois prétendent-ils forcer une cité à » lui céder une part de son territoire? »

« Du même droit, réplique Brennus, qui » vous a fait envahir les terres de tant de peu» ples vos voisins; si vous souhaitez connaître » nos titres, apprenez qu'ils sont écrits sur la » lame de nos sabres, et que tout appartient de » droit au plus vaillant. »

Imprudence des Ambassadeurs.

Les Romains, irrités d'un langage si fier,

contiennent cependant leur courroux, et se retirent, en annonçant qu'ils vont conférer avec les Clusiens sur la proposition de Brennus. Mais, rentrés dans la ville, ces jeunes sénateurs, bouillans de colère, oublient leur mission pacifique, cessent d'agir comme médiateurs; et, après avoir, par leurs discours violens, excité les Toscans à la guerre, ils quittent la toge, se revêtent de leurs armes et courent se placer à la tête des Clusiens, qui sortent de leurs portes pour attaquer les Gaulois.

Combat entre les Gaulois et les Clusiens.

Le combat commence; une égale fureur anime les deux armées : au milieu de la mêlée, Quintus Fabius, s'élançant sur son coursier à la tête des Toscans, perce de sa lance un chef ennemi et le renverse; à l'instant où il descendait de cheval pour s'emparer de l'armure du vaincu, quelques Gaulois le reconnaissent; son nom vole de bouche en bouche; cet oubli du devoir des ambassadeurs, cette insolente agression d'un Romain enflamment de colère tous les guerriers de Brennus; Clusium n'est plus rien pour eux; les Romains deviennent seuls l'objet de leur vengeance : ils sonnent la retraite, ils s'éloignent et pressent, en tumulte, leur chef de marcher avec eux contre Rome.

Députation gauloise à Rome.

Brennus, secondé par les plus expérimentés de ses officiers, parvint avec peine à calmer

l'impétuosité des Gaulois; enfin, cédant à ses conseils, ils convinrent qu'on enverrait d'abord des députés à Rome pour demander qu'en réparation de l'outrage reçu, elle leur livrât les ambassadeurs qui avaient enfreint la neutralité et violé le droit des gens.

Demande de satisfaction rejetée.

La raison condamnait évidemment la conduite des jeunes Fabius; mais leur audace plaisait à la multitude. Le sénat, n'osant ni violer la justice, ni s'opposer à l'opinion publique, renvoya le jugement de cette affaire au peuple; la témérité fut applaudie; la demande de satisfaction rejetée; on joignit l'affront au refus, et les Fabius, élus tribuns militaires, loin d'être punis, se virent élevés au commandement de l'armée.

Indolence des Romains.

Rome semblait alors privée de son génie et frappée de cet aveuglement qui annonce la chute des États. Autrefois on avait vu les Romains, pour combattre quelques faibles cités voisines, s'armer en foule, choisir les chefs les plus habiles, et, toujours en garde contre les surprises, s'enfermer chaque soir dans des camps retranchés qu'ils entouraient de larges fossés: aujourd'hui, tandis que quatre-vingt mille Gaulois fondent sur eux et répandent la terreur sur leur passage, bien qu'ils s'écrient partout que Rome est le seul but de leur ven-

geance, le sénat et le peuple semblent mépriser cet ennemi formidable.

On se borne à lever à la hâte et au hasard quelques soldats ; on leur donne de jeunes généraux plus propres à irriter les Gaulois qu'à les vaincre. Au lieu d'aller au-devant d'eux, on les attend avec indolence ; lenteur dans les préparatifs, incertitude dans les plans, négligence pour se garder, tout se réunit pour favoriser les desseins de Brennus.

Marche de Brennus sur Rome.

Aucun obstacle n'arrête sa marche ; il n'aperçoit de Romains qu'à quatre lieues de Rome, au confluent du Tibre et de l'Allia, et les trouve occupant une faible position. Leur gauche est appuyée à l'Allia, leur droite à une montagne facile à tourner; le Tibre coule derrière eux ; leur réserve est placée sur une petite éminence; aucun camp fortifié ne leur présente d'asile en cas de retraite, et, contre leur coutume, ils étendent sur une longue ligne leur faible front, dans la crainte d'être débordés.

Par un bizarre contraste, les dispositions de Brennus étaient sages, presque savantes, et dans cette journée ce furent les Barbares qui marchèrent dans un ordre régulier.

Attaque de Brennus et défaite des Romains.

Brennus, ayant rangé son infanterie au centre et sa cavalerie aux ailes, attaque habilement la réserve des Romains, qui n'opposent

qu'une courte résistance à son impétuosité; il se précipite ensuite sur leur centre et l'enfonce. De ce moment, ce ne fut plus un combat, mais un carnage; une partie des Romains périt sous le fer gaulois, une autre se noya dans le fleuve; quelques-uns rentrèrent dans la ville; le reste, traversant l'Allia, s'enfuit jusqu'à Veies.

Un pas de plus, Rome périssait tout entière, et le sort du monde était changé. Mais, au lieu de profiter de la victoire et de poursuivre les vaincus, les Gaulois indisciplinés se livrèrent au pillage du camp, et perdirent trois jours en débauche. Cette courte trève sauva la république.

Rome, d'abord consternée, se ranime; l'excès du malheur réveille son courage; toute la jeunesse s'arme et s'enferme dans le Capitole, résolue à périr ou à conserver ce dernier asile de la liberté: les femmes, les enfans et les dieux s'exilent; il ne reste dans les murs que les consulaires, les patriciens et les sénateurs, appesantis par l'âge; ils ne peuvent combattre, ils dédaignent de fuir.

Entrée de Brennus dans Rome.

Enfin Brennus s'approche des remparts; un silence effrayant répond seul aux cris des Gaulois: au lieu d'entrer dans une ville en tumulte, ils ne voient qu'un vaste désert; et les

vainqueurs, effrayés de cette solitude qui leur paraît cacher un piége, loin de marcher en triomphe, s'avancent lentement d'un pas craintif, et comme s'ils eussent été eux-mêmes entourés, poursuivis et vaincus.

Cependant ils se rassurent et parcourent avec admiration cet héroïque désert. Tout à coup, l'aspect des sénateurs vénérables, revêtus de leurs toges, portant leurs bâtons d'ivoire et assis sur leurs chaises curules, leur inspire un respect religieux : Rome, vide de soldats, leur paraît encore peuplée de génies et défendue par des dieux. Mais bientôt cette illusion cesse; un soldat gaulois porte une main hardie sur la barbe blanche du sénateur Papirius; ce vénérable consulaire, irrité de cet affront, frappe le Barbare avec sa baguette d'ivoire : à ce signal, le respect des Gaulois fait place à la fureur; ils égorgent tous ces vieux patriciens, parcourent les rues, et livrent la ville aux flammes, sans prévoir que cet incendie, qui souillait leur victoire, leur en enlevait le fruit en les privant de tous moyens de subsistance.

Imprudence du sénateur Papirius.

Incendie de Rome.

Siége et blocus du Capitole.

Brennus espérait pourtant que le spectacle de l'embrasement de Rome abattrait le courage des Romains enfermés dans le Capitole, et que cette forteresse ne lui coûterait qu'un

léger combat; il ordonne l'assaut : les Gaulois s'élancent à sa suite, et entonnent d'une voix effrayante leurs chants guerriers; ils gravissent le mont, en couvrant leurs têtes de leurs boucliers; mais, arrivés à la moitié de cette route escarpée, ils rencontrent les Romains qui les attaquent avec fureur, les combattent avec acharnement, les enfoncent, les renversent et leur prouvent ainsi que Rome survit à ses cendres.

Brennus repoussé change le siége en blocus, et se voit forcé, pour chercher des vivres, de disperser dans les campagnes voisines la moitié de son armée : plusieurs de ses colonnes marchaient du côté d'Ardée.

Un illustre banni, Camille, gémissait alors, dans cette ville, sur l'ingratitude, sur les malheurs et sur la ruine de Rome. Instruit de l'approche des ennemis, ce grand homme, éclairé par l'amour de la patrie, paraît inopinément au milieu du sénat des Ardéates; il leur peint avec éloquence les malheurs et la honte que la lâcheté prépare à l'Italie, si elle n'offre aux féroces Gaulois qu'une proie facile et des victimes soumises; il leur prouve que ces Barbares, plus redoutables à l'œil qu'au courage, se sont livrés eux-mêmes à leurs armes; que, poursuivis par la famine et dis-

Magnanimité de Camille.

persés, ils donnent le jour au pillage et la nuit à la débauche; enfin il leur promet, s'ils veulent suivre un guerrier qui n'a jamais trouvé la fortune infidèle, un triomphe facile et une victoire sans combat.

Les Ardéates, entraînés par son génie, marchent sous ses ordres; ils attaquent de nuit un corps nombreux de Gaulois, les surprennent, les mettent en fuite, et en font un affreux carnage.

Au nom de Camille, au bruit de sa victoire, tous les Romains, épars en Italie, se raniment, se rassemblent et punissent l'ingratitude des Toscans, qui s'étaient armés pour profiter de leurs revers; ils forment de nombreuses légions et pressent Camille de combattre à leur tête: mais ce héros, fidèle aux lois, qu'il ne croyait point détruites comme les murs de sa patrie, déclare que, sans l'ordre du sénat, il ne peut reprendre aucune autorité, ni exercer aucun droit de citoyen.

Dès que la vertu obscurcie recommence à briller au milieu d'une nation vaincue, elle se relève de ses ruines; son exemple crée des héros, opère des prodiges.

Dévouement de Pontius.

Un soldat romain, Pontius, se jette sans crainte sur son bouclier d'osier au milieu du Tibre, suit la nuit, en silence, le cours de ce

fleuve, traverse ainsi le camp gaulois, gravit le Capitole, apprend au sénat la victoire d'Ardée, la levée d'une armée romaine, reçoit le décret qui nomme Camille dictateur, et revient avec le même succès porter à son heureux général le titre qui lave ses injures et qui sauve son pays. Dictature de Camille.

Dans le même temps, un autre Romain, Fabius, animé par une vertu différente, descend du Capitole en plein jour, revêtu d'habits sacerdotaux; il porte tranquillement les vases sacrés, s'avance au milieu des Gaulois dont le silence respectueux rend hommage à son intrépidité; et, sur les débris d'un temple, il accomplit en leur présence le sacrifice annuel voué aux dieux par sa famille. Piété de Fabius.

Cependant Brennus veut encore tenter un dernier effort pour triompher du courage romain; ayant découvert le sentier suivi par Pontius pour monter au Capitole, il prend avec lui ses plus intrépides guerriers; tous, couverts des ombres de la nuit, s'accrochant péniblement aux pierres et aux ronces, s'approchent sans bruit des murs de la citadelle.

Les Romains étaient plongés dans le sommeil; les sentinelles mêmes avaient cédé au besoin du repos; un Gaulois embrassait déjà les créneaux; c'en était fait de Rome : tout à Le Capitole sauvé par les oies.

coup quelques oies consacrées à Junon, et que, malgré la disette, la piété romaine avait épargnées, jettent des cris d'effroi. A ces cris, le sénateur Manlius se réveille, saisit son glaive, s'élance sur le mur, et renverse les plus audacieux assaillans; sa voix répand l'alarme, ses compagnons accourent, et les soldats de Brennus, se renversant l'un sur l'autre, roulent en foule au bas du rocher.

Courage de Manlius.

Dans le même temps, Camille, grossissant toujours ses forces, s'emparait de toutes les avenues de Rome, et privait l'armée gauloise de communications et de subsistances.

Capitulation du Capitole.

Les assiégeans se trouvaient à leur tour assiégés; mais la famine qui les épuisait était devenue encore plus affreuse dans la citadelle; cet ennemi, qu'on ne pouvait vaincre, triomphe enfin du courage des défenseurs du Capitole. Comme Brennus leur cachait avec soin sa propre détresse et les progrès du dictateur, ils capitulent; et le général gaulois, vendant la paix, promet d'évacuer le territoire romain, pourvu qu'on lui paie mille livres d'or : le tribun Sulpicius apporte cet argent, et les Gaulois le pèsent dans de fausses balances. Sulpicius se plaint avec indignation de cette perfidie; mais le fier Brennus, méprisant sa plainte, place son glaive sur la balance, en lui tenant

ce farouche langage : *Malheur aux vaincus!*

Au milieu de cette contestation, Camille paraît à l'improviste, suivi de quelques officiers, rompt la conférence, et appelle les Romains aux armes. Le Gaulois réclame l'exécution du traité. « Cet acte, répond Camille, est » nul, étant conclu sans le consentement du » dictateur : préparez-vous à combattre; ce » n'est point l'or, c'est le fer qui rachètera la » liberté romaine. » Rupture de la conférence par l'arrivée de Camille.

A ces mots, les deux armées se rangent en bataille et fondent impétueusement l'une sur l'autre. La fortune de Rome était rentrée dans ses murs avec Camille : de toutes parts les Gaulois, malgré leur résistance opiniâtre, sont rompus, enfoncés, détruits; une partie meurt, l'autre fuit. Le dictateur les poursuit, les atteint à huit milles de Rome, leur livre un nouveau combat, et en fait un tel carnage qu'aucun d'eux n'échappe aux vainqueurs, et ne peut porter dans son pays la nouvelle de ce désastre. Bataille d'Allia.

Les Gaulois avaient disparu; mais la terreur de leur nom resta et fit inscrire dans les fastes de Rome, au nombre des jours les plus funestes, celui qui avait éclairé la sanglante bataille d'Allia.

Tel est le récit que fait Tite-Live de l'inva-

sion gauloise; d'autres historiens, moins suspects de partialité pour la gloire de Rome, ont raconté différemment le dénouement de cette entreprise; les uns disent que Camille avait surpris l'armée de Brennus au moment où elle était plongée dans l'ivresse. Strabon prétend que la capitulation fut exécutée. « Les Gaulois, » dit-il, chargés d'argent et de butin, furent » attaqués en route et dépouillés par les Tos- » cans. »

Trogue Pompée, historien né dans la Gaule, assure que « Marseille se chargea de payer le » tribut imposé aux Romains par Brennus, et » que ce service lui valut la constante amitié » de Rome. »

Polybe, ami de Scipion, croit que les Gaulois, apprenant la nouvelle d'une invasion des Vénètes dans leur pays, abandonnèrent le siége de Rome, et revinrent défendre leurs foyers. Ce qui rend peut-être cette dernière version plus vraisemblable, c'est la crainte que les Gaulois continuèrent d'inspirer pendant plus de deux siècles à la république; crainte prouvée par la rigueur des lois qui suspendaient toute exception de service lorsqu'on était menacé par ce peuple belliqueux, « né, disaient les » Romains, pour la ruine des villes et pour la » destruction des hommes. »

La paix entre les Gaulois et les Romains, soit qu'elle eût été achetée par le sénat ou conquise par Camille, ne fut pas de longue durée. A peine Rome sortait de ses ruines, qu'elle se voit menacée d'une nouvelle irruption de ces fiers ennemis, qui, semblables à l'Antée de la fable, se relevaient aussitôt qu'ils étaient renversés, et paraissaient, en touchant la terre, reprendre de nouvelles forces. Nouvelle irruption de Gaulois.

L'armée gauloise traversa la Toscane comme un torrent, et rencontra l'armée romaine près d'Albe : il ne s'était écoulé que six ans depuis le siége du Capitole. Au bruit de l'approche des Gaulois, tout le peuple avait pris les armes; les vieillards mêmes endossèrent la cuirasse, et les pontifes, s'éloignant des temples, se montrèrent armés dans les camps.

Camille, affaibli par l'âge, par les travaux, par les blessures, refusa en vain le commandement; on lui déclare que, si son bras ne peut combattre, son nom est nécessaire pour présager et pour commander la victoire; il est nommé dictateur. Dictature de Camille.

Jusque-là on avait trop éprouvé la faiblesse de l'armure romaine contre la pesanteur des longs sabres gaulois, et contre la force des bras nerveux de ces terribles ennemis : Camille donna des casques de fer à ses soldats; il fit

garnir leurs boucliers d'un cuir épais et de plaques de métal. La jeunesse romaine s'exerçait par ses ordres à l'escrime pour apprendre à lutter avec avantage contre les longs sabres des Gaulois. Toutes ces dispositions, dictées par la prudence, montraient assez la crainte qu'inspirait un funeste souvenir.

Victoire des Romains sur les Gaulois.

Enfin la bataille se livra sous les murs d'Albe; la victoire fut long-temps disputée: un nouvel Horace la décida par son intrépidité. Au milieu de cette mêlée sanglante, Manlius attaque un chef gaulois dont la taille colossale répandait autour de lui la terreur; l'adresse triomphe de la force; Manlius perce le Gaulois de son glaive, le terrasse, lui arrache son collier d'or, et se pare de ce trophée qui lui mérita le nom de Torquatus.

La chute du géant remplit les Romains d'ardeur, glace les Gaulois de crainte; la fortune n'est plus incertaine, et Camille sauve une seconde fois sa patrie.

Cependant les Gaulois, qui recevaient toujours des renforts, continuèrent long-temps à ravager le Latium; la tactique et la discipline romaines triomphaient de leur courage sans l'abattre, et leur retour était aussi prompt que leur fuite.

Un an après la victoire de Camille, Rome vit

encore sur son territoire une nombreuse armée gauloise. Servilius Ahala, nommé dictateur, les força de se retirer : bientôt ils tentent un nouvel effort; Sulpicius les combat auprès de Préneste, et les repousse encore. Dans ces guerres opiniâtres les vainqueurs ne gagnaient que le champ de bataille : le péril qui menaçait la république se renouvelant sans cesse, ce danger imminent suspendit toute rivalité, et décida enfin les différentes tribus latines à oublier leurs querelles et à se réunir au peuple romain.

Les Gaulois n'imitèrent point ce salutaire exemple; les divers peuples de la Gaule et de la Cisalpine restèrent divisés; cette division les perdit, tandis que l'union accrut progressivement la force des Romains et leur donna enfin l'empire du monde.

Les Gaulois attaquèrent encore l'armée romaine sur les confins de l'Étrurie *. Le consul Popilius, qui commandait les troupes de la république, tombe blessé au moment où il cherchait à rallier ses soldats qui pliaient; mais au même instant le roi des Gaulois est attaqué par Valérius, qui le renverse et le tue : sa mort répand le désordre dans les rangs de l'armée gauloise; elle est enfoncée, mise en fuite, poursui-

* Avant J.-C. 349 ans.

vie, taillée en pièces. Cette victoire complète fit enfin évacuer le territoire romain, et une paix de cinquante ans avec Rome en fut le fruit.

Paix de 50 ans entre eux.

Le peuple romain, délivré alors d'un ennemi si formidable, crut qu'il n'avait pu le vaincre que par un secours miraculeux : les soldats prétendaient qu'un corbeau, perché sur le casque de Valérius, l'avait secondé dans son combat contre le roi des Gaules, en effrayant ce prince par les coups de son bec et par l'agitation de ses ailes. Cette fable prouve à quel point on redoutait à Rome la valeur gauloise, puisqu'il fallait des prodiges pour en triompher.

Nouvel armement de Gaulois.

L'histoire ne nous montre jamais les tribus gauloises en repos; elles employèrent le temps de leur paix avec Rome à combattre les Venètes et quelques autres peuples voisins des Alpes; lorsqu'elles apprirent que les Toscans et les Samnites s'étaient ligués contre la république romaine, elles reprirent de nouveau les armes avec l'espoir de conquérir toute l'Italie, et leurs troupes rentrèrent en Toscane.

Leurs revers et leurs succès.

Une légion romaine fut attaquée par elles et taillée en pièces près de Clusium. Les consuls ignoraient ce désastre; un affreux spectacle le leur apprit : ils virent s'avancer une troupe de cavaliers gaulois, qui portaient au bout de leurs lances les têtes des Romains vaincus.

Une grande bataille eut lieu, peu de temps après, entre l'armée consulaire et celle des Samnites et des Gaulois. L'une des ailes romaines fut enfoncée; le consul Décius sauva l'autre et fixa la fortune par son dévouement héroïque : il périt et s'immortalisa.

Le sacrifice de sa vie fut payé par une victoire complète; mais les Gaulois ne tardèrent pas à se venger de cette défaite; ils attaquèrent, peu d'années après, le consul Cécilius près d'Arezzo, le défirent, le tuèrent et immolèrent treize mille Romains à leur vengeance.

Au bruit de ce succès, une foule innombrable de Gaulois descendit des Alpes pour les joindre *; leurs belliqueuses cohortes campèrent une seconde fois sous les murs de Rome.

Les efforts de la république furent proportionnés au péril qui la menaçait; elle rassembla une nombreuse armée. Dolabella commandait les Romains; après avoir soutenu avec peine les premières charges des ennemis, il enfonça leur centre, tourna leurs ailes, les battit complètement, les poursuivit, entra dans leur pays avec eux, enleva aux Sennonais toutes leurs terres, et y bâtit sur les bords de la mer Adriatique la ville de Sena; ce fut la première cité fondée par les Romains dans la Gaule cisalpine.

Sena, première cité fondée par les Romains dans la Gaule cisalpine.

* Avant J.-C. 283 ans.

Les coutumes les plus funestes résistent longtemps à la raison ; l'expérience de tant de défaites ne pouvait persuader aux Gaulois de renoncer à leur système de division : réunis en corps de nation, ils auraient été invincibles ; séparés en tribus, ils devinrent successivement la proie des Romains.

Repos des Gaulois pendant 45 ans.

Le même Dolabella, vainqueur des Sennonais, défit encore l'année suivante les Boïens, près du lac de Vamidon *. Les Gaulois perdirent dans ce combat la fleur de leur jeunesse, et se virent forcés de se retirer au pied des Alpes ; abattus par ce revers, ils se tinrent en repos pendant quarante-cinq ans : cette paix devint funeste à la Gaule, qui ne prit aucune part à la première guerre punique ; ainsi la fortune de Rome la préserva du malheur d'avoir à la fois à combattre ses plus formidables ennemis.

Les Gaulois recommencèrent tardivement la guerre **, et reconquirent d'abord les possessions qu'ils avaient perdues ; mais leurs tribus, livrées à des discordes fatales, se battirent entre elles. Le consul Flaminius, profitant de leurs dissensions, ravagea leur territoire, et, dans le dessein de s'y maintenir, distribua les terres des Sennonais à ses soldats.

* Avant J.-C. 282 ans.

** Avant J.-C. 232 ans.

Témoins et victimes de ce partage, les Sennonais se livrèrent à une fureur qu'ils communiquèrent à leurs compatriotes ; elle se répandit dans toute la Gaule : une armée immense en descendit sous le commandement des rois Anéroste et Congolitanus *. Il semblait que le Nord se précipitait tout entier sur le Midi. Nouvelle irruption de Gaulois.

Le sénat romain, effrayé par l'approche de cet orage, ordonne au peuple de se lever ; il arme trois cent mille hommes, consulte les livres sibyllins, et sacrifie aux dieux un Gaulois et une Gauloise ; car ces farouches enfans de Romulus, prêtant leurs vices à la Divinité, croyaient qu'elle se plaisait comme eux au spectacle de l'effusion du sang humain.

Bientôt les Gaulois s'avancèrent en Étrurie, et rencontrèrent près de Fésule leurs éternels rivaux. Anéroste et Congolitanus, imitant alors les stratagèmes de leurs ennemis, et empruntant leur tactique, feignent l'effroi, ordonnent la retraite, et placent leur infanterie en embuscade dans les bois ; les Romains veulent les poursuivre dans leur fuite, et courent avec une ardeur imprudente sur leurs traces ; les Gaulois cachés se lèvent alors, jettent de grands cris, enfoncent les légions surprises, les mettent en déroute, les poursuivent, s'emparent Leur premier succès.

* Avant J.-C. 226 ans.

de leur camp, et leur tuent six mille hommes.

L'arrivée soudaine d'un autre corps d'armée commandé par le consul Émilius, qui accourait des bords de la mer Adriatique, sauva le reste des fuyards; à sa vue, les Gaulois, chargés d'un immense butin, commencèrent à se mettre en retraite : elle s'opérait avec ordre, lorsque tout à coup l'autre consul, Attilius, qui, abandonnant la Sardaigne, venait de débarquer à Pise, les attaque dans les plaines de Télamon : ils résistent avec courage à ce nouvel ennemi, et portent le désordre dans ses rangs; la victoire se décidait pour eux; Attilius était déjà tombé sous leurs coups : mais Émilius, qui les suivait, arrive, rétablit le combat et change la fortune. Attaqués de toutes parts, les Gaulois, après des prodiges de vaillance, succombent. Quarante mille de leurs plus braves guerriers expirent sur le champ de bataille; dix mille sont pris. Le roi Congolitanus, couvert de blessures, est chargé de fers; l'autre prince, Anéroste, ne veut point survivre à sa gloire, il se donne la mort, et une foule de ses compagnons d'armes suit son exemple.

Le Capitole, qui s'ébranlait, s'affermit ainsi sur ses bases; et le consul vainqueur l'enrichit d'une immense quantité de colliers d'or enlevés aux descendans de Brennus.

Trois ans après, les Insubriens et les Gésates, faibles débris de l'armée vaincue, s'armèrent de nouveau pour venger leur défaite; mais Flaminius les battit encore; ils perdirent dans cette journée vingt-six mille hommes, et demandèrent la paix. Un nouveau consul, Marcellus, la refusa, dans l'espoir de consommer leur ruine; au lieu de l'attendre, les Gaulois tentent une diversion, traversent le Pô, renversent ce qui s'oppose à leur marche, et viennent assiéger Clastidium. Marcellus ne leur donne pas le temps de s'en emparer; il s'avance rapidement, et leur livre une bataille d'autant plus opiniâtre qu'elle devait être décisive; on combattait avec fureur, lorsque la mêlée est tout à coup suspendue par un spectacle qui attire tous les regards, et dont l'issue va probablement fixer le sort des deux armées.

Victoire décisive de Marcellus.

Viridomar, roi des Gaulois, et le consul Marcellus se rencontrent, se défient et se précipitent l'un sur l'autre; cette lutte sanglante entre les deux généraux était une vive image de Rome et de la Gaule, combattant l'une contre l'autre depuis près de deux siècles : enfin Viridomar tombe et périt; Marcellus s'empare de son casque d'or, de sa riche armure, et il voue à Jupiter Férétrien ces dépouilles opimes.

Les Romains poussent des cris de victoire,

et fondent sur les Gaulois consternés. Ils les dispersent, les poursuivent, les massacrent et s'emparent sans obstacle de Milan et de toute la Cisalpine.

Puissance des Gaulois abattue en Italie.

Ainsi fut abattue en Italie la puissance des Gaulois; l'heureux Marcellus termina, par cette défaite *, une guerre qui avait duré cent trente-six ans. Polybe la juge égale aux plus fameuses par l'importance des événemens, par la diversité des succès, par l'opiniâtreté des combats et par le nombre des morts. Les Romains y rendirent à jamais célèbres leur habileté, leur constance; les Gaulois, leur fougue et leur impétuosité.

La vaillance et la fortune suffisent pour faire des conquêtes, mais la sagesse et la justice seules peuvent soumettre les peuples conquis. Le sénat romain rendait son joug tolérable aux vaincus, en les laissant vivre selon leurs lois et leurs coutumes; leur empire ressemblait plus à la protection qu'à la domination. Cette tranquillité, suffisante pour les autres nations, n'était qu'un tourment pour les Gaulois; ils ne pouvaient supporter la dépendance.

Ceux qui restaient en Italie s'indignaient de voir river leurs chaînes par la fondation des colonies romaines de Crémone et de Plaisance; ils tentèrent plusieurs fois de se révolter; les

* Avant J.-C. 222 ans.

Boïens assiégèrent ces villes, défirent les légions commandées par Manlius, et furent de nouveau vaincus par un autre consul; ils obtinrent la paix, et Rome, voulant se servir de leur courage, joignit plusieurs de leurs cohortes aux siennes; mais bientôt l'apparition d'Annibal vint réveiller leur espoir et leur haine.

Leurs succès avec les Carthaginois.

Cet implacable ennemi des Romains, ce guerrier qui semblait né pour changer la face du monde et pour triompher des obstacles que lui opposaient la nature, Rome et sa propre patrie, subjugue les Espagnes; traverse la Gaule comme un torrent, et franchit les Alpes; Scipion est forcé de fuir devant lui. Ranimés par cette victoire, les Gaulois quittent l'armée romaine, et viennent unir leur haine et leurs armes à celles des Carthaginois.

A Trasimène, lorsque les Romains, enfermés dans un étroit vallon, rendaient encore par leur courage opiniâtre la fortune incertaine, Ducarius, prince gaulois, aperçoit Flaminius, le reconnaît et s'écrie : « Compagnons, voilà ce » farouche Romain qui a moissonné nos sol- » dats, ravagé nos campagnes, incendié nos » villes; je vais immoler cette victime aux mâ- » nes des Gaulois. » A ces mots, il s'élance au milieu de la mêlée, tue l'écuyer de Flaminius,

et traversé de sa lance la cuirasse et la poitrine du consul.

Dans la journée célèbre de Cannes, la fureur des Gaulois contribua puissamment au triomphe des Carthaginois, et, quand les légions furent ébranlées, la cavalerie gauloise rompit par une charge impétueuse leurs rangs, et compléta leur désastre.

Annibal alors pouvait renverser Rome; mais il s'arrêta et perdit ainsi le fruit de sa victoire, comme s'il eût été égaré par l'ombre de Brennus, dont il semblait alors suivre les traces.

Tant que ce grand homme resta en Italie, les Gaulois demeurèrent maîtres de la Cisalpine; mais la bataille de Zama décida tout à la fois du sort de Carthage et de celui de la Gaule.

L'heureux Scipion ayant terrassé Annibal, les Gaulois d'Italie cédèrent à la fortune de Rome et rentrèrent sous sa puissance.

Leur soumission.

Cependant les Cénomaniens seuls s'accoutumèrent au joug; les autres tribus se révoltèrent fréquemment; leurs armes ravagèrent plusieurs fois les villes de Plaisance et de Crémone : Furius détruisit une de leurs armées forte de trente-cinq mille hommes.

Les Boïens se montraient les plus turbulens; las de les combattre sans pouvoir les soumettre, le sénat enfin rassembla toutes ses forces contre

eux, et Cornélius Scipion *, après les avoir vaincus, les poursuivit sans relâche, et les força de repasser les Alpes : ils se sauvèrent en Illyrie; là, combattant sans cesse les Daces, après de longues et sanglantes guerres, ils furent détruits par eux : leurs débris se réfugièrent en Bavière, dont le nom actuel rappelle encore aujourd'hui celui des Boïens. Les Insubriens résistèrent les derniers aux Romains : le consul Bæbius perdit six mille hommes en combattant contre eux; mais son successeur Valérius Flaccus le vengea et les soumit.

On vit encore quelques émigrations gauloises descendre des Alpes; mais elles s'efforcèrent vainement de s'établir dans la Cisalpine **. Cette contrée resta sous l'empire de Rome jusqu'à sa chute. La Cisalpine dominée par les Romains.

Tandis que, pendant deux siècles, les descendans de Bellovèze avaient fait retentir avec tant d'éclat l'Italie du bruit de leurs armes, la terreur du nom des enfans de Sigovèze s'était également répandue jusqu'aux extrémités de l'Orient. Maîtres d'une partie de la Bavière, de la Bohême, de la Pannonie, de la Thrace, on voyait leurs colonies éparses dans toute la Germanie et jusqu'aux limites des contrées habi- Conquêtes des Gaulois en Orient.

* Avant J.-C. 191 ans.

** Avant J.-C. 179 ans.

tées par les Scandinaves et par les Scythes.

A l'instant même où tout tremblait sous le glaive d'Alexandre-le-Grand, les ambassadeurs gaulois lui firent seuls entendre les accens du courage et de l'indépendance; ce prince leur montrant sa surprise du peu de crainte qu'il leur inspirait : « La peur, lui dirent-ils, nous » est inconnue ; nous ne pourrions l'éprouver » que par la chute du ciel. »

La mort de ce conquérant fut, comme il l'avait prédit lui-même, le signal des plus sanglantes discordes. Les Gaulois crurent pouvoir prendre leur part du démembrement de son empire; l'un de ses successeurs, Lysimaque, venait de périr sous le poignard de Ptolomée Céraunus; les Gaulois se précipitent sur ses États; l'usurpateur présomptueux, méprisant d'abord ces guerriers barbares, refuse le secours que lui offraient contre eux les Dardaniens; il s'avance arrogamment pour les combattre; ses troupes sont mises en fuite; il tombe percé de coups dans la mêlée, et sa tête, portée en trophée sur une lance gauloise, répand l'effroi dans la Macédoine.

Le trône d'Alexandre allait être renversé sans résistance; un guerrier digne du héros qui l'avait formé, Sosthènes, réveille le courage des Macédoniens, marche intrépidement à la tête

de leurs phalanges, répousse les Gaulois, tue leur chef Belgius, et donne un nouvel éclat à sa victoire en refusant le sceptre qu'il avait sauvé.

Nouvelle irruption de Gaulois en Grèce.

Une nouvelle invasion gauloise replongea bientôt la Grèce dans de nouveaux périls; cette seconde irruption était aussi formidable par le nombre que par l'ardeur fougueuse de ces soldats du Nord dont l'armure, la taille colossale, les cris et la chevelure hérissée jetaient parmi les Grecs la surprise et l'épouvante.

Cent cinquante mille fantassins, vingt mille cavaliers composaient, dit-on, la force de cette armée; elle était commandée par un prince appelé Brennus : le sort destinait ce nom à effrayer l'Orient et l'Occident.

La Macédoine conquise par un nouveau Brennus.

Les Gaulois, brûlant du désir de venger l'affront, la défaite et la mort de Belgius, fondent avec impétuosité sur les Macédoniens. Les rangs épais, les piques serrées, la muraille hérissée de la phalange, et l'intrépidité de Sosthènes, deviennent pour les foyers d'Alexandre un rempart inutile : cette phalange est rompue, Sosthènes périt; la Macédoine est conquise.

Brennus espérait régner sur toute la Grèce; et, dans le dessein d'affermir le courage de ses guerriers, il plaça, dit-on, à côté des plus grands d'entre eux, quelques captifs grecs, pe-

tits, contrefaits et mal vêtus; qui devinrent l'objet des risées et du mépris de leurs vainqueurs.

Rien ne s'opposa d'abord à la marche rapide du conquérant; mais le fléau des Gaulois, la discorde, désunit leurs forces et ralentit leurs pas.

Plusieurs tribus gauloises, pressées de jouir du fruit de leurs travaux, se séparent de leur chef et restent en Dardanie. Brennus, affaibli mais non découragé, persiste dans son entreprise que la désunion des Grecs favorisait; il entre en Thessalie, incendie les villes, dévaste les campagnes et pille les temples, prétendant que « les dieux lui devaient des contributions » comme les mortels. »

Il franchit les Thermopyles, que l'ombre de Léonidas s'indignait de voir forcées par des Barbares inconnus. Les Étoliens seuls résistèrent aux Gaulois, et par leur courage jetèrent encore quelques rayons de gloire sur la Grèce.

Malgré leurs efforts, Brennus pénètre dans leur pays, le dévaste pour se venger des pertes qu'ils lui avaient fait éprouver sur le mont OEta; enfin il entre en Phocide, et forme le siége de Delphes, où il savait que la crédulité, entassant les offrandes, avait amassé les trésors de tous les peuples de la Grèce et de l'Asie.

Delphes, enrichi par la superstition, fut dans

ce péril sauvé par elle : au moment où la timidité de ses défenseurs et la fougue de ses assaillans semblaient rendre sa ruine certaine, une tempête affreuse éclate; le ciel est obscurci par de sombres nuages, l'air est sillonné d'éclairs; un feu souterrain ébranle le Parnasse, il lance au loin des roches effrayantes; les chênes sont renversés par la violence des vents. Ce phénomène naturel consterne les Gaulois, et réveille le courage des Grecs; ceux-ci se croient secourus par les dieux, et sortent en foule de leurs murailles.

L'armée des Gaulois est saisie d'une terreur panique; ils ne savent ni se présenter au combat, ni prendre la fuite; le bruit de la foudre leur paraît la voix du ciel, et ils tombent sans défense, comme des victimes, sous le fer des Grecs.

Défaite, désespoir et mort de Brennus.

En vain l'intrépide Brennus s'efforce de les rallier; couvert de blessures, il est contraint de s'éloigner de ce champ de carnage avec les faibles débris de ses forces naguère si nombreuses; il repasse les Thermopyles, et, après avoir réuni dans un camp, derrière le défilé, les fuyards qui peuvent le rejoindre, il demande lui-même à son peuple de le juger et de le punir du funeste dénouement de l'entreprise téméraire dans laquelle il l'avait entraîné.

Les Gaulois, plaignant son malheur et respectant son courage, le pressent vainement d'oublier ses revers et de continuer à régner sur eux; incapable de survivre à sa gloire, il se donne la mort.

Au bruit de sa défaite, les Thessaliens, les Béotiens, les Athéniens avaient repris les armes; ils marchent contre les Gaulois, les entourent, forcent leur camp et les exterminent.

Les Grecs, en perdant leur courage, avaient conservé leur vanité: on peut croire qu'elle exagéra ce désastre des Gaulois, puisqu'on vit un an après les mêmes Gaulois combattre les Gètes, soumettre le pays des Triballiens, première conquête d'Alexandre, et menacer la Macédoine. Vingt mille de leurs guerriers, séparés de Brennus et restés en Dardanie, n'auraient pu seuls opérer de si formidables invasions; et il aurait fallu que leur population en Bohême et en Pannonie eût été immense, pour réparer en si peu de temps leur perte, si elle avait été aussi complète que les Grecs le prétendaient.

Victoire d'Antigone sur les Gaulois.

L'un des compagnons d'Alexandre, Antigone, devenu roi de Macédoine, redoutant les armes de ce peuple turbulent, se trompa étrangement sur la marche qu'il devait suivre avec

cette nation avide, et s'attira lui-même la guerre qu'il voulait éviter.

Les Gaulois lui avaient envoyé des députés; ne se bornant pas à les accueillir avec honneur, il espéra se concilier leur amitié, en leur donnant une grande idée de sa puissance; il fit à leurs regards l'étalage de ses richesses, et leur montra tous ses trésors.

Le rapport de ces députés à l'assemblée de leur nation l'enflamma de l'ardeur du pillage; elle fondit en masse sur la Macédoine, et la ravagea.

L'exemple de Sosthènes épouvantait Antigone; n'osant attaquer en bataille rangée ces impétueux ennemis, il opposa la ruse grecque à la fougue gauloise; feignant de fuir, il abandonne son camp. Les Gaulois s'y répandent, se livrent au pillage, et se plongent dans l'ivresse; le roi de Macédoine arrive à l'improviste, les surprend, les égorge; une partie passe du sommeil à la mort; l'autre fuit, demande la paix, l'obtient et entre comme auxiliaire dans l'armée du vainqueur.

Ce prince, par leur secours, balança quelque temps la fortune de son rival Pyrrhus. L'inscription que fit graver le roi d'Épire, après une victoire remportée sur un corps de Gaulois, prouve l'estime que leur vaillance inspirait à ce héros.

Fier d'un triomphe long-temps disputé, et voulant en conserver la mémoire par un monument, il consacra dans le temple de Minerve un trophée de leurs armes, au pied duquel on lisait ces mots : « Pyrrhus, ayant défait en bataille rangée les indomptables Gaulois, a dédié à Minerve les boucliers qu'il leur a pris : » il n'est point étonnant qu'il les ait vaincus ; » car la vaillance est héréditaire dans la race » des Éacides. »

L'intrépidité de ces guerriers, qui combattaient nus des troupes couvertes de fer, et qu'on voyait, suivant le récit des Grecs, arracher les traits de leur sein déchiré et les lancer contre l'ennemi, devait exciter l'admiration d'un descendant d'Achille.

Colonie des Scordisques.

A la même époque d'autres Gaulois s'emparèrent du pays situé au confluent de la Save et du Danube, et y fondèrent une nation qui, sous le nom de Scordisques, défendit pendant plusieurs siècles avec éclat son indépendance, que Rome ne lui enleva qu'après de nombreux revers et de sanglans triomphes.

Les vingt mille Gaulois, détachés de l'armée de Brennus pour se fixer en Dardanie, ne se bornèrent pas à cette conquête ; leur prince Comontorius parcourut avec eux la Thrace, la Propontide, livra au pillage Byzance, et

forma, non loin de cette ville, le royaume gaulois de Tyle, qui, malgré son peu d'étendue, acquit une vaste renommée.

La gloire du nom gaulois avait traversé l'Hellespont, et s'était répandue en Asie. Nicomède, prince de Bythinie, disputant le trône à son frère Zypètes, sollicita le secours des Gaulois; il dut à leurs armes la victoire et le sceptre; mais il éprouva bientôt qu'un roi faible, lorsqu'il appelle la force étrangère, se donne plutôt des maîtres que des appuis. Les Gaulois étaient des alliés exigeans; ils demandèrent ou prirent la moitié de ses États, s'y maintinrent; et ils se fixèrent dans le nord de la Phrygie, qui reçut d'eux le nom de Galatie ou de Gallo-Grèce *. La Galatie ou Gallo-Grèce.

Tite-Live assure qu'ils étendirent leurs conquêtes jusqu'au mont Taurus. Ce qui est certain, c'est qu'au milieu de l'Asie, déchirée par des guerres intestines, les Galates, appelés par tous les partis, combattant dans toutes les armées, arbitres de toutes les querelles, assujettirent les rois à des impôts, et dominèrent cette partie du monde. Puissance des Galates.

Attale, roi de Pergame, fut le premier qui, trente ans après leur conquête, cessa d'être leur tributaire, les combattit avec succès, et parvint à les éloigner de ses côtes.

* Avant J.-C. 277 ans.

Trop fidèles à leurs anciennes coutumes, qu'ils conservaient dans tous les climats, au lieu de former un seul royaume de la Galatie, ils se divisèrent en plusieurs peuples gouvernés par des sénats et commandés par des princes ou tétrarques. Ancyre fut la ville des Tectosages, celle de Pessinum des Tolistoboïens, et Tavium des Trocmes. Une partie de ces dénominations leur venait des cités de la Gaule dont leurs aïeux étaient sortis, et d'autres de leurs plus vaillans chefs, dont ils prenaient le nom pour perpétuer leur gloire.

Cependant Rome, toujours funeste à la Gaule, étendit bientôt son formidable empire jusqu'en Asie; victorieuse de Carthage, conquérante de la Grèce, elle terrassa le puissant Antiochus. Seuls debout dans l'Orient, les Galates, consultant plus leur courage que leur nombre, arrêtèrent quelques instans la fortune romaine.

Leur défaite par Manlius.

Manlius, successeur de Scipion, crut, avant d'attaquer ces belliqueux adversaires, qu'il devait préparer ses soldats aux périls nouveaux dont les menaçait un tel ennemi. « Je n'ignore » point, compagnons, leur dit-il, que de tous les » peuples qui habitent l'Asie les Gaulois sont » les plus redoutables; cette nation féroce a » parcouru, les armes à la main, presque tout

» l'univers. La taille énorme de ses guerriers,
» leur chevelure touffue et d'une couleur ar-
» dente, leurs vastes boucliers, leurs longues
» épées, leurs chants avant le combat, leurs
» affreux hurlemens dans la mêlée, leur dé-
» marche terrible, le choc et l'horrible clique-
» tis de leurs armes, peuvent sans doute exciter
» la terreur; mais Rome est depuis long-temps
» accoutumée à les regarder sans crainte, à
» les braver et à les vaincre. »

Le consul alors leur rappelle les exploits de Camille, les triomphes des Émile, des Fabius, des Marcellus, rassure leurs esprits, enflamme leur courage, donne le signal de la bataille, et, après une lutte longue, opiniâtre et sanglante, remporte une victoire complète; elle fut scellée du sang de quarante mille Galates; le reste obtint la paix et conserva son indépendance, en promettant de respecter le repos et les États d'Eumène, roi de Pergame, allié des Romains.

Ce fut pendant le cours de cette guerre que, suivant le récit de Polybe, Chiomara, femme gauloise, outragée par un centurion romain, trancha la tête de son ravisseur, et la porta en triomphe à son époux.

Union de Mithridate et des Gaulois.

Lorsque Mithridate médita la liberté du monde et la ruine de Rome, il voulut associer

la haine des Gaulois à la sienne, combla leurs chefs d'honneurs et épousa une de leurs filles; son génie dut à leur vaillance une grande part de ses premiers succès, dont son armée n'osait concevoir l'espérance; ses généraux, ses alliés, effrayés par la ruine de Carthage, par la mort d'Annibal, par le désastre d'Antiochus et par la chute de tant de trônes, hésitaient au moment de s'exposer à la vengeance redoutable des Romains.

Pour les rassurer, le roi de Pont leur dit: « N'avez-vous pas appris que les Gaulois sont » descendus autrefois en Italie? qu'ils s'y » sont emparés d'un grand nombre de villes, » et sont parvenus, à force de victoires, à » fonder dans ces contrées un empire plus » étendu que celui qu'ils possèdent en Asie? » Ignorez-vous que non-seulement ils ont » vaincu les Romains, mais que leurs armées » mêmes ont incendié cette ville orgueilleuse, » qui maintenant vous épouvante? Les Ro- » mains, chassés par eux, ne trouvèrent d'a- » sile que sur le sommet d'un rocher; le cou- » rage dont ils se glorifient ne put leur faire » recouvrer la liberté, et ils se virent enfin for- » cés de la racheter par une humiliante capi- » tulation et par un tribut honteux. Eh bien! » je vous offre en ce moment, non-seulement

» le glorieux exemple de la Gaule, mais son » puissant secours; car je compte parmi mes » guerriers un corps nombreux de Gaulois, » dont le nom seul réveille la terreur dans » Rome. Ces Gaulois, vainqueurs d'une partie » de l'Orient, ne diffèrent en rien des anciens » conquérans de l'Italie; ils ont la même ori- » gine, font briller un pareil courage, et com- » battent avec des armes semblables; leur vail- » lance même est d'autant plus active qu'elle a » été sans cesse exercée par des marches péril- » leuses et par des combats continuels en Illy- » rie, en Grèce et dans la Thrace. Il était » plus difficile de traverser tant de pays et de » renverser tant d'obstacles, que de conquérir » les États qu'ils possèdent depuis deux siècles » en Asie. »

Ces paroles remplirent d'ardeur et d'espérance l'armée de Mithridate; elle chassa les Romains de leurs conquêtes, s'empara de leurs villes, jeta dans les fers le consul qui les commandait, séduisit ou vainquit leurs alliés, et délivra pour quelques instans l'Orient de leur domination.

Perfidie et ruine de Mithridate.

Mais dès que Mithridate se crut le maître de l'Asie, ce prince, jaloux, cruel, ingrat, redoutant la fierté et l'humeur belliqueuse des Gaulois, forma le barbare dessein d'exter-

miner ces alliés trop fiers et trop indépendans; il invite à un festin soixante de leurs princes ou tétrarques, et les fait massacrer par ses soldats.

L'un d'eux, Déjotarus, suivi de quelques amis, se fait jour avec son sabre à travers la foule de ces assassins; et, sauvé du carnage, il court exciter ses peuples à la vengeance.

A sa voix tous les Gaulois s'arment; furieux, ils attaquent Mithridate, rompent ses bataillons et les chassent de leurs États.

La Galatie réduite en province romaine.

Pompée, arrivé en Asie, consomma la ruine de ce roi perfide, et traita les Galates non en sujets, mais en amis. Enfin, l'heureux Auguste ayant soumis à sa fortune l'Europe, l'Afrique et l'Asie, la Galatie céda comme le reste du monde, et fut réduite en province romaine.

Cependant les empereurs jugèrent avec prudence qu'il fallait ménager la fierté de ces peuples remuans; ils les laissèrent vivre selon leurs mœurs, et on voit, dans les écrits de saint Jérôme, que de son temps encore les Galates conservaient leurs coutumes, ainsi que le langage de la Gaule.

L'activité des Gaulois ne s'était point arrêtée en Asie; Ptolomée, roi d'Égypte, rechercha leur alliance; il se servit avec succès de leur courage, et les Carthaginois eurent recours à

leurs armes pour défendre la Sicile contre les Romains.

Ils n'étonnaient pas moins la Thrace par leur intrépidité; le royaume de Tyle qu'ils y fondèrent se fit respecter, pendant soixante ans, des peuples qui l'environnaient. Byzance se vit assujettie par eux à payer un tribut; mais bientôt cette ville, rassurée par l'appui d'Attale, roi de Pergame, déclara la guerre aux Gaulois.

Leur prince, nommé Cavare, s'avance avec son peuple armé; le nom et l'approche des Gaulois frappent de terreur leurs nombreux ennemis. Sans combattre, l'aspect des guerriers du Nord force Byzance à la soumission, et ses alliés à la fuite. Mais l'orgueil de Cavare causa la ruine de sa nation; il abusa de sa fortune. Tous les peuples voisins, poussés au désespoir par ses exactions et par ses violences, se liguèrent contre lui; il les brava, les combattit, mais succomba. Son peuple, préférant la destruction à la servitude, périt tout entier.

Les Scordisques étaient les plus féroces des Gaulois; leurs colonies nombreuses s'étendaient depuis les limites de la Thrace et de la Pannonie jusqu'aux frontières de l'Illyrie; toutes les îles du Danube leur étaient soumises; Horta et Capedunum étaient leurs principales cités; *(Succès et revers des Scordisques.)*

un vaste désert entourait leur territoire : fiers de cette solitude, ils la regardaient comme un signe glorieux de l'effroi universel qu'ils inspiraient.

Éternels rivaux de Rome, ils offrirent contre elle leurs secours à Persée, roi de Macédoine ; ce prince orgueilleux dédaigna leur appui, qui peut-être l'aurait préservé de sa chute, et l'aurait garanti de la captivité qui déshonora la fin de ses jours.

Les Romains, indignés de se voir retardés à chaque pas dans tout l'univers par les armes gauloises, firent contre les Scordisques une guerre dont le succès fut long-temps balancé. Livius les défit ; mais, relevés aussitôt que vaincus, ils attaquèrent de nouveau les Romains ; le consul Caton qui les commandait périt sous leurs coups avec la plus grande partie de son armée, dont ils poursuivirent les débris jusqu'au bord de l'Adriatique. La dévastation de l'Istrie et de la Dalmatie fut la suite du malheur de Caton.

Les efforts de Didius et de Municius parvinrent à repousser ces peuples insatiables de guerre et de pillage ; enfin l'heureux Sylla les soumit. Mais, depuis, leur humeur turbulente força souvent Auguste et ses successeurs à s'armer pour réprimer leurs brigandages et pour délivrer la Macédoine de leurs incursions.

On voit par le récit d'Appien que, dans le

pays des Péoniens*, on rencontrait encore quelques tribus scordisques. D'autres Gaulois, sous le nom de Taurisques, dominèrent long-temps en Illyrie; les Boïens, chassés d'Italie, se joignirent à eux et accrurent leurs forces; mais enfin la nation plus nombreuse des Daces, après de sanglans combats, vainquit leur dernier roi Critosère, les extermina et dévasta tellement leur pays, que, pendant plusieurs siècles, cette contrée solitaire conserva le nom de désert des Boïens.

La Bohême, depuis Sigovèze, était constamment restée soumise à une tribu gauloise qui portait aussi le nom de Boïens; mais, lorsque le nord de la Germanie et les régions scandinaves, devenues trop peuplées, versèrent sur le midi de l'Europe ces bandes nombreuses qui cherchaient les armes à la main une nouvelle patrie, les Boïens furent chassés de la Bohême par les Marcomans; ils se réfugièrent dans la Vindélicie, qui prit d'eux et des bannis d'Italie le nom de Bavière.

Plusieurs auteurs prétendent même qu'une partie de ces Boïens se mêla, dans la suite, à la belliqueuse confédération qui s'établit entre le Rhin, le Mein, l'Elbe et la mer, sous le nom de Francs; de sorte que les Francs, en rentrant

* Après J.-C. 125 ans.

dans les Gaules, ne firent que reconquérir leur berceau.

L'habileté, la prudence, réunies au courage, étendaient, fortifiaient et consolidaient partout la puissance des Romains; les Gaulois, au contraire, perdaient, chaque jour, par leur désunion, par leur imprévoyance, par leur ignorance en politique et en législation, les conquêtes qu'ils ne devaient qu'à leur fougue impétueuse et à leur témérité sans frein.

Lutte entre Rome et la Gaule. Cependant ce n'était point assez pour Rome de les avoir chassés d'Italie, poursuivis en Thrace, en Illyrie, et soumis en Asie; conquérante de l'Afrique, maîtresse de l'Orient et d'une partie de l'Occident, le nom de la Gaule l'importunait encore, et l'existence de cette ancienne rivale, seule debout sur les débris de la liberté du monde, irritait son orgueil; il fallait l'abattre pour régner avec tranquillité : mais un pays si vaste, si peuplé, si belliqueux, n'offrait point une conquête facile; on y trouvait dans chaque homme un soldat, dans chaque bois une forteresse, dans chaque fleuve une barrière, dans chaque cité une armée; il fallait autant de ruse et de constance que d'intrépidité, non-seulement pour conquérir ce vieux arsenal de l'indépendance, mais même pour y pénétrer. La lutte qui s'établit entre la

liberté gauloise et l'ambition romaine fut longue et opiniâtre.

Marseille, qui devait fermer l'entrée de la Gaule aux Romains, leur en ouvrit la première les portes. Cette république, dont la sagesse s'était fait si long-temps respecter par Rome et par Carthage, qui redoutaient ses armes et recherchaient son amitié, commit enfin l'imprudence d'appeler à son secours la puissance qui devait la détruire. Fatiguée des guerres continuelles qu'elle avait à soutenir contre les Gaulois Déciattes et Ubiens, elle sollicita l'appui de Rome*.

Union de Rome et de Marseille contre les Gaulois.

Le consul Opimius combattit ces tribus gauloises, les vainquit et donna leur territoire aux Marseillais; mais ceux-ci ne tardèrent pas à reconnaître qu'un protecteur trop puissant est un guide dont on ne peut arrêter les pas.

Peu d'années après, le consul Fulvius rentra dans la route ouverte à ses armes, pénétra dans la Gaule, et défit les Salluviens. Son successeur Caius Sextius compléta leur défaite, et Marseille reçut encore leurs dépouilles : Sextius excepta seulement de ce don un lieu où se trouvaient des eaux minérales fameuses; il y fonda une ville nommée Aquæ Sextiæ, aujourd'hui Aix en Provence.

Premier établissement des Romains dans la Gaule.

Ce fut là le premier établissement des Ro-

* Avant J.-C. 155 ans.

mains dans les Gaules. Ils traitèrent les vaincus avec barbarie et les vendirent comme esclaves. La corruption entra dans ce malheureux pays à la suite des légions avec la servitude. Un Gaulois nommé Craton prouva qu'il avait trahi les Gaulois et favorisé les armes romaines; le consul Sextius brisa ses chaînes et lui accorda la liberté de neuf cents de ses compatriotes.

Civilisation de la nation gauloise.

Le temps avait opéré d'assez grands changemens dans les mœurs de la nation gauloise; respectée au dehors et à l'abri des attaques de l'étranger par la terreur qu'inspirait son nom, ce repos extérieur amollit peu à peu l'âpreté de son courage : la civilisation y fit des progrès; déjà on voyait dans la Gaule des cités bâties, des remparts élevés, quelques temples érigés; les Gaulois connaissaient l'usage des monnaies, construisaient des vaisseaux : on vantait l'habileté de leurs charpentiers, de leurs menuisiers : quelques manufactures fabriquaient des tissus grossiers; l'art de travailler les métaux ne leur était pas étranger; la charrue rendait fertiles une immense quantité de plaines autrefois couvertes de bois : le commerce avait ramené la richesse, et la richesse fit disparaître l'égalité.

La politique des druïdes accoutumait le peuple à l'obéissance : les riches, les grands, ceux

que César appelait *nobles*, troublaient le pays par leur ambition, par leurs querelles. Les plus habiles, devenant chefs de leur cité, formaient des alliances avec d'autres cantons; leurs guerres perpétuelles entretenaient la turbulence du peuple, sans lui conserver cette bravoure sauvage, fruit de leurs antiques et simples mœurs. On ne retrouvait quelques traces de l'intrépidité presque féroce des anciens Gaulois que chez les Helvétiens vers le midi, au nord dans la Belgique, et surtout chez les Nerviens et les Bataves.

Deux confédérations puissantes se disputèrent long-temps la prééminence dans la Gaule; l'une était celle des Arverniens (Auvergnats), et l'autre celle des Éduens (peuples d'Autun). Le sénat romain sut habilement profiter de ces dissensions; et comme les Salluviens, vaincus par Sextius, étaient alliés des Arverniens, le consul Domitius offrit l'amitié de Rome aux Éduens, conclut un traité avec eux, joignit ses légions à leurs troupes, et livra bataille à leurs ennemis dans la plaine de Vindalium, aujourd'hui Avignon. Dissensions parmi les Gaulois.

La terreur produite sur les Gaulois par la vue des éléphans qui marchaient à la tête de l'armée romaine rendit leur défaite facile : ce fut non un combat, mais une sanglante dé-

route dans laquelle le consul leur tua vingt mille hommes et en prit trois mille*.

Défaite de Bituitus, roi des Arverniens.

Bituitus, roi des Arverniens, plus indigné qu'effrayé de ce désastre, appelle aux armes son peuple et tous ses confédérés; à la tête d'une foule immense de guerriers, il s'avance avec l'orgueil de l'inexpérience, se flatte d'une prompte victoire, et publie avec jactance que les chiens qu'il mène à sa suite suffiront pour mettre tous les Romains en fuite.

A peine sorti du débouché des Cévennes, il rencontre ces légions redoutables, objet de son mépris : le signal du combat est donné; mais en vain la furie gauloise s'efforce de soutenir la gloire des enfans de Brennus; elle se brise contre les masses serrées des Romains; les sabres gaulois s'émoussent inutilement sur l'armure impénétrable de leurs ennemis.

Après plusieurs attaques sans succès, la lassitude commence à ébranler leurs colonnes fatiguées; la cavalerie romaine y pénètre par des évolutions rapides, et Bituitus est forcé à la retraite, laissant sur le champ de bataille ou dans les fers cent mille de ses plus braves guerriers.

Fabius Maximus, son vainqueur, érigea, dans le lieu même où il avait combattu, deux

* Avant J.-C. 122 ans.

temples, l'un à Mars et l'autre à Hercule : il souilla ensuite sa gloire par une atroce perfidie; ayant invité Bituitus à une conférence, il le retint prisonnier et le traîna dans Rome à sa suite pour orner son triomphe. Fabius y parut couvert de la riche armure du roi des Arverniens, et monté sur le char d'argent qui portait ce prince dans la bataille où il fut vaincu. Le sénat romain n'osa ni approuver ni punir cette trahison; il fit élever avec soin le fils du roi captif et lui rendit ses États : ce prince, nommé Congentiatus, plus sensible au bienfait qu'à l'injure, resta constamment depuis l'allié des Romains.

La soumission des Arverniens, si redoutés dans la Gaule, découragea les autres confédérations : les Allobroges seuls résistèrent, mais leur pays fut conquis : les contrées qui portent aujourd'hui le nom de Provence, de Dauphiné, de Savoie, se courbèrent sous le joug, et se virent réduites en provinces romaines. La ville de Narbonne fut fondée* par le consul Marcius : on donna à toutes ces conquêtes le nom de Gaule narbonnaise. Cépion les avait agrandies quelques années avant, en s'emparant du pays des Tectosages. Possidonius prétend qu'il trouva dans la cité de Toulouse, leur capitale, un

Conquête de la Gaule narbonnaise par les Romains.

* Avant J.-C. 118 ans.

trésor évalué à la somme de quarante millions.

Irruption de Barbares du Nord dans la Gaule.

Tout alors devait faire présager aux Romains la prompte soumission du reste de la Gaule, lorsqu'une effroyable et soudaine irruption de Barbares descendus du Nord interrompit le cours des victoires de Rome, suspendit ses triomphes, ébranla sa fortune, et la menaça d'une destruction totale.

Au milieu de ces contrées septentrionales, plongées une grande partie de l'année dans les ombres de la nuit, et couvertes de glaces presque éternelles, une population peu nombreuse et sauvage vécut, pendant plusieurs siècles, pauvre, faible et ignorée. Mais l'industrie humaine triomphe de la nature; ces peuples, forçant la terre à produire des moissons, les fleuves et les forêts à les nourrir, les mers à porter leurs bâtimens légers sur toutes les côtes voisines qu'ils dévastaient, parvinrent à se multiplier tellement, que ce Nord, qui semblait condamné à rester désert, devint, suivant l'expression du Goth Jornandès, *la grande fabrique du genre humain*; et ce fut de ce volcan ouvert au milieu des glaces que s'élancèrent depuis tant de tourbillons dévorans, tant d'orages destructeurs, qui parcoururent la plus grande partie de l'Europe, désolèrent la Gaule, dévastèrent l'Espagne, firent trembler l'Italie, et

portèrent enfin leurs ravages jusqu'en Afrique.

C'est à leurs successives invasions, sous des noms différens, que nous devons la déplorable confusion qui jette tant d'obscurité sur l'ancienne histoire de la Germanie. Semblables à ces nuées terribles d'insectes qui, dans l'Orient, dévorent en un instant les moissons, les torrens du Nord détruisaient partout les cités, dépeuplaient les campagnes, et arrêtaient la civilisation dans sa naissance; toutes les tribus, tous les bourgs, toutes les contrées changeaient perpétuellement par eux de nom, de maître et d'habitans.

A leur approche, les nations tout entières, refoulées dans l'Occident ou vers le Midi, répandaient de tous côtés la même terreur qui les avait chassées; et ce qui paraît à peine croyable, c'est que ces immenses nuées de ravageurs, descendues du Nord, se renouvelaient sans cesse et semblaient sortir d'une source intarissable.

Leurs dévastations.

Les premiers de ces dévastateurs qui épouvantèrent le monde furent les Cimbres et les Teutons; ils parcoururent comme un torrent une grande partie de l'Allemagne actuelle. Mais les Gaulois Boïens, soutenus par les Scordisques des rives du Danube, leur opposèrent dans la Bohême d'invincibles obstacles : repoussés par

eux, ils marchèrent vers l'Helvétie; là, ils trouvèrent d'autres Gaulois, les Ambrons de Soleure, les Tigurins de Zurich et les Tugens de Zug, qui, loin de les combattre, joignirent leurs armes avec les leurs, dans l'espoir de satisfaire leur antique haine, et de renverser par leur secours la puissance de Rome.

Leurs bandes, aussi formidables par le courage que par le nombre, pénètrent dans la province romaine, rencontrent le consul Carbon, attaquent ses légions, les enfoncent, les dispersent et les massacrent; le pillage, la ruine, la servitude, la mort se promènent avec eux dans toute la Gaule narbonnaise. Les Arverniens, les Séquaniens, les Éduens, punis de leur timide soumission aux Romains, sont livrés aux mêmes ravages; et, pendant onze années, la Gaule entière est dévastée par ces féroces vainqueurs, dont la furie sauvage, après avoir dépouillé la terre de ses moissons, se nourrissait du sang des hommes.

La Belgique seule résista; les mœurs belliqueuses et l'âpre courage des anciens Gaulois se retrouvaient encore dans cette contrée; ils repoussèrent les Barbares et sauvèrent leur patrie.

Leurs victoires sur les Romains.

Bientôt las d'errer dans le reste de la Gaule épuisée, les Cimbres, les Teutons et les Helvétiens redescendent dans la province romaine,

tournent leurs regards avides vers l'Italie, et envoient à Rome des députés pour lui demander la cession d'une partie de son territoire dans la Cisalpine et dans la Ligurie.

Dédaignant de répondre, le sénat appelle le peuple aux armes; mais cette fois la fortune, le courage et la tactique des Romains échouent contre l'ardeur impétueuse et la fougue désordonnée des sauvages enfans du Nord.

En vain les consuls Silanus et Scaurus espèrent les chasser de la Gaule narbonnaise, leurs aigles fuient. Cassius, plus malheureux encore, est surpris, entouré, forcé de déposer les armes, et contraint de passer honteusement sous le joug *.

Deux nouvelles armées romaines se présentent, commandées par Cépion et par Mallius; la discorde s'établit entre ces deux généraux; l'incertitude trouble leurs conseils; la crainte les fait hésiter dans leurs plans; enfin, plutôt réduits par la nécessité que décidés à combattre, ils livrent bataille; quatre mille Romains périssent, quarante mille tombent dans l'esclavage, et dix soldats seuls échappés au carnage portent au sénat la nouvelle du désastre de ses deux armées.

La haine contre Rome semblait alors plus

* Avant J.-C. 107 ans.

forte dans l'esprit des vainqueurs que l'amour du pillage; fidèles au vœu qu'ils avaient fait à leur divinité avant le combat, ils jetèrent dans le Rhône tout le butin pris sur l'ennemi. On eût dit que pour la première fois, guidés par l'amour seul de la gloire, ils voulaient vaincre et non s'enrichir : étrange gloire que celle de dévaster les contrées les plus fertiles et de les changer en déserts!

Après la victoire, ils se séparèrent; les Teutons se précipitèrent sur l'Espagne : mais ils y trouvèrent des peuples qu'on vit dans tous les temps aussi peu désireux de conquêtes que difficiles à conquérir.

Leur marche sur Rome.

Les Celtibères les contraignirent de repasser les Pyrénées; rentrés dans la Gaule, ils rejoignirent leurs farouches compagnons, qui firent entendre de nouveau ce cri terrible : « C'est à Rome que nous marchons; c'est Rome » qu'il faut renverser. »

La terreur les y précédait, et cependant ils n'avaient point encore franchi les Alpes. Le nom naguère inconnu des Cimbres et des Teutons, uni à celui des Ambrons, les plus braves alors des Gaulois, faisait trembler les vainqueurs d'Annibal et d'Antiochus. Le sénat, cette illustre assemblée de héros, paraissait vide de défenseurs; il appelait partout un Ca-

mille, et l'orgueil, cédant à la crainte, le fit chercher dans les rangs des plébéiens.

Marius, qui venait d'enchaîner Jugurtha, Marius, non moins barbare que les guerriers du Nord, dont il avait la stature et la férocité, se charge du salut de Rome; et, tandis que les Cimbres descendaient des Alpes, il entre dans la Gaule, et rencontre près d'Aix l'immense armée des Teutons et des Ambrons : peu de légions l'avaient suivi; et, lorsqu'il vit la plaine et les montagnes couvertes de cette foule innombrable d'ennemis qui faisaient retentir l'air de leurs hurlemens, il hésita pour la première fois et voulut traîner la guerre en longueur; mais, dans ce pays dévasté, les vivres lui manquaient, la disette le plaçait entre la mort et la victoire; il se livra à sa fortune et risqua une bataille qui devait décider le sort du monde civilisé. Triomphes de Marius sur ces Barbares.

Il donne le signal; le choc est affreux; son armée rangée avec art, serrée avec prudence, couverte d'armes impénétrables, animée par tant de siècles de gloire qui vont recevoir un nouveau lustre ou s'effacer, paraît long-temps dans la plaine comme un rocher immobile battu par la tempête et assailli par les flots d'une mer furieuse. Après cent assauts inutiles, les Teutons, las de ne pouvoir pénétrer

ces murailles de fer, ralentissent leurs attaques; plusieurs se retirent en désordre; Marius les charge à son tour; sa cavalerie les tourne, entre dans leurs masses, les sépare et les poursuit; tous prennent la fuite; mais tout à coup leurs femmes s'avancent en foule, les accablent de reproches, les ramènent au combat, arrachent elles-mêmes les boucliers des Romains, et, se laissant hacher plutôt que de fuir, rendent de nouveau, pendant quelques instans, la fortune incertaine.

Enfin le désordre, plutôt accru qu'arrêté par cette furie, rend leur défaite plus complète et plus sanglante; le carnage fut horrible, et, si l'on en croit Tive-Live, trois cent mille périrent dans cette bataille. Ainsi en une seule journée deux nations entières disparurent *.

On voit encore, près des villages de Tretz et de Pourières en Provence, les débris d'une pyramide que Marius éleva pour consacrer le souvenir de cette grande victoire.

Le consul libérateur de la Gaule revint sauver l'Italie; il combattit avec le même courage et le même bonheur les Cimbres près de Verceil; il leur tua soixante mille hommes; le reste tomba dans les fers ou trouva la mort dans la fuite.

* Avant J.-C. 102 ans.

Une tranquillité de quarante ans effaça dans la Gaule la trace des ravages qui l'avaient dépeuplée; ce repos ne fut troublé que par une rebellion des Salluviens. Cécillius la réprima; Pompée purgea les Pyrénées d'une troupe de brigands qui en sortaient pour dévaster l'Aquitaine *.

Tout cédait au peuple romain; cependant ce tyran du monde se vit soudain menacé d'une ruine honteuse, non par des ennemis fameux, ni par des nations armées, mais par ses propres esclaves en révolte; ils brisent leurs fers, forment des légions, mettent en fuite celles de plusieurs consuls et préteurs; c'était Spartacus, un Thrace, Énomaüs et Cripsus, deux Gaulois, qui jetaient ainsi l'épouvante dans Rome : unis, ils avaient triomphé; jaloux et divisés, ils se perdirent.

Cette guerre, la plus juste de toutes, fut la moins honorée; car, dans ces siècles antiques tant célébrés, les droits de l'humanité étaient méconnus : partout les lois n'étaient faites que pour la sûreté et les jouissances d'un petit nombre d'hommes; le reste végétait dans la servitude.

Pompée eut la triste gloire de terminer cette lutte par la destruction totale des rebelles.

* Avant J.-C. 90 ans.

Les Gaulois, ruinés par les invasions du Nord, affaiblis par la perte de leurs provinces méridionales, amollis par le repos et divisés en factions qui se disputaient la prééminence, cessèrent de s'armer contre les Romains, dont l'appui même devenait nécessaire à plusieurs de leurs cités pour les défendre contre les Germains.

Les Allobroges seuls, après avoir favorisé d'abord les projets de Catilina qu'ils trahirent ensuite, tentèrent de secouer le joug de Rome*; mais Pontius, à la tête de quelques légions, les soumit.

La Gaule, renonçant aux conquêtes et même à l'espoir de recouvrer ses provinces perdues, croyait vainement jouir en paix de son indépendance; l'ambition d'un homme décida sa perte. César aspirait à l'empire du monde; une grande gloire pouvait seule lui faire dominer ses égaux. La Gaule avait perdu sa force, mais la terreur de son nom vivait encore. César résolut de la conquérir; il employa le fer des Romains pour subjuguer les Gaulois, et, couvert de lauriers, il se servit ensuite de l'or de la Gaule pour détruire la liberté de Rome.

* Avant J.-C. 61 ans.

CHAPITRE III.

CONQUÊTE DE LA GAULE PAR CÉSAR.

Ambition d'Orgétorix, Helvétien. — Accusation et mort de ce guerrier.—Arrivée de César dans la Gaule.—Sa réponse évasive aux Helvétiens.—Sa marche et sa victoire sur eux.—Relation de César sur la Gaule et ses habitans.—Députation des Helvétiens à César.—Rupture de la conférence.—Ambition et intrigues de Dumnorix.—Victoire décisive de César sur les Helvétiens.—Assemblée des états de la Gaule.—Rapport de Divitiac à César.—Réponse et démarches de César au sujet d'Arioviste. —Sa marche contre le roi des Germains.—Perfidie d'Arioviste dans une conférence avec César. — Sa défaite et sa fuite.—Armement des Belges.—Marche de César contre eux.—Leur défaite et leur fuite.—Attaque du camp de César par les Belges. —Trait de courage de César.—Intrépidité et mort des Nerviens. — Prise de Namur.—Départ de César pour l'Italie.—Nouvel armement dans la Gaule.—Révolte des Vénètes.—Retour de César dans la Gaule.—Préparatifs des Vénètes.—Combat naval près de Vannes.—Défaite et soumission des Vénètes.—Révolte et défaite de Viridorix.—Intrépidité d'Adcantuan.—Victoire de Crassus en Aquitaine.—Caractère des Suèves.—Invasion de Germains errans.—Marche de César contre eux.—Destruction de cette nation.—Retraite des Suèves.—Descente de César en Bretagne.—Soumission des Bretons.—Révolte parmi les Trévirois.—Rivalité d'Induciomare et de Cingétorix.—Mort de Dumnorix.—Nouvelle descente de César en Bretagne.—Défaite et soumission de Cassivélaunus.—Retour de César dans la Gaule. Ambition et puissance d'Ambiorix.—Sa dissimulation.—Sa victoire sur les Romains.—Arrivée de César à Liége.—Sa vic-

toire sur Ambiorix.—Révolte des Sennonais.—Préparatifs d'Induciomare.—Sa défaite et sa mort.—Soumission des Sennonais.—Défaite des Trévirois.—Trèves se soumet.—Fuite des Éburons et d'Ambiorix, leur chef.—Irruption des Sicambres.—Leurs premiers succès.—Mort courageuse de Baculus.—Retraite des Sicambres.—Fuite d'Ambiorix.—Départ de César pour la Lombardie.—Origine de Vercingétorix.—Son exil.—Son retour.—Son élévation au trône.—Ses préparatifs hostiles.—Prise d'Orléans.—Siége de Bourges.—Disette dans l'armée romaine.—Réponse de Vercingétorix aux reproches des Gaulois.—Lutte mémorable des deux armées.—Prise de Bourges.—Discours de Vercingétorix à ses soldats.—Élection de Convictolanus confirmée par César.—Révolte des Éduens excitée par Convictolanus.—Soumission des Éduens.—Défaite des Romains près de Gergovie.—Départ de César pour Sens.—Réunion des légions romaines.—Habileté de Vercingétorix, nommé généralissime.—Faute de ce général.—Bataille décisive.—Défaite et retraite de Vercingétorix.—Siége d'Alésie par César.—Discours féroce de Critognate, Arvernien.—Bataille d'Alise.—Dévouement de Vercingétorix.—Derniers exploits de César dans la Gaule.—Indépendance des Atrébates.

La justice est si nécessaire aux hommes, qu'ils se croient obligés d'emprunter son voile révéré pour couvrir leurs actions les plus injustes, et les gouvernemens prennent tous son langage dans leurs manifestes, au moment même où l'ambition seule dirige leurs entreprises.

Ambition d'Orgétorix, Helvétien.

La Gaule, depuis long-temps, loin d'attaquer les Romains, se voyait dépouillée par eux de ses plus riches provinces. Cependant l'oppresseur cherchait des torts à l'opprimé pour servir d'excuse à de nouvelles conquêtes; il

fallait un prétexte pour commencer la guerre; l'ambition d'Orgétorix, Helvétien, en offrit un à César.

Cet Orgétorix, distingué dans son pays par sa naissance et par sa richesse, devint ainsi la cause de tous les malheurs de sa patrie : aspirant au pouvoir suprême et secondé par la noblesse, il séduisit une partie du peuple, en lui persuadant de le suivre et de quitter un sol âpre, montagneux, étroit, sans cesse exposé aux attaques des Germains, pour chercher dans l'ouest de la Gaule, les armes à la main, un climat plus doux, un territoire plus riche et des possessions plus vastes.

Un tel projet devait plaire à des nobles impatiens de conquêtes et de pillage, à une multitude avide de nouveautés; ils chargèrent Orgétorix de parcourir les cités voisines et d'obtenir ou leur appui ou leur neutralité. Orgétorix s'occupa moins dans cette mission de l'intérêt général qui masquait ses desseins, que des moyens propres à faciliter le succès de ses vues ambitieuses et personnelles.

Il trouva chez les Francs-Comtois (Séquaniens) un certain Casticus dont le père avait autrefois gouverné cette contrée, et chez les Éduens, le jeune Dumnorix, actif, adroit, audacieux et très populaire. Ces deux hommes

désiraient comme lui monter au trône et asservir leurs concitoyens.

Orgétorix leur persuada facilement que réunis ils triompheraient de tout obstacle. « Si » vous m'aidez, leur disait-il, à m'emparer du » sceptre, les forces de l'Helvétie, jointes aux » vôtres, nous rendront en peu de temps les » maîtres de la Gaule. »

Plus le nombre des hommes qui entrent dans une conspiration s'accroît, plus il est difficile qu'elle reste long-temps cachée; tout ce qui ajoute à sa force augmente en même temps son danger.

Accusation et mort de ce guerrier.

Les Helvétiens découvrent le complot d'Orgétorix; furieux de cet attentat contre leur liberté, ils l'accusent et lui ordonnent de se justifier. Mais, fier de l'appui que lui donnaient dix mille hommes dévoués, Orgétorix refuse de comparaître devant les juges.

Les magistrats alors assemblent le peuple; toute la cité en armes se prépare à la vengeance; la guerre civile est près d'éclater, lorsqu'on apprend soudain la mort de l'auteur de ces troubles : on crut généralement qu'il avait lui-même tranché ses jours.

Ses projets d'émigration lui survécurent, et le peuple helvétien persista si ardemment dans le désir d'abandonner son pays, qu'il brûla

douze de ses villes, quatre cents villages, et tout le grain qu'il ne pouvait emporter : chaque citoyen se pourvut de vivres pour trois mois. Plusieurs autres nations, celles de Bâle (Rauraques), de Duttingen (Tulingins), de Brisgau (Taubrige), et les habitans de la Bavière (Norique), se joignirent à eux; mais tous restèrent quelque temps dans l'incertitude sur la route qu'ils devaient suivre.

Deux chemins s'offraient à eux; l'un, par la Franche-Comté (Séquanie), était un défilé entre le mont Jura et le Rhône, passage si étroit et tellement dominé que peu de cohortes ennemies auraient suffi pour arrêter leur marche: l'autre, route plus ouverte, traversait la province romaine et présentait de grandes facilités; le pont de Genève appartenait aux Helvétiens; le Rhône malgré sa rapidité était guéable en plusieurs endroits; enfin, en se dirigeant de ce côté, ils espéraient attirer dans leur parti les Savoyards (Allobroges), encore mal soumis aux Romains.

Déterminés par ces considérations, ils choisirent ce chemin, et convinrent de se rassembler tous sur les bords du Rhône, le 28 mars*.

Arrivée de César dans la Gaule.

César, après son consulat, avait sollicité et obtenu du sénat le gouvernement de la Gaule

* Avant J.-C. 58 ans.

cisalpine et de la province romaine. Informé du projet et des dispositions des Helvétiens, il part, suivi d'une seule légion, avec cette célérité qui lui valut tant de succès, pénètre dans la Gaule ultérieure, arrive à Genève, en fait rompre le pont, et ordonne de grandes levées dans toute la province.

Lorsque les Helvétiens apprirent qu'ils avaient été ainsi prévenus par César, ils lui députèrent deux hommes considérés parmi eux, Numéius et Véroductius, pour le prier de leur accorder un libre passage sur le territoire de la république; ils promettaient de ne commettre dans leur marche aucun dégât ni aucune hostilité.

Leur unique dessein était de s'établir sur les bords de l'Océan dans la Saintonge, pays des Santons. « Nous n'avons, disaient-ils, d'autres » moyens pour exécuter notre entreprise, que » de passer en amis sur vos terres; toute autre » route est impraticable ou trop dangereuse. »

La honte et la défaite du consul Cassius, qui s'était vu contraint récemment par les Helvétiens de passer avec son armée sous le joug, avait inspiré trop de ressentimens et laissé de trop funestes souvenirs pour que César accueillît une telle demande. La plus brave des nations gauloises qui cherchait et voulait con-

quérir une autre patrie, un peuple debout, trois cent mille voyageurs armés, excitaient trop d'inquiétude et d'embarras pour leur accorder imprudemment l'hospitalité.

Cependant César, quoique bien décidé à leur refuser l'entrée de sa province, dissimula ses intentions, et, afin de se donner le temps de rassembler les troupes qui devaient le rejoindre, il annonça aux députés que, ne pouvant répondre sans consulter le sénat, il les informerait le 13 d'avril suivant de sa résolution définitive. Sa réponse évasive aux Helvétiens.

Personne ne sut mieux que ce grand capitaine unir la prudence à l'audace; il employa ces quinze jours de délai à construire avec une incroyable activité, dans une étendue de dix-neuf mille pas, depuis le lac de Genève jusqu'au mont Jura, un mur de seize pieds de hauteur, bordé d'un fossé très profond et garni de tours défendues par des troupes d'élite.

Au jour fixé, lorsque les députés se présentèrent de nouveau, César leur déclara que le peuple romain ne voulait pas qu'aucune troupe étrangère traversât son territoire, et que, si les Helvétiens le tentaient, il emploierait la force des armes pour les repousser.

Ceux-ci, reconnaissant trop tard qu'on les avait trompés, et qu'il n'était plus possible de franchir une barrière si bien gardée, s'adres-

sèrent encore au gendre d'Orgétorix, à l'Éduen Dumnorix, qui s'était acquis, par son crédit et par ses promesses, une grande considération parmi les Francs-Comtois ses voisins.

Les députés d'Helvétie obtinrent un libre passage dans la Franche-Comté; les deux peuples se promirent un appui mutuel, conclurent une alliance, et se donnèrent réciproquement des ôtages pour en garantir l'exécution.

On ne conçoit pas bien comment la Gaule, que César disait si fertile, si cultivée, si remplie de villes, de bourgs, de villages, d'habitans, et qui arma trois millions d'hommes contre lui, contenait cependant encore d'assez grands terrains, sans maîtres et sans culture, pour donner à une nation tout entière l'idée et l'espoir de s'établir dans une de ses provinces; si les Romains n'ont point exagéré dans leurs récits la population gauloise, on doit croire que les guerres civiles, ainsi que les ravages des Cimbres et des Teutons, avaient totalement dépeuplé quelques parties de ce vaste territoire.

Quoi qu'il en soit, dès que César fut informé de la résolution des Helvétiens, il résolut de s'y opposer. C'était dévoiler son ambition; car ce peuple, en se transplantant et en s'éloignant de la province romaine, ne lui donnait aucun droit pour l'attaquer. César prétendit que l'éta-

blissement de ces tribus belliqueuses chez les Santons serait dangereux pour leurs nouveaux voisins les Tolosates, colonie romaine.

Sur ce seul motif, laissant son lieutenant Labiénus garder ses retranchemens, il court chercher cinq légions, revient avec la rapidité de l'éclair, combat en chemin les peuples de la Tarentaise (Centrons), de Maurienne (Graioceli) et d'Ambrun (Caturiges), traverse le pays des Lyonnais (Segusiani), et y reçoit une députation des Éduens qui le pressent de les protéger contre les Helvétiens, dont les bandes indisciplinées, après avoir traversé la Franche-Comté, ravageaient leurs frontières.

Sa marche et sa victoire sur eux.

César ne jugea pas alors convenable d'attendre qu'ils fussent arrivés en Saintonge pour les attaquer; mais il pressa sa marche et les atteignit sur les bords de la Saône (l'Arar), que les trois quarts de l'armée helvétienne avaient déjà passée : le quart, qui était resté en deçà du fleuve, surpris, assailli, fut taillé en pièces.

Par un singulier hasard, qu'on regarda comme un présage favorable pour les Romains, ces Helvétiens, détruits dans ce premier combat, étaient les Tiguriens (Zuriquois), ceux-là mêmes dont les pères avaient fait passer Cassius sous le joug. César fit croire habilement à ses légions qu'en cette circonstance les dieux

signalaient leur faveur pour lui, et vengeaient son injure personnelle; car Pison son aïeul avait péri dans cette déroute avec Cassius dont il était le lieutenant.

Non moins téméraire qu'Alexandre qui entreprit la conquête de l'Asie avec trente mille hommes, César commença celle de la Gaule à la tête de cinq légions. Mais le premier ne combattait que des Asiatiques énervés, tandis que l'autre attaquait un peuple belliqueux dont le nom depuis trois siècles était l'effroi de Rome.

Le génie de César, sans s'aveugler sur la résistance qu'il éprouverait, mesura froidement les périls qu'il allait courir; il étudia ses ennemis, leurs institutions, leur caractère, leurs mœurs, fonda son espoir sur leur désunion, sur leur rivalité, et mérita ainsi sa gloire par son habileté autant que par sa vaillance.

On voit avec surprise ce grand capitaine s'élancer au milieu des Gaules, s'y établir avec une poignée de Romains, y rester isolé, entouré de tribus nombreuses et guerrières, disséminer encore sans crainte ses légions dans l'est, le nord, l'ouest et le midi de ces vastes contrées, combattre et triompher partout, n'obtenir que des trêves après ses victoires, soutenir des siéges dans tous ses camps, vaincre tantôt en masse, tantôt en détail, enfin, après

dix années d'entreprises hasardeuses, de batailles continuelles, soumettre entièrement ces peuples dont le nombre aurait dû l'accabler, et ne payer cette grande conquête que de la perte d'une seule de ses légions. . . . .

Relation de César sur la Gaule et ses habitans.

La connaissance parfaite que César avait acquise de ce pays peut seule expliquer le mystère de sa fortune et la sagesse de ses témérités. Pour mieux comprendre ce grand homme, écoutons-le quelques momens parler de la Gaule, décrire sa position et peindre les mœurs de ses habitans.

« La Gaule, dit-il, est divisée en trois par-
» ties : les Belges habitent l'une, les Aquitains
» l'autre, et les Celtes, que nous appelons Gau-
» lois, la troisième. Tous ces peuples diffèrent
» entre eux de lois, de coutumes et de langage.
» La Garonne sépare les Aquitains des Gau-
» lois; ceux-ci sont séparés des Belges par
» la Seine et par la Marne. Les plus braves de
» tous sont les Belges : plus éloignés de la pro-
» vince romaine et plus étrangers à la culture,
» à l'humanité, à la civilisation, le commerce
» ne porte point chez eux tous ces objets de
» luxe qui efféminent les esprits.

» Leur humeur belliqueuse est entretenue
» et endurcie par le voisinage des Germains
» avec lesquels ils sont en guerre continuelle;

» c'est ce qui fait aussi que les Helvétiens surpassent en courage les autres Gaulois, car » ils s'exercent sans cesse en se battant presque » tous les jours contre les Germains pour attaquer leurs frontières ou pour défendre leurs » propres foyers.

» Dans la Gaule, on voit non-seulement les » villes, les bourgs, les villages, mais les familles mêmes divisées en factions; chacune a » son chef qui exerce la plus grande autorité » sur elle; toutes les résolutions sont soumises » à sa volonté; toutes les affaires à son arbitrage. Il paraît que cette coutume établie de » tout temps a pour but d'empêcher que le faible » ne soit opprimé sans secours par le puissant.

» Chacun défend avec zèle son parti; s'il y » manquait, il perdrait tout crédit et tout pouvoir : on retrouve cet usage dans toute la » Gaule. Chaque ville est agitée par deux partis, qui se disputent la prééminence.

» Lorsque les Romains entrèrent dans les » Gaules, les Éduens étaient les chefs d'une » grande faction; les Séquaniens se trouvaient » à la tête de la seconde : ceux-ci, moins forts » parce que l'autorité des Éduens était plus ancienne et soutenue par une plus nombreuse » clientelle, cherchèrent à se fortifier en s'alliant aux Germains et à Arioviste; ils le dé-

» cidèrent à cette union par de grandes pro-
» messes.

» Plusieurs victoires remportées par ce
» prince, et la destruction de presque toute la
» noblesse des Éduens, accrurent tellement l'au-
» torité des Séquaniens, qu'ils virent passer
» dans leur parti les principaux alliés de leurs
» rivaux, et contraignirent enfin ceux-ci à li-
» vrer leurs enfans en ôtage, à céder une por-
» tion de leur territoire, et à jurer de ne rien
» entreprendre contre la Séquanie : ils étaient
» ainsi parvenus à dominer presque toute la
» Gaule. Un Éduen considérable, nommé Di-
» vitiac, impatient du joug, et brûlant du dé-
» sir de faire cesser cette oppression, s'était
» rendu à Rome; il avait imploré le secours du
» sénat, mais sans succès.

» L'arrivée de César changea subitement la
» face des affaires; les Séquaniens rendirent
» aux Éduens leurs ôtages; leurs anciens alliés
» revinrent à eux, et ils en acquirent même de
» nouveaux, dès qu'on sut que les Romains
» traitaient leurs ennemis avec rigueur et leurs
» amis avec douceur et ménagement. Les Sé-
» quaniens perdirent ainsi toute prééminence;
» de ce moment les Éduens n'eurent d'autres
» rivaux que les Rémois, leurs anciens et ir-
» réconciliables ennemis : ceux-ci devenant

» aussi les alliés des Romains, on recherchait » également leur appui, de sorte que tous les » peuples gaulois, hors les Belges, se partagè» rent entre les deux confédérations des Éduens » et des Rémois, respectant les uns comme an» ciens, les autres comme nouveaux alliés de » Rome.

» Autun devint ainsi la première, et Reims » la seconde des cités gauloises.

» Dans toutes les Gaules, il n'existe que deux » classes d'hommes honorés ; le reste du peu» ple vit dans un état peu différent de la servi» tude; il n'entre dans aucun conseil, et ne » peut agir d'après sa propre volonté. La plu» part des citoyens, accablés de dettes, char» gés d'impôts ou opprimés par des hommes » puissans, s'attachent à des nobles qui ont sur » eux tous les droits d'un maître sur son esclave.

» Les deux classes distinguées qui gouver» nent ainsi la nation sont les druïdes et les » chevaliers. Les premiers président aux cho» ses divines, dirigent les sacrifices publics et » particuliers, et interprètent les dogmes de la » religion. Un grand nombre de jeunes gens » se rangent sous leur discipline, parce que cet » ordre est en grande considération. En effet » il décide toutes les contestations publiques » ou privées : si un crime, si un meurtre a été

» commis, s'il s'élève des querelles sur un hé-
» ritage ou sur des limites, les druïdes les ju-
» gent; ils accordent les récompenses, ils in-
» fligent les peines, et tout homme public ou
» privé, qui résiste à leurs décrets, est interdit
» par eux; il ne peut plus assister aux sacrifi-
» ces; ce châtiment est de tous le plus grave à
» leurs yeux : l'interdit se voit rangé au nom-
» bre des impies ou des scélérats; tout le monde
» l'abandonne, chacun fuit sa conversation; à
» son approche, de crainte d'être frappé de
» contagion, on ne lui rend aucun honneur,
» et il ne peut jamais espérer aucune justice.

» Les druïdes reconnaissent un chef qui
» exerce sur eux une autorité suprême; après
» sa mort, le plus éminent en mérite lui suc-
» cède; si plusieurs présentent les mêmes ti-
» tres, les druïdes choisissent entre eux, et
» jamais ils ne violent par la force des armes
» la liberté de cette élection.

» A une certaine époque de l'année, tous
» les druïdes se rassemblent sur les frontières
» du pays chartrain, centre de la Gaule; ils
» se réunissent dans un lieu qu'on regarde
» comme sacré : là, de toutes parts on accourt
» pour les consulter et se soumettre à leurs
» jugemens.

» On croit que cette institution a pris nais-

» sance en Bretagne; depuis elle s'est répan-
» due dans la Gaule : aussi ceux qui veulent
» en approfondir avec plus de soin les mystè-
» res, vont en étudier les dogmes dans l'île
» des Bretons.

» Les druïdes sont exempts du service mi-
» litaire; ils ne combattent point, ne paient
» point de tribut; on les dispense de toutes
» charges : tant d'immunités et de priviléges
» leur attirent une foule de jeunes gens que
» les principales familles leur recommandent;
» ils y apprennent, dit-on, un grand nombre de
» vers; quelques-uns consacrent vingt années
» à cette étude; il ne leur est point permis de
» transcrire ces vers, quoique les lettres grec-
» ques soient en usage chez les Gaulois pour
» toutes les affaires publiques et privées : cette
» défense paraît avoir deux motifs : le premier
» de rendre leurs dogmes plus respectables, en
» ne les divulgant pas; le second de rendre
» plus active la mémoire de leurs disciples;
» car il est reconnu que la mémoire se relâche,
» lorsqu'elle se fie à l'écriture.

» Ce qu'ils s'efforcent surtout de persuader
» à leurs disciples, c'est que les âmes ne pé-
» rissent point, et qu'après la mort elles pas-
» sent dans d'autres corps : ils pensent que ce
» dogme, en faisant mépriser la mort, est le

» plus puissant aiguillon du courage. Ils leur » enseignent ensuite la marche des astres, la » forme du monde, l'étendue de la terre, la » nature des choses, la puissance, la force et » l'immortalité des dieux.

» L'autre classe prééminente dans la Gaule » est celle des chevaliers. Leur usage, toutes les » fois qu'il s'élève une guerre, est d'y prendre » part, et, avant l'arrivée des Romains, il n'y » avait point d'année où chaque cité ne com- » battît soit pour attaquer, soit pour se défen- » dre. Tous se vouent au métier des armes. Le » nombre des cliens, des Ambactes, dont cha- » cun d'eux se voit entouré, est proportionné à » sa naissance et à ses richesses. Cet entourage » plus ou moins grand est chez eux l'unique » marque de distinction, de crédit et de puis- » sance.

» Toute la nation gauloise est fortement » attachée à ses croyances religieuses. Dans les » maladies, dans les périls, on les voit immo- » ler des hommes pour victimes, et se vouer » quelquefois même à la mort : ils ont recours » aux druïdes pour ces sacrifices ; ils pensent » que la vie d'un homme doit seule racheter » la vie d'un autre homme, et ils croient » qu'on ne peut autrement apaiser le cour- » roux des dieux immortels ; plusieurs de ces

» sacrifices sont institués publiquement. On en
» voit qui construisent d'immenses statues d'o-
» sier qu'ils remplissent d'hommes vivans; ils
» y mettent le feu, et font ainsi expirer ces
» misérables dans les flammes. Les voleurs, les
» assassins sont, dans leur opinion, les victi-
» mes les plus agréables aux dieux; mais, lors-
» qu'ils ne trouvent pas assez de coupables, les
» innocens mêmes sont envoyés au supplice.

» Mercure est le plus puissant de leurs dieux;
» ils en font un grand nombre de statues, et
» lui attribuent l'invention des arts. C'est le
» guide de leurs voyageurs, le protecteur de
» leurs commerçans. Après lui, ils adorent
» Apollon, Mars, Jupiter et Minerve; leurs
» opinions sur ces divinités sont les mêmes
» que celles de toutes les autres nations. Ils
» croient qu'Apollon chasse les maladies, que
» Minerve préside aux sciences et aux arts,
» Mars à la guerre, et que Jupiter gouverne
» l'empire céleste.

» Au moment de livrer bataille, ils vouent
» à Mars une partie de leur butin, et lui sacri-
» fient les animaux dont ils se sont emparés:
» ce qu'ils réservent pour d'autres sacrifices
» est mis en dépôt dans les lieux destinés à cet
» usage. Plusieurs cités en gardent des amas
» considérables; le terrain qui les renferme est

» sacré; rarement un Gaulois méprise assez la » religion pour en détourner ou dérober la » moindre partie; leurs lois punissent ce crime » du plus horrible supplice, celui de la croix.

» Ils se vantent d'être descendus de Pluton; » c'est ce que les druïdes leur ont persuadé : » d'après cette croyance, ils mesurent le temps » non par le nombre des jours, mais par celui » des nuits; ils commencent par elles leurs » mois, leurs années, de sorte que le jour » suive constamment la nuit; enfin c'est la » nuit et non le jour de leur naissance qu'ils » célèbrent.

» Pour tous les autres usages de la vie, ils » diffèrent peu des autres peuples; seulement » ils ne permettent à leurs fils de les voir pu- » bliquement que lorsqu'ils sont adultes, et » lorsqu'ils peuvent soutenir le poids des ar- » mes. Faire paraître en public un enfant en » présence de son père serait pour eux une » honte.

» Lorsque la dot d'une femme est estimée, » le mari est obligé de lui en donner une égale; » on met les biens en commun, et ils demeurent » ainsi que les intérêts au survivant. L'époux » exerce le pouvoir de vie ou de mort sur sa » femme et sur ses enfans. Lorsque quelque » père de famille d'une naissance illustre meurt,

» et que sa mort inspire des soupçons contre sa » femme, les parens se réunissent; elle subit » la question comme une esclave, et, si elle est » trouvée coupable, on la livre aux flammes, » après lui avoir fait souffrir les plus cruels » tourmens.

» Les funérailles des Gaulois sont, relati- » vement à leur civilisation, magnifiques et » somptueuses. Tout ce que le défunt parais- » sait avoir aimé de son vivant est brûlé sur » son bûcher, même les animaux; et le temps » n'est pas éloigné où l'on brûlait avec lui ceux » de ses esclaves et de ses cliens qu'il chéris- » sait le plus. »

On voit par ce tableau les soins que César s'était donnés pour étudier ses ennemis. Ce n'est que par la connaissance approfondie d'un peuple qu'on trouve le secret de le vaincre, de le soumettre et de le gouverner.

Députation des Helvétiens à César.

Après sa victoire, César jeta un pont sur la Saône (l'Arar), et passa en un jour ce fleuve que les Helvétiens n'avaient pu traverser qu'en trois semaines. Poursuivis de près et surpris de sa promptitude, ces peuples lui envoyèrent enfin des députés. Leur chef Divicon, célèbre par la victoire qu'il avait remportée sur Cassius, montra par la fierté de ses paroles que les vaincus n'attribuaient leur défaite qu'au hasard.

« Si le peuple romain, dit-il, veut conclure » la paix avec les Helvétiens, ils consentiront » à s'établir et à demeurer dans la partie des » Gaules que César désignera. Mais s'il per- » siste à les combattre, qu'il se souvienne des » malheurs récens de l'armée romaine et de » l'antique courage des Helvétiens. César ne » doit ni les dédaigner, ni attribuer à sa vail- » lance l'avantage d'un combat imprévu dans » lequel leurs troupes, séparées par un fleuve, » ne pouvaient se soutenir mutuellement. Nous » avons appris de nos aïeux à triompher par le » courage et non par la ruse. Réfléchissez à » votre entreprise, et craignez, en nous com- » battant, de rendre ces lieux à jamais célé- » bres par les calamités du peuple romain et » par la destruction de son armée. »

César leur répondit avec hauteur, leur reprocha les outrages qu'ils avaient faits aux alliés de Rome, et leurs tentatives pour traverser la province romaine. « Vous avez, leur dit- » il, surpris et non vaincu Cassius; les dieux » retardent quelquefois le châtiment pour le » rendre plus certain, ou pour laisser le temps » du repentir : je puis oublier vos anciennes » injures, mais non les nouvelles; elles seront » punies sévèrement, à moins que vous ne » vous hâtiez de les réparer, d'indemniser les

» Allobroges, les Éduens, ainsi que nos autres
» alliés, et de me donner des ôtages pour ga-
» rans de votre bonne foi. »

« Notre antique coutume, répliqua Divicon,
» est de recevoir des ôtages et non d'en don-
» ner; les Romains eux-mêmes en peuvent
» rendre témoignage. »

Rupture de la conférence.

Ces paroles rompirent la conférence. Les Gaulois continuèrent leur marche; César les poursuivit, et sa cavalerie trop ardente fut repoussée avec perte par celle des Helvétiens, que cet avantage enorgueillit. Le général romain ne tarda pas à se convaincre que, si la désunion et l'inconstance des Gaulois pouvaient donner quelque facilité à vaincre les cités qui se déclaraient contre lui, elles devaient aussi l'empêcher de compter solidement sur l'appui de celles qui embrasseraient sa cause. Après quinze jours de marche, le défaut de vivres l'arrêta; les Éduens lui en avaient promis; et cependant ils n'arrivaient pas. Inquiet de ce retard, il rassemble les principaux Éduens qui se trouvaient dans son camp, et demande au premier d'entre eux, Liscus, vergobrète ou principal magistrat d'Autun, ce qui pouvait occasioner l'inexécution de ces promesses : « C'est
» pour vous, leur dit-il, que j'ai pris les armes;
» je combats pour vous venger; vous avez au-

» tant d'intérêt que moi à nos succès; j'avais
» compté sur votre secours, et vous me livrez
» sans vivres à la merci de nos ennemis. Je vous
» regardais dans cette guerre comme des alliés
» ardens et fidèles, mais vous n'en êtes que les
» témoins indifférens. »

Liscus, touché de ce reproche, dit alors à César que, bravant le péril certain auquel il s'exposait, il se décidait à lui tout dévoiler. « Apprenez, poursuivit-il, que, dans ma cité » les magistrats ont perdu tout pouvoir : quel» ques hommes audacieux se sont emparés » de la faveur populaire; ils ont persuadé à la » multitude qu'on ne devait pas vous envoyer » de vivres, et que, si les Éduens perdent l'es» poir de la suprématie dans les Gaules, il » vaut mieux qu'elle appartienne aux Helvé» tiens, Gaulois comme eux, qu'à des Ro» mains qui renverseraient notre liberté : ces » mêmes factieux correspondent avec l'en» nemi, et l'informent de tous vos desseins. » J'avoue que jusqu'ici la crainte qu'ils m'in» spirent m'avait imposé silence. »

Dans une conférence plus secrète, Liscus confirma les soupçons formés depuis longtemps dans l'esprit de César contre l'Éduen Dumnorix. Il était en effet le chef de la faction liée aux Helvétiens; cet homme riche et ambi- Ambition et intrigues de Dumnorix.

tieux, grossissant sa fortune par les fermes et par les droits de péages, qu'il levait à bas prix, augmentant son crédit par ses largesses, et soldant un corps nombreux de cavaliers qui l'entourait, avait acquis une grande autorité dans sa ville comme dans les cités voisines; il avait marié sa mère à un chef distingué des Berruyens; il s'était lui-même uni par les liens du mariage à une Helvétienne, et manifestait une grande haine pour les Romains, surtout depuis que César soutenait contre lui l'autorité de son frère Divitiac. Les Helvétiens lui faisaient espérer le trône, et il les servait avec ardeur.

Enfin César apprit que c'était à la trahison des cavaliers de Dumnorix que les Romains devaient attribuer leur récent échec : instruit de tous ces complots et contenant son courroux, il en parla à Divitiac, dont l'âme généreuse parvint à le fléchir en faveur de son frère. Cependant il fit arrêter Dumnorix, lui dit qu'il avait tout découvert et tout pardonné, à condition seulement qu'il réparerait ses torts; la liberté lui fut ensuite rendue; mais des agens fidèles surveillèrent sa conduite : la modération de César lui rendit l'amitié des Éduens, et l'abondance reparut dans le camp.

Victoire décisive de César sur les Helvétiens.

Bientôt il atteignit les ennemis; Labiénus, à leur insu, s'était porté, derrière une montagne,

sur leur flanc. Dès qu'il y fut arrivé, César feignit de se retirer et de se rapprocher d'Autun (Bibracte). Les Helvétiens, attribuant ce mouvement à la crainte, le poursuivent avec plus d'ardeur que d'ordre; alors les légions s'arrêtent, se rangent en bataille, et le signal du combat est donné.

César sentait que ce jour allait décider de sa destinée : voulant ôter aux Romains tout espoir de fuite, et rendre le péril commun à tous, il ordonne d'éloigner les chevaux, sans excepter même le sien, harangue ses troupes, et commande l'attaque.

Les ennemis soutiennent d'abord le choc avec intrépidité; leurs boucliers sont criblés par les dards des Romains; ils les jettent et combattent nus; enfin, couverts de blessures, ils reculent; l'armée romaine les suit. Mais tout à coup leur corps de réserve, composé de Boïens et de Tulingiens, fond sur les flancs de la ligne romaine et la tourne; les Helvétiens reprennent courage et renouvellent avec fureur le combat; il fut long-temps douteux; les Romains, faisant front partout, partout repoussent les assaillans; enfin l'ennemi fatigué se retire, mais sans tourner le dos, et continue à se battre jusqu'au lieu où il avait enfermé ses bagages, derrière les chariots dont il s'était fait

un rempart; là les Helvétiens se défendirent encore long-temps à coups de flèches, de piques et de lances; enfin on força leur camp. Un fils et une fille d'Orgétorix tombèrent dans les fers; la plus grande partie des Helvétiens périrent; cent trente mille hommes se sauvèrent dans les pays des Lingons, habitans de Langres.

La perte des Romains avait été considérable; César, occupé à soigner les blessés, à faire enterrer les morts, ne put poursuivre les ennemis; mais, dans l'espoir de retarder leur marche, il envoya des courriers aux Lingons pour leur défendre de donner des subsistances aux vaincus, sous peine de s'attirer la guerre; ils obéirent, et les Helvétiens découragés envoyèrent des députés qui demandèrent à genoux la paix.

César exigea d'eux qu'ils rendissent les esclaves, déposassent les armes, et donnassent des ôtages. Six mille Bernois (Urbigènes), ne voulant pas souscrire à ces conditions, tentèrent seuls de gagner le Rhin; mais ils furent arrêtés dans leur route et pris : le reste des Helvétiens se soumit aux lois du vainqueur. César leur ordonna de retourner en Helvétie, pour la défendre contre les Germains, et de rebâtir leurs villes et leurs bourgades. Les registres trouvés dans leur camp prouvèrent qu'à son départ cette nation était composée de trois cent soixante-

huit mille personnes, dont quatre-vingt-douze mille portaient les armes; après leur désastre cent dix mille seuls revirent leur patrie.

Une si éclatante victoire répandit partout la renommée de César; les principaux chefs de la Gaule celtique accoururent le féliciter. Ils le remercièrent de les avoir délivrés de l'invasion des Helvétiens, et lui demandèrent la permission d'assembler, suivant leur usage, des députés de toutes les cités pour délibérer sur les intérêts généraux de la Gaule, et relativement à des propositions qui exigeaient leur commun consentement. Assemblée des états de la Gaule.

Après avoir obtenu son approbation, ils se réunirent et firent serment de ne rien laisser transpirer du résultat de leurs délibérations.

L'assemblée étant séparée, les mêmes députés revinrent trouver César; ils le conjurèrent de garder un secret inviolable sur ce qu'ils allaient lui confier.

Divitiac portait la parole : « Deux factions » rivales, dit-il, celles des Éduens et des Ar- » verniens, déchiraient la Gaule; les derniers, » unis aux Séquaniens, ont commis l'impru- » dence inouïe d'appeler à leur secours les » Germains. Ces hommes sauvages et féroces » n'ont, pour la première fois, passé le Rhin » qu'au nombre de quinze mille hommes; mais Rapport de Divitiac à César.

» bientôt, tentés par la richesse et la fertilité
» de notre patrie, cent vingt mille de leurs
» compatriotes les ont suivis, et sont entrés
» dans les Gaules. Les Éduens, vaincus par
» eux dans de fréquens combats, ont vu périr
» leur sénat et presque toute la noblesse. Ce
» peuple, qui, par son courage et par son
» alliance avec Rome, s'était acquis tant de
» crédit dans la Gaule, s'est vu contraint de
» donner en ôtages aux Séquaniens leurs plus
» nobles citoyens. On leur a fait jurer de ne
» point redemander ces ôtages, et de ne jamais
» implorer le secours des Romains. Moi seul,
» continua Divitiac, refusant de me soumettre
» et de livrer mes enfans, j'ai pu, sans par-
» jure, fuir ma patrie, et demander au sénat
» la protection de Rome. .

» Au reste, le sort des Séquaniens vainqueurs
» est encore plus triste que celui des Éduens
» vaincus; leur allié Arioviste, roi des Ger-
» mains, s'est emparé du tiers de leurs terres:
» dernièrement encore ils y ont établi une co-
» lonie de vingt-quatre mille Barbares. Bien-
» tôt tous les Germains passeront le Rhin pour
» vivre de nos dépouilles. C'est surtout depuis
» sa dernière victoire, remportée près d'Ama-
» gétobrie, qu'Arioviste, devenu plus superbe,
» plus violent, nous contraint à lui livrer les

» enfans des familles les plus distinguées; le
» moindre retard dans l'exécution de sa volon-
» té nous expose aux plus cruels supplices : il
» est impossible de supporter plus long-temps
» la tyrannie de cet homme audacieux, irasci-
» ble et barbare. Si César et le peuple romain
» ne nous secourent, il faudra que tous les Gau-
» lois, à l'exemple des Helvétiens, abandonnent
» leurs champs, et cherchent, loin de la Ger-
» manie, d'autres foyers et une autre fortune.

» Si Arioviste était informé de notre démar-
» che, tous les ôtages qui sont entre ses mains
» périraient cruellement. César peut seul, par
» la force de son armée, par le bruit de sa ré-
» cente victoire, par le respect porté au nom
» du peuple romain, empêcher qu'une plus
» grande multitude de Germains ne passe le
» Rhin, et ne livre toute la Gaule sans défense
» aux outrages d'Arioviste. »

Les gémissemens des assistans, la contenance abattue, la honte et le silence des députés séquaniens confirmèrent les paroles de Divitiac. Le terrible Arioviste semblait être présent à leurs yeux. César les rassura par ses promesses.

Réponse et démarches de César au sujet d'Arioviste.

« J'ai, leur dit-il, autrefois rendu service
» à ce prince, et j'espère qu'en ma faveur il
» arrêtera le cours de ses injustices. » Un motif plus réel et plus puissant déterminait César

à secourir les Gaulois; indépendamment de la honte qu'il aurait éprouvée en laissant opprimer les Éduens, anciens alliés de Rome, son ambition voyait dans Arioviste un rival redoutable. Le Rhône seul séparait la Séquanie de la province romaine, et les Germains, en s'habituant à passer le Rhin, pouvaient menacer l'Italie d'une invasion non moins formidable que celle des Cimbres et des Teutons.

César envoya des ambassadeurs au roi des Germains pour lui demander une conférence, et le prier d'indiquer à cet effet un lieu également distant de leurs frontières.

Arioviste répondit qu'une armée ne pourrait marcher sans dépense et sans embarras, qu'il ne voyait point de sûreté à s'approcher seul des limites romaines, que si César voulait lui parler, c'était à lui à venir le chercher, qu'au reste il ne comprenait pas de quel droit César et les Romains prétendaient s'interposer entre lui et les ennemis qu'il avait vaincus.

César prit alors le parti de lui écrire; il lui rappela son alliance avec les Romains, et lui déclara que pour la conserver il devait rendre aux Éduens et aux Séquaniens leurs ôtages et leur indépendance, qu'autrement, d'après les ordres du sénat, il saurait défendre ses alliés par les armes.

Arioviste répondit avec arrogance, alléguant les droits des vainqueurs sur les vaincus, et l'exemple des Romains qui n'avaient jamais souffert qu'on les empêchât de gouverner librement les pays conquis par eux. « Les Éduens, » disait-il, subissaient le sort de la guerre; dé» faits en plusieurs batailles, ils ne pouvaient » conserver la paix qu'en payant le tribut » exigé. En cas de refus, l'appui de Rome ne » leur serait d'aucun secours. Si vous voulez, » César, tenter la fortune des armes contre un » roi qu'on n'a jamais attaqué impunément, » vous connaîtrez bientôt à vos dépens ce que » peut le courage d'un peuple qui, depuis quin» ze ans, n'a dormi que sous la tente. »

Cette réponse et les nouvelles que César reçut de Trèves, dont les habitans se voyaient menacés d'une ruine prochaine par les Suèves, le décidèrent à marcher sans délai contre les Germains. Il voulut, par cette promptitude, prévenir l'accroissement redoutable que l'arrivée des cent cantons suèves aurait donné aux forces d'Arioviste, s'il leur avait laissé le temps de passer le Rhin et de se joindre aux Germains. Apprenant d'ailleurs qu'Arioviste s'avançait du côté de Besançon (Vesontium), ville importante par sa situation et par sa richesse, il marcha jour et nuit, s'empara de cette cité, et

Sa marche contre le roi des Germains.

y trouva une grande quantité de vivres et de munitions.

Au moment où ce succès semblait lui en promettre de plus importans, l'inconstante fortune, qui se plaît à renverser en un instant les hommes et les États qu'elle a élevés le plus haut, parut abandonner César. Les récits des Gaulois effrayés, les relations exagérées des voyageurs sur le nombre, la force, la taille colossale et l'aspect terrible des Germains, répandent dans le camp romain une terreur soudaine; ces légions, qui ont tant de fois parcouru le monde en vainqueurs et dompté les peuples les plus belliqueux, tremblent au bruit de l'approche des Germains, méconnaissent la voix de leur chef, craignent de combattre, refusent de marcher, et demandent le signal de la retraite avec autant d'emportement qu'ils avaient coutume de provoquer celui des batailles.

Tout autre que César eût été perdu; son éloquence et sa fermeté triomphèrent de la peur et de la révolte; bravant les rebelles et les menaçant de combattre sans eux les Barbares, avec la dixième légion, qui seule lui restait fidèle, au lieu de retarder l'ordre du départ, il le hâte; on l'exécute, et la honte fait renaître le courage.

Lorsque les deux armées furent à six milles l'une de l'autre, Arioviste proposa une conférence à César : c'était un piége pour le surprendre ; César le pressentit et se rendit au lieu indiqué, sans crainte, mais non sans précautions. Perfidie d'Arioviste dans une conférence avec César.

Dans ce court entretien, César parla probablement avec peu de franchise de l'indépendance que le sénat voulait assurer à la Gaule et de la protection qu'il devait à ses alliés. Arioviste se contenta de lui répondre qu'il pénétrait ses véritables projets de conquête, voilés sous l'apparence d'une fausse modération, et qu'en s'y opposant, comme il y était résolu, il se concilierait l'amitié des plus grands personnages de Rome, dont plusieurs l'avaient secrètement excité à faire périr César. S'efforçant ensuite de prolonger l'entretien, il propose au général romain de partager entre eux la Gaule, au lieu de se la disputer.

Soudain César s'aperçoit que quelques cavaliers germains attaquent son escorte, lui lancent des traits, et cherchent à l'envelopper ; alors, rompant brusquement la conférence, il rejoint avec rapidité son camp.

Cependant, soit qu'une apparente modération lui parût nécessaire pour s'attirer encore plus de respect dans les Gaules, soit qu'au moment d'attaquer de tels ennemis, la rebel-

lion récente des légions lui eût laissé quelque méfiance, accueillant une nouvelle demande d'Arioviste, il lui envoya deux députés pour traiter de la paix; mais ce prince farouche, changeant d'avis par caprice ou pour plaire à la multitude, traita les envoyés romains comme des espions, et les jeta dans les fers.

Peu de jours après les Romains lui présentèrent le combat; il le refusa et se tint constamment retranché dans son camp.

César, étonné d'une timidité qui répondait mal à tant d'arrogance, ne tarda pas à en savoir la cause; il apprit que les femmes germaines, dont ces peuples regardaient les paroles comme des oracles, avaient déclaré que les Germains seraient vaincus s'ils combattaient avant la nouvelle lune. Le général romain, prompt à sentir le parti qu'il peut tirer de cette superstition, marche sans tarder avec toutes ses forces contre l'ennemi, et le contraint par une brusque attaque à sortir de son camp pour le défendre: ainsi la bataille s'engage. César, à la tête de son aile droite, enfonce d'abord l'aile gauche des Germains; mais, après une violente résistance, le reste de ses légions plie devant les Barbares.

Sa defaite et sa fuite. Crassus, qui commandait une réserve de cavalerie, s'aperçoit de ce désordre, fond sur le flanc des Germains, et rétablit le combat. De

ce moment la victoire ne fut plus douteuse; les Germains, frappés de terreur, fuient de toutes parts : ils sont poursuivis, massacrés; la plupart périssent sous le fer des Romains où dans les flots; Arioviste ne regagne l'autre rive du Rhin qu'avec peu des siens.

Au bruit de sa défaite, les Suèves s'éloignèrent de ce fleuve, et la Gaule, ainsi délivrée de ces dévastateurs féroces, n'eut plus à redouter que son libérateur.

César, ayant, en une seule campagne, terminé deux guerres et vaincu deux peuples si renommés, établit ses légions en quartier d'hiver dans la Séquanie sous les ordres de Labiénus, et rentra lui-même dans la Cisalpine, d'où il pouvait à la fois veiller sur les mouvemens de ses ennemis dans les Gaules et de ses rivaux dans Rome.

Il devait et pouvait compter sur l'affection des Éduens et des Séquaniens, délivrés par lui du joug intolérable des Germains. Les peuples voisins de la province romaine s'étaient peu à peu accoutumés au repos, dont un trop grand amour dispose à la dépendance; mais, dans les autres parties de la Gaule, les triomphes de César et l'établissement de ses légions en Séquanie répandaient une vive inquiétude. Les citoyens craignaient pour leur liberté; les chefs Armement des Belges.

redoutaient une protection trop dominante, et qui pouvait mettre un frein à leur ambition. Trop mécontens pour rester tranquilles, trop peu hardis pour oser les premiers attaquer un vainqueur si redoutable, ils fondèrent leur espoir sur l'ardeur, la force, le courage des Belges, qui, au bruit de la défaite des Helvétiens et des Germains, avaient résolu de défendre la liberté gauloise, et d'opposer une digue formidable au torrent qui menaçait de la renverser.

De toutes parts on leur envoya des députés pour aigrir leur ressentiment et pour les affermir dans leurs résolutions. César apprit, par les rapports de Labiénus, que les peuples de la Belgique, qui formaient le tiers de la Gaule, contractaient ensemble des traités, couraient aux armes, se donnaient mutuellement des ôtages, et devaient se réunir tous sur leurs frontières.

Marche de César contre eux.

Le moindre retard eût fait soulever les trois quarts de la Gaule; César, qui savait mieux que tout autre général le prix du temps, part rapidement d'Italie, rejoint ses troupes, renforce son armée par de nouvelles légions, y joint un corps nombreux d'Éduens et des escadrons de cavalerie tirés de Trèves, et arrive promptement chez les Rémois. Sa présence raffermit dans son alliance ce peuple limitrophe

des Belges, et vivement sollicité par eux de se réunir à leur ligue.

La promesse de sa protection, la menace de ses armes, ne purent produire le même effet sur les habitans de Soissons (Suessiones); leur roi Galba s'était allié aux Belges, qui lui avaient déféré le commandement général des forces de la confédération; il leur amena cinquante mille hommes; les Sennonais (peuple de Sens) embrassèrent le parti de César; il sut par eux, avec précision, le nombre des ennemis qu'il devait combattre.

Leur armée réunie s'élevait à trois cent quarante mille hommes; les Bellovaci (Beauvais) seuls en fournissaient soixante mille; le reste était composé des Nerviens (Hainaut), Atuatici (Namur), Atrébates (Saint-Omer), Ambiani (Amiens), Morini (Brabant), Menappi (Gueldre), Calètes (Caux), Velocassi (Vexin), Veromandici (Vermandois) : quelques autres, comptés parmi les nations germaines, avaient donné quarante mille combattans : c'étaient les Condrusi (Condros), les Éburons (Liége), les Cœresi (Bouillon) et Pœmani (Luxembourg).

Les Atuatici descendaient d'un reste de Cimbres et de Teutons échappés au fer de Marius, et qui avaient obtenu un établissement dans les Gaules.

Les Romains rencontrèrent l'ennemi sur les bords de l'Aisne. L'armée belge occupait trois lieues de terrain. César, dans le dessein de les effrayer par une diversion, envoya Divitiac avec les Éduens sur le territoire de Beauvais pour le ravager. Mais, avant de livrer bataille, voulant aguerrir le courage de ses troupes, et connaître celui des Belges ainsi que leur manière de combattre, il ne hasarda, pendant quelques jours, que des affaires de postes et des escarmouches, dans lesquelles sa cavalerie eut l'avantage.

Bientôt les ennemis en grand nombre se portèrent sur Bièvres (Bibrac), dont ils voulaient s'emparer. César alors les attaqua dans leur marche, et les força de renoncer à leur dessein.

Leur défaite et leur fuite.

Au moment où ce combat plus sanglant que décisif venait de se terminer, les Belges apprennent que les Éduens dévastent le pays des Bellovaci; à cette nouvelle, l'union cesse parmi eux; chaque peuple craint pour ses foyers et veut aller les défendre; le tumulte règne dans le camp, la voix des chefs n'est plus écoutée; tous, sans ordre, sans plans, sans prudence, se séparent et prennent les diverses routes de leurs pays.

César les poursuit vivement, en tue un grand nombre; le reste se rallie et combat avec fu-

reur, mais en désordre : aussi disputèrent-ils plus la vie que la victoire ; enfoncés de tous côtés, après un grand carnage, ils cherchèrent leur salut dans la fuite.

César, toujours habile à profiter d'un succès, entra rapidement dans le Soissonnais ; il attaqua brusquement Noyon (Noviodunum). Mais la hauteur des murailles et la profondeur des fossés de cette place l'empêchèrent de la prendre d'assaut ; il l'assiégea en règle ; les habitans, effrayés à l'aspect des machines de guerre qui leur étaient inconnues, demandèrent la paix et l'obtinrent par l'entremise des Rémois. César leur laissa leurs terres, et leur rendit la liberté, ainsi qu'aux deux fils de Galba qui les commandaient.

Beauvais (Bratuspantium), non moins effrayé, se soumit également ; Divitiac, leur vainqueur, apaisa le ressentiment de César contre eux. Seulement on en exigea six cents ôtages, comme garans de leur soumission.

Il fallait encore combattre les peuples d'Amiens et du Hainaut, fortifiés par le secours de ceux de Saint-Omer, du Vermandois et de Namur. L'indépendance de la Gaule voyait en eux ses plus fermes soutiens et ses plus ardens défenseurs : il était presque également difficile d'ébranler leur courage et de pénétrer dans

leur pays, couvert de bois, de marais, et coupé par des haies de ronces aussi serrées que des murailles : la cavalerie n'était presque d'aucun usage dans une telle contrée ; leur principale force consistait en infanterie.

César surmonta tous les obstacles d'une route si peu praticable, et s'approcha des rives de la Sambre (Sabis), sans prévoir le péril imminent qui l'y attendait. Quelques Gaulois, qui servaient sous ses ordres, le trahirent et informèrent secrètement les Belges de ses desseins, des heures de son départ, de la direction de ses colonnes, et de l'ordre de sa marche.

Attaque du camp de César par les Belges.

Les Belges, profitant de ces avis, cachent leurs troupes dans des bois épais ; ils laissent passer les Romains qui s'avancent avec tranquillité, ne voyant point d'ennemis. Dès que le camp de César est tracé, au moment où ses soldats, ayant quitté leurs armes, sont dispersés, les uns pour dresser les tentes, d'autres pour travailler aux retranchemens, le reste pour chercher des fourrages, de l'eau et du bois, l'armée gauloise, couverte par les ombres de la nuit, sort de la forêt et tombe avec impétuosité dans le camp tout ouvert, au milieu des légions éparses et désarmées.

La terreur est générale ; le danger se trouve partout ; l'espoir, nulle part ; tout paraît perdu.

Le génie seul de César est inébranlable ; seul il cherche, il prévoit les ressources, donne les ordres, les exécute, réveille le courage, et fait espérer encore non-seulement le salut, mais la victoire ; il plante de sa main l'étendard, signal de ralliement ; il fait sonner la charge ; il appelle les soldats aux armes ; à sa voix, chacun prend son glaive, sans chercher à se couvrir de casque ni de bouclier. En un instant, quoique mêlées, des masses entières de Romains se forment et se rangent en cohortes, en légions : une longue habitude de discipline avait tant exercé à l'ordre, qu'il renaissait comme de lui-même, au milieu de ce tumulte.

Ce jour devait détruire l'armée romaine, ou enlever à la Gaule son dernier espoir de liberté. De tels motifs portent des deux côtés l'excès de l'irritation jusqu'à la furie. On se mêle, on combat corps à corps ; chacun est plus occupé à frapper son ennemi qu'à repousser ses coups. Après de longs efforts Labiénus, parvenu à entamer le centre et l'aile gauche des Belges, les enfonce et les poursuit jusqu'à leur camp.

Mais, dans le même temps, Boduognat, roi des Nerviens, se précipite avec une foule de guerriers contre l'aile commandée par César. La cavalerie auxiliaire de Trèves prend la fuite. Une partie des Nerviens s'empare du camp des

Romains ; l'autre attaque en tête et en flanc deux légions, qui, dans le combat, s'étaient séparées : ces deux légions, enveloppées, pressées par la masse effroyable des ennemis, se trouvent tellement resserrées que les soldats ne peuvent ni marcher ni faire usage de leurs armes ; les officiers principaux de la douzième légion tombent percés de coups.

Trait de courage de César. Dans cette position presque désespérée, César arrache le bouclier d'un simple soldat, appelle par leur nom tous les centurions, et les exhorte à tenter encore un effort généreux : il charge à leur tête les plus intrépides assaillans, les écarte, les repousse et les force à ralentir leurs attaques. Les deux légions, plus libres de leurs mouvemens, se rapprochent, s'adossent et se défendent avec moins d'inégalité.

Deux légions, laissées à l'escorte des bagages, arrivent enfin et les secourent. Cependant le nombre des Gaulois était encore près de triompher de la résistance des Romains, lorsque tout à coup Labiénus, qui s'était rendu maître du camp des ennemis, instruit du péril de César, lui envoie la dixième légion. A sa vue, tout change de face. La cavalerie auxiliaire se rassure et revient ; les Nerviens redoublent en vain leurs attaques : furieux de voir qu'une

Intrépidité et mort des Nerviens.

victoire presque certaine leur échappe, ils s'acharnent au combat; assaillis de toutes parts, ils aiment mieux succomber que fuir. Leurs morts entassés forment de sanglantes collines, sur lesquelles ceux qui leur survivent montent, et, comme du haut d'une tour, lancent contre les Romains les traits que ceux-ci leur ont jetés. Chacun d'eux ne pense point à éviter la mort, mais à vendre chèrement sa vie; enfin sur le champ de bataille tous ces intrépides Nerviens combattirent et périrent.

La nation presque tout entière fut détruite; les vieillards, les femmes et les enfans, qui s'étaient réfugiés dans leurs marais, implorèrent la clémence de César; il leur laissa la vie, la possession de leurs terres, faible consolation de la mort de leurs familles et de la perte de la liberté. On sut par eux que de six cents sénateurs ils étaient réduits à trois, et de soixante mille combattans à cinq cents. Leur pays resta sous la protection des Romains.

D'un autre côté, les Atuatici (Namur), ces fiers enfans des Cimbres, après avoir été repoussés par Labiénus, avaient regagné leurs frontières, et s'étaient retirés dans une place forte située sur un rocher élevé, défendue par un double mur, garnie de palissades et environnée de précipices; ils la croyaient imprenable. Prise de Namur.

César les y poursuivit et les somma de se rendre. Du haut de leurs murs ils lui répondirent par des bravades et par des outrages; mais, lorsqu'ils virent le menaçant bélier et tout l'appareil formidable des catapultes, des balistes, des madriers, des mantelets, enfin lorsqu'ils aperçurent les tours roulantes qui s'approchaient et dominaient leurs remparts, désespérant de résister par la force à ces machines inconnues, ils résolurent d'opposer la perfidie à l'art, et feignirent de se rendre.

Ayant jeté dans les fossés leurs armes, par l'ordre de César, ils en cachent un grand nombre dans les lieux les plus secrets de leurs maisons; les portes s'ouvrent; les vainqueurs entrent et sont reçus avec une apparente soumission. Le soir César, dont la prudence veillait sans relâche, sort avec ses légions et les ramène dans leurs retranchemens. Au milieu de la nuit les habitans s'arment, s'avancent sans bruit et s'efforcent d'escalader les remparts du camp; mais les Romains étaient sur leurs gardes, ils repoussent les assaillans, les poursuivent, et entrent pêle-mêle avec eux dans la ville. César réduisit en esclavage ce peuple infortuné; cinquante-trois mille furent vendus à l'encan. Cette rigueur, qui aurait dû soulever le reste de la Gaule, la découragea.

Une seule légion, envoyée dans l'ouest et commandée par Crassus, soumit les peuples de Vannes (Vénètes), Coutances (Anelli), Carlier (Osismi), Dinant (Curiosolites), Lamballe, Seez (Sesuvii), Évreux (Aulerci) et Rennes (Rhédons). La terreur inspirée aux Gaulois ne s'arrêta point à leurs limites; de tous côtés les Barbares envoyèrent à César des députés, des ôtages et des assurances de paix.

Après de si grands succès, certain que la crainte prolongerait la soumission, il établit ses troupes à Chartres (Carnotes); en Anjou (Andes) et en Touraine (Turones), et partit pour l'Italie.

Sergius Galba était resté par ses ordres dans le pays situé entre la Savoie, le lac Léman, le Rhône et les Alpes. Les peuples qui l'habitaient étaient ceux du Chablais et du Valais. César voulait s'en rendre maître, et ouvrir une grande route pour faciliter les communications du commerce. Départ de César pour l'Italie.

Après quelques combats, leurs cantons s'étant soumis, Galba envoya une partie de sa légion en quartiers dans le haut Valais (Seduni); il resta avec l'autre dans le pays du Chablais (Veragri); un bourg appelé Martigny fut le lieu qu'il choisit pour y placer son camp. Mais, avant qu'il eût achevé de le fortifier, les Gau-

lois, le voyant posté dans un vallon étroit dominé de toutes parts, résolvent en secret de le surprendre et de l'exterminer.

Au point du jour, les Romains aperçoivent une foule de combattans qui, du haut des montagnes, les accablent de pierres et de dards; l'air retentit de leurs cris. D'autres se précipitent en masse pour forcer les retranchemens; quelques officiers conseillaient la retraite, Galba se décide à la défense.

Le combat fut long, douteux, et le péril extrême; un moment on crut que le camp allait être pris d'assaut; dans cet instant critique deux officiers intrépides, Baculus et Volucinius, accourent et proposent hardiment de tenter une sortie générale; elle s'exécute, étonne et réussit. Le tiers des Gaulois est massacré; le reste fuit : mais Galba, ne croyant pas devoir s'exposer plus long-temps avec un si petit nombre de troupes au milieu d'une population turbulente et belliqueuse, rentre dans la province romaine.

Nouvel armement dans la Gaule.

César espérait alors qu'après avoir soumis la Celtique, vaincu les Belges, chassé les Germains, et comprimé la rebellion des montagnards, il pourrait tranquillement tourner ses armes contre l'Illyrie; mais son attente fut trompée; la liberté qu'il croyait abattue se

releva, et la Gaule subjuguée reprit tout à coup les armes.

Ce qu'on aura peine à croire, d'après ce qui se disait alors de la fertilité de cette contrée, c'est que Crassus, qui en occupait le centre, se trouva dépourvu de vivres : plusieurs députés se rendirent, par ses ordres, dans les cités maritimes, afin d'en obtenir. Deux d'entre eux, Vélanius et Silius, arrivèrent à Vannes, capitale des Vénètes. C'était le peuple le plus puissant de la côte, il en possédait presque tous les ports ; le nombre de ses vaisseaux, l'habileté de ses marins faisaient redouter ses armes : son commerce avec la Bretagne, aujourd'hui l'Angleterre, et les tributs imposés par lui aux navigateurs de toutes les nations, accroissaient journellement sa richesse.

Enhardis par l'absence de César, les Vénètes, levant l'étendard de l'indépendance, jettent en prison les députés romains, et persuadent aux cités voisines d'imiter leur exemple. Révolte des Vénètes.

Tous les peuples de la côte entrent dans cette ligue ; chacun jure d'être libre comme ses aïeux, et de ne plus souffrir la domination des Romains ; enfin ils déclarent à Crassus qu'il ne reverra ses députés qu'en rendant les ôtages gaulois.

Ces nouvelles sont promptement transmises Retour de César dans la Gaule.

à César; frappé de leur importance et du péril qu'elles annoncent, il ordonne en hâte de construire sur la Loire (Ligérie) des vaisseaux légers, fait rassembler de toutes parts des pilotes, des matelots, et court précipitamment dans la Gaule pour y réveiller la crainte chez les ennemis, et rendre l'espérance aux Romains.

Préparatifs des Vénètes. Les Vénètes n'ignoraient pas à quelle vengeance ils s'étaient exposés en rompant la paix et en outrageant les ambassadeurs. La difficulté des chemins, coupés par les flots dans les hautes marées, l'appui d'un océan orageux, la force même de leur position ne leur inspiraient point une fausse sécurité. Ils prirent activement toutes les mesures de défense nécessaires pour soutenir et pour justifier leur audace.

Ils fortifièrent leurs villes, enlevèrent les grains des campagnes, doublèrent le nombre de leurs vaisseaux, excitèrent toute l'Armorique à prendre les armes, et demandèrent même des secours aux Bretons, aujourd'hui les Anglais.

D'autres sujets de crainte occupaient encore la prévoyance de César; il connaissait la mobilité des Gaulois, leur promptitude à conclure et à rompre la paix, leur penchant pour la liberté, leur haine pour la servitude. Redoutant avec raison que le mouvement im-

primé par les Vénètes ne devînt général, il crut nécessaire de diviser ses forces, et, pendant qu'il combattrait les peuples rebelles, de surveiller ceux qui n'attendaient que l'occasion de le devenir.

Labiénus fut chargé de contenir Trèves, Reims, la Belgique, et d'en imposer aux Germains. Il envoya Crassus en Aquitaine, avec douze cohortes et un grand corps de cavalerie, afin d'empêcher que ces peuples ne secourussent la Celtique. Titurius Sabinus avec trois légions occupa le centre de l'Armorique.

Le Poitou et la Saintonge étaient restés soumis; c'était là qu'on avait construit et armé des vaisseaux. Décius Brutus s'y rendit et prit le commandement de la flotte. César à la tête de son armée de terre marcha contre l'ennemi. Chaque pas de sa route était semé d'obstacles : dans les hautes marées, les flots entouraient les villes de la côte, et les rendaient inabordables; situées sur des langues de terre étroites, leur approche, même dans les temps de la basse mer, était périlleuse; et, lorsqu'on parvenait à forcer leurs remparts, les habitans se réfugiaient sur leurs vaisseaux, ou dans les îles voisines, de sorte qu'après avoir perdu beaucoup d'hommes et de temps, les vainqueurs n'avaient pris que des murailles désertes.

La flotte n'éprouvait pas moins de difficultés; exposée aux tempêtes sur le vaste Océan, aucun port ami ne lui offrait de refuge. Les vaisseaux gaulois, construits en bois de chêne, avaient un fond plus plat que ceux des Romains; ils échouaient avec moins de danger, quand le reflux les mettait à sec; leurs proues et leurs poupes plus élevées résistaient avec plus de force aux vagues de la mer et aux éperons des navires ennemis. Leurs ancres suspendues à des chaînes de fer les faisaient mouiller partout avec plus de sûreté; enfin leurs voiles, au lieu de lin, étaient faites d'une peau molle et flexible que la violence des vents ne pouvait déchirer. Ils avaient la supériorité en force, en nombre et en solidité; les vaisseaux de César ne les surpassaient qu'en légèreté.

Combat naval près de Vannes.

L'armement naval et le siége de plusieurs villes consumèrent la plus grande partie de l'été. Dès que la flotte fut prête, César, qui savait que, pour comprimer une rebellion, il faut en attaquer le foyer, marcha droit contre Vannes. Son armée navale le suivit. Les Vénètes envoyèrent au devant d'elle deux cent vingt vaisseaux : bientôt les deux flottes se livrèrent bataille.

Les Gaulois, du haut de leurs remparts, et César, du sommet d'une montagne qu'il occu-

pait, furent témoins de ce mémorable combat. Les navires élevés des Vénètes dominaient ceux des Romains et leur lançaient de haut en bas, avec un grand avantage, une nuée de javelots, de dards et de flèches. Auprès de ces immenses navires, ceux des Romains ne ressemblaient qu'à de frêles chaloupes. Mais, pour remédier à cette inégalité, César avait inventé une arme dont la nouveauté eut un plein succès. Ses marins, portant des faulx tranchantes, emmanchées à de longues perches, accrochaient les voiles de l'ennemi et les déchiraient. Après quelques heures d'une mêlée sanglante, les vaisseaux gaulois se trouvent tout à coup, par l'effet de ces faulx terribles, dépourvus de leurs voiles et de leurs agrès; toute manœuvre leur devient impossible. Les Romains sautent à l'abordage, et combattent alors comme sur terre avec l'avantage de leur adresse exercée et de leur armure. Déjà ils s'étaient rendus maîtres d'une grande partie des vaisseaux gaulois, le reste cherchait à fuir; mais un calme plat survient et s'oppose à leur retraite : cet accident rendit leur ruine complète; leurs bâtimens furent détruits, leurs équipages égorgés, et très peu de navires purent, dans ce désastre, s'échapper à la faveur des ombres de la nuit.

Défaite et soumission des Vénètes.

La fermeté des Vénètes ne survécut point à la destruction de leurs forces maritimes; perdant le courage avec l'espoir, ils se rendirent à discrétion, et implorèrent la clémence du vainqueur. Le général romain croyait nécessaire de frapper les Gaulois de terreur par un grand exemple de sévérité; sourd aux supplications des Vénètes, il se montra impitoyable pour eux, et le sang-froid féroce avec lequel il raconte lui-même cet événement n'étonnera pas moins sans doute que l'excès de sa cruauté. Voici ses propres paroles : « César, » dit-il, décidé à une vengeance éclatante, » afin de faire respecter dans la suite par les » Barbares les droits des ambassadeurs, en- » voya tout le sénat de Vannes à la mort, et » vendit le reste du peuple à l'encan. » Malgré cette action atroce, frappés de sa générosité pour quelques-uns de ses concitoyens, les historiens ont vanté César comme clément. Quelles mœurs! quel siécle! quelle clémence!

Révolte et défaite de Viridorix.

Tant que le succès de cette campagne avait paru douteux, l'esprit de révolte et le désir de recouvrer l'indépendance s'étaient propagés. Un homme hardi, Viridorix, qui commandait les peuples de Coutances (Unelli), se mit à la tête de ce mouvement, et plusieurs peuples se joignirent à lui, après avoir fait périr leurs

principaux sénateurs, dont la timide prudence s'opposait à leur témérité.

De toutes parts on vit accourir dans le camp des insurgés une foule de guerriers, entraînés les uns par l'amour de la liberté, les autres par celui de la guerre et du pillage. Bientôt le lieutenant de César, Titurius Sabinus, fut investi par cette nombreuse armée qui défiait la sienne au combat.

Le général romain feint l'effroi et se renferme dans son camp, malgré les clameurs de ses soldats qui l'accusent de timidité : son dessein était d'inspirer une funeste confiance à l'ennemi et de lui faire quitter la forte position qu'il occupait. Un Gaulois, corrompu par Sabinus, passe dans le camp de ses compatriotes; ses récits mensongers leur font croire que César est vaincu par les Vénètes, et que Sabinus épouvanté s'apprête à partir secrètement la nuit prochaine pour le rejoindre.

Vainement Viridorix, qui se méfiait de cet avis, veut arrêter l'ardeur des Gaulois; ils se soulèvent, l'entourent en tumulte, et le forcent à courir plutôt qu'à marcher contre le camp romain. La crainte de voir échapper une proie certaine semble leur donner des ailes, mais la rapidité de cette course ne leur permet de garder aucun ordre; ils arrivent au pied des

remparts, épuisés, désunis, sans haleine. Sabinus les attendait; par son ordre, les légions sortent des quatre portes, enfoncent et culbutent du premier choc cette foule désordonnée; la cavalerie les poursuit et les détruit presque entièrement.

Dans l'Aquitaine la fortune ne se montra pas moins favorable aux Romains. Le jeune Crassus y commandait une troupe peu nombreuse; il la fortifia par des levées qu'il fit à Toulouse, Carcassonne et Narbonne; et, après avoir rassemblé une suffisante quantité de vivres, il marcha contre les Gascons (Sotiates), qui, seuls dans ces contrées, paraissaient décidés à défendre leur indépendance.

Les premiers jours, le sort des armes fut contraire à Crassus. L'infanterie gauloise embusquée fit éprouver quelques pertes aux Romains; mais, ce succès enflant l'orgueil des Gascons, ils livrèrent bataille et la perdirent. Crassus les poursuivit et assiégea Leytoure leur capitale.

Intrépidité d'Adcantuan.

Après une longue résistance et des sorties fréquentes, les Sotiates capitulèrent. Crassus promit la paix en exigeant que les habitans rendissent leurs armes : tandis qu'ils négociaient, un de leurs chefs les plus puissans, nommé Adcantuan, sort à l'improviste, suivi

de six cents braves soldurii. On donnait ce nom à des guerriers qui, selon un antique usage, se dévouaient à la fortune d'un chef, partageaient sa prospérité ou ses revers, juraient de vaincre ou de périr avec lui, et s'immolaient eux-mêmes après sa mort. « Jamais, dit César, » on ne put citer un seul Gaulois qui eût enfreint ce serment sacré pour eux. »

Adcantuan se précipite sur le camp de Crassus; sa brusque attaque y jette le trouble, y répand le carnage. Cependant les Romains se rallient; ils chargent à leur tour les Gaulois, et les forcent à se retirer : mais cette troupe intrépide se montra aussi ferme dans sa retraite que téméraire dans l'attaque; on ne put l'entamer, elle rentra en bon ordre dans la ville, et le brave Adcantuan, quoiqu'il eût violé la foi des traités, imposa tellement par son audace, qu'il obtint pour ses concitoyens la paix, aux mêmes conditions que celles qui avaient été proposées avant le combat : ils conservèrent leur territoire, rendirent leurs armes et donnèrent des ôtages.

L'exemple des Sotiates avait excité les autres peuples de l'Aquitaine à se confédérer; ils reçurent des secours d'Espagne, et firent venir de cette contrée belliqueuse plusieurs officiers expérimentés, formés autrefois par Sertorius.

Victoire de Crassus en Aquitaiue.

Ceux-ci leur apprirent la tactique des Romains; ils les exerçaient à manier les armes, à manœuvrer et à se retrancher comme eux. Crassus sentit le danger de laisser leurs forces et leur habileté s'accroître, et il se hâta de marcher contre eux.

Les Gaulois se tenaient renfermés dans leur camp, espérant que Crassus serait forcé, par le défaut de vivres, de se retirer; mais ce général, ayant appris qu'une partie de leur camp était faible et mal gardée, la fit attaquer la nuit par un détachement qui parvint à y pénétrer, au moment où les légions menaçaient d'un assaut la partie opposée. Les Gaulois, surpris et chargés de tous côtés, ne purent se défendre; cinquante mille périrent; douze mille seuls se sauvèrent; leur désastre décida la soumission des peuples de Bayonne, du Bigorre, du Béarn, de Bazas, d'Agen, d'Auch, des riverains de la Garonne et des Biscayens.

Dans toute la Gaule, les peuples du Brabant et de Gueldre restaient seuls sous les armes. César marcha contre eux, les battit, les contraignit à se réfugier au fond de leurs marais impraticables, et fit rentrer ensuite ses légions dans leurs anciens quartiers sur les bords de la Loire.

Caractère des Suèves.

Son repos fut court; bientôt il apprit qu'une

irruption des Germains et l'agitation des Gaulois, vaincus par lui, mais impatiens du joug, exigeaient son prompt retour dans la Gaule. Une nation germanique, la plus belliqueuse et la plus forte, celle des Suèves, répandait depuis long-temps l'effroi dans les vastes contrées situées au-delà du Rhin.

Ce peuple, divisé en cent cantons, se montrait passionné pour la guerre et pour la liberté; il ne souffrait ni nobles ni rois, et ne connaissait ni riches ni pauvres; chez lui les biens étaient communs; il élisait ses chefs, ses magistrats, et ne leur laissait qu'un pouvoir très borné. Tour à tour, chaque année, une moitié de la nation cultivait la terre, tandis que l'autre moitié, les armes à la main, dévastait, dépeuplait les régions voisines. Ce peuple faisait consister sa gloire à s'entourer d'un vaste désert, regardant cette solitude et ce silence comme des signes terribles de la crainte et du respect qu'il inspirait aux autres peuples. La Souabe rappelle aujourd'hui par son nom celui de cette république sauvage et guerrière.

Invasion de Germains errans.

Les Usipètes et les Teuctères, habitans de Bergues et de Gueldre, après avoir été chassés de leurs pays par les Suèves, erraient depuis trois ans dans la Germanie, sans y trouver d'asile; ils se décidèrent enfin à en chercher un

dans les Gaules : s'étant approchés du Rhin, ils pillèrent le territoire que possédaient au-delà de ce fleuve les Ménapiens ; ceux-ci prirent les armes pour s'opposer à leur passage.

Les Germains, préférant la ruse à la force, feignent de s'éloigner, et disparaissent pendant trois jours ; mais la quatrième nuit ils reviennent, attaquent inopinément le petit nombre des Gaulois laissés à la garde des bateaux, s'en emparent, traversent le Rhin et entrent dans la Gaule. Les Ménapiens épouvantés prennent la fuite ; les vainqueurs s'établissent dans leurs terres, et se nourrissent, pendant tout l'hiver, de leurs moissons et de leurs troupeaux.

Il était naturel de penser que le bruit d'une telle invasion ferait sentir aux Gaulois effrayés la nécessité de rester fidèles à Rome et de s'assurer de son appui. César en jugea autrement ; il connaissait la légèreté des Gaulois et la promptitude avec laquelle ils se livraient aux nouveautés.

« Leur habitude, dit-il dans ses Commen-» taires, est d'arrêter les voyageurs, de les » questionner, de les forcer même a dire des » nouvelles ; dès qu'un marchand étranger pa-» raît, la multitude l'entoure et le contraint » à lui apprendre tout ce qui se passe dans les » pays qu'il a parcourus. Émus par ces récits, la

» plupart du temps fabuleux, ils rassemblent
» leur conseil, courent aux armes, et souvent,
» sans autre motif que des faits inexactement
» racontés, ou même inventés malignement,
» ils prennent des résolutions soudaines, et se
» jettent dans des entreprises téméraires, dont
» ils ne tardent pas à se repentir. »

César crut nécessaire de prévenir par un prompt retour les effets de cette inconstance. Il trouva en arrivant que l'événement justifiait en partie sa prévoyance. Déjà plusieurs peuples de la Gaule, se livrant à l'espoir de reconquérir leur indépendance par le secours des Germains, leur avaient envoyé secrètement des émissaires pour les exciter à passer le Rhin en plus grand nombre, en leur promettant des terres, des vivres et leur amitié. Marche de César contre eux.

César, informé de ces mouvemens, feint de tout ignorer; il appelle auprès de lui les chefs, les députés, les principaux personnages des diverses cités, les traite avec douceur, leur parle avec adresse, ménage les superbes, apaise les turbulens, flatte les ambitieux, rassure les timides, les décide tous à le seconder, et obtient d'eux une grande levée de cavalerie, arme dont il manquait presque totalement.

Ces dispositions faites, il marche droit aux ennemis, qui, s'étendant de plus en plus, ve-

naient d'entrer sur les terres des alliés de Trèves. Au bruit de son approche, les Germains lui envoient des ambassadeurs pour lui déclarer qu'ils n'ont point l'intention de faire la guerre aux Romains ; mais que, s'ils sont attaqués, ils sauront se défendre. « C'est par nécessité, disaient-ils, que, chassés de nos foyers, » nous cherchons une autre patrie. Rome trouvera en nous des alliés utiles ou des ennemis » formidables. Nous n'avons jamais reculé que » devant les Suèves, guerriers si redoutables » que les dieux mêmes ne peuvent leur être » comparés ; mais tout autre peuple tenterait » contre nous d'inutiles efforts. »

César leur répondit qu'il les traiterait en ennemis tant qu'ils resteraient dans la Gaule ; qu'ils prétendaient follement s'emparer des terres d'autrui, n'ayant pas su défendre les leurs ; qu'au reste il leur conseillait de repasser le Rhin. « Les Ubiens, ajouta-t-il, possèdent des » terres au-delà de ce fleuve dans le voisinage » des Suèves ; ils les partageront volontiers » avec vous pour se fortifier de votre appui » contre cet ennemi commun. »

Les députés demandèrent du temps pour informer leur nation de cette réponse, et prièrent César de s'arrêter pendant qu'ils délibéreraient sur sa proposition. Mais il rejeta cette

demande, croyant qu'ils ne désiraient ce délai que pour avoir le loisir de rappeler une partie de leur cavalerie envoyée par eux au-delà de la Meuse, près d'Anvers, chez les Ambivarites; il continua donc sa marche. Mais, lorsqu'il eut posé son camp à douze milles du leur, les mêmes députés revinrent près de lui, et renouvelèrent leurs instances. Voyant qu'ils ne peuvent retarder ses pas, ils se bornent à demander qu'on leur accorde trois jours seulement pour conclure la paix, et que, pendant ce temps, toute hostilité soit suspendue.

César y consent; mais le lendemain, au moment où la cavalerie romaine s'était dispersée sans défiance pour fourrager, les Germains l'attaquent à l'improviste, la surprennent et en massacrent une partie : on perdit dans cette déroute un brave Gaulois nommé Pison; c'était un des principaux chefs de l'Aquitaine, très affectionné aux Romains.

César, alarmé de l'impression produite par cet échec sur l'esprit mobile des Gaulois, et ne voulant pas la laisser s'accroître, se résolut à châtier promptement cette trahison; la vengeance ne fut pas moins perfide que l'offense. Comme il courait avec célérité pour attaquer les ennemis, il voit venir au devant de lui leurs vieillards, leurs chefs, leurs principaux guer-

riers, qui, dans l'espoir de le tromper encore, demandent la paix, et jurent qu'ils ne sont point coupables de l'agression commise à leur insu. César, pensant qu'on ne doit aucune foi ni aucun égard aux parjures, les fait tous envelopper et jeter dans les fers : précipitant ensuite sa course, et ne respectant plus la trêve rompue, il tombe comme la foudre sur le camp des Barbares.

Destruction de cette nation.

Les Germains, surpris, épouvantés, privés de chefs, n'ont point le temps de se préparer à la défense; quelques braves courent aux armes, et périssent au milieu des chariots renversés; le reste fuit : la Meuse et le Rhin engloutissent les uns, les autres sont égorgés par le fer des Romains. Cette nation, composée de quatre cent trente mille personnes, périt tout entière. Les captifs seuls, retenus dans le camp, obtinrent leur grâce; mais, craignant également, s'ils en profitaient, la vengeance des Suèves et celle des Gaulois, ils demandèrent de rester près de César.

Le général romain, après avoir terminé cette guerre en une seule journée, crut nécessaire d'imprimer dans la Germanie la terreur de son nom. Il envoya des députés aux Sicambres, qui habitaient une contrée voisine du Rhin, pour leur déclarer qu'il dévasterait leur pays s'ils

refusaient de lui rendre la cavalerie des Teuctères réfugiée chez eux.

Les Sicambres, qui depuis, sous le nom de Francs, conquirent une si grande renommée, rejetèrent avec hauteur les ordres de César, bravèrent son ressentiment, et lui répondirent qu'ils lui fermeraient l'entrée de la Germanie, comme il interdisait celle de la Gaule aux Germains.

Les Ubiens, loin d'imiter cet exemple, invitaient les Romains à passer le fleuve pour effrayer les Suèves leurs ennemis. César, avec l'habileté, l'audace et l'activité qui l'élevèrent au-dessus des grands capitaines de tous les siècles, ne se laissant arrêter ni par les menaces des Germains, ni par la largeur du Rhin, ni par sa rapidité, construisit, en dix jours, un pont sur ce fleuve, y fit passer son armée, laissa des troupes d'élite pour le garder, mit les Sicambres en fuite, dévasta leur pays, rassura les Ubiens par sa présence, et marcha contre les Suèves.

Ceux-ci, frappés du bruit de ses triomphes, ne voulurent ni le combattre ni se soumettre; mais, laissant entre eux et lui leurs vastes déserts, ils se retirèrent dans le centre de leurs sombres forêts. César alors, satisfait de leur avoir inspiré une crainte salutaire, repassa le

Retraite des Suèves.

Rhin, détruisit le pont qu'il avait construit, et rentra dans les Gaules.

Descente de César en Bretagne.

Tous les ennemis de César avaient toujours cherché et trouvé des secours dans la Grande-Bretagne; le désir d'étendre sa gloire et de porter les armes romaines dans cette île jusque-là inconnue pour eux, le décida à y faire une descente.

Les Bretons, jugeant son dessein par ses préparatifs, lui envoyèrent des ambassadeurs; mais vainement ils lui promirent des ôtages, et lui offrirent de reconnaître la souveraineté de Rome, il persista dans son projet : son orgueil dédaignait une soumission que n'avait point achetée la victoire.

Tandis qu'il réunissait sa flotte dans un port de la Manche, Volusénus, un de ses officiers, et Comius, Gaulois, roi des Atrébates (pays d'Artois), ses alliés, furent chargés par lui de reconnaître le pays. Volusénus n'y put aborder. Les Bretons jetèrent Comius dans les fers.

Au moment où César arriva sur la côte, les Morini (peuples de Terouane en Artois), lui envoyèrent des députés chargés d'excuser leur dernière rebellion. César, qui ne voulait point laisser d'ennemis derrière lui, les accueillit favorablement, et se fortifia de leurs secours. Après avoir réuni quatre-vingts vaisseaux, il

monta sur sa flotte, et livra sa fortune aux vents.

Les Barbares couvraient toutes les hauteurs qui dominent le rivage. Le débarquement fut périlleux, le combat long et sanglant; les Romains, ne pouvant aborder la terre sur leurs navires, se jetèrent dans la mer, et furent forcés de vaincre l'ennemi avant de toucher son rivage. Les Bretons, consternés de cette audace, rendirent la liberté à Comius, et demandèrent la paix.

On négociait, lorsqu'une tempête soudaine détruit une partie de la flotte romaine et endommage le reste; la cavalerie que César attendait est dispersée par les vents, son camp est dépourvu de vivres. Informés de sa détresse, tous les peuples de la Bretagne se concertent, se liguent, s'arment secrètement, marchent couverts des ombres de la nuit, et se cachent le jour dans l'épaisseur des bois.

Tandis que César était occupé à réparer sa flotte, et qu'une partie de sa troupe dispersée cherchait des vivres, il se voit attaqué à l'improviste; une de ses légions fuit en déroute; l'air retentit de cris féroces; les Barbares, en grand nombre, montés sur des chariots légers, inondent la plaine et rompent les rangs qui commençaient à se former.

César, que rien n'étonne, accourt avec trente Soumission des Bretons.

cavaliers gaulois conduits par Comius; il vole partout où le péril se porte, où le danger l'appelle; il rallie ses légions, rétablit le combat, charge à son tour les Bretons, remporte une victoire complète, et force enfin ce peuple épouvanté à se soumettre. Il reçut leurs sermens, leurs ôtages, s'embarqua, rentra dans la Gaule, marcha contre les Morini qui s'étaient de nouveau révoltés pendant son absence, pénétra dans leurs marais, brûla leurs bourgs, détruisit leur population, et établit ensuite en quartiers d'hiver, dans la Belgique, son armée victorieuse.

L'année suivante, César, après avoir pacifié l'Illyrie, rentra dans les Gaules. Insatiable de gloire, le succès de son expédition en Angleterre lui paraissait moins satisfaisant qu'il n'avait voulu le faire croire dans ses relations; c'était une apparition plus qu'une conquête. Décidé à soumettre les Bretons, et instruit par l'expérience, il fit construire six cents vaisseaux plus plats que ceux dont il s'était servi, plus faciles à tirer sur terre, et ordonna de les réunir dans un port nommé Iccius, près de Boulogne, situé à dix lieues des côtes de la Grande-Bretagne.

Révolte parmi les Trévirois.

Tandis qu'on les rassemblait *, ayant appris

* Avant J.-C. 56 ans.

que les peuples de Trèves n'avaient pas voulu envoyer de députés à l'assemblée annuelle des Gaulois, parce qu'ils avaient formé le projet de secouer le joug des Romains, il marcha contre eux avec quatre légions et huit cents chevaux. Il sut en chemin que les Trévirois sollicitaient l'appui des Germains, et les excitaient à passer le Rhin.

Rivalité d'Induciomare et de Cingétorix.

On regardait alors Trèves comme la plus puissante cité des Gaules : deux factions la divisaient; leurs chefs étaient Induciomare et Cingétorix son gendre. Celui-ci soutenait la cause des Romains, l'autre voulait renverser leur autorité. Cingétorix, plus faible que son rival, vint trouver César, et lui dévoila toutes les intrigues de la faction opposée. Induciomare, redoublant alors d'activité pour soulever la nation, arme ses partisans, et cache ses troupes dans la forêt des Ardennes.

Cependant l'approche de l'armée romaine ébranle les esprits, et répand une inquiétude générale. Les grands, et une partie du peuple, effrayés, viennent trouver César, et l'assurent de leur soumission.

Induciomare, se voyant abandonné par la majorité de ses concitoyens, comprime sa haine, dissimule ses projets, renonce à combattre, et pense à se justifier; il vient dans le camp

romain, offre deux cents ôtages et jure la paix. César, qui craignait que ces dissensions ne l'empêchassent de passer en Bretagne, accueillit le rebelle avec une feinte amitié, parut croire à sa bonne foi, rassembla les Trévirois, harangua leur assemblée, entretint chacun d'eux en particulier, et leur persuada de se rallier tous à Cingétorix; par-là il s'assura le repos momentané qu'il désirait; mais il redoubla la haine d'Induciomare, qui, voyant son crédit perdu, résolut dès lors de périr ou de se venger.

César, avec sa célérité ordinaire, partit et arriva dans le port d'Iccius; il s'y fit accompagner de quatre mille cavaliers gaulois, et des principaux chefs de chaque cité, afin d'avoir en eux, pendant son expédition, des garans contre l'esprit remuant de la Gaule.

Parmi ces chefs se trouvait l'Éduen Dumnorix; cet homme ambitieux, certain de la répugnance avec laquelle les Gaulois marchaient à la suite de César dans une expédition périlleuse et contraire à leurs intérêts, crut l'instant favorable pour les porter à la révolte, et pour recouvrer lui-même l'autorité qu'il avait perdue dans son pays. Poussé par ces motifs, il aigrit l'inquiétude et le ressentiment des autres chefs, leur persuade qu'on les embarque

pour les faire égorger impunément loin des rivages de leur patrie ; enfin il les dispose tous au soulèvement : mais César épiait et surveillait toutes ses démarches ; après avoir vainement tenté de le ramener à lui, et apprenant que ces complots allaient éclater, il donne ordre de l'arrêter.

Dumnorix, instruit à temps de son dessein, lui échappe et se sauve, entraînant avec lui toute la cavalerie éduenne ; celle des Romains le poursuit, l'atteint et lui commande de rentrer dans le camp. « Je suis né libre, répond » Dumnorix ; citoyen d'un peuple libre, je res» terai libre ou je mourrai. » A ces mots, le combat s'engage ; Dumnorix périt dans la mêlée, et les Éduens, consternés de sa mort, se soumettent. Mort de Dumnorix.

César alors, ne voyant plus d'obstacle à ses projets, s'embarqua sur sa flotte, et chargea Labiénus de maintenir avec trois légions la tranquillité dans les Gaules. Cette fois les Bretons ne s'opposèrent pas à la descente des Romains : ils ne les attaquèrent qu'à douze milles du rivage ; repoussés avec perte, ils se retirèrent dans une forêt défendue par des retranchemens et des abattis ; mais l'opiniâtre vaillance des Romains les en chassa. Nouvelle descente de César en Bretagne.

Les vents déchaînés vinrent encore cette an-

née au secours de la Bretagne; une tempête furieuse disperse et brise une partie des vaisseaux romains. César, arrêté par ce désastre, revient sur la côte, répare activement sa flotte, fait traîner ses bâtimens à terre et les renferme dans l'enceinte de son camp.

Tout ce pays était, comme la Gaule, divisé en factions, et déchiré par les querelles d'un grand nombre de tribus et de princes, qui se battaient constamment entre eux.

Les Bretons qui ressemblaient le plus aux Gaulois étaient les habitans de la côte méridionale; on les disait Belges d'origine; le reste de l'immense population de cette île passait pour indigène.

Farouches, turbulens, superstitieux, leur vie était encore sauvage; ils avaient pour maisons des huttes, pour villes des bois; ils tiraient leurs subsistances et leurs vêtemens de leurs nombreux troupeaux; la chair des lièvres, des poules, des oies leur était interdite par les prêtres. Les cantons les plus civilisés étaient ceux de Cantorbery ou de Cantium; ils ne se servaient que d'une monnaie grossière de fer ou de cuivre; leurs principaux chefs montaient sur des chariots légers avec lesquels ils s'efforçaient de rompre les rangs ennemis; de là ils s'élançaient dans la mêlée, et remon-

taient sur leurs chars, se montrant toujours aussi prompts à fuir qu'à attaquer.

Défaite et soumission de Cassivélaunus.

Le plus puissant des princes bretons, Cassivélaunus, profitant du moment où César était retenu près de sa flotte, invite les autres princes à suspendre leurs querelles, à sacrifier leurs intérêts privés à l'intérêt commun, et à se réunir contre les Romains; tous l'élisent pour leur chef. A la tête d'une foule immense d'infanterie, de cavalerie et de chars, il se précipite sur l'armée romaine avec plus de furie que d'ordre.

Ces flots tumultueux de guerriers mal armés et demi-nus se brisent contre les rangs serrés et hérissés de fer des légions : César remporte une victoire complète, et poursuit les vaincus au-delà de la Tamise, qu'il passe à gué.

La ligue se sépare; Cassivélaunus seul, avec quatre mille hommes, change ses plans, évite toute bataille, et se borne seulement à harceler l'ennemi de tous côtés. Ce genre de guerre aurait pu devenir funeste à César; mais la discorde, qui dans toutes les contrées du monde seconda la fortune de Rome, ne l'abandonna pas en Bretagne. Un jeune prince des Trinobantes (peuples de Middlesex), détrôné par Cassivélaunus, vint avec ses partisans embrasser la cause de César : sa nation se rangea sous ses

enseignes. Forts de cet appui, les Romains furent dès lors à l'abri des surprises et de la disette; ils pénètrent dans la bourgade où Cassivélaunus résidait ordinairement, et la dévastent. Tandis qu'on ravage son pays, ce chef des Bretons, digne d'un meilleur sort par sa vaillance, s'était mis à la tête d'un grand nombre de guerriers, et, au lieu de défendre ses foyers, avait pris l'audacieux parti de faire attaquer le camp et la flotte des Romains.

La garde qui les défendait repoussa vaillamment les assaillans, et prit leur chef Lugotoric. Cassivélaunus, découragé par cet échec et par l'abandon de ses alliés, demanda la paix, et la dut à l'entremise de Comius, roi des Atrébates (du pays d'Artois); il livra des ôtages et se soumit à un tribut annuel.

Retour de César dans la Gaule. César, satisfait d'avoir vaincu ce prince belliqueux, revint dans la Gaule, tint l'assemblée des états à Amiens (Samarobrive), et, comme la récolte avait été peu abondante, il divisa ses légions et les établit dans divers quartiers sur la frontière. Il plaça Fabius avec une légion chez les Morini, Cicéron chez les Nerviens, Roscius chez les Éduens; Labiénus campa dans le pays des Rémois; Cassius, Plancus et Trébonius furent chargés de maintenir l'ordre dans diverses contrées de la Belgique; enfin Titurius Sabinus

et Cotta conduisirent dans le pays des Éburons (Liége) une légion et cinq cohortes.

Les chefs de ce dernier peuple se nommaient Ambiorix et Catavulcus. Ce dernier inclinait à la paix; mais Ambiorix ne respirait que la guerre; ambitieux, brave, remuant et rusé, il s'était acquis, par son courage, par son adresse, et surtout par sa haine contre Rome, un grand crédit dans les Gaules.

Ambition et puissance d'Ambiorix.

Peu de jours après que Sabinus et Cotta eurent établi leur camp dans cette contrée, ils y virent rentrer en désordre un corps de leur cavalerie; cette troupe, en allant au fourrage, venait d'être chargée par les Éburons qui la poursuivaient vivement; bientôt une foule de Gaulois accourt et donne l'assaut au camp, espérant l'emporter par surprise; cette brusque attaque fut repoussée, et Sabinus fit sortir contre eux la cavalerie espagnole, qui mit les Éburons en fuite.

Sa dissimulation.

Ambiorix, aussi dissimulé qu'audacieux, écrivit aux généraux romains pour désavouer cette agression; deux officiers furent chargés de se rendre près de lui et d'écouter sa justification. Lorsqu'il les vit, il affecta une profonde douleur de cette attaque faite sans son ordre, un grand attachement pour les Romains, et une vive reconnaissance pour César.

« Je ne puis, dit-il, résister à la volonté de ma
» nation, c'est elle qui veut la guerre. Appre-
» nez que toutes les cités de la Gaule se sont
» liguées et courent aux armes; elles ont ap-
» pelé à leur secours les Germains qui vont
» passer le Rhin en foule; on a juré de chasser
» les Romains ou de les exterminer. Comme
» citoyen, je ne puis me séparer de la cause
» commune; mais, comme ami de César, j'ai
» cru devoir lui prouver ma reconnaissance,
» en vous prévenant du péril qui vous menace.
» Conseillez donc de ma part à Sabinus de son-
» ger à sa sûreté et de sortir promptement d'un
» camp isolé qui va être de toutes parts investi;
» le parti le plus prudent pour lui est de se
» rapprocher, sans perdre de temps, de La-
» biénus. »

Un tel avis, malgré sa source, produit une vive impression dans le camp romain : les chefs s'assemblent; on délibère; les avis se partagent. Cotta veut qu'on méprise ces menaces, et qu'on en attende l'effet; Sabinus prétend qu'il serait insensé de s'exposer seuls aux Gaulois, aux Germains, et de laisser détruire successivement les légions séparées, tandis que leur réunion ferait disparaître tout danger et assurerait la victoire. La contestation s'échauffe; tout le camp y prend part; enfin la majorité

des opinions se décide pour Sabinus; Cotta cède.

A la pointe du jour, la légion se met en marche, traverse une forêt, sans ordre, sans précaution, tombe dans une embuscade, et se voit tout à coup entourée d'une foule immense d'ennemis qui occupent toutes les issues de l'étroit vallon dans lequel elle est engagée.

Sabinus, consterné de son imprudence, ne retrouve plus le sang-froid et le courage nécessaires pour la réparer. Cotta, plus ferme, encourage les troupes, les forme en cercle, fait face de tous côtés, et par son exemple redonne de la hardiesse aux plus timides.

Les Gaulois, de leur côté, pour ne point compromettre une victoire certaine, se gardent d'attaquer de vive force cette masse de Romains que le désespoir rend plus redoutables. Ils lui lancent de loin des traits, des javelots, et se retirent dès qu'une cohorte s'avance pour les attaquer. Ainsi de toutes parts la mort vole au milieu des Romains, tandis qu'ils ne peuvent ni attaquer ni fuir pour l'éviter. La plupart des chefs tombent; Cotta lui-même est blessé; la lassitude épuise le courage. Sabinus demande à négocier; Ambiorix l'invite à venir près de lui; il s'y rend suivi des centurions et des tribuns; mais tous sont arrêtés, enveloppés et égorgés. Les Gaulois fondent à grands cris

Sa victoire sur les Romains.

sur les Romains et les enfoncent. Cotta périt; un grand nombre de légionnaires subit le même sort; le reste s'entretue, préférant la mort à la captivité : très peu se dérobèrent à ce désastre par la fuite, et gagnèrent le camp de Labiénus.

Ambiorix, fier de sa victoire, courut soulever les peuples de Hainaut, de Namur, de Saint-Tron, de Bruges, de Louvain, de Tournay et de Gand. Tous, entraînés par lui, marchent à grandes journées, et tentent d'enlever le camp de Cicéron. Leurs assauts, quoique imprévus, sont repoussés. Ambiorix essaie de tromper Cicéron, en lui donnant les mêmes avis qui avaient perdu Sabinus; mais sa ruse échoua contre la prudente fermeté de ce général.

Alors les Gaulois investissent le camp romain, le privent de toutes communications, et lui livrent chaque jour de nouvelles attaques. Cicéron oppose à ce péril un courage digne de Rome et de son nom. Il fallait que le nombre de ses ennemis fût immense, puisqu'en trois heures ils creusèrent, pour envelopper son camp, un retranchement et un fossé qui embrassaient cinq lieues dans leur circuit.

L'activité de la défense égalait celle de l'attaque; les Romains, travaillant, combattant sans relâche, repoussaient les assauts, suppor-

taient la disette, bravaient la fatigue et domptaient le sommeil.

Ambiorix leur propose de se retirer, jurant qu'ils ne seraient point attaqués. Cicéron répond « qu'il n'a point l'habitude d'obéir à un » ennemi; mais que, si les Gaulois veulent mettre bas les armes, il sollicitera leur grâce près » de César. » Cette fierté redouble la fureur des assiégeans; ils lançent de toutes parts sur les tentes romaines des javelots enveloppés de paille enflammée; tout le camp est bientôt incendié.

Arrivée de César à Liége.

Les officiers et les soldats, sans abri, sans vivres, sans espoir de secours, couverts de blessures, épuisés de fatigues, n'étaient plus soutenus que par leur courage. Soudain une lettre attachée à un javelot lancé contre une tour, et qu'on n'avait point aperçue pendant deux jours, leur apprend que César arrive à leur secours, et qu'ils vont être délivrés. Ce salut inespéré était l'ouvrage d'un Gaulois nommé Verticon; l'un de ses esclaves, traversant l'armée gauloise, avait porté un message de Cicéron à César et rapporté la réponse avec le même succès.

César accourait, mais seul : Labiénus, menacé par Inducioomare, n'avait pu quitter son poste; les autres légions se trouvaient trop

éloignées; le péril était imminent; et César, qui savait que, dans les dangers extrêmes, la témérité est prudence, quoiqu'il n'eût que deux légions, osa, suivi de sept mille hommes, chercher et combattre l'immense armée des Gaulois.

Cette armée, instruite de son approche, marche à sa rencontre; elle l'aperçoit resserré dans un camp étroit où la terreur semblait régner; la cavalerie romaine, par les ordres de César, prend la fuite à la vue des Gaulois; les légionnaires paraissent travailler aux retranchemens avec frayeur et en désordre. Ambiorix se croit déjà vainqueur; ses coureurs approchent du camp et promettent la vie aux Romains qui rendront les armes.

Sa victoire sur Ambiorix.

Les Gaulois, sans inquiétude, s'avancent et s'engagent sur un terrain désavantageux. Tout à coup César, avec ses légions, tombe comme la foudre sur cette foule tumultueuse, ne lui laisse point le temps de se ranger en bataille, l'étonne, l'épouvante, la jette en déroute, la poursuit et en fait un affreux carnage. Il arrive ensuite au camp de Cicéron, console sa légion, admire ses travaux, vante la constance des chefs, le courage des soldats : tous, en le revoyant, oublient leurs blessures et leur fatigue.

Pendant ce temps Induciomare se préparait

à combattre Labiénus; mais, lorsqu'il apprit la victoire de César, il se retira. La même nouvelle apaisa la révolte des Armoriques, dont les peuples armés marchaient contre Roscius. Tout était comprimé, mais rien n'était soumis. Partout les Gaulois, indignés du joug, cherchaient les moyens de briser leurs chaînes. Dans toutes les cités on tenait de nuit des assemblées secrètes.

Tout autre que César eût succombé dans cette lutte toujours renaissante de l'indépendance contre la tyrannie. Mais le sort avait réservé à son génie la gloire funeste de détruire l'une après l'autre la liberté de la Gaule et la liberté de Rome. Opposant tour à tour l'audace à la force et la prudence aux ruses, il rassemble les états gaulois, flatte les uns, menace les autres, déconcerte les intrigues en prouvant qu'il les connaît, apaise les craintes par une clémence politique, et parvient à décider la majorité des esprits au repos.

Les Sennonais seuls se révoltèrent contre leur prince Cavarinus, qui devait son autorité à César; après l'avoir dépouillé de son pouvoir, ils s'assemblaient pour le juger et pour le condamner; Cavarinus évita la mort par la fuite. Les députés de Sens, mandés par le général romain, s'efforcèrent vainement de jus- Révolte des Sennonais.

tifier leur conduite. Il voulut qu'on lui livrât tous les sénateurs ; mais son ordre fut méprisé. Le courage des Sennonais retentit dans la Gaule : animées par cet exemple, toutes les cités se préparèrent à l'insurrection. Un aveu échappé à César dans ses Commentaires prouve que ce mouvement général, si dangereux pour lui, arrachait sa secrète estime. « Je ne sais, » dit-il, comment on pourrait s'étonner du » désespoir des Gaulois, en voyant leur nation, » qui l'avait emporté à la guerre sur toutes les » autres, tellement abaissée et si déchue de sa » puissance et de sa renommée, qu'elle se trou- » vait forcée de fléchir sous le joug romain. »

Toutes ces agitations forcèrent César à passer l'hiver entier dans la Gaule. Induciomare et Ambiorix l'employèrent à grossir leur parti et à solliciter le secours des Germains ; mais ils ne purent l'obtenir : la destruction des Teuctères et la défaite d'Arioviste avaient frappé la Germanie de terreur.

Préparatifs d'Induciomare.

Cet abandon ne découragea point Induciomare ; il appela sous ses drapeaux les exilés de chaque contrée, les bannis des diverses cités, les aventuriers de toute la Gaule : son crédit s'étendait avec son audace. Enfin, fort de l'appui des Sennonais, des Carnutes (pays Chartrain), des Nerviens, des Atuatici (peuples

de Namur), il convoque sa nation en armes, et, suivant l'antique usage gaulois, envoie au supplice celui qui arrive le dernier dans cette assemblée. Là, il rappelle la gloire passée, les injures récentes, excite l'indignation générale contre les traîtres qui favorisent les oppresseurs de la Gaule; il annonce l'insurrection des Sennonais et des Carnutes, fait juger et condamner son gendre Cingétorix comme ennemi de la patrie, et propose à ses concitoyens de frapper sans retard un coup hardi, en exterminant les légions de Labiénus, qui seules empêchent leur jonction avec les peuples de Sens et de Chartres.

Le bruit des lances et des boucliers annonce l'approbation générale, et tous, enflammés de la même ardeur que leur chef, marchent avec leur fougue et leur imprudence accoutumées contre les Romains.

Labiénus les attendait; il se renferme dans son camp, défend à chacun d'en sortir, laisse les Gaulois s'approcher sans obstacle, souffre patiemment leurs injures, et n'oppose que le silence à leurs bravades.

Les Gaulois, toujours confians, quoique toujours trompés, se persuadent que la peur l'empêche de combattre; les uns se dispersent dans la campagne, les autres rentrent dans leurs

Sa défaite et sa mort.

tentes, se livrent aux festins ou se laissent aller au sommeil. Tout à coup les trois légions romaines de Labiénus fondent sur eux ; les Gaulois surpris périssent ou fuient sans combattre : la cavalerie romaine les poursuit, s'attache particulièrement à Inducionare, l'atteint, le tue et porte sa tête à Labiénus. Presque toute cette armée fut détruite.

Les Éburons (Liégeois) et les Nerviens, qui accouraient pour la rejoindre, se séparèrent, en apprenant son désastre. Une tranquillité apparente se rétablit ; mais César, prévoyant l'orage qui devait bientôt succéder à ce calme trompeur, consacra l'hiver aux préparatifs nécessaires pour y résister.

La perte du corps de Sabinus fut plus que réparée par de nombreuses levées en Lombardie, et les forces de César s'accrurent encore de trois légions que Pompée lui envoya.

La mort d'Induciomare avait plus irrité qu'abattu les Trévirois; ils confièrent à l'un de ses parens l'autorité suprême. Les Séquaniens entrèrent dans leur parti ; Ambiorix leur assura le secours des Éburons, et les Germains commencèrent à s'agiter.

César n'attendit point que cette ligue prît plus de consistance ; avant la fin de l'hiver, il partit avec quatre légions, parut au milieu des

Nerviens qu'il comprima, et convoqua l'assemblée annuelle des Gaulois. Les Sennonais, les Carnutes et les Trévirois refusèrent de s'y rendre; ils se déclarèrent ainsi en révolte ouverte.

César transféra les états à Paris, et, tandis qu'ils délibéraient sur les affaires intérieures, il marcha contre les Sennonais. Ces peuples effrayés se soumirent sans combattre, donnèrent cent ôtages, et rendirent l'autorité à leur prince Cavarinus qu'ils avaient banni. Les Carnutes imitèrent leur faiblesse. **Soumission des Sennonais.**

César, revenu à Paris, obtint une forte levée de cavalerie. Cavarinus reçut l'ordre de le suivre avec celle des Sennonais, afin d'avoir en eux une garantie de la tranquillité de leur nation.

Les Ménapiens n'avaient jamais voulu de bonne foi se soumettre, et, ne pouvant vaincre leurs tyrans, ils les fuyaient. Leurs marais, leurs forêts profondes n'arrêtèrent point César; il pénétra dans leur pays, brûla leurs bourgades, et ne leur accorda la paix qu'après avoir exigé d'eux le serment de ne donner aucun secours à Ambiorix. Comius, roi des Atrébates, fut chargé de l'exécution du traité.

Dans le même temps Labiénus se trouvait en présence des Trévirois. Une rivière profonde séparait les deux armées. Le général romain, **Défaite des Trévirois.**

voulant engager l'ennemi à la passer, répand la nouvelle de sa retraite; pendant la nuit, il lève à grand bruit son camp. Les Gaulois, impatiens, tombent dans le piége, et franchissent la rivière. Labiénus continue lentement sa marche; on le poursuit avec ardeur : il envoie ses bagages sur une hauteur; enfin, parvenu au champ de bataille qu'il avait habilement choisi, il s'arrête, range ses légions, leur montre les ennemis engagés sur un terrain désavantageux où leur perte est certaine, et donne le signal du combat.

Trèves se soumet. Les Trévirois, qui croyaient poursuivre des fuyards, n'opposent aux Romains qu'une foule en désordre; ils sont vaincus et taillés en pièces. Le parti d'Induciomare prend la fuite; Trèves est soumise, et Cingétorix redevient le chef de sa nation, qu'il avait lâchement sacrifiée aux Romains.

Quelques tribus germaines s'étaient montrées dans le camp des Trévirois; pour les punir, César passa de nouveau le Rhin. Les Ubiens désarmèrent son ressentiment par leur soumission; les Suèves seuls ne lui envoyèrent aucune députation; ils le bravèrent, sans oser le combattre, et se retirèrent au fond des forêts du Hartz (Bacuis), qui les séparaient des Chérusques (peuples de Lunébourg).

La Gaule n'était point assez tranquille pour que César pût s'en éloigner sans se compromettre ; satisfait d'avoir forcé à la retraite les Suèves, dont le nom était l'effroi des Germains, il repassa le Rhin, détruisit une partie de son pont, et plaça sur celle qu'il conservait une tour à quatre étages, confiée à la garde de douze cohortes d'élite.

Les Éburons et leur chef Ambiorix, le plus constant ennemi des Romains, restaient seuls alors sous les armes, sans espoir de résister ni d'obtenir la paix ; tous leurs alliés étaient épouvantés ou vaincus. La cavalerie de César fut envoyée en diligence pour surprendre ce chef audacieux, dont l'activité faisait sans cesse renaître la guerre. Tous les Éburons se dispersèrent. Ambiorix, investi dans une maison qui, selon l'usage du pays, était entourée d'un bois épais, échappa aux Romains par la fuite : on ne prit que ses chevaux, ses armes et ses bagages. Son collègue Cotivultus, cassé de vieillesse, trouva un autre moyen de se dérober à la captivité ; il s'empoisonna et mourut libre.

Fuite des Éburons et d'Ambiorix leur chef.

César, ne voulant point exposer ses troupes, en les disséminant pour achever la destruction des Éburons dispersés dans les bois, se servit des Gaulois eux-mêmes pour consommer la

Irruption des Sicambres.

ruine de la Gaule. Il invita tous les peuples voisins à piller le pays des Éburons, à en massacrer les habitans et à s'emparer de leurs terres. L'avidité obéit promptement à cet ordre tyrannique : de toutes parts on accourut pour exterminer et dépouiller les vaincus : mais un peuple germain, celui des Sicambres, attiré par la soif du pillage, profita de cette circonstance pour s'enrichir par ce brigandage, et passa le Rhin. Cette irruption soudaine exposa bientôt les Romains à un péril imminent, léger châtiment de leur cruauté.

César croyait son repos attaché à la perte d'Ambiorix : il se détermina donc à poursuivre lui-même ce fugitif qui s'était retiré dans la forêt des Ardennes ; il enferma d'abord ses bagages et le trésor de l'armée dans une forteresse élevée, située au centre du pays des Éburons, et appelée Tongres (Atuatuca) ; il en confia la garde à un corps de troupes peu nombreux, commandé par Cicéron, défendit expressément à ce général de laisser sortir personne de son camp, en l'assurant qu'il le rejoindrait sous huit jours, et partit, emmenant trois légions avec lui. Labiénus, avec les autres légions, fut envoyé sur les côtes de l'Océan.

Tandis que, pendant l'absence de César, les Gaulois et les Germains dévastaient le pays des

Éburons, pourchassaient, outrageaient et massacraient sans pitié ce peuple infortuné, un Éburon, captif, conçoit le dessein de tourner la fureur de ses ennemis contre eux-mêmes. Il paraît au milieu du conseil des Sicambres, ses nouveaux maîtres. « Comment, leur dit-il, » épuisez-vous vos forces pour accabler des » malheureux, et pour leur enlever le peu » qui leur reste, lorsque vous pouvez, par un » coup hardi, acquérir facilement des richesses » immenses? Les bagages de l'armée romaine, » leur caisse militaire, les dépouilles de la » Gaule, les trésors de César sont à Tongres, » gardés par si peu de cohortes qu'elles ne suf- » firaient pas pour garnir les remparts de leur » vaste camp; ils vous appartiennent, si votre » audace saisit la proie que la fortune vous » présente. »

Les Sicambres (peuples de Westphalie), animés à la fois de l'ardeur du pillage et de la haine contre Rome, profitent, sans tarder, de cet avis, et marchent contre la forteresse. Cicéron, loin de prévoir le danger qui le menaçait, se livrait à une fausse sécurité; au mépris de l'ordre de César, il s'affaiblit encore en envoyant, hors du camp, cinq cohortes, pour couper du bois. Soudain les Barbares paraissent et l'investissent. Les Romains, surpris et trop peu nombreux, ne

Leurs premiers succès.

peuvent défendre que les portes du camp; partout ailleurs l'attaque de l'ennemi n'est arrêtée que par la profondeur des fossés et par la hauteur des remparts.

Un faux bruit de la défaite et de la mort de César dans les Ardennes se répand et redouble la terreur des Romains; dans leur trouble, ils laissent une des portes sans défense : les Sicambres y pénètrent.

Mort courageuse de Baculus.

Tout semblait perdu : un guerrier romain, Baculus, fameux par sa vaillance, était resté, près de là, malade dans sa tente; il aperçoit les Germains, se lève, saisit ses armes, se précipite vers les Barbares; nouveau Coclès, seul il les arrête, les combat et tombe blessé : mais ses compagnons, attirés par ses cris, accourent; les assaillans, chargés à leur tour, sont repoussés et jetés au bas des remparts.

Cependant les Romains, attaqués de toutes parts, accablés par le nombre et couverts de blessures, n'opposaient plus à l'ennemi que le courage du désespoir; dans ce moment les cohortes envoyées au fourrage reviennent : les Germains alors tournent leurs efforts contre elles, et laissent quelque trêve aux assiégés. Parmi ces cohortes romaines, celles qui venaient d'être levées nouvellement se retirent sur une hauteur, y sont enveloppées, et, mal-

gré leur opiniâtre résistance, périssent tout entières sous le fer ennemi ; les autres cohortes, composées de vétérans, échappent au danger par leur audace, chargent les Sicambres, les enfoncent, traversent leurs masses, et rentrent glorieusement dans la forteresse.

Ce renfort fait renaître l'espoir et le courage dans le camp. Les Sicambres, revenant à l'assaut, trouvent de tous côtés les remparts bordés de guerriers intrépides; ils renoncent à l'espoir d'escalader des murs ainsi défendus, et se retirent. Retraite des Sicambres.

Le péril, quoique éloigné, restait encore présent aux yeux des Romains; de sorte qu'ils eurent quelque peine à croire Volusénus qui vint leur annoncer le retour des légions.

César*, à son arrivée, reprocha sévèrement à Cicéron d'avoir compromis le salut de l'armée par sa désobéissance; il employa encore quelque temps à consommer la destruction des Éburons et à poursuivre leur chef de retraite en retraite. Mais Ambiorix, suivi seulement de quatre cavaliers, trouva le moyen d'échapper à sa haine. Désespérant de l'atteindre, César ramena son armée à Reims et y tint les états *. Fuite d'Ambiorix.

Dans cette assemblée, les principaux rebel-

* Avant J.-C. 53 ans.

les de la cité des Sennonais furent condamnés à l'exil, et Accon, leur chef, à la mort. En ces temps de désastre et d'oppression pour les Gaulois, la trahison conduisait aux honneurs et l'amour de la patrie au supplice.

Départ de César pour la Lombardie.

Tout étant ainsi tranquille ou du moins comprimé, les troupes reprirent leurs quartiers d'hiver, et César partit pour la Lombardie.

Ce fut à cette époque que la mort de Clodius, tribun du peuple, excita dans Rome d'assez grands troubles pour faire craindre la guerre civile. Le sénat donna l'ordre à la jeunesse de s'armer; et de son côté César, protecteur de la faction populaire, fit pour la défendre de nombreuses levées dans la Cisalpine.

Le bruit de ces dissensions, s'étendant au-delà des Alpes, réveille les espérances de la Gaule opprimée; la honte du joug s'aigrit, l'impatience de le rompre s'accroît: de toutes parts les guerriers, frémissant de courroux, les druïdes, brûlant du désir de recouvrer leur puissance, les chefs des cités, indignés de leur humiliation, se donnent la nuit des rendez-vous secrets au fond des bois. Là ils déplorent leur éclat passé, leur grandeur déchue et leur malheur présent.

L'espoir de se relever, l'ardeur pour les combats brillent dans leurs regards; mais un reste

de terreur comprime cette audace. Si, d'un côté, la gloire et la fortune sourient au téméraire qui osera le premier, en bravant la mort, lever l'étendard de la révolte, venger le massacre de Vannes, la destruction des Éburons (Liégeois), le supplice honteux du prince Accon, et briser les fers de la patrie, de l'autre la vengeance des Romains l'attend. Le souvenir de deux cent mille Helvétiens immolés, de l'armée germaine engloutie dans les flots, de trois cent mille Teuctères égorgés, de la nation des Éburons détruite, de tant de champs ravagés, de tant de villes incendiées, glace les courages les plus intrépides.

Tous sont agités par les mêmes ressentimens, retenus par les mêmes craintes; tous ne respirent que la guerre, et aucun n'ose la déclarer.

Enfin, à la voix du chef des druides, les Carnutes, plus prompts dans leur décision que tous les autres Gaulois, se lèvent et annoncent qu'ils vont courir aux armes, préférant la mort, dans les combats, à la honte de vivre sans recouvrer l'héritage de leurs ancêtres, la gloire et la liberté.

Leur exemple chasse toute idée de péril, et tous les autres chefs jurent de les imiter. On se donne réciproquement des ôtages; on se lie par des sermens redoutables. Toujours fidèles à leur

promesse, Cotuatus et Conétodunus, chefs des Carnutes, arment leurs peuples et font massacrer tous les Romains qui se trouvaient dans Orléans (Genabum). Cet événement, selon la coutume des Gaulois, fut annoncé à grands cris de bourgade en bourgade, et circula avec une telle rapidité, qu'on apprit le soir en Auvergne ce qui s'était passé le matin dans Orléans.

Origine de Vercingétorix. L'Auvergne voyait alors briller parmi ses guerriers un jeune Gaulois, illustre par sa naissance, par son crédit, par sa bravoure et par son génie : il se nommait Vercingétorix ; son père Celtillus, autrefois revêtu du commandement des troupes dans toute la Gaule celtique, avait été assassiné par ses concitoyens qui le soupçonnaient d'aspirer à la royauté. Un parti nombreux, brûlant de le venger, entourait encore l'héritier de sa fortune et de son ambition.

Son exil. Dès qu'on apprit en Auvergne le soulèvement des peuples de Chartres, Vercingétorix, résistant aux larmes de sa famille et bravant l'opposition d'une noblesse qui redoutait le courroux des Romains, appela ses amis aux armes ; mais ses premiers efforts furent sans succès. Les meurtriers de son père, les chefs de sa cité soulevèrent contre lui la multitude, et le chassèrent de Clermont (Gergovie).

L'espérance et la gloire suivirent le banni

dans son exil. Soutenu par des amis fidèles, il vit accourir sous ses enseignes tous les Gaulois chez lesquels l'esclavage n'avait point éteint l'amour de la guerre et de la liberté. Son parti s'accrut encore de tous les hommes aventureux que la pauvreté aiguillonnait, et qui se voyaient poursuivis par leurs créanciers ou par les lois. Enfin ses forces s'augmentaient tellement que bientôt il rentra vainqueur dans Clermont, ranima les courages par son audace, réveilla l'espérance par ses promesses, et rassura les plus timides par sa fermeté. D'un consentement unanime, il se vit proclamé roi par tout son peuple.

Son retour.

Son élévation au trône.

D'après ses ordres, des messagers rapides parcoururent la Touraine, l'Anjou, le Limousin, le Quercy, les cités de Sens, de Paris, de Poitiers. Tous ces peuples, ralliés à sa voix, le proclamèrent général; car, dans les temps de crise, la peur fait taire l'envie et la contraint de se soumettre au talent.

Ses préparatifs hostiles.

Vercingétorix se fait livrer des ôtages, des armes, des chevaux; il ordonne des levées de troupes, fixe l'époque de leur réunion, aiguillonne l'ardeur des audacieux par son activité, et décide les faibles par sa vigueur. La mort punit les factieux, la mutilation châtie les lâches et offre en eux un exemple qui force la poltronnerie au courage.

Une partie de son armée entra dans le Rouergue ; une autre soumit le Berri, dont les peuples demandèrent en vain du secours aux Éduens ; enfin partout l'incertitude cède à son zèle, l'indiscipline à son autorité, et Rome apprend que César va trouver dans la Gaule un rival digne de lui.

La nouvelle de cette révolution plaça le général romain dans une position si difficile et si périlleuse, qu'elle aurait déconcerté ou perdu tout autre que lui. Ses légions, en quartiers d'hiver dans le nord de la Gaule, se voyaient séparées de lui sans aucun moyen de communication. Tout le centre de cette vaste contrée était en armes ; les peuples des côtes prenaient part à la révolte ; dans le midi même, les cités de l'Agénois et du Gévaudan suivaient l'étendard de l'insurrection. Lutérius, lieutenant de Vercingétorix, menaçait déjà la province romaine, et la neige qui obstruait les vallées des Cévennes semblait élever une barrière impénétrable entre le Vivarais et l'Auvergne.

Si César perdait du temps, son armée courait risque d'être écrasée dans la Belgique ; s'il cherchait à la rejoindre, il s'exposait à une défaite presque certaine, à la mort ou à la captivité. Son génie, considérant sans effroi ces

dangers et ces obstacles, ne les mesura que pour braver les uns et pour franchir les autres.

Il envoie ses nouvelles légions en Vivarais, court à Narbonne, rassure cette province en y plaçant des garnisons, et, certain que la route la plus périlleuse devient la plus sûre parce qu'elle est la moins prévue, il traverse les Cévennes et paraît à l'improviste en Auvergne.

Prise d'Orléans.

Son arrivée y répand la terreur : Vercingétorix accourt pour défendre son pays. César, trop faible pour le combattre, confie ses troupes à Brutus, lui ordonne de se tenir sur la défensive, vole à Vienne en Dauphiné, y trouve sa cavalerie, traverse avec elle le pays des Éduens, rejoint, sur la Loire, deux de ses légions, réunit à lui celles de la Belgique, marche sur Sens, s'en empare ainsi que de Château-Landon, et arrive devant les remparts d'Orléans avec une telle rapidité qu'il devance les secours que cette ville attendait. Il y entre de vive force, la brûle, la rase, parce que la première elle s'était armée contre lui; de là il pénètre dans le Berri et assiége une ville nommée Noviodunum.

Vercingétorix, pendant ce temps, s'efforçait de soumettre le Bourbonnais, pays des Boïens, qui seuls étaient restés les alliés des Romains; mais tout à coup, instruit de la marche de César

et de la rapidité de ses progrès, il court à sa rencontre.

Noviodunum capitulait; à la vue des étendards de Vercingétorix, elle reprend l'espérance et rompt toute négociation. Sous ses remparts, les deux armées se livrent un combat de cavalerie, qui d'abord tourne à l'avantage des Gaulois; mais, après une longue mêlée, six cents cavaliers germains, auxiliaires dans l'armée de César, changent la fortune par leur impétuosité, mettent en fuite la cavalerie de Vercingétorix, et le forcent lui-même à la retraite. La ville abandonnée se rend et livre au vainqueur les chefs qui l'ont excitée à la révolte.

Siége de Bourges.

César, non moins habile pour profiter de la victoire que prompt à la remporter, poursuit ses avantages, investit Bourges (Avaricum), et en forme le siége.

Tout avait ainsi changé de face en peu de jours : les forces romaines séparées s'étaient réunies, et César, qu'on croyait surprendre dans la province même, se trouvait déjà victorieux au milieu de la Gaule étonnée.

Vercingétorix comprit alors que cette nouvelle situation exigeait un nouveau plan; il rassembla les chefs des cités, leur proposa d'éviter les batailles décisives, et ordonna de

harceler l'ennemi de tous côtés. « Les Romains » ont pour eux, dit-il, l'union, la science, la » discipline, la supériorité de leur armure; » épuisons leur courage par une guerre de » détail; minons leurs forces par de fréquens, » de légers combats, et surtout par la privation » des subsistances. Détruisons tous nos four- » rages; enlevons tous nos grains; rasons nos » villages; incendions nous-mêmes nos villes. » Tout sacrifice est préférable à l'esclavage. »

Ce conseil violent ne rencontra pas d'oppo-sans; le désespoir obéit à la fureur; le feu dévora les champs et les villages; vingt grandes villes furent livrées aux flammes, et César, que les précipices et les neiges n'avaient pu retarder, se vit tout à coup investi de feux et isolé au milieu d'un vaste incendie.

Ce dévouement généreux pouvait sauver la Gaule : mais les peuples du Berri la perdirent, en refusant de sacrifier Bourges (Avaricum) leur capitale. En vain Vercingétorix ordonne sa destruction; les citoyens, les guerriers se prosternent à ses genoux, et, les larmes aux yeux, le conjurent d'épargner l'appui, l'ornement, la plus belle ville de la Gaule; les chefs lui représentent que la position de Bourges rend sa défense facile, qu'elle est entourée d'une rivière profonde et d'un marais impra-

ticable qui ne laissent à l'ennemi pour s'en approcher qu'un défilé étroit et périlleux.

Dans le camp de César on obéissait; dans celui de Vercingétorix on délibérait; cette différence entre deux grands capitaines fit la fortune de l'un et le malheur de l'autre. Vercingétorix, forcé de céder, plaça dans la ville dix mille hommes d'élite; avec le reste de son armée il se cacha dans un bois; de là, surveillant tous les mouvemens de César, il tombait sur ses détachemens, et exterminait toutes les troupes qui se hasardaient loin du camp pour chercher des subsistances.

Disette de l'armée romaine. Bientôt l'armée romaine se vit en proie à la plus affreuse disette. De ses deux alliés, les Boïens (peuples du Bourbonnais), malgré leur pauvreté, furent les seuls qui lui envoyèrent des vivres; les Éduens, au contraire, riches en grains et en troupeaux, ne lui donnèrent que des promesses.

César, admirant la constance héroïque de ses légions, et touché de leurs souffrances, se décide enfin à céder au sort et à son rival; il propose à ses soldats de lever le siége et de se retirer. Pour la première fois, la fierté romaine surpasse la sienne. Ces guerriers ne demandent plus à vivre, mais à combattre; le courage fait supporter la faim, et ranime la faiblesse; les

travaux redoublent d'activité, les machines se mettent en mouvement, et les tours s'approchent des remparts.

Cependant la trahison d'un Gaulois découvre à César une embuscade dans laquelle les ennemis voulaient faire tomber sa cavalerie; il y marche avec quelques légions, taille en pièces le corps qui s'y trouvait, et le poursuit jusqu'au pied du camp de Vercingétorix, qui s'était posté sur une hauteur inexpugnable, entourée d'un vaste marais.

César, par ses manœuvres, par les défis injurieux de ses soldats, tente vainement d'attirer le général gaulois hors d'une position qu'il ne peut forcer. Vercingétorix s'y tient tranquillement renfermé, et oblige ainsi par sa patience les Romains à la retraite.

Les Gaulois, turbulens, indisciplinés, méfians, loin d'apprécier la prudente habileté de leur chef, accusent sa sagesse de trahison. Ils se rassemblent en tumulte, lui reprochent son inaction dans un instant où il pouvait écraser les Romains; tous enfin se montrent prêts à le condamner comme un lâche qui voulait, en sauvant César, obtenir le sceptre de sa main.

« Ma conduite plus que mes paroles, leur » dit Vercingétorix, me lavera et vous fera » rougir de vos honteux soupçons. Je ne vous

Réponse de Vercingétorix aux reproches des Gaulois.

» ai fait changer de camp que pour assurer
» vos fourrages et pour les enlever aux Ro-
» mains, dont je m'approchais sans péril, en
» vous faisant occuper un poste inattaquable.
» Je ne me suis laissé ébranler ni par les bra-
» vades de l'ennemi, ni par les clameurs des
» séditieux, qui ne demandent à grands cris le
» combat que pour être délivrés plus tôt des fa-
» tigues de la guerre. Quel est le fondement de
» vos reproches? Les Romains sont venus vous
» menacer; eh bien! ce n'est pas nous; ce sont
» eux qui se sont retirés. Planant sur eux du
» haut de votre colline, vous avez pu contem-
» pler leur faiblesse et jouir de leur fuite. Je
» n'attends point d'une lâche trahison le pou-
» voir que je devrai bientôt à une victoire cer-
» taine. Cependant, si vous croyez que je m'oc-
» cupe plus de ma grandeur que de votre sa-
» lut, je dépose à l'instant devant vous mon
» autorité. Mais peut-être croyez-vous que je
» me laisse éblouir par des espérances trom-
» peuses. Eh bien! écoutez donc les Romains
» eux-mêmes; vous connaîtrez par eux la vé-
» rité. »

Alors il fait paraître quelques prisonniers dont la peur dictait le langage; ceux-ci déclarent « qu'ils sont légionnaires, que la disette » les a chassés du camp, que la faim les avait

» déterminés à braver la captivité, que l'armée » romaine épuisée ne peut plus résister au besoin, à la fatigue, et que César a promis de » lever le siége, si la ville ne capitulait pas » avant trois jours. »

« Voilà pourtant, reprit Vercingétorix, ce » que vous me devez! et c'est moi que vous » accusez de trahison! moi qui vous donne la » victoire sans l'acheter de votre sang! moi » dont l'adroite prudence vous sauve et ne » laisse aucun espoir de salut à vos ennemis! »

A ces paroles, l'inconstante multitude répond par de vives acclamations et par un grand cliquetis d'armes; l'amour succède à la haine, l'enthousiasme à la fureur; tous s'écrient que « Vercingétorix est le plus grand des capitaines, qu'on serait coupable en doutant de sa » foi, et qu'il faut se livrer à son génie. »

Le général gaulois fit entrer un nouveau renfort dans la ville. Ce siége fut également mémorable par le courage des assaillans et par la vaillance, l'opiniâtreté et les ruses des assiégés. Les détails qu'on trouve dans le récit de César prouvent que les Gaulois possédaient alors une industrie inconnue aux peuples barbares.

Lutte mémorable des deux armées.

« Leurs murs, dit-il, étaient ainsi construits: » ils plaçaient deux grosses poutres en long à » deux pieds de distance l'une de l'autre, et les

» liaient par des traverses : leurs vides remplis » de terre étaient revêtus en dehors de grosses » pierres qui séparaient cette première couche » des autres qu'on élevait sur elles, et qu'on » multipliait suivant la hauteur qu'on voulait » donner à la muraille; cette construction en » échiquier était aussi solide contre les ma- » chines de guerre qu'agréable à la vue. La » richesse de la Gaule en mines de fer donnait » aux Gaulois dans leurs siéges l'avantage de » trouver un grand nombre de mineurs expé- » rimentés, qui détruisaient les terrasses et » renversaient les tours élevées par les légions. » Leurs remparts étaient garnis de cordes et de » crochets qui arrêtaient et faisaient tomber » les machines romaines; enfin ils couvraient » d'un cuir frais les tours de leurs retranche- » mens, et les mettaient ainsi à l'abri du feu. »

Malgré tous ces obstacles, les assiégeans é- taient parvenus à élever près des remparts une terrasse haute de quatre-vingts pieds et large de trois cent trente. Elle devint l'objet d'un combat que les deux armées se livrèrent pen- dant deux jours avec acharnement pour l'atta- quer et pour la défendre.

Un trait raconté par César suffit pour pein- dre l'intrépidité gauloise : « Un guerrier de la » ville, dit-il, debout sur la muraille, jetait

» contre la terrasse des bois enflammés et des
» boules de suif qu'on lui passait de main en
» main ; bientôt les traits lancés par une ba-
» liste romaine le percent et le renversent ; un
» autre prend sa place, éprouve le même sort,
» et jusqu'à la fin du jour ce poste périlleux
» fut ainsi successivement vidé et rempli sans
» relâche. »

Prise de Bourges.

Après des efforts inutiles, les Gaulois se retirent sans avoir pu détruire la terrasse qui domine leurs murs : leur ruine est certaine ; tout ce qui porte les armes veut abandonner la ville. Les femmes, les vieillards, les enfans, tous en pleurs, se jettent à leurs genoux, arrêtent leurs pas et les conjurent de les défendre. Ils reviennent sur les remparts ; l'assaut se prépare. Dans ce désordre, César aperçoit une partie des murailles mal gardée ; il y court et la franchit ; les légions le suivent en foule ; encore furieuses du massacre d'Orléans, elles n'épargnèrent ni le sexe ni l'âge ; l'infanterie tua les uns dans la ville ; au dehors la cavalerie égorgea les autres ; cette journée fit disparaître une population de quarante mille âmes.

Discours de Vercingétorix à ses soldats.

Huit cents Gaulois seuls s'échappèrent ; Vercingétorix, craignant l'impression produite par leur arrivée soudaine dans son camp, les y fit entrer successivement et de nuit : rassemblant

ensuite son armée, dont le silence annonçait la consternation : « Pourquoi, dit-il, vous dé-
» courager pour un échec dû non à la vail-
» lance, mais à l'artifice des Romains plus ri-
» ches que nous en machines de guerre et plus
» expérimentés dans l'art des siéges? Lorsqu'on
» se décide à la guerre, il serait insensé de
» compter sur une fortune toujours favorable;
» il faut profiter des succès et supporter les
» revers. Je ne voulais point qu'on défendît
» Bourges; vous avez vu, vous avez bravé,
» vous avez vaincu vous-mêmes ma résistance.
» L'obstination des habitans de la ville, et
» votre pitié pour eux, sont les seules causes
» de votre malheur. Au reste, je l'effacerai
» promptement par de brillans succès. Les
» peuples qui n'avaient pas encore pris de parti
» vont embrasser notre cause. J'ai l'espoir fondé
» de rassembler sous nos étendards les guer-
» riers de toutes les Gaules. Le monde entier
» ne saurait résister à leurs forces réunies.
» Jusque-là, ce que je veux justement obtenir
» de vous, c'est d'imiter la tactique de vos en-
» nemis pour les vaincre, d'observer la disci-
» pline, d'obéir sans murmure, de ne com-
» battre qu'au signal, de vous mettre à l'abri
» de toute attaque imprévue, en fortifiant vos
» camps comme les Romains. »

Dans le malheur, la fermeté commande l'admiration, et l'affection générale redoubla pour un chef qui, loin d'être découragé au milieu d'un tel revers, prédisait encore la victoire.

Rarement l'autorité des généraux survit à leur défaite; mais celle de Bourges accrut le pouvoir du général gaulois, et ce désastre, prédit par lui, raffermit la confiance qu'il inspirait; aussi, pour la première fois, on vit les Gaulois dociles marcher avec ordre, obéir avec patience, travailler sans murmure, et défendre leur camp par des fossés et par des tours.

Les envoyés de Vercingétorix parcoururent de nouveau les cités pour échauffer leur zèle, et pour les exciter à la vengeance. Éloquence, adresse, reproches, amitié, présens, promesses, rien ne fut négligé par lui; il rassembla un grand nombre d'archers, se fit fournir des armes, et pressa partout avec succès les levées.

L'armée romaine avait, dans Bourges, retrouvé l'abondance; et, après tant de fatigues, elle se livra quelques jours au repos.

Sur ces entrefaites, César apprit que la lutte opiniâtre de deux factions divisait les Éduens ses alliés : le sujet de leur querelle était le choix d'un premier magistrat, d'un vergobrète. Cotus, dont le frère venait d'occuper cette charge, et Convictolanus, citoyen opulent et

Élection de Convictolanus confirmée par César.

d'une naissance illustre, y prétendaient tous deux; enfin les partis qui les avaient choisis se montraient décidés à soutenir chacun leur élection par les armes.

César crut nécessaire d'apaiser ces troubles funestes; on se soumit à son arbitrage; et comme les lois défendaient aux magistrats éduens de sortir de leur pays, il quitta momentanément son armée, se rendit dans une de leurs villes, y manda leur sénat, les chefs de leur nation; et, après avoir entendu les deux prétendans, confirma l'élection de Convictolanus. Il annula celle de son rival, parce qu'elle n'avait pas été faite dans les formes légales.

Les Éduens lui donnèrent toute leur cavalerie et dix mille hommes de pied; César chargea ceux-ci de former une longue chaîne de postes, et de protéger ses convois. Labiénus reçut l'ordre de marcher dans le pays des Sennonais, et de s'emparer de Lutèce, capitale des Parisiens. Enfin, revenu à son armée, César s'approcha des bords de l'Allier, dans le dessein d'assiéger Gergovie. Il trouva les ponts de cette rivière rompus, et Vercingétorix campé sur l'autre bord pour lui en disputer le passage.

César trompa l'ennemi par ses manœuvres;

et, tandis qu'il l'occupait sur un point par le déploiement de la plus grande partie de ses troupes, il passa le fleuve avec deux légions, le reste le suivit; et, peu de jours après, il investit Gergovie; l'armée gauloise campa près de là, sur une montagne, pour protéger la ville.

Les deux armées se disputèrent avec acharnement une colline située au bas de la montagne, et se livrèrent pour la prendre des combats fréquents, dont les succès furent balancés; enfin, dans une attaque de nuit, les Romains s'en emparèrent et y établirent deux légions.

Pendant ce temps, une révolte imprévue jeta César dans de nouveaux périls. Convictolanus, qui lui devait sa dignité, plus sensible à la voix de la patrie qu'à celle de la reconnaissance, s'efforça d'entraîner le sénat des Éduens dans le parti des libérateurs de la Gaule. « Nous » sommes libres, disait-il, et faits pour commander; cependant nous servons, nous obéissons, et notre peuple est le seul qui suspende » encore les triomphes des défenseurs de la » Gaule : tous les autres combattent avec eux, » ou n'attendent que notre signal pour se déclarer. Sans nous, les Romains ne trouveraient plus d'asile dans notre patrie. Les prétendus bienfaits de César me touchent peu; » il ne fait que confirmer avec justice un choix

Révolte des Éduens excitée par Convictolanus.

» légal, et je ne dois mon élévation qu'au vœu » libre de mes concitoyens. D'ailleurs, de quel » droit les Romains seraient-ils plutôt juges de » nos lois, que nous des leurs? C'est une pré- » tention qui m'irrite et que nous ne devons » plus supporter. »

Ce discours fit murmurer les vieillards prudens et craintifs; mais la jeunesse bouillante des Éduens y applaudit, et dès lors les chefs convinrent d'employer la ruse pour échauffer l'esprit du peuple et pour l'entraîner à l'insurrection.

L'un d'eux, Litavicus, commandait les dix mille hommes qui devaient rejoindre les Romains; à trente milles de Gergovie, il les arrête : « Compagnons, s'écrie-t-il, où courons- » nous? Les piéges nous entourent; la mort » nous attend : toute notre cavalerie, les prin- » ces de notre cité, Époridorix et Viridomare, » sous de vains prétextes, ont été jetés dans » les fers, et envoyés au supplice par César. » N'exigez pas plus de détails de ce désastre : » mes frères, mes parens sont égorgés; la dou- » leur ne me laisse pas la liberté de vous en » dire davantage; quelques victimes échappées » aux massacres vont offrir à vos yeux ce ta- » bleau sanglant que je n'ai pas la force de » tracer. »

Alors des hommes, gagnés et instruits par Litavicus, paraissent, confirment son récit, racontent le prétendu carnage des Éduens soupçonnés d'intelligence avec Vercingétorix, et semblent frémir encore des dangers qu'ils ont, disent-ils, courus, en se dérobant à la mort par la fuite.

L'armée, furieuse, demande à grands cris qu'on lui indique ce qu'elle doit faire pour se venger. « Comment pouvez-vous le demander? » répond le général; nous n'avons d'autre parti » à prendre que de nous joindre aux Arver- » niens (Auvergnats). Après un tel crime, » notre perte est sans doute jurée; il ne nous » reste d'espoir que dans notre courage; ven- » geons la mort de nos familles, et massacrons » leurs meurtriers. »

Soudain, montrant à leurs regards le convoi qu'ils escortaient, il donne ordre de l'attaquer, le disperse, le pille et passe au fil de l'épée tous les Romains qui s'y trouvaient.

La même fable, répétée par ses dépêches dans le pays des Éduens, s'y répand, s'y propage; l'indignation s'enflamme; on court aux armes; partout on poursuit les Romains, et le tribun militaire Aristius est forcé, en combattant, de sortir de Châlons (Cabillonum), dont la garde lui était confiée.

Soumission des Éduens.

Cependant César, instruit de cet événement par la bouche même des deux chefs, Époridorix et Viridomare, qui se trouvaient près de lui avec la cavalerie éduenne, voit d'un coup d'œil le danger qui le menace, s'il permet à ce soulèvement de s'étendre. Laissant donc Fabius avec deux légions à la garde de son camp, il prend quatre autres légions, marche rapidement contre les Éduens, et s'approche d'eux sans combattre; au moment où ils s'élancent sur lui, il présente à leurs regards les deux princes dont on venait de leur raconter la mort tragique : leur aspect dévoile le mensonge. Les Éduens se soumettent, et Litavicus, échappant à une juste vengeance par une prompte fuite, court à Gergovie encore suivi de ses cliens personnels, de ses nombreux soldurii, qui, selon la coutume gauloise, ne pouvaient sans crime l'abandonner.

Tel fut le honteux résultat d'un stratagème qui déshonorait, par le mensonge, la plus noble des causes. Les chefs des Éduens envoyèrent à César des députés pour le fléchir; leur but réel n'était que de gagner du temps, afin de rappeler leurs troupes; César feignit de croire à leur bonne foi; mais, prévoyant qu'il serait bientôt attaqué de tous côtés, il ne songea plus qu'aux moyens de s'éloigner avec

honneur de Gergovie (Clermont en Auvergne).

Revenu près de cette place, il apprit que son camp, attaqué par Vercingétorix, s'était vu momentanément forcé, et que ses légions avaient beaucoup souffert. Bientôt il s'aperçut avec surprise que les Gaulois abandonnaient presque entièrement la colline qu'ils avaient reprise pendant son absence, et pour laquelle tant de combats s'étaient livrés. Ses espions lui rapportèrent que l'armée ennemie occupait une autre éminence couverte de bois, et qui excitait leur inquiétude, parce que ces bois aboutissaient à un quartier de la ville dont ils pouvaient faciliter l'approche.

Défaite des Romains près de Gergovie.

Profitant de cet avis, César menace par de faux mouvemens la colline abandonnée; la plus grande partie des Gaulois s'y porte : alors, des légions cachées se précipitent sur l'éminence boisée, taillent en pièces ceux qui la défendaient, et détruisent leurs travaux.

César, satisfait de cet avantage qui semblait lui permettre de s'éloigner ensuite honorablement, donne le signal de la retraite; mais la dixième légion, animée par la fuite de l'ennemi, le poursuit, n'écoute aucun ordre, arrive en même temps que les fuyards au pied des murs de la place, et donne impétueusement l'assaut; les autres légions suivent en foule son exemple.

Déjà les femmes effrayées se montrent échevelées sur les remparts, et demandent la vie; déjà le tribun Fabius, saisissant un créneau, se montre debout sur la muraille; mais soudain l'armée des Gaulois, accourant de la colline qu'elle avait voulu garder, rentre dans la ville; leurs pères, leurs enfans, leurs épouses, en larmes, leur crient de les défendre et de les dérober à un massacre affreux; leur courage se change en fureur; ils s'élancent avec rage contre les Romains. Des deux côtés on combat avec acharnement; mais enfin la fatigue épuise la force des assaillans; la plupart des officiers romains périssent; pressées de tous côtés, les légions ne peuvent ni continuer le combat avec espoir, ni se retirer sans un extrême péril.

Dans ce moment, Fabius, percé de plusieurs traits, crie aux Romains : « Ma mort est cer-» taine, mais je veux qu'elle vous soit utile : » sauvez-vous; mon corps va vous servir de » rempart et couvrir votre retraite. » A ces mots, il se précipite sur les Gaulois, les étonne, les arrête par son audace, en immole plusieurs, tombe et meurt avec gloire.

Les Romains ne s'occupaient qu'à le venger; mais, voyant tout à coup paraître sur leurs flancs un corps d'Éduens qui s'approchait pour les secourir, l'armure gauloise les trompe; ils se

croient tournés, ils fuient précipitamment, accablés par une nuée de traits, par une foule d'ennemis, et laissent sur le champ de bataille sept mille hommes et quarante-six centurions.

Vercingétorix les poursuit jusqu'au pied d'une montagne où deux légions, postées par César, les rallient. Enfin le roi des Gaules rentre dans Gergovie délivrée par ses armes, et le peuple reçoit en triomphe le seul capitaine qui, jusqu'alors, pût se vanter d'avoir vaincu César.

Le général romain, après avoir reproché vivement à ses légions leur témérité, les rassura en leur prouvant que cette défaite, triste effet de leur désobéissance et du désavantage de leur position, serait bientôt réparée par leur supériorité réelle sur les Gaulois en force et en vaillance; alléguant ensuite la nécessité de comprimer les mouvemens des Éduens agités par Litavicus, il leva le siége et partit. Départ de César pour Sens.

César, en s'approchant de la Loire, en vit les bords gardés et défendus par un grand nombre de troupes éduennes que le bruit de la défaite de Gergovie avait déterminées à la révolte; séparé alors pour la seconde fois de Labiénus, il semblait également périlleux pour lui ou de continuer sa marche au milieu de tant de peuples ennemis, tandis que Vercingé-

torix le poursuivait, ou de se retirer par les Cévennes dans la province romaine : mais ce dernier parti lui parut trop honteux. Bravant tout danger et se confiant à sa fortune, il traverse à gué la Loire, renverse tout ce qui lui résiste, et parvient sans échec à Sens.

Pendant que ces événemens se passaient dans la Celtique, Labiénus, fidèle à ses instructions, s'était porté avec quatre légions contre Lutèce, située dans une île de la Seine. A son approche, tous les peuples voisins se réunirent aux Parisiens pour le combattre sous le commandement d'un chef illustre nommé Camulogène; la vieillesse avait mûri son courage sans le refroidir.

Le général gaulois plaça son camp derrière un marais qui couvrait Lutèce. Vainement Labiénus tenta de l'éloigner de cette position ou de la forcer; cédant à la difficulté des lieux et à la résistance de l'ennemi, il changea de plan, regagna Melun (Meulodunum), s'y empara de plusieurs bateaux, y établit un pont, passa la rivière, et revint vis-à-vis de Lutèce sur la rive gauche de la Seine.

Camulogène prit alors le parti d'incendier Lutèce, de traverser la rivière, de détruire les ponts, et d'établir son camp en face de celui des Romains. Ce fut dans ce moment que La-

biénus apprit la levée du siége de Gergovie, la révolte des Éduens et le soulèvement des Gaules. On répandait même le bruit d'un nouveau revers de César sur les bords de la Loire, et de sa retraite dans la province romaine.

Labiénus, se croyant ainsi abandonné, comprit qu'il ne s'agissait plus pour lui de conquêtes, mais du salut de ses légions; décidé à se retirer par le pays des Sennonais, il divise les forces de l'ennemi en le trompant; quelques troupes restent par son ordre dans le camp: plusieurs de ses cohortes remontent la Seine, et, tandis que l'ennemi incertain suit ses divers mouvemens, il descend la rivière avec la plus grande partie de ses légions, égorge les postes qui la défendent, se saisit de leurs bateaux, repasse la rivière vis-à-vis de Meudon, et choisit pour établir son camp une forte position.

L'armée gauloise vint bientôt l'attaquer; la victoire fut quelque temps incertaine; Camulogène, avec son aile droite, enfonça d'abord la gauche des Romains; mais, l'autre aile de l'armée gauloise ayant pris la fuite, les légions qui la poursuivaient revinrent tomber sur le flanc des Gaulois vainqueurs. Les Parisiens ainsi enveloppés rendirent leur défaite glorieuse; imitant l'exemple de leur vieux général, ils

préférèrent, comme lui, la mort à la fuite, et périrent tous sur le champ de bataille.

Réunion des légions romaines.

Labiénus poursuivit sa route sans obstacle, et, près de Sens, retrouva César, qui vit enfin par cette jonction toutes ses légions réunies.

Habileté de Vercingétorix, nommé généralissime.

Les Éduens, craignant alors que le poids du ressentiment de César ne retombât sur eux, pressèrent Vercingétorix de venir à leur secours; il y courut et rassembla dans Autun (Bibracte) les états de la Gaule soulevée. Les Trévirois, menacés d'une invasion par les Germains, ne purent envoyer de députés dans cette assemblée. Les Rémois et les Lingons persistèrent dans leur alliance avec Rome. Époridorix et Viridomare prétendaient au commandement général des troupes gauloises; mais les états en revêtirent Vercingétorix.

Ce prince, à la tête d'une infanterie nombreuse et aguerrie, ne crut point nécessaire de l'augmenter; il demanda seulement une levée de quinze mille cavaliers, chargea les Éduens de marcher avec un corps nombreux contre les Allobroges (Savoyards), et dirigea les Arverniens (Auvergnats) sur l'Aquitaine, dans le dessein de menacer la province romaine; enfin il invita tous les Gaulois à dévaster leurs champs et à brûler leurs habitations pour affamer les Romains.

L'habileté de ce plan étonna César ; sa cavalerie était tellement épuisée par la fatigue et par les combats, qu'il se vit obligé d'en faire venir de Germanie, et de démonter les chevaliers et les officiers supérieurs des légions pour donner leurs chevaux à ses cavaliers. Pressé par une armée formidable, manquant de vivres au milieu de contrées fertiles que l'amour de la liberté changeait en désert à son approche, et voyant dans le Midi les possessions romaines menacées d'une prochaine invasion, il se décida à la retraite et marcha par le pays de Langres vers la Franche-Comté, pour se rapprocher de la Provence afin de la défendre.

Pour la première fois alors ce fier conquérant cédait, reculait devant son ennemi, et la Gaule pouvait encore se retrouver libre : mais une seule faute décide souvent du sort des États : Vercingétorix, trop enorgueilli de ses succès à Gergovie, ou trop pressé par l'ardeur turbulente des Gaulois, ne se contenta pas de voir les Romains se retirer ; il voulut les exterminer ou les forcer à fuir. Faute de ce général.

Il renonce tout à coup à la guerre de détail qui minait les forces de Rome, et qui aurait sauvé la Gaule. Décidé à risquer une bataille, il réunit tous ses guerriers : « L'heure du » triomphe, dit-il, est enfin venue ; les Ro-

» mains s'éloignent de notre patrie et retour-
» nent dans leur province. Je sais que leur re-
» traite suffit pour nous faire jouir momenta-
» nément de la liberté; mais ce bonheur sera
» court, je ne vois dans cette paix qu'une trêve
» passagère. Bientôt des légions plus nom-
» breuses descendront de nouveau les Alpes
» pour nous accabler, et nous ne verrons ja-
» mais la fin de cette guerre. Ne laissons pas
» échapper ainsi la fortune qui nous favorise;
» poursuivons vivement nos ennemis vaincus;
» l'armée de César est embarrassée par ses lourds
» bagages, et par une foule de chariots remplis
» des dépouilles de la Gaule : si dans sa mar-
» che lente nous osons l'attaquer, ou son in-
» fanterie s'arrêtera pour défendre ses riches-
» ses, et alors, ne pouvant continuer sa route,
» elle périra sous nos glaives; ou, si elle aban-
» donne ses équipages, elle se sauvera avec
» honte; poursuivie et dispersée, la faim et le
» fer consommeront sa ruine. Hâtons-nous
» donc, par une marche prompte, de redou-
» bler le courage des nôtres, de répandre la
» terreur parmi les Romains, et de saisir la
» victoire que le sort nous présente. »

Les chefs, les chevaliers, les soldats, enflammés de la même ardeur que leur général, aveuglés par la même fatalité, répondent à ses

paroles, en agitant bruyamment leurs armes, et demandent à grands cris le combat; l'enthousiasme est universel; tous veulent se lier à la patrie par un nouveau serment; enfin chacun jure de ne point reposer sa tête sous un toit, de ne point revoir sa famille, et de ne pas serrer son épouse dans ses bras, avant d'avoir traversé deux fois l'armée romaine.

Le signal est donné; Vercingétorix, à la tête de trois colonnes de cavalerie, attaque brusquement l'arrière-garde des Romains en tête et en flanc; les légions s'arrêtent pour couvrir les bagages, et des deux côtés, pendant la plus grande partie du jour, on soutient avec acharnement un combat d'où dépendent le salut de César et la liberté de la Gaule. Bataille décisive.

La victoire, qu'une égale vaillance rend longtemps incertaine, est enfin décidée par le génie du général romain. Un corps de cavaliers germains dérobe sa marche à la faveur des bois, tourne une montagne, et tombe à l'improviste sur le flanc de la cavalerie gauloise; celle-ci, rompue par une attaque si imprévue, est enfoncée. César en taille une partie en pièces et poursuit le reste jusqu'au bord d'une rivière, derrière laquelle Vercingétorix avait habilement placé son infanterie dans une forte position. Défaite et retraite de Vercingétorix.

Trois chefs des Éduens furent pris dans cette bataille; le général gaulois, voyant dans son armée le découragement succéder à la témérité, prit le parti de la retraite et s'enferma dans la ville forte d'Alésie, près d'Auxonne, située sur une montagne escarpée et à demi entourée par une large rivière. L'armée gauloise, forte encore de quatre-vingt mille hommes, campa sur le penchant de cette montagne, et en couvrit la partie accessible par de hautes murailles, des tours élevées et des fossés profonds.

Siége d'Alésie par César.

César, poursuivant sa victoire, admira, dans le choix de ses positions, l'habileté du général vaincu, et, décidé à détruire un rival auquel semblait attachée la destinée de la Gaule, il investit Alésie et en forma le siége.

Le génie le plus audacieux pouvait seul concevoir une telle entreprise; il avait à combattre la nature, le talent, le désespoir; et, tandis qu'il attaquait quatre-vingt mille braves défendus par des retranchemens presque inexpugnables, il s'exposait à voir la Gaule armée fondre de tous côtés sur lui et l'assiéger à son tour. Ce péril, prévu par lui, n'effraya point son courage, et ses légions, aussi constantes que leur chef était audacieux, après avoir entouré la ville d'un retranchement garni de tours et qui avait cinq lieues de circuit, construisirent une

ligne de contrevallation également forte pour se défendre contre l'attaque des armées que Vercingétorix appelait de toutes parts à son secours.

Le général gaulois écrivit à toutes les cités qu'il ne possédait de vivres que pour trente jours, et qu'elles n'avaient pas un instant à perdre, si elles voulaient dérober à une mort certaine ou à une honteuse captivité l'élite des défenseurs de la patrie.

Partout la jeunesse gauloise, courant aux armes, répondit avec ardeur à ce cri de détresse. Le peuple de Beauvais, conservant seul cet esprit de désunion si fatal à la Gaule, ne fournit point de contingent, réservant toutes ses forces pour sa propre défense.

Comius, roi des Atrébates, long-temps regardé comme le plus fidèle allié de César, sacrifia son amitié à sa patrie, et vola au secours de Vercingétorix. L'armée de la ligue gauloise s'éleva bientôt à deux cent quarante-huit mille fantassins et huit mille cavaliers. Elle se mit en marche sous les ordres de quatre chefs, Comius, prince des Atrébates, Viridomare, Époridorix, chefs des Éduens, et Vergasionus, guerrier illustre parmi les Arverniens.

Tandis qu'ils se dirigeaient sur Alésie, cette ville devenait le théâtre des plus sanglans combats : les assiégés faisaient de nombreuses et

fréquentes sorties pour détruire les travaux des Romains : ceux-ci étaient sans cesse occupés à les défendre ou à les reconstruire, et, des deux côtés, le nombre et l'acharnement des combattans étaient tels que chaque jour voyait livrer une véritable bataille.

Cependant, au milieu de cette lutte sanglante, le temps s'écoule avec rapidité, le terme fatal approche, le mois expire; les vivres manquent, et les secours promis n'arrivent point. Vercingétorix rassemble ses chefs; ils délibèrent; les uns proposent de capituler, pour sauver le peuple de la mort cruelle dont la famine le menace; les autres demandent une sortie générale, préférant un noble trépas dans les lignes ennemies à la honte de rendre les armes.

Discours féroce de Critognate, Arvernien.

Après une longue contestation, le parti le plus faible prévalait, lorsque soudain un noble Arvernien, Critognate, se lève impétueusement: « Je ne parle point, dit-il, à ceux qui couvrent » leur lâcheté du nom de prudence, qui regar- » dent une honteuse capitulation comme un » traité nécessaire, et qui veulent acheter le re- » pos par la servitude. Indignes désormais de se » montrer dans les conseils de la nation, ils ne » sont plus citoyens à mes yeux : je ne m'a- » dresse qu'aux braves qui proposent une sortie » générale; je reconnais dans leur résolution

» généreuse et dans l'ardeur de ceux qui l'ap-
» prouvent l'antique courage gaulois. C'est ce-
» pendant leur avis que je viens combattre ;
» mettons-nous en garde contre la faiblesse de
» l'esprit humain, souvent elle se cache sous
» l'apparence de la témérité ; la plupart des
» hommes supportent plus aisément un court
» trépas qu'une longue douleur. Ils demandent
» de courir à la mort parce qu'ils ne savent pas
» supporter les privations, les souffrances et
» la misère.

» Moi-même j'avoue que, s'il n'était question
» que de la perte de notre vie, je me range-
» rais à leur opinion, car tout ce qui est gé-
» néreux m'entraîne ; mais il s'agit ici du salut
» de toute la Gaule ; jugez, si nous périssons,
» quelle sera la douleur de nos familles, la
» honte de nos concitoyens et le découragе-
» ment des armées qui marchent pour nous
» délivrer. Ils ne trouveront donc ici que nos
» tombeaux, et seront réduits à livrer bataille
» sur nos cadavres. Ah ! ne privez pas ainsi de
» votre secours, par une résolution téméraire,
» cette foule de guerriers qui abandonnent
» leurs foyers pour vous défendre, et qui sa-
» crifient leur propre salut au vôtre. Ne forcez
» point par votre faiblesse la Gaule tout en-
» tière à se précipiter dans la servitude.

» Eh quoi! vous doutez de la foi de vos alliés, » parce qu'ils n'arrivent pas au jour fixé! mais, » pour dissiper votre inquiétude, contemplez » celle des Romains; voyez, depuis le lever du » soleil jusqu'à la nuit, leur activité pour se » garantir d'une attaque prochaine par la hau- » teur de leurs retranchemens : leurs alarmes » continuelles, leurs soins redoublés pour in- » tercepter toutes les nouvelles, leurs travaux » assidus et sans relâche vous annoncent évi- » demment l'approche des secours que vous » attendez.

» Imitons l'exemple de nos aïeux, et osons » faire ce qu'ils firent dans une guerre moins » funeste : les Cimbres et les Teutons parcou- » raient, inondaient, dévastaient la Gaule; nos » braves ancêtres, renfermés dans leurs villes » et privés de vivres, ne déposèrent point lâ- » chement leurs armes, ou ne coururent pas » en aveugles à la mort pour échapper à la » disette; mais ils se nourrirent de la chair de » ceux de leurs concitoyens que l'enfance ou » la vieillesse rendait incapables de porter les » armes. Si je ne trouvais dans le passé l'exem- » ple d'une telle intrépidité, au nom de la pa- » trie, je vous proposerais encore de le donner » les premiers à la postérité; car, dans les cir- » constances où nous sommes, cette cruelle

» détermination serait encore plus justifiable » que ne le fut celle de nos pères. Jamais en » effet on ne vit rien de pareil à la guerre que » nous soutenons : les Cimbres entrèrent dans » la Gaule, en sortirent comme un torrent » et coururent bientôt à d'autres conquêtes ; » comme ils ne voulaient que nos richesses, » ils nous laissèrent nos droits, nos champs, » nos lois et notre liberté ; mais les Romains, » animés par la plus basse envie, n'ont d'autre » but, en attaquant les peuples qui ont acquis » quelque gloire à la guerre, que de flétrir leur » renommée, d'anéantir leur indépendance, » de s'emparer de leurs terres, de dominer » dans leurs cités, et de leur imposer les lois » les plus dures.

» Partout ils se sont montrés les mêmes : si » le sort des nations éloignées qu'ils ont assu- » jetties vous est inconnu, portez vos regards » sur cette partie de la Gaule déjà réduite par » eux en province romaine ; vous y verrez les » terres partagées, les droits anéantis, les lois » changées ; ces peuples infortunés sont soumis » à la hache des licteurs et condamnés à une » perpétuelle servitude. »

Ce discours, à la fois héroïque et féroce, fit frémir l'assemblée. Avant de suivre un avis si cruel, elle résolut de tenter un moyen moins

barbare, et tous les habitans qui ne pouvaient combattre furent renvoyés de la ville.

Cette foule infortunée s'approcha des lignes romaines, suppliant l'ennemi de lui accorder des chaînes et du pain; mais les Romains répondirent à leurs larmes par un dur refus. Rejetés de leur ville, repoussés par l'ennemi, ces malheureux remplissaient les airs de cris et de gémissemens; tout à coup les clameurs de la joie succèdent à ces accens de désespoir; les signaux apprennent l'arrivée de l'armée gauloise; bientôt son infanterie couronne les hauteurs, et la cavalerie de Comius inonde la plaine.

A cette vue César fit sortir sa cavalerie de ses retranchemens; elle combattit toute la journée celle des Gaulois; et cette fois encore les Romains durent la victoire aux Germains auxiliaires, qui, par leur impétuosité, jetèrent le désordre dans les escadrons gaulois et les poursuivirent jusqu'à leur camp.

Cet échec consterna les assiégés : ils étaient sortis de leurs murs, pleins d'espérance; ils y revinrent accablés de douleur. Vercingétorix seul, inébranlable, relève leur courage, et marche à leur tête contre les retranchemens romains. Comius, du côté de la plaine, les attaque également; de toutes parts les plus terribles assauts se livrent, et, tant qu'on se bat

de loin, les archers gaulois ont l'avantage ; leurs traits rapides percent tous les Romains qui paraissent sur les remparts ; mais, lorsqu'ils veulent franchir les murailles et combattre corps à corps, les Romains, à leur tour, triomphent par leur adresse dans l'escrime, par la solidité de leur armure, par la force de leurs machines qui lancent sur les assaillans des balles de plomb, des pierres et de lourds javelots. Un grand nombre de Gaulois est précipité dans les fossés ; d'autres s'enferrent dans les chausse-trapes répandues devant les lignes.

Malgré tous ces obstacles, ils continuèrent avec opiniâtreté cette attaque toute la nuit ; déjà même Vercingétorix, parvenu à combler une partie du fossé, se croyait au moment de vaincre ; mais, lorsque le jour parut, il vit que Comius, las de tant d'efforts repoussés, se retirait sur les hauteurs avec son armée. Cet abandon, réunissant contre lui les forces romaines, l'obligea de se renfermer encore dans la ville.

Après un court repos, par les ordres de Comius, Vergasilaunus, général des Arverniens et parent de Vercingétorix, à la tête de cinquante-cinq mille hommes, attaqua une colline peu éloignée du camp romain, et sur laquelle César avait placé deux légions ; en même temps la cavalerie gauloise descend dans la plaine, et le

reste de l'armée des alliés menace de nouveau les retranchemens.

Bataille d'Alise.

Vercingétorix voit ces mouvemens, en profite et donne impétueusement l'assaut aux lignes romaines; ainsi la bataille devient générale; partout on combat avec fureur, les assiégés pour leur délivrance, les Romains pour leur salut, l'armée gauloise pour conquérir la liberté de la patrie. Les Romains étonnés entendent l'air retentir devant, derrière eux et sur leurs flancs, de cris horribles; leur bravoure fléchit; la colline, objet et prix du combat, est enfin emportée par les Gaulois. César ordonne à Brutus de la reprendre; il s'y précipite et se voit repoussé : Fabius lui succède et éprouve le même sort; enfin César y court lui-même, se montre à la fois capitaine et soldat, rétablit le combat, et ne peut pourtant point encore décider la victoire. Mais alors Labiénus, voyant que de tous côtés les remparts et les fossés n'arrêtaient plus que faiblement la fureur gauloise, fait sortir des retranchemens trente-neuf cohortes fraîches et intrépides, se précipite avec elles sur les ennemis et les enfonce; la cavalerie romaine leur coupe la retraite, et en fait un carnage affreux. Sédulius, prince des Limousins, tombe percé de coups; Vergasilaunus est pris; soixante-quatorze drapeaux sont portés

à César; l'armée gauloise fuit, et la garnison d'Alésie perd tout espoir de délivrance *. Ainsi soixante-dix mille Romains, par l'habileté de leur général, triomphèrent de trois cent vingt mille Gaulois. La cavalerie poursuivit les fuyards et en massacra un grand nombre.

Le lendemain de cette funeste journée, Vercingétorix rassemble ses braves et malheureux guerriers : « Je n'ai point, leur dit-il, entrepris » cette guerre pour ma grandeur personnelle, » pour mon intérêt privé. Je n'ai combattu que » pour la liberté commune ; le sort a trompé » notre espoir, il faut céder à la fortune ; mais, » si mon glaive ne peut plus servir la Gaule, » mon trépas ou ma captivité peuvent encore » lui être utiles ; mon existence et ma liberté » sont à vous, disposez-en à votre gré, et voyez » si vous pourrez adoucir le vainqueur par ma » perte : vous apaiserez peut-être César, en ordonnant ma mort, ou en me livrant vivant à » son orgueil. » Dévouement de Vercingétorix.

Cette offre généreuse, dictée par le plus noble courage, fut acceptée par la crainte ; les Gaulois envoyèrent des députés à César, qui accorda la paix à condition que son noble rival et les principaux chefs lui fussent livrés. Il ordonna aussi un désarmement général. Rangeant

* Avant J.-C. 52 ans.

ses légions sur le front de son camp, César vit les Gaulois déposer leurs armes à ses pieds; chaque soldat romain eut un prisonnier gaulois pour esclave. Les Éduens et les Arverniens furent seuls exemptés de cet humiliant tribut. Le vainqueur espérait par cette clémence regagner leur affection.

Comius s'éloigna avec les débris de son armée. Vercingétorix, trop grand pour être pardonné, resta dans les fers; César le traîna quelques années après dans Rome, enchaîné à son char de triomphe, le punit ensuite de sa gloire en l'immolant, et, par cette indigne cruauté, ternissant sa renommée, s'abaissa lui-même au-dessous du héros vaincu.

La victoire d'Alise consterna la Gaule, et la terreur assura momentanément la tranquillité. César passa l'hiver à Bibracte et établit ses légions en quartiers dans la Franche-Comté, en Vivarais, à Mâcon, chez les Rémois, et dans le Rouergue. Ces succès inespérés remplirent Rome de joie, et le sénat ordonna vingt jours de prières pour en rendre grâces aux dieux.

La Gaule vaincue n'était pas soumise; terrassée par la force romaine et par le génie de César, elle espérait encore se relever. Ses chefs, impatiens du joug, mais éclairés par l'expérience, ne songèrent plus aux levées générales,

aux grandes batailles, aux victoires éclatantes; ils s'occupèrent à diviser, à inquiéter, à fatiguer les Romains, en faisant éclater à la fois sur divers points et dans des lieux éloignés le feu de la révolte. Ils se flattèrent ainsi qu'ils ruineraient et détruiraient leurs ennemis en leur faisant partout la guerre, sans leur offrir jamais ni de grandes masses à combattre ni de victoires décisives à remporter.

Derniers exploits de César dans la Gaule.

César pénétra leur dessein, surveilla leurs mouvemens, et leur opposa cette incroyable célérité par laquelle il sut toujours saisir et fixer la fortune. Tandis que Marc-Antoine restait à Autun et défendait les quartiers d'hiver, il courut dans le Berri qui commençait aussi à s'agiter, et comprima la révolte. De là, après avoir partagé le butin entre les légions, il parut dans Orléans, y rétablit la paix, dispersa les Carnutes qui avaient pris les armes, y laissa deux légions pour les contenir, et marcha ensuite contre les peuples de Beauvais, de tous les Belges les plus nombreux, les plus fiers, les plus puissans, les plus belliqueux. Comme ceux-ci n'avaient pas voulu suivre les étendards de Vercingétorix, ils n'avaient point partagé son infortune, et leur armée encore entière et intacte s'était grossie par l'arrivée des Calètes (peuples de Caux), des Atrébates (peuples d'Artois).

Coréus, le plus opiniâtre ennemi des Romains, commandait ces troupes; un autre chef non moins redoutable, Comius, laissant les Atrébates dans le camp, était allé chercher des secours en Germanie; Coréus campait sur une montagne, décidé à se renfermer dans ses lignes, si César marchait contre lui avec des forces nombreuses, et à le combattre, s'il en avait peu. Le général romain reconnut qu'il était impossible d'investir une position si étendue et d'emporter d'assaut un camp retranché qui semblait inexpugnable. Dans l'espoir de les attirer hors de ce poste avantageux, il cacha une partie de ses troupes dans les bois, et se présenta avec le reste en face des ennemis. Coréus ne se laissa point tromper par ce stratagème, et resta inébranlable dans sa position.

Peu de temps après, Comius étant arrivé avec cinq cents cavaliers germains, les deux cavaleries se livrèrent, entre les deux camps, de fréquens combats; celle de César fut d'abord battue. Comius tailla en pièces les escadrons rémois qui servaient dans l'armée romaine, et tua Vertiséus leur chef. Dès que les Romains s'écartaient pour aller au fourrage, les troupes légères des Gaulois tombaient sur eux et les massacraient.

César, fatigué de cette longue résistance, ap-

pela près de lui plusieurs légions dans le dessein d'attaquer le camp de vive force : les Gaulois, instruits de l'arrivée de ces renforts, résolurent d'éviter le combat, allumèrent la nuit de grands feux pour tromper César, et sortirent ainsi de leur camp sans être inquiétés. Leur retraite se serait continuée tranquillement; mais par malheur un traître apprit aux Romains que Coréus s'était embusqué dans un bois avec quelques troupes pour surprendre leur avant-garde. César, profitant de cet avis, tourne l'ennemi, l'enveloppe avec ses légions, et lui propose de capituler. Coréus, ne pouvant fuir et ne voulant point se rendre, périt en combattant. La perte de cet intrépide défenseur de la liberté répandit la consternation dans son armée; l'ordre et l'espoir disparurent avec lui. César augmenta leur trouble par la rapidité de sa marche; la peur fit taire la haine; l'armée se dispersa; ses chefs donnèrent des ôtages et se soumirent.

Comius seul refusa de souscrire à cette paix honteuse; il se sauva en Germanie. La vie de ce guerrier importunait les Romains; l'année précédente, Labiénus, décidé à se défaire du dernier défenseur de la liberté gauloise, avait chargé Volusénus de l'attirer à une conférence et de le tuer. Volusénus consent à exécuter cet

ordre barbare; Comius se rend sans méfiance à son invitation; Volusénus lui présente la main; à ce signal convenu, un centurion frappe avec son épée la tête du Gaulois. Comius, gravement blessé, mais retrouvant des forces dans son courage, tire son glaive, perce son assassin, écarte, effraie les autres, traverse leur foule, se retire et jure de ne plus jamais paraître devant un Romain qu'à la tête d'une armée.

Tandis qu'il portait au-delà du Rhin sa haine ou ses désirs de vengeance, la Gaule, privée de chefs, resta courbée sous le joug du vainqueur. Les guerriers les plus braves, ceux qui ne pouvaient supporter la servitude, imitèrent Comius, passèrent en Germanie, et se mêlèrent à ces éternels ennemis de Rome, qui, dans la suite, sous le nom d'Allemands, de Bourguignons et de Francs, chassèrent à leur tour les Romains de la Gaule.

De même qu'après une tempête les flots se montrent quelque temps agités, on vit encore dans plusieurs parties de la Gaule des tentatives de révolte. César comprima promptement ces rebellions naissantes à Liége (pays des Éburons), ainsi que dans le Poitou et dans l'Anjou; celle du Limousin fut plus difficile à vaincre. Dumnacus, qui commandait les insurgés, livra bataille à Fabius; la cavalerie romaine fut

presque détruite dans ce combat; mais les légions la vengèrent et taillèrent en pièces les rebelles..

Le chef des Carnutes, Ducurvatus, osait encore faire entendre à son peuple le cri de vengeance et de liberté. César, pour frapper la Gaule de terreur, condamna ce prince à mort; on lui trancha la tête après l'avoir frappé de verges. Cette rigueur intimidait les faibles, mais indignait les braves.

Drapès, à la tête d'un corps d'aventuriers sortis de toutes les cités, parcourt la Gaule, tue un grand nombre de Romains, et se joint dans le midi aux troupes du Quercy, commandées par Lutérius et Cadurcus. Tous ensemble ils forment le hardi projet d'envahir la province romaine.

César les prévient, les poursuit, les atteint, les défait et s'empare d'Uxellodunum, ville du Limousin, qu'ils avaient prise.

L'admiration qu'inspire le génie de ce grand capitaine est mêlée d'un juste sentiment d'horreur, lorsqu'on lit dans ses Commentaires ce peu de mots : « César, sachant que sa douceur » était généralement connue, et ne craignant » point qu'on attribuât à quelque changement » dans son caractère un acte de rigueur néces- » saire, pensa qu'après tant de révoltes enhar-

» dies dans divers lieux par l'impunité, il fal-
» lait enfin que le supplice de quelques-uns
» épouvantât les autres. En conséquence, il fit
» couper la main à tous ceux qu'il venait de
» vaincre, et leur laissa la vie pour que leur
» mutilation rappelât long-temps leur rebel-
» lion et leur châtiment. »

Le chef de ces infortunés, Drapès, échappa aux fers, à la honte, au supplice, en se laissant mourir de faim. Lutérius, après avoir erré quelque temps dans les bois, fut trahi par un de ses compatriotes et livré à César. Ce brave Gaulois perdit ainsi et sa liberté et la main qui l'avait si généreusement défendue.

La terreur cependant ne put encore glacer tous les courages. Surus, illustre Éduen, qui n'avait pas voulu se soumettre comme son pays, se joignit aux Trévirois, de nouveau soulevés; la fortune le trahit : après un combat sanglant, Labiénus vainquit ses troupes et le prit.

César employa l'hiver à parcourir la Gaule narbonnaise pour en assurer le repos, et revint ensuite près d'Arras attendre le printemps.

Indépendance des Atrébates.

Tout était en paix, hors Comius, qui, seul revenu dans sa patrie à la tête d'un corps de cavalerie, osait encore braver les forces romaines : Antoine et Volusénus marchent contre lui. Comius, enveloppé par leurs nombreuses

légions, aperçoit Volusénus, court sur lui, le renverse d'un coup de lance; sabre tous ceux qui veulent l'arrêter, se précipite sur les légions, les traverse et leur échappe. Sa vengeance est accomplie; seul debout et en armes dans la Gaule conquise, il écrit à Antoine, lui propose fièrement la paix, lui promet des ôtages, et jure qu'il vivra tranquille pourvu qu'on le laisse tenir le serment qu'il a fait de ne jamais voir aucun Romain devant lui. César y consentit, et le roi des Atrébates, dernier monument de la liberté gauloise, conquit ainsi, par son courage, son indépendance, une paix honorable et l'estime de ses ennemis.

Tout était vaincu *; César, déposant sa rigueur, ne s'occupa plus qu'à soumettre les esprits. Aussi habile en politique que terrible à la guerre, son adroite douceur fut peut-être alors plus funeste à la liberté gauloise que ses armes. Cherchant à corrompre ceux qu'il avait vaincus, il gagna les chefs par des présens, trompa les druïdes par des honneurs, flatta l'orgueil des cités en y élevant de somptueux édifices, et se concilia l'affection des peuples, en les exemptant d'impôts. Enfin, ce qu'on peut à peine concevoir, il parvint non-seule-

* Avant J.-C. 50 ans.

ment à faire supporter, mais même à faire aimer son pouvoir; de sorte qu'appelé ensuite en Italie par la guerre civile, il vit les Gaulois soumis, au lieu de profiter de son absence pour se révolter, courir sous ses drapeaux, contribuer puissamment à sa victoire de Pharsale, à ses triomphes en Afrique et en Espagne, et le seconder partout : peut-être aussi dans cette guerre leur espoir fut, en suivant César, de se venger et de renverser avec lui la liberté de cette Rome qui venait d'anéantir la leur.

Telle fut la fin d'une guerre que Plutarque, Appien et Paterculus regardent comme la plus difficile et la plus périlleuse que les Romains aient jamais soutenue. « César, disent-ils, pendant dix ans, combattit trente fois les Gaulois en bataille rangée, soumit quatre cents de leurs peuples, prit huit cents de leurs villes, défit trois millions d'hommes armés, et en fit périr un million sur les champs de bataille. ».

Un historien romain, en retraçant les détails de sa victoire d'Alésie, dans laquelle il assiégeait une armée formidable, étant assiégé lui-même par trois cent vingt mille Gaulois, dit, dans le transport de son admiration, « qu'il » semblait au-dessus d'un mortel d'oser for-

» mer une telle entreprise, et qu'il n'apparte-
» nait qu'à un dieu de l'avoir achevée. »

Tels sont les hommes; inconstans amis de la liberté, frivoles jouets de la gloire, ils craignent les conquérans, les haïssent, les admirent et les déifient.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DES GAULOIS DEPUIS CÉSAR JUSQU'A LA TRANSLATION DU SIÉGE DE L'EMPIRE PAR CONSTANTIN.

Siége et prise de Marseille. — Asservissement de la Gaule. — Fondation de Lyon par Plancus. — Amélioration du pays. — Révolte de Sacrovir et de Florus. — Leur défaite et leur mort. — Admission des nobles Gaulois dans le sénat romain. — Rebellion de Vindex et ses suites. — État de la Gaule sous Vitellius. — Projet magnanime de Civilis. — Ses premiers succès. — Sa défaite occasionée par une chute de cheval. — Ses projets de conquête. — Renommée de la vierge Véléda. — Mort de Sabinus et de sa famille. — Arrivée de Cérialis dans la Gaule. — Habileté de Civilis. — Entrevue de Cérialis et de Civilis. — Traité de paix entre eux. — Tableau de la Gaule sous quelques empereurs romains. — Ligue des Allemands et des Francs. — Échecs des Francs. — Posthumius est nommé empereur par les Gaulois. — Ses successeurs Marius et Tétricus. — Abdication de Tétricus. — Anéantissement des Barbares par Probus. — Révolte des Francs. — Défaite des Bagaudes. — Victoire de Constance sur les Allemands. — Les Francs vaincus par Constantin. — La croix arborée par lui.

Siége et prise de Marseille.

UN seul peuple dans la Gaule restait encore libre, puissant et respecté. La république de Marseille, alliée et non sujette de Rome, presque aussi riche que Carthage et mieux gouvernée, voyait partout ses droits reconnus,

ses lois révérées, son commerce florissant, ses armes redoutées. Ce fut peut-être la seule nation qui sut à la fois se faire craindre comme vaillante et chérir comme pacifique; elle dut son long repos à sa vertu, et son sénat força les gouvernemens étrangers les plus ambitieux à ne point lui manquer de foi, parce que jamais il ne viola la sienne.

Lorsque le monde, ébranlé par les querelles sanglantes de César et de Pompée, vit tous les peuples se partager entre ces deux conquérans et verser ainsi leur sang pour le choix d'un maître, Marseille oublia son antique prudence. Ces deux partis sollicitèrent à l'envi son alliance; les magistrats répondirent d'abord « qu'ils ne pouvaient décider quelle était celle » des deux factions qui avait la justice de son » côté, et que la reconnaissance leur faisait » un devoir de la neutralité, puisque Pompée » leur avait donné de riches terres en Languedoc, en Vivarais, et qu'ils devaient aussi » à César un important accroissement de territoire. En conséquence ils déclarèrent que, » ne voulant nuire ni à l'un ni à l'autre, ils » n'en secourraient aucun, et qu'ils ne les recevraient point dans leurs murs. »

Cette neutralité était sage, mais elle ne fut ni sincère ni durable. César venait d'asservir

la Gaule, Pompée affectait un grand zèle pour la liberté; les Marseillais le favorisèrent : Domitius et la flotte pompéienne trouvèrent un asile dans leur port. Dès ce moment César les traita en ennemis, investit leur ville avec une partie de ses légions; et, tandis qu'elles l'assiégeaient, il courut lui-même en Espagne pour conquérir cette belliqueuse contrée.

Partout la fortune secondait le génie de César; sa flotte livra bataille à celle de Marseille, et la défit après un combat sanglant. Tribonius, lieutenant de César, pressait avec ardeur le siége sans pouvoir triompher de l'opiniâtre résistance des Marseillais. Dignes à leur dernier moment de leur antique renommée, ils opposaient avec succès la science à l'art, la constance à l'impétuosité, et la valeur gauloise au courage romain.

L'armée navale de Pompée vint les secourir, et se joignit aux débris de leur flotte; du haut de leurs remparts, ils virent la bataille navale qui devait fixer leur destinée. Après quelques heures d'incertitude, les vaisseaux romains dispersés s'éloignèrent; neuf galères marseillaises furent prises; le reste chercha, en fuyant, un asile sur la côte d'Espagne.

Cette défaite répand la consternation dans la ville privée de vivres. Cependant le courage

prolonge la résistance; mais enfin une tour, ruinée par les assiégeans, s'écroule et leur ouvre une large brèche.

Le sénat capitule et obtient une trève jusqu'au retour de César, auquel seul il veut se soumettre. Le siége est suspendu : mais le peuple, entraîné par le désespoir, brave ses magistrats, rompt la trève, sort la nuit en armes, détruit les travaux des Romains, brûle leurs machines, et répand dans leur camp l'incendie et le carnage. Les légions, d'abord surprises, se rallient et repoussent les assaillans dans leurs murs; le siége recommence, la disette réduit la ville à la plus dure extrémité : en vain les assiégés redemandent à négocier; leur perte est jurée.

Dans ce moment *, César, vainqueur de l'Espagne, et revêtu de la dictature à Rome, paraît sous les murs de Marseille; il écoute ses prières et lui accorde la paix : mais elle est obligée de lui livrer ses armes, ses trésors et ses vaisseaux : ainsi son antique gloire ne la sauva que de la destruction. Deux légions y restèrent en garnison; on lui laissa ses lois, mais elle perdit sa liberté; et, sous le nom d'alliée, elle devint sujette.

Cicéron, indigné de voir l'image de cette

* Avant J.-C. 49 ans.

illustre cité orner le triomphe de César, déplora sa chute, et les larmes de ce grand homme furent l'oraison funèbre de Marseille.

Asservissement de la Gaule.

Cette dernière conquête compléta l'asservissement de la Gaule. « Ainsi, dit saint Jérôme, » fut vengée la prise de Rome par Brennus. » Pour effacer cette tache, il avait fallu subjuguer le nord de l'Italie, soumettre en Orient » la Galatie, s'emparer des rives du Danube, » franchir les Alpes, et conquérir le sol même » qui avait donné naissance aux auteurs de » tant de guerres, d'irruptions, d'invasions et » de désastres. »

Dès ce moment la Gaule soumise s'accoutuma au joug, oublia la liberté, ne chercha que le repos, et son histoire se confondit avec celle de l'empire romain, dont elle accrut la puissance et la gloire.

Les esprits ardens qui ne pouvaient vivre sans indépendance la cherchèrent en Germanie; les autres trouvèrent dans la tranquillité, jusque-là inconnue pour eux, le dédommagement des biens qu'ils perdaient. La sage politique de Rome put même faire illusion aux vaincus; huit légions, postées pour les contenir sur les bords du Rhin, ne parurent occupées que du soin de les défendre contre toute invasion des Germains.

Les cités conservèrent leurs princes, leurs chefs, leur sénat, leurs lois, leurs coutumes, le droit d'assembler leurs députés, celui même de se faire quelquefois entre elles la guerre; on n'exigea d'elles dans les premiers temps que de légers tributs; les nobles continuèrent à dominer le peuple. Les levées de troupes auxiliaires que Rome leur demandait, loin de leur déplaire, donnaient un aliment journalier à leur caractère belliqueux, et leur offraient, au milieu des légions romaines, des moyens de gloire et de fortune, des prix militaires, des grades et des commandemens qui satisfaisaient leur ambition.

Les druïdes, soit que la tolérance respectât leur culte, soit qu'ils l'abandonnassent, conservaient leur prééminence; le sacerdoce romain les entoura du même respect, du même éclat, en les affranchissant de beaucoup de privations et d'austérités, et, comme la plupart étaient tirés de la noblesse, ils continuèrent à faire partie du patriciat et de l'ordre équestre: aussi, lorsque Claude interdit leurs sacrifices, cette révolution s'opéra doucement; ils cédèrent, non sans murmures, mais sans désespoir, à ce grand changement qui ne portait que sur leurs dieux et non sur leurs dignités.

Peu à peu la Gaule se peupla de Romains et

Rome de Gaulois; les plus illustres des vaincus reçurent promptement le titre de concitoyens de leurs vainqueurs; enfin la bravoure gauloise rajeunit et fortifia les légions romaines.

La civilisation de Rome répandit dans les Gaules ses lumières, son industrie, son opulence, ses mœurs et son luxe. Partout on vit s'élever des écoles, des académies, des cirques, des palais, des temples. Plancus * fonda, au confluent du Rhône et de la Saône, la ville de Lyon; son nom latin *Lugdunum* était, dit-on, composé de deux mots celtes, *lug*, corbeau, *dune*, colline.

Fondation de Lyon par Plancus.

Les Gaulois **, adorant le fils adoptif du guerrier contre lequel ils avaient dix ans défendu leur indépendance, érigèrent à Auguste des temples dans plusieurs villes. On citait principalement ceux de Narbonne, Nîmes et Béziers; le plus fameux fut celui de Lyon; soixante peuples y nommaient chacun un prêtre pour le desservir.

Telle est la rapidité effrayante avec laquelle les nations abattues se précipitent du sommet glorieux de la liberté dans l'idolâtrie de la servitude.

Amélioration du pays.

Au reste on doit convenir que le nouveau

* Avant J.-C. 43 ans.

** Avant J.-C. 12 ans.

maître du monde sut parer la dépendance des couleurs de la prospérité. Les marais firent place aux moissons, les forêts aux vignes, les landes à la culture; des chemins magnifiques, de nombreux canaux versèrent de tous côtés l'abondance, et en peu d'années la Gaule, riche, pacifique, florissante, lettrée, saisissant la nouvelle gloire qui lui était offerte, se montra encore digne rivale d'Athènes, de Rome, et ne devint pas moins illustre par la science de ses magistrats, par l'éloquence de ses orateurs, par le génie de ses écrivains, qu'elle ne l'avait été par l'audace de ses guerriers.

Après la bataille d'Actium, la Gaule jouit long-temps du repos qu'Auguste donna au monde. Quelques peuples des Pyrénées s'agitèrent seuls, Auguste et Agrippa les comprimèrent. Les Sicambres voulurent tenter une invasion, Tibère les vainquit. Lorsque ce prince, pour le malheur de Rome, fut élevé à l'empire, son joug tyrannique n'opprima que l'Italie.

Drusus et Germanicus firent briller dans les Gaules les antiques vertus romaines. Germanicus parcourait ces contrées pour y recueillir les tributs, lorsque son armée se révolta; il apaisa la sédition de ses légions, en les menaçant d'envoyer sa femme et son fils à Trèves,

« parce qu'ils seraient, disait-il, plus en sûreté » dans une cité étrangère qu'au milieu du » camp romain. » Ce héros repoussa, poursuivit les Germains, vengea les légions de Varus égorgées, vainquit Arminius, affermit la sécurité de la Gaule, et périt dans l'Orient, victime de la haine de Tibère.

Révolte de Sacrovir et de Florus.

A la mort de ce prince *, deux Gaulois téméraires conçurent l'espoir de rendre la liberté à leur patrie. Sacrovir, Éduen, et Florus, Trévirois, étaient tous deux illustres par leur naissance : leurs aïeux avaient obtenu le titre de citoyen romain dans un temps où, selon Tacite, on ne le donnait qu'au courage et à la vertu.

Ces deux guerriers firent secrètement de grands amas d'armes, enflammèrent le zèle de leurs amis, et cherchèrent dans toutes les cités à rallumer quelques étincelles de liberté. Consultant plus leur courage que leur force, ils oubliaient que les mœurs étaient changées et que la corruption romaine avait déjà amolli les âmes et énervé les esprits. Ils fomentaient le mécontentement et disposaient les hommes inquiets à la révolte, en leur rappelant l'accroissement des impôts, l'énormité des usures, l'orgueil et la dureté des généraux romains :

* Après J.-C. 21 ans.

« Jamais, disaient-ils, l'occasion ne fut plus » favorable pour recouvrer la liberté : la mort » de Germanicus consterne Rome; les factions » la menacent; les légions sont livrées à la » discorde; la Gaule est florissante; l'Italie » épuisée par le luxe et par la tyrannie; les » Romains n'offrent plus à nos regards qu'une » race efféminée; et les étrangers seuls prêtent » encore, en s'y mêlant, quelque force à leurs » armes. »

Les Gaulois, en perdant leur énergie, avaient conservé leur turbulence. La conspiration éclata dans plusieurs lieux, avant que les chefs eussent rassemblé les moyens de la soutenir. Sans attendre leurs ordres, les peuples de Tours et d'Angers prirent les armes. On envoya contre eux quelques cohortes qui les battirent et les dispersèrent facilement.

Sacrovir, pour masquer ses desseins, marcha lui-même avec les Romains contre les rebelles; mais, comme il affectait par bravade de les combattre sans se couvrir de son casque, on avertit Tibère qu'il ne s'était montré aux ennemis la tête nue que pour être reconnu et ménagé par eux.

Pendant ce temps Florus leva dans la Belgique une armée qu'il soumit à la discipline romaine; mais le plus grand nombre de ses

Leur défaite et leur mort.

concitoyens refusèrent de joindre ses drapeaux. Varon et Silius lui fermèrent le chemin des Ardennes, et lui livrèrent bataille. Il lutta vaillamment contre eux; mais la destinée des Gaulois était de périr par leur désunion. Julius Indus, compatriote et ennemi personnel de Florus, marche contre lui avec un corps d'élite, attaque en flanc ses concitoyens et leur enlève la victoire. Florus battu échappa au vainqueur en se donnant la mort.

Sacrovir, privé de son appui et apprenant que ses propres desseins n'étaient plus un mystère, se vit forcé de combattre seul. Il arma à la hâte quarante mille hommes dont la principale force était composée d'esclaves destinés au métier de gladiateurs; on les nommait croupellaires; ils portaient une armure de fer d'une seule pièce, impénétrable aux coups de l'ennemi, mais qui en même temps les privait de toute agilité. Les Séquaniens donnèrent quelques secours à Sacrovir, et des aventuriers de tous les pays vinrent le rejoindre.

Cette foule irrégulière, indisciplinée, sans expérience de la guerre, ne semblait redoutable que par sa masse. Cependant le bruit de cette insurrection répandit, en s'exagérant, la terreur dans Rome; on y crut que les soixante-quatre cités de la Gaule s'étaient révoltées, et

que les Germains accouraient pour renverser avec elles l'empire romain.

Silius, informé de ces mouvemens, en prévint le progrès par sa célérité ; il livra la Séquanie au pillage, pour la punir de sa défection, et atteignit l'armée gauloise à quatre lieues d'Autun, dont elle s'était emparée.

Sacrovir, s'efforçant de communiquer aux siens un espoir qu'il ne conservait plus, leur rappela les exploits de leurs aïeux, la prise de Rome, leur représenta surtout combien la liberté serait glorieuse après la victoire, et la servitude accablante après la défaite.

Les acclamations tumultueuses qui lui répondirent, annonçaient plutôt le désordre que la confiance. Silius dit aux Romains « qu'il se-
» rait trop honteux pour les vainqueurs de la
» Germanie de considérer comme des ennemis
» redoutables ces Gaulois tant de fois vaincus,
» que Tours, Angers, Trèves et la Séquanie
» venaient de céder à quelques cohortes, et
» qu'enfin ils n'avaient plus devant eux qu'une
» troupe d'Éduens, plus connus par leur luxe
» et par leur mollesse que par leurs armes. »

La confusion qui régnait parmi les Gaulois ne leur permit point de lutter contre la tactique romaine ; la cavalerie de Silius tourna rapidement leurs ailes et les mit en fuite ; le centre

seul résista; il était composé de la troupe des croupellaires; ainsi quelques esclaves furent les derniers qui combattirent alors pour la liberté.

Les Romains, las de voir qu'ils ne pouvaient ni ébranler, ni entamer, ni percer ces masses immobiles, les démolirent, comme des murailles, à coups de coignée et de hache.

Sacrovir, traversant Autun, s'enferma dans une maison de campagne et s'y poignarda. Fidèles à leur serment, ses soldurii livrèrent la maison aux flammes et s'entretuèrent tous.

Le sénat romain décerna pour cette victoire l'ovation à Tibère, qui dédaigna ce triomphe et le refusa.

Caligula donna aux Gaules qu'il parcourut le spectacle bizarre de ses tyranniques extravagances *. Voulant triompher de la Germanie qu'il n'avait pas combattue, il fit habiller en captifs germains un grand nombre de Gaulois d'une taille colossale; de là, accourant sur le rivage de l'Océan, il fit recueillir un grand nombre de coquilles dans les casques de ses soldats, et les emporta comme trophée de ses prétendues victoires sur la mer et sur Albion. Tandis que le sénat de Rome avilie prodiguait ses hommages à cet insensé, un artisan gaulois seul le brava. Caligula, le voyant éclater de

* Après J.-C. 39 ans.

rire à sa vue, lui en demanda la cause. « Je » ris, dit le Gaulois, parce que je vois en toi » le plus bizarre modèle de folie que jamais » le ciel ait présenté aux regards de la terre. »

Claude voulut compléter le sénat romain *. Les nobles gaulois, depuis long-temps alliés de l'empire, aspiraient à l'honneur d'en être citoyens, et prétendaient à toutes les dignités. L'empereur appuyait leurs sollicitations; leur admission dans le corps illustre des sénateurs y devint le sujet d'une vive contestation. « Eh » quoi! disait-on, ferons-nous de Rome une » ville captive? La livrerons-nous à des étran- » gers dont l'opulence insultera la pauvreté » des sénateurs du Latium? Enfin nommerons- » nous consuls les chefs de nos plus opiniâtres » ennemis, les descendans de Brennus, les » petits-fils de ceux qui naguère assiégeaient » nos légions et César dans Alésie? N'est-ce » point assez de les traiter en Romains, de » leur accorder des droits civiques, et prosti- » tuerons-nous la pourpre romaine en les en » décorant? » Admission des nobles gaulois dans le sénat romain.

« Je ne vous propose, répondit Claude, que » d'imiter nos aïeux; le premier de mes an- » cêtres était Sabin; Albe donna le jour à ceux » de César. La plupart des familles sénatoriales

* Après J.-C. 48 ans.

» tirent leur origine de citoyens choisis dans » toute l'Italie. Avez-vous jamais regretté le » don que l'Espagne vous a fait des Balbus, et » la Gaule narbonnaise de tant d'hommes fa- » meux? Athènes et Lacédémone ne sont tom- » bées que pour avoir rejeté de leur sein les » vaincus qui auraient augmenté leurs forces. » Dédaignerez-vous des alliés nobles et belli- » queux, tandis que de tout temps Rome n'a » point cru s'abaisser en élevant des affranchis » mêmes à la magistrature? Son fondateur » Romulus embrassait, le soir, comme Ro- » mains, ceux qui, le matin, l'avaient com- » battu en ennemis.

» Les Sennonais, en vous faisant vaillam- » ment la guerre, ont-ils plus mérité votre » haine que les Volsques et les Èques mena- » çant vingt fois vos murailles, que les Sam- » nites qui vous ont fait passer sous le joug? » Croyez-moi donc, et, par une politique sage, » réunissez à vous des peuples qui déjà ont » pris vos mœurs et imité vos arts. Par cette » union vous attirerez à Rome leurs richesses, » qu'une séparation plus longue concentrerait » chez eux.

» Les coutumes changent avec le temps; ce » qui est aujourd'hui ancien a été d'abord nou- » veau. Au commencement Rome n'accorda

» ses dignités qu'aux seuls patriciens. Peu de » temps après, le peuple parvint à les obtenir; » ensuite on les donna aux Latins, enfin à » toutes les nations de l'Italie. Une fois prise, » la décision sur laquelle vous délibérez au- » jourd'hui deviendra également un usage et » servira d'exemple dans l'avenir. »

On accueillit en partie la proposition de l'empereur, et un sénatus-consulte accorda l'entrée du sénat aux plus anciens alliés de Rome, aux Éduens, qu'on appelait les frères du peuple romain. Cet acte de Claude parut dans la suite si sage à Vespasien, qu'il en fit un titre d'honneur pour ce prince, et voulut, pour en éterniser la mémoire, qu'on lui donnât le nom de père du sénat.

Rebellion de Vindex et ses suites.

La Gaule * supporta moins patiemment que l'Italie la tyrannie du successeur de Claude, de l'infâme Néron; et ce fut un Gaulois qui le premier donna au monde le signal de sa chute. Il se nommait Vindex : plusieurs de ses aïeux étaient parvenus au pouvoir suprême dans l'Aquitaine; il était lui-même membre du sénat romain et propréteur en Celtique, où il commandait une armée.

Vindex aimait trop la gloire pour ne pas détester Néron; indigné des ordres tyranniques

* Après J.-C. 68 ans.

dont ce monstre voulait le faire l'instrument, il excite et décide ses légions à la révolte : les Gaulois en foule se rangent sous son étendard. Alors Néron, qui n'osait opposer à ses armes que des poignards, mit sa tête à prix pour dix millions.

Lorsque Vindex lut cet édit, il s'écria : « On demande ma tête; eh bien! je la livrerai » à celui qui m'apportera celle de Néron. » L'armée romaine et les Gaulois proclamèrent Vindex empereur; il refusa le sceptre et le fit donner à Galba.

Cependant le sénat, décimé par Néron, et qui rampait encore en frémissant aux pieds du tyran qu'il détestait, déclara lâchement Vindex ennemi de la patrie, et envoya aux légions de Germanie, commandées par Virginius, l'ordre d'entrer dans la Gaule pour y réprimer l'insurrection. Virginius obéit; mais son intention secrète était de se joindre à Vindex au lieu de le combattre; déjà rapprochés l'un de l'autre ils s'écrivaient, s'entendaient, se concertaient; malheureusement les légions de Germanie, qui n'avaient pu encore être instruites des projets de leur général, attaquèrent impétueusement, sans ordre et sans signal, l'armée des Gaules; la bataille se donna ainsi malgré les deux chefs.

Comme la science et le courage étaient égaux des deux côtés, le combat fut long, opiniâtre et sanglant. Enfin les légions germaines l'emportèrent, et l'armée gauloise, qui ne voulait pas fuir, fut presque tout entière détruite. Vindex ne survécut que peu d'instants à ses compagnons d'armes; il se tua de désespoir.

Les vainqueurs proposèrent la couronne à Virginius; mais il dédaigna de l'accepter, trouvant sans doute que la pourpre impériale était trop souillée par Néron pour que la vertu voulût s'en revêtir. Il déféra, comme il le devait, le choix d'un empereur au sénat.

La mort de Néron vengea le monde et délivra Rome. Les sénateurs donnèrent la couronne à Galba; Virginius le reconnut: les légions qui défendaient le Haut-Rhin, et qui avaient autrefois dépendu de Vindex, se rallièrent en apparence à Virginius; mais leur ressentiment et celui des Gaulois devinrent des semences de discorde et de rebellion, que d'autres circonstances ne tardèrent pas à faire éclater.

Après un règne court et plus sévère que glorieux *, Galba fut tué dans Rome et remplacé par Othon, jeune favori de Néron. L'Italie se soumit à lui; l'Orient, dont les vœux appelaient déjà Vespasien au trône, ne montra au nouvel

* Après J.-C. 68 ans.

empereur qu'une obéissance contrainte. Les légions de Germanie proclamèrent empereur Vitellius ; Galba venait de lui donner le commandement de la Gaule ; elle embrassa vivement sa cause. Lyon seul, favorisé par Néron, inclinait pour Othon ; mais la crainte l'empêcha de se déclarer.

Malgré le courage des légions gauloises et germaines, les vitelliens perdirent d'abord deux batailles en Italie ; mais enfin leurs forces réunies triomphèrent à Bébriac de celles d'Othon ; il fut vaincu et se tua.

État de la Gaule sous Vitellius. Vitellius n'avait point encore franchi les Alpes ; et, tandis que ses généraux lui achetaient le trône de leur sang, traversant lentement la Gaule, il la livrait au pillage.

Cette malheureuse contrée éprouvait à la fois tous les maux de la dépendance, de la discorde et de la guerre civile : les lois étaient muettes, les concussionnaires n'avaient plus de frein ; l'impunité multipliait les crimes : les Gaulois qui avaient suivi les drapeaux de Virginius traitaient en ennemis leurs compatriotes attachés à la mémoire de Vindex, et les nommaient avec mépris galbiens : jaloux de l'opulence des Séquaniens et des Éduens que Galba avait par reconnaissance affranchis d'un quart de leurs tributs, ils dévastèrent ces riches contrées.

Les cités tiraient parti de la guerre civile pour satisfaire leurs mutuelles rivalités. Trèves et Langres, traitées sévèrement par Galba, se joignirent aux légions disposées à la sédition par l'indiscipline. Partout on s'assemblait de nuit, on formait des associations secrètes, et, suivant l'antique usage de la Gaule, on s'envoyait en présent et en signe de fraternité deux mains d'argent entrelacées.

Bientôt la révolte éclata dans quelques légions. Vitellius fit mettre à mort tous ceux qui n'avaient pas voulu se rallier à lui contre Othon. Civilis seul échappa à son courroux; le tyran n'osa frapper un guerrier si renommé parmi les Bataves; il commandait huit cohortes gauloises auxiliaires de la quatorzième légion. Vitellius, redoutant son crédit sur les troupes et leur vengeance, le laissa fuir.

Enfin la Gaule se vit délivrée des orgies du nouvel empereur et du brigandage de son armée. Après avoir incendié Metz, exercé partout d'affreuses rapines, désarmé et pillé Vienne en Dauphiné, contre laquelle Lyon sa rivale avait enflammé sa haine, Vitellius traversa l'Italie en ennemi, et entra dans Rome comme dans une ville prise d'assaut.

Tout le règne de ce prince ne fut qu'une suite continuelle d'injustices, de crimes, de débau-

ches, de factions. L'empire romain allait périr dans l'opprobre : Vespasien prit les armes pour le délivrer; l'Orient suivit ses enseignes; et dans le nord de la Gaule, Civilis, qui parut d'abord combattre pour sa cause, prouva bientôt qu'il marchait à un autre but, et qu'il ne prenait parti dans les troubles de Rome que pour affranchir totalement les Gaules de son joug.

Projet magnanime de Civilis.

Quelques tribus de Cattes, forcées par des dissensions civiles de quitter leur pays, étaient venues habiter une contrée marécageuse, située près de la mer entre deux bras du Rhin; on l'appelait l'île des Bataves, et les Cattes qui s'y établirent en prirent le nom. Cette colonie guerrière s'allia bientôt à plusieurs peuples de la Belgique, peuples que César regardait comme les plus vaillans de tous les Gaulois.

Julius Civilis et Paulus étaient tous deux chefs des Bataves; ils avaient combattu avec gloire dans les armées romaines. Paulus périt à Rome, dans un temps où le courage conduisait au supplice. Civilis se sauva; emprisonné ensuite par Vitellius, il ne dut la vie qu'à la peur qu'il inspirait à ce lâche tyran. Il avait vu de près les monstres vils et féroces auxquels le sort aveugle livrait le monde; le souvenir de ses chaînes pesait sur son âme : impatient de se venger, il méditait l'affranchissement des Gaules, et par-

tout ses émissaires s'efforçaient de déterminer les cités à la révolte.

Dans un autre temps il eût réussi ; mais les courages étaient abattus, les mœurs amollies, les peuples divisés. Civilis était plus grand que son siècle ; doué d'un esprit actif et fécond en ressources, il saisissait rapidement la fortune quand elle le favorisait, et savait encore la poursuivre lorsqu'elle lui échappait : il se comparait lui-même au fameux Annibal et à Sertorius, non sans quelque raison ; car il était vaillant, habile et privé d'un œil comme eux.

Dissimulant d'abord sa haine générale contre les Romains *, il parut ne s'armer que pour embrasser la cause de Vespasien contre Vitellius, et conserva même encore dans les premiers momens d'hostilité l'apparence de la soumission. Il fomentait en différens lieux des soulèvemens sans qu'on pût le soupçonner d'en être l'auteur : enfin, lorsque le moment lui parut favorable pour agir, il donna la nuit un festin, au fond d'un bois sacré, aux Gaulois les plus audacieux. « Vous voyez, leur dit-il, que » l'empereur ne nous traite plus en alliés, mais » en esclaves ; chaque jour appesantit notre » servitude ; la Gaule est une proie toujours » tentante et toujours nouvelle pour ses op-

* Après J.-C. 69 ans.

» presseurs ; ils se succèdent rapidement sans
» nous laisser aucun repos. Dès que l'un d'eux
» est gorgé de richesses, il nous en arrive un
» autre : leur insatiable avidité est un gouffre
» éternel qui engloutit tout et qu'on ne peut
» remplir.

» Non moins prodigues de notre sang que de
» nos biens, ils nous épuisent par de nom-
» breuses levées d'hommes ; et, tandis qu'ils se
» livrent à la mollesse, nous supportons seuls
» pour eux les travaux de la guerre. Tournez
» vos regards sur le camp romain, vous n'y
» verrez que des vieillards, des soldats débiles,
» enrichis des dépouilles de la Gaule. Ce vain
» nom de légion dont ils se parent encore pour-
» rait-il vous intimider ? Je n'y aperçois de
» forces réelles que les nôtres, que l'infante-
» rie, que la cavalerie bataves. Notre sépara-
» tion seule enlevera tout le nerf de leur armée.
» Nous pouvons compter sur les Bretons et sur
» les Germains ; les uns sont nos alliés, les au-
» tres nos frères : enfin, pour vous rassurer,
» il vous suffit de regarder vos ennemis, et,
» pour les vaincre, de saisir vos armes. »

Tous les chefs bataves et gaulois, enflammés par ces paroles, se dispersèrent et coururent partout exciter les peuples à la guerre. Les hostilités commencèrent sur les bords de

l'Océan. Les Caninéfates, alliés des Bataves, surprirent plusieurs cohortes, les égorgèrent, brûlèrent quelques forts et s'emparèrent de vingt-quatre vaisseaux romains.

Civilis, qui n'avait point levé le masque, conseilla aux généraux de l'empereur de disséminer leurs forces pour comprimer l'esprit de sédition qui éclatait en différens lieux. Hordéonius, chef de l'armée, ne suivit pas ce conseil perfide; mais son indolence et sa faiblesse encouragèrent la rebellion.

La division régnait dans les légions; la plupart des officiers inclinaient secrètement pour Vespasien, les soldats pour Vitellius. Civilis, ayant trouvé le moyen de faire sortir de Mayence ses cohortes bataves, se révolta ouvertement; il fit venir dans son camp sa mère, ses sœurs, les femmes et les enfans de chaque soldat, afin que leur présence ne laissât à ses troupes d'autre espoir de salut que la victoire.

Hordéonius envoya de Cologne et de Trèves deux légions contre lui; Lupercus qui les commandait ne put résister à l'impétuosité des Bataves; les Romains, abandonnés par les auxiliaires, furent vaincus, et se retirèrent dans une forte position nommée Vetera Castra.

Civilis investit ce camp : Hordéonius voulait s'y tenir renfermé; les légionnaires l'accu- Ses premiers succès.

sent de lâcheté ; méprisent ses ordres, sortent de leurs retranchemens, et livrent bataille à Civilis. Au milieu de l'action, la cavalerie belge abandonne les Romains et passe du côté des Bataves. Cette défection décide la victoire ; les légions fuient en désordre. Civilis les poursuit vivement, comble avec leurs morts les fossés de leur camp : les retranchemens sont un moment forcés, et ne peuvent être repris qu'après une longue lutte et un grand carnage. Les Teuctères et les Bructères accourent sous les drapeaux de Civilis, la Germanie s'ébranle, et le Rhin ne lui oppose plus qu'une faible barrière.

Hordéonius, qui n'était parvenu qu'après une grande perte d'hommes à faire sortir l'ennemi de son camp, demandait partout des secours. Vocula, à la tête d'un corps d'élite, arrive de Rome pour combattre Civilis ; mais les légions indisciplinées secondent mal ses efforts ; il livre une bataille et la perd. Civilis, après avoir tenté vainement de profiter de cette victoire pour prendre le camp d'assaut, tourna le siége en blocus.

Dans ce moment on apprit que le lâche Vitellius, perdant honteusement l'Italie, avait capitulé dans Rome ; que, rompant ensuite la capitulation, sa garde avait livré le Capitole aux flammes, et qu'enfin le peuple romain in-

digné venait d'enlever à ce tyran la couronne et la vie.

Un envoyé de Vespasien vint ordonner au général des Bataves de poser les armes, puisqu'il ne les avait prises que pour sa cause, et que son triomphe rendait désormais la guerre inutile.

Civilis feignit d'obéir *; mais, rassemblant en secret ses compagnons d'armes et ses alliés : « Perdrons-nous ainsi, leur dit-il, le fruit de » nos travaux, le prix de nos succès? J'ai servi » vingt-cinq ans dans les camps romains; » quelles ont été mes récompenses ? la mort » de mon frère et une honteuse captivité. » Comment a-t-on payé votre sang versé pour » ces maîtres orgueilleux? par de lourds im» pôts, par des coups de verges, par la hache » des licteurs : et voyez cependant combien il » serait facile de secouer un joug si honteux ! » Nous qui ne formons qu'une faible portion » des Gaules, nous avons déjà seuls bravé les » forces de l'empire et menacé ses camps nom» breux : les uns sont pris, les autres investis. » Cessons donc de risquer sans honneur notre » vie, pour servir une de leurs factions; osons » combattre pour nous-mêmes. Qu'avons-nous » à redouter? La victoire nous rendra libres

* Après J.-C. 70 ans.

» et la défaite ne peut empirer notre sort. »

Les Bataves et leurs alliés répondirent à ce discours par de vives acclamations, et la guerre contre Rome fut unanimement résolue.

Sa défaite occasionée par une chute de cheval.

Bientôt l'armée batave attaqua impétueusement le camp de Vocula; il allait être forcé, lorsque soudain quelques cohortes, arrivant d'Aquitaine, chargent les Gaulois en queue et les forcent à la retraite. Peu de jours après Civilis livre une nouvelle bataille; la victoire se déclarait pour lui; mais, au milieu de la mêlée, il tombe de cheval; on le croit mort, et ses troupes prennent la fuite. Les Romains, heureux d'échapper, par cet accident, à une défaite presque certaine, n'osèrent poursuivre les Bataves.

Hordéonius avait péri victime d'une sédition; Vocula, malgré sa fermeté, contenait difficilement dans ses légions l'esprit de révolte; il livra encore plusieurs combats dont les succès furent balancés et indécis.

Cependant la nouvelle de l'incendie du Capitole réveillait parmi les Gaulois l'espoir de la liberté. Les druïdes disaient hautement « que, » si jadis Rome avait survécu à Brennus, on » ne devait attribuer son salut qu'à la conser- » vation du Capitole, que l'existence de cette » ville était attachée à celle de ce monument,

» et qu'ainsi sa destruction devenait aujour-
» d'hui pour les Romains le signal de la colère
» des dieux, et pour les Gaulois le présage de
» la victoire. »

La superstition appuyait alors la politique de Civilis. Classicus, chef des peuples de Trèves, et Tutor, commandant de la garde du Rhin, se joignirent à lui. Enfin la cité de Langres s'arma pour l'indépendance gauloise, et ses troupes marchèrent sous les ordres de Julius Sabinus, noble Gaulois, qui se prétendait descendre de Jules César, avec lequel sa bisaïeule avait formé une liaison secrète.

Tous ces chefs s'assemblent à Cologne; ils espèrent que les dissensions des Romains donneront aux Gaulois le temps de s'affranchir, de chasser les étrangers de leur territoire et de fortifier les Alpes. Leurs émissaires parcourent les cités de la Gaule et appellent tous les peuples aux armes.

L'intrépide Vocula, s'efforçant de résister à la fois aux attaques de l'ennemi et aux trahisons des siens, était campé à Nuits. Civilis et Tutor s'approchèrent de lui avec leur armée. Bientôt, au lieu de combattre, les avant-postes gaulois et romains parlementèrent; les émissaires de Civilis parvinrent à séduire les soldats. Enfin, ce qu'on n'avait jamais encore vu, deux

légions, abandonnant leurs aigles, se soulèvent contre leur patrie, et déclarent qu'elles veulent prêter serment au chef des Gaulois : en vain Vocula leur reproche avec force cette lâcheté, en vain il leur représente la honte de jurer obéissance à des étrangers. On l'écoute avec colère ; on lui répond par des murmures. « Eh quoi, dit-il, en bravant leurs menaces, » on verra les vainqueurs servir les vaincus, » des Romains obéir à des Barbares ; les figures » sauvages et bizarres de leurs enseignes rem- » placeront vos nobles aigles ; vous recevrez » l'ordre d'un Tutor, d'un Sabinus ? Est-ce leur » nombre qui vous effraie ? N'avez-vous plus » vos glaives pour les braver ? Et, quand même » vos armes ne vous offriraient qu'une trop » faible espérance de victoire, ne devriez-vous » pas encore imiter vos aïeux qui préféraient » la mort au déshonneur ? »

Ces paroles vraiment romaines firent peu d'impression sur des esprits séduits et sur des courages abattus. Quelques Gaulois, envoyés par Classicus, poignardèrent Vocula, que ses coupables soldats livrèrent sans défense à ses meurtriers. Les légions alors prêtèrent serment au nouvel empire des Gaules.

Le camp de Vetera résista plus long-temps aux armes et aux séductions de Civilis ; mais

enfin les troupes qui le défendaient, vaincues par la famine, se rendirent et jurèrent aussi obéissance à l'empire des Gaules. Cette soumission forcée fit leur honte et non leur salut; car, au mépris de la capitulation, les Bataves commencèrent par les dépouiller et finirent par les massacrer.

Ce fut alors que Civilis fit couper sa longue chevelure blonde, qu'il avait juré de laisser croître jusqu'au moment où il serait vengé des Romains; l'humiliation des légions lui parut une vengeance plus complète que la victoire.

Ce guerrier ambitieux fut le seul des chefs insurgés qui ne prêta pas serment à l'empire des Gaules, parce que dès lors il méditait de concert avec les Germains la conquête de ces belles contrées. *Ses projets de conquête.*

Les alliés se partagèrent les captifs, et réservèrent le chef d'une légion pour en faire hommage à Véléda, vierge germaine, respectée alors comme prophétesse, vénérée comme fée, et même adorée comme déesse : cette femme avait, disait-on, prédit la victoire des Bataves et le désastre des Romains. *Renommée de la vierge Véléda.*

Les légions rebelles ne tardèrent pas à sentir la honte de leur défection; elles virent en frémissant leurs aigles arrachées, et sous leurs yeux les Gaulois, livrant Cologne au pillage,

égorgèrent tous les Romains qui s'y trouvaient.

Civilis et Classicus vainqueurs reçurent dans cette ville une ambassade de la nation des Teuctères *. Les propositions et le langage des députés peignaient avec énergie la grossièreté sauvage de ces Germains, et leur haine implacable contre Rome. « Nous félicitons les Gau- » lois, disaient-ils, et nous remercions Mars, » puisque ce dieu vous ramène dans les rangs » des enfans de la guerre et des peuples libres. » Jusqu'à présent l'eau, la terre et l'air n'é- » taient pour vous que de vastes cachots. Vos » corps subissaient l'inspection des Romains, » vos biens leurs taxes; ils se faisaient des » trophées de vos vêtemens et même de vos » armes. Montrez-vous donc dignes de nous, » en nous imitant; abattez les murs de vos » villes; les animaux sauvages eux-mêmes per- » dent leurs forces dans ces prisons de pierres, » vrais remparts de la tyrannie. Égorgez sans » pitié tous les Romains; la liberté ne peut » exister avec eux : reprenez-leur vos biens, » et désormais jouissez-en tous en commun; » car les dieux ont destiné la terre à tous les » braves, comme la lumière à tous les hommes. » Quant à nous, effaçons les limites qui nous » séparent, et habitons indistinctement les uns

* Après J.-C. 70 ans.

» chez les autres, comme nos pères. Ce que » nous vous conseillons surtout, c'est d'abjurer ce luxe et ces voluptés dont Rome se sert » plus habilement que de ses armes pour subjuguer les peuples. Notre alliance et notre » amitié sont à ce prix. »

Les chefs de la Gaule répondirent qu'ils accepteraient avec joie l'alliance proposée. « Cependant, dirent-ils, au lieu de détruire nos » remparts, nous en construirons de nouveaux » pour défendre notre indépendance. Nous » avons chassé les Romains qui nous combattaient, mais nous devons épargner les autres » qui, depuis un grand nombre d'années, » nous sont unis par les liens du sang; leur » mort jetterait le deuil dans nos propres familles. Pour vous, Germains, l'entrée des » Gaules vous sera ouverte toutes les fois que » vous y viendrez sans armes. Civilis et Véléda » seront nos arbitres; ils rédigeront notre » traité. »

Ce traité fut conclu. Cependant les députés gaulois ne purent parler à Véléda : cette prophétesse restait invisible au fond d'une tour isolée; un de ses parens, seul admis près d'elle, recevait les demandes qu'on lui adressait et rapportait ses réponses.

Civilis employa le reste de l'année à étendre

ses conquêtes : une armée romaine vint encore le combattre ; Labéon la commandait. Les Germains et les Gaulois remportèrent la victoire. Ce succès décida la cité de Tongres et les Nerviens à se ranger sous les drapeaux de Civilis.

Mort de Sabinus et de sa famille. Les peuples de Langres élurent alors pour empereur des Gaules Julius Sabinus, et le proclamèrent César. Sabinus, illustre par ses malheurs plus que par ses talens, ne justifia point le choix de ses concitoyens. Marchant en Séquanie sans ordre et sans précaution, il fut enveloppé, battu, et ne sauva sa vie qu'en répandant le bruit de sa mort.

L'incendie de sa maison et la profonde douleur de sa femme Éponine, en apprenant cette nouvelle, parurent la confirmer *. Sabinus s'était caché dans le fond d'une caverne ; il y vécut neuf années, nourri et consolé par les soins de sa courageuse épouse : deux enfans même y devinrent les fruits de leur amour ; mais enfin la trahison d'un vil esclave découvrit leur retraite ; ils furent arrêtés et envoyés à Rome.

La fière Éponine se jeta aux pieds de l'empereur, dans l'espoir de conserver le seul objet qui l'attachait à la vie ; mais Sabinus avait

* Après J.-C. 79 ans

porté le titre de César : la politique rendit l'empereur inflexible, il ordonna la mort de cette famille infortunée.

Sa rigueur rendit à Éponine son noble courage : « Je reçois la mort, dit-elle, comme » un bienfait des dieux ; mon véritable sup» plice serait de te voir heureux et vainqueur. » Long-temps enfermée dans le sein de la terre, » ses ténèbres me consolaient parce qu'elles » éloignaient de mes yeux le spectacle de ta » fortune. » Le trépas de cette femme héroïque éternisa sa gloire et souilla celle de Vespasien.

La défaite de Sabinus fut un grand malheur pour la Gaule. Les Séquaniens, les Rémois, les Éduens persistèrent dans l'alliance de Rome, et perpétuèrent ainsi l'asservissement de leur patrie.

Arrivée de Cérialis dans la Gaule.

Cependant Cérialis, général expérimenté, fut envoyé par Vespasien dans la Gaule, à la tête d'une forte armée. Les députés de toutes les cités s'assemblèrent à Reims pour décider si elles continueraient à combattre ou si elles se soumettraient. En pareil cas le doute est une faiblesse, et, dès qu'on délibère entre la liberté ou la servitude, la honte est déjà résolue.

Valentin, noble Trévirois, soutint alors avec éloquence la cause de la guerre et de l'indépendance. Julius Auspex vanta la protection

de Rome et les douceurs de la paix. Son opinion entraîna la majorité des avis qui depuis long-temps n'étaient que trop partagés. Langres et Trèves avaient précédemment pris parti pour Néron et contre Vindex : dès lors une profonde haine avait aigri les autres peuples de la Gaule contre ces deux cités : la jalousie des chefs s'opposait à la réunion des forces. « Qui, disait-on, conduira la guerre? qui donnera les auspices? et, même après le succès, » où placer la capitale de l'empire? La vic- » toire augmenterait nos divisions au lieu de » les terminer, et la guerre civile succéderait » à la guerre extérieure; car aucune cité ne » veut céder la prééminence à l'autre : cha- » cune fait valoir sa force, son antiquité ou » ses alliances : notre désunion rend la guerre » impossible et la paix indispensable. »

Ainsi fut abandonnée la plus noble cause. Langres, Trèves, avec les Bataves et les Nerviens, restèrent seules sous les armes. Peut-être cependant les choses eussent-elles encore changé de face, si les généraux gaulois, profitant de leurs premiers succès, eussent marché promptement sur les Alpes; mais ils prodiguèrent sans fruit un temps précieux, Civilis à poursuivre Labéon dans la Belgique, et Classicus à partager entre ses troupes les dépouilles

romaines; Tutor borna ses exploits au massacre d'une cohorte. Sur ces entrefaites Cérialis parut; il défit Tutor. Les légions qui avaient déserté rentrèrent dans le camp romain : l'adroite clémence de Cérialis effaça leur honte, et les enflamma du désir d'expier leur faute.

Les Trévirois combattirent vaillamment, mais ils furent vaincus; leur chef Valentin expia dans les fers le crime de fidélité à sa patrie.

Cérialis, aussi ferme pour maintenir la discipline qu'intrépide dans les combats, sauva Trèves du pillage; rassemblant dans cette ville les états des peuples insurgés, il leur rappela les invasions des Cimbres et des Teutons, que d'autres peuples germains menaçaient de renouveler. « On cherche, disait-il, à vous éblouir par un faux prestige de liberté. Que » voyait-on dans la Gaule avant César? la tyrannie de quelques chefs; des factions qui » vous déchiraient; un état de guerre perpétuelle : les lois romaines seules ont fait connaître le repos et la paix. Il est vrai que, » pour maintenir cette paix, il faut lever des » soldats et payer des tributs : mais existe-t-il » à cet égard quelque distinction injuste ou » humiliante entre les Romains et les Gaulois? » Ceux-ci commandent, comme nous, les légions; ils gouvernent les provinces; ils sont

» appelés à toutes les dignités. Lorsque l'em-
» pire est gouverné par un bon prince, la
» Gaule partage le bonheur de Rome, et, lors-
» que nous gémissons sous quelque tyran,
» l'Italie, plus proche de son joug, en sent
» plus que vous la pesanteur. Le jour où vous
» expulserez les Romains de la Gaule, vous y
» introduirez la discorde et toutes les calamités
» qu'elle enfante. Enfin réfléchissez-y mûre-
» ment; ce n'est point Rome qui vous prend,
» c'est Rome qui se donne à vous. »

Les Gaulois, surpris de la modération de ce discours, l'applaudirent, parce qu'ils avaient craint, étant vaincus, d'entendre un langage plus menaçant; ils se soumirent.

Habileté de Civilis.

Les Bataves restaient seuls à vaincre. Civilis essaya de séduire Cérialis, en lui offrant l'empire des Gaules : mais, ne pouvant le corrompre, il osa le combattre. Ces deux généraux déployèrent dans cette guerre un talent et une activité qui les rendirent également célèbres, et la fortune même se plut à favoriser alternativement leurs armes.

Cérialis fut d'abord surpris près de la Moselle; mais, calme dans le péril, il rallia bientôt ses troupes et livra une nouvelle bataille; la victoire se déclara pour lui, et il brûla le camp des Gaulois. Civilis, non moins prompt

à se relever que son rival, se retrouva bientôt en sa présence. Après différens combats un transfuge, trahissant Civilis, indique aux Romains un chemin pour traverser un marais qu'on croyait impraticable. Le général gaulois, enveloppé et battu, s'échappe et reparaît encore; ses troupes le même jour livrent quatre combats en quatre lieux différens; les succès partout sont balancés.

Un jour Civilis, se hasardant trop témérairement, est reconnu et entouré; tous les traits des Romains sont dirigés contre lui; alors, descendant de cheval, il s'élance dans un fleuve et le traverse à la nage : mais, peu de temps après, il surprend à son tour Cérialis dans les bras d'une Gauloise, met ses troupes en fuite et s'empare d'une partie de sa flotte; Cérialis rallie ses débris et poursuit Civilis, qui se retira enfin dans l'île des Bataves.

Entrevue de Cérialis et de Civilis.

Là, les deux généraux avaient à braver de nouveaux dangers; le terrain marécageux de cette contrée menaçait à chaque pas les légions d'une ruine totale. D'un autre côté les Bataves, las d'une si longue guerre, faisaient craindre à leur chef une prochaine révolte; Civilis, aussi adroit en politique qu'ardent au milieu des batailles, demanda une entrevue à Cérialis. Là, rejetant tous les maux de la guerre sur

Vitellius, il rappela son attachement à Vespasien : « C'était ce prince, son ancien ami, di-
» sait-il, qui lui avait fait le premier prendre
» les armes; mais, une fois la guerre com-
» mencée, la volonté des peuples l'avait forcé
» à la continuer. »

Traité de paix entre eux.

Le général romain ne désirait pas moins que lui la fin de cette lutte sanglante. Civilis, pour prix de son courage et de son adresse, obtint un traité honorable qui assura l'indépendance des Bataves. La crainte de leurs armes réunies à celles des Romains contint la Germanie, et la paix fut ainsi totalement rétablie dans les Gaules.

Tel fut le dernier effort que tenta cette contrée belliqueuse pour recouvrer son indépendance; comme il n'était que partiel, il ne pouvait avoir un grand succès : un esprit public vigoureux peut seul défendre ou reconquérir la liberté; mais, quand les mœurs sont amollies et les esprits abattus, si quelques hommes de courage se montrent encore, ils n'entraînent dans leurs mouvemens qu'un petit nombre de citoyens : la peur, déguisée sous le nom de prudence et d'amour du repos, contient les autres; et le pouvoir, au lieu de trouver une forte résistance et une volonté énergique, ne rencontre que de faibles sou-

venirs et d'impuissantes velléités d'indépendance.

La soumission de la plus grande partie des Gaulois était déjà si généralement établie et connue avant même l'élévation de Vespasien au trône, que, selon le récit de l'historien Josèphe, le roi Agrippa les citait comme exemple aux Juifs, lorsqu'il voulut leur persuader de se soumettre aux Romains. « Les Gaulois, leur » disait-il, habitant un vaste pays peuplé par » trois cents nations confédérées, défendu par » le Rhin, les Alpes, les Pyrénées, illustré » par sept siècles de victoires et de conquêtes, » et jouissant de toute la félicité que peuvent » donner un sol fertile, une active industrie, » n'ont pas cru s'avilir en devenant tributaires » du peuple romain, et en lui confiant le soin » d'assurer leur repos et leur prospérité; ce » n'est point une lâche crainte qui les a fait » plier sous ce joug; ils ont combattu près » d'un siècle pour défendre leur liberté; mais » ils ont sagement cédé à la fortune de Rome, » objet du respect et de l'admiration du monde. » Aussi voyons-nous dans cette contrée belli» queuse douze cents soldats romains main» tenir facilement la paix dans plus de douze » cents villes gauloises. »

Tableau de la Gaule sous quelques empereurs romains.

Pendant tout le règne de Vespasien la plus

profonde tranquillité régna dans la Gaule : elle jouit d'un bonheur plus doux sous l'empire trop court de Titus, si justement nommé *les délices du monde*. Mais la tyrannie, les délateurs, les concussionnaires reparurent dans Rome avec Domitien *. Ce prince, aussi absurde que cruel, effrayé de l'esprit de révolte que suscitait dans l'empire une grande disette de blé, fit arracher toutes les vignes de la Gaule. Sous le despotisme les épigrammes, les satires sont les dernières armes dont la faiblesse des peuples se sert dans l'ombre contre leur tyran. On fit, à l'occasion de cet édit de Domitien, un distique dans lequel la vigne lui parle ainsi : « Quand tu m'arracherais jusqu'à la racine, je produirais encore assez de vin pour les libations du sacrifice où César sera immolé. »

Cette prophétie s'accomplit ; le vertueux, mais trop faible Nerva, succédant à ce monstre, s'associa Trajan, et, se donnant ainsi la force qui lui manquait, releva pour quelque temps la gloire de l'empire. Sous le règne de Trajan, la Gaule fut paisible ; les Barbares respectèrent le Rhin ; les armes romaines délivrèrent le Danube des Daces, et Rome fit revivre dans l'Orient un nouvel Alexandre.

* Après J.-C. 92 ans.

Le siècle des Antonins devint l'unique et fameuse époque du règne de la philosophie assise sur le trône : elle donna un second âge d'or au monde, et la Gaule étonnée jouit sous un monarque d'une liberté plus entière et plus fortunée que dans le temps de sa sauvage indépendance.

Le fils de Marc-Aurèle, l'infâme Commode, ressuscita Néron ; il parcourut comme un fléau les Gaules, la Grèce et l'Asie. Rome, en tranchant ses jours, reprit un moment sa liberté, mais ce poids glorieux était devenu trop pesant pour elle ; sa faiblesse avait besoin d'un maître ; le sénat choisit Pertinax, guerrier vertueux ; les soldats voulaient un tyran ; ils vendirent l'empire à l'encan ; Julianus l'acheta.

Sévère, qui défendait alors les frontières de la Gaule, indigné de cet opprobre de Rome, vengea Pertinax, et donna aux Romains, en montant sur le trône, un général habile, mais un maître dur et cruel.

Deux compétiteurs lui disputèrent l'empire. Albinus *, l'un d'eux, entraîna sous ses étendards les Bretons et une grande partie des Gaulois ; ainsi la Gaule devint encore le sanglant théâtre d'une guerre civile **. Elle fut terminée

* Après J.-C. 193 ans.
** Après J.-C. 197 ans.

par une longue et meurtrière bataille qui se donna près de Lyon : Albinus battu se tua ; Sévère vainqueur foula aux pieds avec bassesse le corps de son ennemi, et ne traita pas moins cruellement les Gaulois qui avaient embrassé la cause de son rival.

Lyon fut livré aux flammes ; il inonda les campagnes de sang, accabla les peuples d'impôts, et se rendit aussi tristement fameux par ses rigueurs qu'il l'avait été noblement par ses victoires. Un Gaulois, envoyé par lui au supplice, lui dit : « J'ai suivi les drapeaux d'Al-» binus par nécessité et non par choix. Ses » armes m'y ont forcé ; qu'auriez-vous fait à » ma place ? » Sévère répondit froidement : « Je souffrirais ce que tu vas souffrir. »

Ce prince mourut en Bretagne *. Caracalla son fils lui succéda ; héritier des vices et non des talens de son père, il assassina son frère Géta, et donna au monde le spectacle d'un tyran aussi lâche que cruel, aussi ridicule qu'odieux. Payant des tributs aux Barbares qu'il menaçait, mais qu'il n'osait combattre, il usurpa dans l'Orient une lâche victoire par une trahison, et périt sous le poignard de Macrin, l'un de ses généraux.

La Gaule s'était illustrée en donnant à Rome

* Après J.-C. 212 ans.

le vertueux Antonin, né d'une famille dont Nîmes fut le berceau. L'infâme tyran qui venait de périr devait son nom à un vêtement gaulois qu'il avait coutume de porter, et que de ce moment les Gaulois ne durent regarder qu'avec horreur.

Un insensé détrôna Macrin, et l'empire romain gémit quelques années sous le joug du méprisable Héliogabale, le plus efféminé des monstres qui déshonorèrent la pourpre romaine. On eût dit qu'alors la fortune voulait humilier Rome, et se venger de ce peuple qu'elle avait fait roi du monde, en le rendant esclave des maîtres les plus abjects. Le temple du soleil avait élevé son enfance; un poignard trancha son sceptre; un égout fut son tombeau.

Alexandre Sévère, qui lui succéda*, fit reparaître sur le trône et dans les camps la vertu et la gloire romaine; après avoir pacifié l'Orient, il revint défendre la Gaule contre les Germains; mais là, se montrant observateur trop rigide d'une discipline inconnue à la licence de son siècle, il périt victime d'une trahison.

Depuis quelque temps Rome, par une imprudence qui dans la suite causa sa ruine, recevait dans ses légions un grand nombre d'officiers barbares, et formait ainsi ses ennemis

* Après J.-C. 235 ans.

éternels à la science de la guerre, que jusque-là elle seule avait connue. Maximin, Goth de naissance, parvenu aux honneurs militaires par sa force et par sa bravoure, poignarda Sévère dans sa tente, et se fit proclamer empereur.

Ce Scandinave féroce parut d'abord servir de rempart aux Gaulois; il passa le Rhin, écrasa tout ce qui s'opposait à sa marche, et, comme un torrent, parcourut la Germanie en vainqueur. Mais ce soldat sauvage ne traitait en hommes que les soldats; le reste du monde ne lui semblait qu'un vil troupeau destiné à nourrir ses camps. Il ne connaissait de droit que la force; la Germanie avait été sa première victime, la Gaule fut sa seconde proie; il la livra au pillage et l'inonda de sang. La richesse des cités et celle des champs furent données en butin aux soldats.

Une tyrannie si violente ne pouvait durer. Après la mort des deux Gordien, qui s'étaient révoltés en Afrique sans succès, Rome, retrouvant dans l'excès de ses maux un reste d'énergie, élut pour empereurs Balbe, Maxime et le jeune Gordien. Maximin, accourant pour les combattre avec plus de rapidité que de prudence, vint assiéger Aquilée, ville d'Italie. Mais, comme il avait négligé d'assurer les subsistances des nombreuses légions qui le suivaient, la famine engendra la révolte, et le tyran périt.

Le jeune Gordien restait seul maître du trône; il porta ses armes dans l'Orient. Vertueux, mais imprévoyant, et victime d'une trahison que sa vertu ne pouvait soupçonner, il fut assassiné par l'Arabe Philippe, auquel il avait confié le commandement de la garde. Cependant Rome n'eut pas long-temps à rougir du joug de cet empereur sorti des déserts de l'Arabie; il fut détrôné par un général romain digne du sceptre, par Décius.

Pendant tous les troubles qui déchiraient l'empire, la défense de la Gaule n'était devenue pour les empereurs qu'un objet secondaire. Les forces romaines se portaient toutes dans l'Orient contre les Perses, et sur le Danube contre les Daces, qui deux fois avaient rendu Rome tributaire. La garde du Rhin, autrefois confiée à huit légions, n'en avait plus que trois, insuffisantes pour la sûreté d'une ligne si étendue. Les Gaulois amollis étaient devenus incapables de se défendre eux-mêmes; le luxe et l'oisiveté de Rome s'étaient répandus dans leurs cités, et, semblable à la Grèce conquise, cette Gaule, autrefois si belliqueuse, ne connaissait plus d'autre occupation que le plaisir, et d'autre gloire que celle des arts et des lettres.

Ligue des Allemands et des Francs.

Dans le même temps * la Germanie offrait au

* Après J.-C. 241 ans.

monde un spectacle tout contraire. Les anciens Suèves et plusieurs nations voisines s'étaient confédérées sous le nom d'Allemands. Une ligue encore plus formidable se composait des Bructères, des Chamaves, des Sicambres, des Frisons, des Cattques, des Teuctères, qui marchaient réunis sous le nom de Francs, nom qui prouvait leur amour pour la liberté. Ces deux ligues résistaient à la fois aux Scandinaves, aux Saxons, aux Goths, aux Vandales, Marcomans, Quades et Daces, qui les pressaient au nord et à l'orient, ainsi qu'aux Romains, dont elles n'avaient jamais voulu reconnaître la domination. Enhardies par la lâcheté ou par l'incurie de cette foule d'empereurs éphémères qui depuis quelques années ensanglantaient et déshonoraient la capitale du monde, elles tournaient leurs regards avides sur la Gaule, sur ses riches cités, sur ses champs fertiles, proie doublement tentante pour leurs deux passions favorites, l'amour de la guerre et la haine contre les Romains.

Échecs des Francs.

Ce fut sous le règne du jeune Gordien que pour la première fois Rome entendit prononcer le nom des Francs. L'historien Vopiscus rend compte d'une invasion qu'ils firent en Gaule à cette époque. Ils livraient au pillage les contrées voisines de Mayence. Aurélien, depuis

empereur, commandait alors une légion dans les Gaules; il marcha contre les Francs, les combattit, leur tua sept mille hommes et en prit trois cents*: ses soldats, appelés depuis dans l'Orient, célébrèrent cet exploit par des couplets militaires qu'ils chantaient dans leur route, et dont le refrain disait : « Nous avons » tué une fois mille Francs, une autre fois » mille Sarmates, et nous allons chercher à » présent mille, mille, mille, mille et mille » Perses. »

Le règne de Décius * fut trop court pour assurer la tranquillité de la Gaule. La Grèce attaquée attira son attention et ses forces contre les Goths; il les battit : mais ensuite, lâchement trahi par un de ses lieutenans, il fut enveloppé et périt les armes à la main, digne de son nom et de sa patrie.

Le prince qui lui succéda, Valérien, était désigné au sénat par l'opinion publique comme citoyen vertueux et général expérimenté; mais l'âge avait épuisé sa vigueur : ses choix furent sages, et sa conduite faible; tous les généraux qu'il nomma cueillirent des lauriers dans la suite et parvinrent au trône **. Son fils Gallien fut chargé par lui de la défense des Gaules, et

* Après J.-C. 250 ans.

** Après J.-C. 254 ans.

l'empereur plaça sa jeune vaillance sous la direction d'un Gaulois nommé Posthumius, général habile, mais ambitieux.

Valérien conduisit ses légions en Orient, se laissa tromper par le roi de Perse, qui l'enchaîna et le fit périr après lui avoir fait subir une outrageante captivité.

Gallien, dont la bravoure avait donné quelques espérances, ne montra sur le trône qu'une honteuse indolence; sous le règne de ce tyran voluptueux tous les ressorts de l'État se détendirent, et trente usurpateurs se partagèrent l'empire romain.

Posthumius est nommé empereur par les Gaulois.

La Gaule sans défense * allait devenir la proie des Barbares. Posthumius la sauva en s'emparant du sceptre. Les Gaulois le proclamèrent empereur. Les Francs avaient livré ces belles contrées au pillage, et leurs dévastations s'étaient étendues jusqu'en Espagne. Posthumius les battit, résista ensuite aux efforts de Gallien, et illustra par de grands exploits un règne de sept ans.

L'empereur romain, forcé de céder la Gaule à ce collègue belliqueux, répondit aux plaintes du sénat avec la lâcheté qui le caractérisait: « La république sera-t-elle ruinée parce que » nous n'aurons plus d'étoffes de la fabrique

* Après J.-C. 260 ans.

» d'Arras? » La licence fut dans tous les temps pour les Gaulois le plus grand écueil de leur liberté; Posthumius périt dans une sédition *: après sa mort une Gauloise disposa du trône.

Ce siècle était l'époque des femmes célèbres : Zénobie gouvernait l'Orient; Victorine domina dans l'Occident; elle ne régna pas, mais elle donna trois fois le trône. Son mari Victorin, élevé par ses intrigues à l'empire, se montra indigne de le conserver. Avide de richesses, il voulait livrer Mayence au pillage. Les Gaulois le tuèrent. Victorin son fils lui succéda, et, peu de temps après, périt à Cologne sous le poignard d'un greffier dont il avait outragé la femme. Les Gaulois enfermèrent les corps de ces deux princes dans un même tombeau, sur lequel on lisait cette courte et sévère inscription :

Ci-gisent les deux Victorin, tyrans.

Pendant ces troubles, les Allemands avaient franchi le Rhin. Marius, simple armurier gaulois, parvenu aux grades militaires par sa valeur, battit les Germains et tua leur roi Crocus. Cet exploit lui valut l'estime de Victorine, dont le suffrage créait les princes; elle le fit proclamer empereur des Gaules. Ses successeurs Marius et Tétricus.

* Après J.-C. 267 ans.

Ce monarque parvenu, plus fait pour combattre que pour régner, révolta par sa dureté une nation que son élévation humiliait. Ses troupes se soulevèrent, et un soldat, en le frappant de son glaive, lui dit : « Reconnais cette » épée qui te tue, elle fut l'ouvrage de tes » mains. »

Victorine, toujours puissante quoique malheureuse dans ses choix, fit donner la couronne à l'un de ses parens, Tétricus, sénateur romain qui gouvernait alors l'Aquitaine. Tétricus porta dignement le sceptre pendant six années. Sous son règne, Victorine conserva le titre d'Augusta; elle battait monnaie dans la ville de Trèves, et jusqu'à sa mort elle fut l'oracle et la conciliatrice des Gaulois.

Ce peuple turbulent*, qui ne pouvait souffrir, comme le dit César, ni une sage liberté, ni une pesante servitude, voulut dans ce temps s'affranchir du joug sous lequel il était opprimé par l'orgueil des patriciens, par la dureté du fisc, par l'indiscipline des légions. De tous côtés les paysans se révoltèrent, et sous le nom de Bagaudes inondèrent la Gaule de sang. L'atrocité de leur vengeance fut proportionnée à la longueur de leur oppression; après six mois de siége, ils s'emparèrent d'Autun, et livrèrent

* Après J.-C. 269 ans.

au pillage cette ville, regardée alors comme l'asile des sciences et des arts.

Cependant Rome, qu'on avait crue si près de sa chute, se relevait et sortait brillante de ses ruines. Claude II, dans un règne de peu de durée, venait de lui rendre sa gloire et sa liberté. Les Goths, battus par lui, avaient laissé trois cent mille cadavres sur le théâtre de leur défaite.

Aurélien, non moins belliqueux et plus favorisé encore par la fortune, redonna aux Romains un second Trajan. Tous les usurpateurs tombèrent sous ses coups; il vainquit les Perses, détruisit Palmyre, enchaîna Zénobie, pacifia l'Afrique, délivra le Danube, affranchit l'Illyrie, et rassembla enfin sous son sceptre puissant tous les membres épars de l'empire.

La Gaule seule restait encore séparée; il y marcha : cette guerre donna au monde un spectacle nouveau. Tétricus, plus fatigué de la pesanteur du sceptre qu'ébloui de son éclat, appelait son rival par ses vœux secrets. Las des séditions que son courage comprimait, mais que l'impatience gauloise renouvelait sans cesse, il écrivait à Aurélien : « Venez, prince invincible, me délivrer d'une grandeur qui me pèse. » Lorsque les armées furent en présence, Tétricus déposa la couronne, et s'ef- Abdication de Tétricus.

força vainement de faire accepter à ses peuples son abdication et la paix. Les Gaulois voulurent le contraindre à combattre et à régner. Il échappa au trône par la fuite, et se réfugia dans le camp d'Aurélien. Les Gaulois, privés de chefs, n'en persistèrent pas moins à défendre leur indépendance; ils livrèrent bataille avec désordre, mais avec furie, et vendirent chèrement leur liberté. Cette bataille sanglante, dans laquelle périrent les derniers émules de Brennus et de Vercingétorix, remit sous le joug de Rome la Gaule et l'Espagne.

Les Romains, dans ce siècle de corruption, se montrèrent encore moins dignes que les Gaulois d'être gouvernés par de bons princes. Aurélien mourut victime d'une conspiration tramée au milieu de ses camps où il avait ramené la victoire; il venait de rebâtir dans les Gaules la ville de Genabum, qui prit le nom d'Aurelianum, depuis Orléans; et Dijon fut fondé par lui.

Le sénat, profitant de la consternation qui suivit le crime des légions, se ressaisit un moment du droit de donner un chef à l'empire; et, remplaçant la gloire par la vertu, il proclama Tacite empereur. Ce prince, étranger à son siècle, et qui ressemblait à un antique Romain sortant du tombeau pour étonner le monde, en

faisant apparaître avec lui dans Rome quelques jours de liberté, régna moins de temps encore que Titus.

Anéantissement des Barbares par Probus.

Probus, son successeur, était un de ces guerriers que la fortune élevait de temps en temps pour soutenir l'empire dans sa décadence et pour retarder sa chute. Les Francs, les Bourguignons, les Vandales, profitant de la mort d'Aurélien, des dissensions des Gaulois et de la révolte des Bagaudes, avaient franchi le Rhin en foule. Soixante-dix villes de la Gaule étaient tombées en leur pouvoir; ils dévastaient toutes les campagnes et pillaient toutes les cités; Probus, résolu de se venger de ces outrages, traverse les Alpes à la tête de ses légions, entre dans la Gaule, défait les Barbares en trois batailles, reprend sur eux les villes conquises, poursuit sans relâche les vaincus, les rejette au-delà de l'Elbe, saccage leur pays et leur tue quatre cent mille hommes *.

Pour encourager l'avidité au carnage, il payait une pièce d'or à ses soldats pour chaque tête de Germain qu'ils lui apportaient. Cet abus cruel de la victoire produisit l'effet ordinaire de l'injustice triomphante; il répandit dans la Germanie une terreur momentanée; mais il y jeta en même temps les semences de cette haine

* Après J.-C. 277 ans.

profonde, qui ne s'apaisa, peu de siècles après, que sur les derniers débris du monde romain.

Le vainqueur, non content d'avoir ruiné et décimé les Germains, ne leur accorda la paix qu'après avoir exigé d'eux le plus humiliant des tributs, un tribut d'hommes. Ils furent forcés de lui donner seize mille guerriers qu'il fit entrer dans ses légions. Ces auxiliaires dangereux apprirent dans les camps romains l'art d'en triompher.

L'empereur fit connaître, en peu de mots, au sénat de Rome l'étendue et le résultat de ses victoires. « Nous n'avons, dit-il, laissé aux » Barbares que leur sol. Tous leurs biens sont » à nous; la Gaule est labourée par des bœufs » germains; leurs blés remplissent nos gran- » ges; leurs troupeaux nous nourrissent; leurs » haras nous remontent : les dieux ont confir- » mé votre choix; la Gaule est délivrée, la » Germanie subjuguée; neuf rois sont venus » se prosterner à mes pieds ou plutôt aux vô- » tres; ordonnez donc des actions de grâces » aux dieux. »

L'empereur traînait à sa suite une foule innombrable de captifs; il en transplanta une partie dans la Grande-Bretagne. Vandelbourg près de Cambridge rappelle encore par son nom celui des Vandales qui formèrent cette colonie.

De tous les Barbares, les Francs étaient alors les plus belliqueux *. Probus, désespérant de les soumettre, transporta dans l'Orient, près du Pont-Euxin, une tribu de ce peuple guerrier. Il croyait l'accoutumer au joug et changer ses mœurs en l'éloignant ainsi de ses foyers. Son espoir fut trompé. Cette poignée de Francs qui préféraient la mort à la servitude se révolte, s'empare de quelques vaisseaux, traverse le Bosphore de Thrace, la Propontide, l'Hellespont, ravage les côtes de la Grèce, pille Syracuse, éprouve un échec près de Carthage, franchit le détroit de Cadix, côtoie l'Espagne et la Gaule, rentre dans sa patrie par les bouches du Rhin, et revient animer ses concitoyens à la vengeance par le récit de ce voyage héroïque. — Révolte des Francs.

Le repos rendu aux Gaulois n'éteignait point dans leurs âmes le regret de leur indépendance **; ils proclamèrent à Cologne un empereur nommé Proculus : toute la Gaule le reconnut avec précipitation et le défendit avec faiblesse. Battu par Probus, il se réfugia chez les Francs, dont il prétendait tirer son origine; mais ceux-ci le livrèrent au vainqueur.

Un autre Gaulois nommé Saturnin comman-

* Après J.-C. 277 ans.

** Après J.-C. 280 ans.

dait plusieurs légions en Égypte*. Ces légions voulurent malgré lui le revêtir de la pourpre; vainement il prit la fuite, on l'atteignit et on le couronna. Probus qui l'estimait le combattit, le défit; sacrifia l'amitié à la politique, ordonna son supplice et pleura sa mort.

La Gaule dut à Probus la liberté de replanter les vignes que le farouche Domitien avait fait arracher**. On ne connaissait plus à cette époque ni les vertus qui rendent libre, ni celles qui rendent fidèle. Probus périt dans une sédition, et les Romains donnèrent le sceptre à un Gaulois. Carus, né à Narbonne, fut proclamé empereur dans Rome. Sa vertu l'avait déjà élevé au consulat. Un poëte du temps dit de lui : « Ce prince semble avoir été choisi par les dieux » pour que le poids de l'empire pût tomber sans » secousse sur ses bras vigoureux, et sans que » le monde ressentît la moindre émotion de ce » grand changement. »

Carus ne régna pas assez pour remplir l'espoir que son élection avait donné. Son fils Numérien lui succéda, porta ses armes dans l'Orient, et y fut assassiné par Aper. Dioclétien, chef de sa garde, tua le meurtrier, monta au trône, et en demeura seul possesseur par la

* Après J.-C. 280 ans.

** Après J.-C. 281 ans.

mort de Carinus, second fils de Carus, qui dans sa jeunesse avait déjà effrayé Rome, en y montrant les vices d'un vieux tyran; ses propres soldats l'assassinèrent.

Sous le règne de Dioclétien, le gouvernement romain éprouva l'un de ces changemens remarquables qui font époque dans les empires. Pour résister aux peuples du Nord qui menaçaient le Rhin et le Danube, à ceux d'Afrique qui se révoltaient sans cesse, aux Perses dont les armes envahissaient l'Orient, et dans le dessein surtout de prévenir les usurpations fréquentes d'une foule de généraux que les légions indisciplinées revêtaient à leur gré de la pourpre, ce prince partagea l'empire d'abord avec un collègue nommé Maximien Hercule et puis avec deux Césars, Constance Chlore et Galère. Par ce moyen chaque partie des États romains eut un défenseur, et chaque armée un surveillant.

Maximien Hercule, justifiant son surnom, défit les Francs si complètement qu'un de leurs rois vint dans son camp lui demander la paix. Il permit à quelques-unes de leurs tribus d'occuper et de cultiver, comme tenanciers, les terres des Nerviens et des Trévirois, que de fréquentes guerres avaient changées en déserts.

Après avoir ainsi mis les Gaules à l'abri des Défaite des Bagaudes.

invasions étrangères, il les délivra de la fureur des Bagaudes. Ceux-ci *, ayant étendu leurs ravages du Rhin jusqu'à l'Océan et des côtes de la Méditerranée jusqu'à la Seine, s'étaient emparés de plusieurs forteresses : les débris de l'une d'elles se voyaient encore, plusieurs siècles après, dans l'abbaye de Saint-Maur, près de Vincennes, qu'on appela long-temps le château des Bagaudes. Enhardis par le succès de leurs armes, ils avaient proclamé empereurs deux de leurs chefs, Ælianus et Amandus. Maximien les défit, les poursuivit, les envoya au supplice, et termina ainsi cette sanglante rebellion qui avait duré seize années.

Ce guerrier, non moins farouche que les Barbares dont il avait triomphé, combattait en héros et gouvernait en tyran. Heureusement pour la Gaule, elle ne resta que peu de temps sous le joug de ce prince féroce. Constance Chlore, nommé César, eut en partage cette fertile contrée, ainsi que l'Espagne et la Bretagne. La justice et la liberté y rentrèrent avec lui, et ce nouveau César soumit la Gaule par ses vertus, comme le premier qui porta ce nom l'avait conquise par ses armes.

Depuis près de deux siècles le christianisme, croissant au milieu des persécutions, et forti-

* Après J.-C. 285 ans.

fié par le sang des martyrs, avait presque partout chassé les faux dieux de leurs temples, et vaincu jusque dans les forêts gauloises le culte sauvage des druides.

Dioclétien, trompé ou dominé par Galère et par les pontifes de l'idolâtrie, inonda l'empire du sang des chrétiens, et le couvrit des débris de leurs autels.

Cette persécution fut la grande tache de son règne. Son abdication, qui la suivit de près, lui fit retrouver dans la retraite la gloire qu'il avait perdue sur le trône.

Le vertueux Constance fut le seul qui n'exécuta point ses ordres sanguinaires, et par sa tolérance la Gaule vit en paix l'Évangile s'étendre et multiplier ses racines.

Le génie belliqueux de Maximien avait échoué contre un rebelle qui s'était fait proclamer empereur dans la Bretagne; Constance, plus heureux, recouvra cette île, et détrôna Carausius, héritier de l'usurpateur. Aussi redoutable aux ennemis que cher à ses peuples, il combattit les Germains, les vainquit et les poursuivit au-delà du Véser; mais ces tribus belliqueuses, semblables à l'hydre de la fable, montraient sans cesse de nouvelles têtes menaçantes prêtes à venger celles qu'on venait d'abattre. Les Allemands franchirent encore le

Victoire de Constance sur les Allemands.

Rhin; ils surprirent l'empereur près de Langres. Entouré d'ennemis, ce prince ne dut la vie qu'à son courage; il se fit jour avec son épée au milieu de la foule des Barbares, regagna les portes de la ville, et, les trouvant fermées, se fit hisser par une corde que les habitans de Langres lui jetèrent du haut des remparts : son intrépidité réveilla celle des légions romaines et gauloises; elles se rallièrent, et Constance à leur tête triompha des Allemands et en tua soixante mille.

Délivré de cette guerre*, il ne s'occupa plus qu'à faire fleurir dans les Gaules la justice, les arts et les lettres. Par ses soins, les écoles célèbres d'Autun se relevèrent; un professeur renommé, Eumène, leur donna par son éloquence un nouveau lustre.

Avant son abdication, Dioclétien, qui craignait que la douceur de son collègue ne dégénérât en faiblesse, lui envoya des officiers qui parurent surpris de trouver son trésor vide. Constance, leur ayant fixé un jour pour expliquer sa conduite, les frappa d'un plus grand étonnement en leur montrant, lorsqu'il les revit, un prodigieux amas d'or que de toutes parts on s'était empressé de lui apporter. « Vous pourrez, dit-il alors, apprendre à Dio-

* Après J.-C. 293 ans.

» clétien que je ne manque point d'argent lorsqu'il m'est nécessaire, et que j'aime mieux laisser mes richesses en garde à mes sujets qu'aux agens du fisc. L'affection des peuples est un trésor inépuisable pour les princes. »

Galère, tyran des Romains, haïssait Constance. Il était jaloux d'une gloire dont ses vices le rendaient indigne, et n'enviait pas moins une puissance fondée sur la vertu. Le jeune Constantin, fils de Constance, retenu en ôtage par Galère, échappa au péril qui le menaçait, et vint retrouver son père; mais il jouit peu de temps de sa tendresse et de ses sages leçons. Constance mourut en Bretagne, et laissa à son fils un trône que ce prince illustra depuis par sa gloire, et qu'il souilla par ses rigueurs. Héritier de la plupart des qualités de son père et d'un plus vaste génie, il eût été le plus grand des monarques, si l'intolérance et la cruauté n'avaient pas taché quelques pages de sa vie glorieuse.

Les Francs vaincus par Constantin.

Les Francs ne pouvaient renoncer à l'espoir de conquérir les Gaules *; ils semblaient pressentir leurs futures destinées; leurs défaites ne faisaient que les exciter à la vengeance; ils regardaient la paix comme une trêve et le repos comme une servitude. Leurs bandes guerrières vinrent bientôt essayer leurs armes contre celles

* Après J.-C. 305 ans.

du successeur de Constance. Le jeune César court au devant d'eux, leur livre bataille, remporte sur eux une victoire complète, prélude ainsi à la gloire de son règne, et déshonore son triomphe par un barbare abus de la victoire.

Deux rois des Francs, Ascaric et Radagaise, étaient tombés dans les fers de Constantin; il donna leur mort en spectacle aux Romains. Ces princes et les autres captifs furent exposés aux bêtes dans les arènes de Trèves. Eumène, en faisant au milieu du sénat de Rome le panégyrique de cet acte féroce, immortalisa sa honte et celle de Constantin.

Ce supplice d'une foule de prisonniers n'assouvit point le courroux du vainqueur; il franchit le Rhin et livra aux flammes le pays des Bructères. Si les Germains furent victimes de la violence de Constantin, les Gaulois n'éprouvèrent que sa justice : il les défendit en barbare et les gouverna en père.

Le reste de l'empire, livré aux caprices sanguinaires de Galère, de Licinius, de Maximien et de Maxence son fils, croyait voir renaître le siècle des Caligula et des Néron. La Gaule seule resta paisible et heureuse; tous ces tyrans divisés se détruisirent mutuellement *.

* Après J.-C. 310 ans.

Maximien Hercule, chassé de Rome par son fils Maxence, cherchâ un asile près de Constantin qui avait épousé sa fille; l'âge épuisait les forces de ce vieillard, sans éteindre son ambition; il conspira deux fois contre son gendre. Constantin pardonna le premier complot, échappa au second que sa femme lui découvrit, trancha les jours de son cruel beau-père, et réunit toutes ses forces contre Maxence, qui s'armait plutôt pour détruire un rival que pour venger son père.

Avant que son armée fût réunie, Constantin se vit encore obligé de combattre avec un corps peu nombreux toute la ligue des Francs qui de nouveau envahissaient la Gaule. Cette fois il dut autant ses succès à sa ruse qu'à son intrépidité. Comme il avait appris la langue des Barbares, il osa, revêtu de l'habit et de l'armure d'un Franc, pénétrer seul dans leur camp, en examina la position, en reconnut les points mal gardés, rejoignit sa troupe, trompa les Barbares par une feinte retraite, tomba sur eux pendant la nuit, s'empara de leur camp et les tailla en pièces.

Avant de quitter la Gaule, l'empereur laissa aux Gaulois de nobles souvenirs de sa munificence; il embellit leurs cités; Trèves lui dut un cirque et un palais magnifiques; il remit

aux Éduens cinq ans de tributs qu'ils lui devaient : le sénat et les nobles de cette cité se jetèrent à ses pieds pour lui exprimer leur reconnaissance ; tant la Gaule était changée ! Un peuple qui se prosterne, même devant un bienfaiteur, ne pourra plus se relever contre un tyran.

La croix arborée par lui.

Autun voulut alors prendre un des noms de Constantin, et s'appeler *Flavia;* mais le temps lui a conservé celui d'*Augustodunum*, qu'elle tenait d'Auguste.

Les rivaux de Constantin soutenaient avec une moitié de l'empire le culte des faux dieux; ce prince réunit à son parti l'autre moitié du monde romain, en embrassant la cause de l'Évangile. Comme il marchait à la tête des Bretons, des Espagnols et des Gaulois, il vit, dit-on, apparaître dans les cieux le signe mystérieux de la rédemption, le donna pour enseigne à ses légions sous le nom de *labarum*, arbora la croix par conviction ou par politique, franchit les Alpes, battit Maxence, le tua et rentra en triomphe dans Rome avec les Gaulois.

Depuis il vainquit Licinius qui lui disputait encore le trône, et, ne pouvant résider avec sécurité dans cette Rome où le gênaient les monumens de la liberté et les temples du culte

antique, il changea le sort du monde en transférant le siége de l'empire à Byzance.

Une révolution complète se fit alors dans l'administration et dans les mœurs. Jusque-là, malgré la tyrannie d'un grand nombre d'empereurs, les formes antiques subsistaient encore, et le gouvernement était toujours la chose publique; sous Constantin, il devint chose privée. Le changement de *res publica* en *res privata* marque la grande limite qui sépare l'histoire ancienne de l'histoire moderne.

De ce moment les princes furent tout, et le peuple rien; la cour remplaça la nation; l'obéissance passive devint sous le nom de fidélité la première vertu; l'empire, au lieu de grands citoyens, eut de grands dignitaires; les patrices, les grands domestiques, les préfets du prétoire, les maîtres de la cavalerie et de l'infanterie firent oublier les consuls; la tribune resta muette; la chaire seule résista au trône; la jeunesse déserta les camps et peupla les monastères; le luxe laissa les cités et les frontières sans défense, les champs sans culture; on préféra les fonctions domestiques aux emplois publics; enfin on regarda le service de la patrie comme un fardeau, et celui du prince comme un honneur.

Tant que Constantin vécut, la force et la

gloire cachèrent ces chaînes sous des lauriers; mais, peu de temps après sa mort, l'empire, par une rapide décadence, prouva la dégradation dans laquelle cette révolution asiatique avait précipité les Romains.

CHAPITRE V.

HISTOIRE DES GAULOIS DEPUIS LA MORT DE CONSTANTIN JUSQU'A CELLE DE THÉODOSE.

Expulsion des Francs et des Germains. —Leur nouvelle invasion. —Triomphes de Julien. —Sa résidence à Paris. —Son habile politique. —Son couronnement. —Ses dernières victoires et sa mort. —Nouvelle division de la Gaule. —Forme de son gouvernement. —Servage de la glèbe. —Les Allemands vaincus. — Leur union avec les Bourguignons. —Haine entre ces deux peuples. —Alliance des Bourguignons et des Romains. —Vengeance des premiers. —État de la Gaule sous quelques empereurs. — Irruption des Goths en Orient. —Leur défaite. —Nouvelle invasion et défaite des Allemands. —Défection de Mellobaude. — La Gaule sous l'empire d'un Franc, Arbogaste.

LES victoires de Constantin sur les Francs et sur les Allemands avaient épouvanté ces tribus guerrières; elles n'osèrent depuis reprendre les armes qu'une seule fois. Crispus César, fils aîné de Constantin *, les défit et les chassa de la Gaule. Ce jeune prince jouit peu de sa gloire; nouvel Hippolyte, il périt victime des calom- Expulsion des Francs et des Germains.

* Après J.-C. 319 ans.

nies de sa belle-mère et de la funeste crédulité de son père.

Les enfans de Constantin se partagèrent son immense héritage. Constant, l'un d'eux, après avoir vaincu Constantin le jeune, son frère, devint maître de tout l'Occident. Mais un usurpateur né Gaulois *, Magnence, souleva les troupes, se fit proclamer empereur à Autun, poursuivit son rival près des Pyrénées, le fit périr, et fut reconnu par l'Italie, l'Afrique, l'Espagne et la Gaule. Il s'associa son frère Décence, et, à la tête d'une immense armée de Gaulois, de Francs et de Saxons, il marcha contre Constance, empereur d'Orient, et le seul des enfans de Constantin qui eût encore conservé la vie et le trône. Julien, en parlant de la marche de Magnence, dit « que la Gaule » tout entière semblait rassemblée dans son » camp, et que cette innombrable foule de » guerriers s'avançait pareille à la foudre lan» cée du haut des Alpes. »

Constance accourut d'Asie avec ses légions pour opposer une digue à ce torrent ** : les champs de Murse et les rives de la Drave furent le théâtre sanglant de la bataille que se livrèrent les deux armées. Tandis que le faible

* Après J.-C. 350 ans.
** Après J.-C. 351 ans.

Constance, fuyant le péril, attendait dans une église l'issue du combat, ses généraux tournèrent et vainquirent Magnence. Cet usurpateur, battu une seconde fois près des Alpes, fut poursuivi dans la Gaule, et se donna la mort à Lyon, après avoir poignardé sa mère et l'un de ses frères *. L'autre, nommé Décence, imita sa fureur, et s'étrangla près de Sens; ainsi l'heureux Constance réunit sous son sceptre toutes les parties de l'empire.

Mais, pendant le cours de cette guerre civile, le Rhin, laissé sans défense, n'opposa plus de barrières à l'avidité des Germains; ils envahirent et dévastèrent la Gaule. Les Francs surtout inondèrent et pillèrent avec impunité cette malheureuse contrée. Plusieurs de leurs chefs, élevés aux premières dignités de la cour impériale, protégeaient ces désordres. L'un d'eux, nommé Sylvain **, d'abord favorisé et ensuite menacé par Constance, se fit proclamer empereur, et se revêtit dans Paris de la pourpre romaine. Constance, qui n'aurait osé le combattre, le fit assassiner. Leur nouvelle invasion.

Les Francs, répandus dans toutes les provinces, s'emparèrent d'un grand nombre de forts, afin de trouver un asile, si la fortune

* Après J.-C. 353 ans.
** Après J.-C. 355 ans.

leur devenait contraire. Cologne même tomba en leur pouvoir. La Gaule était livrée sans défense à l'avidité de tous les peuples de la Germanie; sa ruine semblait certaine : un grand homme parut et la sauva.

Julien, neveu de Constance, appelé au trône par sa naissance, et destiné à la mort par la jalousie de son oncle, dut son salut au danger public. L'empereur effrayé suspendit sa haine, et confia le commandement des Gaules au jeune César. La victoire y reparut avec lui. Étranger à son siècle, il se montrait passionné pour la philosophie, pour la liberté, pour la gloire, pour le culte de l'antique Rome; le Capitole tressaillit en voyant un nouveau Scipion, l'Allemagne un nouveau Germanicus, et la Gaule un nouveau César.

Tout semblait se réunir pour rendre les succès de Julien impossibles. Quarante-cinq forteresses qui défendaient autrefois le Rhin venaient de tomber au pouvoir des Barbares; la plupart des légions romaines restaient dans l'Orient, et soutenaient péniblement la guerre contre les Perses; d'autres défendaient le Danube contre la fureur des Goths, des Quades et des Marcomans. Les cités de la Gaule, amollies par le luxe, ruinées par l'avidité des agens de Constance, épuisées d'hommes, et épouvantées

par les invasions des Allemands et des Francs, rendaient les nouvelles levées lentes et difficiles. Enfin le jeune César, au moment de combattre des ennemis formidables par leur nombre et par leur vaillance, en laissait encore derrière lui de plus dangereux.

La cour de Constance, loin de désirer ses triomphes, travaillait à sa perte; préfets du prétoire, questeurs chargés des finances, agens subalternes, tous conspiraient contre le défenseur de la Gaule, et redoutaient moins la présence des ennemis dans l'empire, que celle de la philosophie sur le trône.

Julien surmonta tous ces obstacles; il sut à la fois inspirer aux peuples l'amour et le respect, aux soldats le courage, aux délateurs, aux courtisans, aux concussionnaires et aux ennemis une crainte salutaire. Son génie suppléa à la faiblesse de ses moyens; son activité et sa célérité semblèrent multiplier ses troupes.

Triomphes de Julien.

Après avoir chassé des provinces les tribus germaines qui s'occupaient à les piller, et qui ne s'attendaient plus à combattre, il rétablit l'ordre dans l'administration; car le succès donne le droit de se faire obéir*. Bientôt les Germains revinrent en foule l'attaquer**; ils le

* Après J.-C. 356 ans.

** Après J.-C. 357 ans.

surprirent et l'enfermèrent dans la ville de Sens. Julien, au lieu de se borner à la défense, qui finit toujours par la reddition des places, sortit impétueusement de ses remparts, et remporta sur les Barbares une victoire complète.

Profitant de ce succès, il courut en Alsace, dans le dessein de reprendre Strasbourg, tombé au pouvoir des ennemis. Là, il eut à combattre une ligue de sept rois allemands réunis pour tenter un dernier effort contre la fortune romaine. La bataille fut long-temps disputée; la cavalerie batave, qui couvrait la droite des Romains, plia; cette aile, malgré les efforts de Julien, fut mise en déroute; alors toute l'armée allemande, se croyant sûre de la victoire, tomba en masse sur le centre des légions; mais ses attaques redoublées ne purent l'entamer. Cette résistance retardant la défaite sans donner encore l'espérance de la victoire, Julien la décida en chargeant les Barbares à la tête de sa réserve. Les ennemis, fatigués de tant d'assauts, cédèrent à cette dernière attaque; bientôt leur retraite devint une déroute; les rois prirent la fuite, une partie de leurs troupes fut taillée en pièces, l'autre se noya dans le Rhin.

Chnodomare, chef de la ligue, poursuivi et atteint, perdit à la fois la victoire et la liberté.

Amené devant Julien, au lieu de montrer la fierté qui relève le malheur, il se prosterna aux pieds de son vainqueur, et lui demanda lâchement la vie. Julien, respectant son rang et méprisant son caractère, épargna ses jours, et l'envoya en présent à Constance, qui peut-être eût mieux aimé voir dans ses fers le vainqueur que le vaincu.

Le jeune César reprit toutes les forteresses du Rhin, et poursuivit les Allemands au-delà de ce fleuve; mais, apprenant qu'ils s'étaient retranchés derrière de nombreux abattis dans leurs forêts profondes, il se contenta de les avoir épouvantés, et revint dans la Gaule. Là *, il combattit de nouveau une tribu de Francs qui avaient profité de son absence pour tenter une invasion; la fortune lui fut encore fidèle; après une longue et sanglante mêlée, ces Francs, vaincus et enveloppés, rendirent les armes. Leur vaillance opiniâtre était depuis long-temps si connue, que Julien lui-même regarda son succès comme un prodige; car jusque là on avait toujours vu ce peuple belliqueux préférer la mort à la captivité.

Lorsque ces Francs captifs furent envoyés en Italie, leur taille colossale étonna la cour de Constance. Libanius, dans son récit, compare

* Après J.-C. 358 ans.

« ces gigantesques guerriers à de hautes tours » placées au milieu des lignes romaines. »

Julien, dans ce dernier combat, fut puissamment secondé par la valeur de ces mêmes Bataves que les champs de Strasbourg avaient vus fuir. Le jeune César les en avait punis, en leur faisant traverser le camp, habillés en femmes, et les Gaulois humiliés expièrent leur faiblesse par le courage qu'ils déployèrent contre les Francs.

Sa résidence à Paris.

Ce prince habile prouva dans cette circonstance à quel point il connaissait le caractère des Gaulois, dont l'honneur fut dans tous les siècles le plus puissant mobile. Le libérateur de la Gaule établit sa résidence à Paris. Ceux de ses ouvrages qui nous sont parvenus nous apprennent que Lutèce lui était chère; il se complaît à en décrire la position, à vanter la douceur de sa température, la fertilité de son sol, la salubrité de ses eaux. Il habitait un palais bâti sur le terrain qu'on nomme aujourd'hui *la Cité*. Lutèce était renfermée dans l'île qui porte ce nom; environnée de murailles, on y entrait des deux côtés par deux ponts défendus par des tours.

Le jeune César entreprit alors une guerre plus périlleuse que celle qu'il venait de terminer avec tant de succès; il attaqua les agens

du fisc, et voulut soulager la Gaule du poids des impôts dont elle était accablée. Le préfet du prétoire, Florentius, forcé de céder comme administrateur, se vengea comme délateur; il aigrit la défiance de l'empereur, alimenta sa haine par des calomnies; et Constance, écoutant des avis perfides qui flattaient ses passions, rappela près de lui Salluste, le plus dévoué, le plus utile et le plus vertueux des ministres de Julien *.

Ce jeune prince reprit encore les armes contre les Francs Chamaves; il les vainquit, et, après les avoir effrayés par sa victoire, il les soumit par sa générosité. Le roi des Chamaves pleurait la perte de son fils, tombé en captivité au commencement de la guerre; il le croyait mort : Julien l'offrit à ses regards, l'assura qu'il en avait pris soin comme s'il lui eût donné le jour, et le rendit à sa tendresse.

Tandis que ce prince inspirait à la Gaule un juste enthousiasme par ses exploits et par sa sagesse, les courtisans de Constance s'efforçaient d'atténuer ses triomphes et de ridiculiser son caractère; ils lui donnaient en raillant le nom de Victorin, pour rappeler au souvenir de Constance le nom du guerrier gaulois qui, sous le règne de Gallien, avait usurpé l'empire.

* Après J.-C. 358 ans.

Constance prodigua à son neveu autant de reproches qu'il méritait d'éloges, lui ordonna de rétablir les impôts supprimés, et exigea qu'il suivît en tout les conseils de Florentius.

Julien ne se laissa pas plus vaincre par la cour que par les Allemands; il répondit « que » l'empereur devait se trouver fort heureux » que des provinces qui s'étaient vues si long- » temps la proie des Barbares et des concus- » sionnaires payassent si religieusement les » taxes accoutumées; la modération, disait-il, » ranimera la confiance, et remplira le trésor; » la rigueur et l'injustice exciteront le déses- » poir et produiront l'indigence. »

Ces remontrances l'emportèrent; les vexations cessèrent. Julien se chargea lui-même, sans frais, du recouvrement des impôts; son humanité lui attira l'affection des peuples; ils payèrent les tributs avec zèle, sans contrainte et sans attendre de sommation. Le jeune César prouva ainsi au tyran de l'empire que l'amour des peuples est la plus solide base de la puissance et de la richesse des trônes.

Le génie peut seul triompher de toutes les erreurs, mais non de l'envie; en l'éclairant, il l'enflamme : la Gaule heureuse, et Julien puissant, étaient deux tourmens pour Constance. Au risque de perdre une des plus belles parties

de l'empire, il résolut d'enlever aux Gaulois et à son neveu tous leurs moyens de défense ; en conséquence, sous prétexte de fortifier l'armée d'Asie, il donna l'ordre formel à Julien de lui envoyer les troupes qui composaient la force de son armée, c'est-à-dire les Hérules, les Bataves et deux légions gauloises renommées par leur vaillance.

Décentius, ministre de Constance, fut chargé de porter et de faire exécuter ces ordres funestes. On lui adjoignit Lupicinius, que Julien avait envoyé dans la Grande-Bretagne pour combattre les Pictes. Ce prince, voyant que sa perte était résolue, ne résista ni n'agit ; le refus d'obéir l'aurait constitué en rebellion, l'obéissance le livrait sans défense ainsi que la Gaule aux Barbares : sa prudence habile confia sa destinée à l'affection des Gaulois, et ils ne trompèrent point son espérance. Son habile politique.

Dès que les légions furent informées de l'ordre qui les appelait au fond de l'Orient, elles s'indignèrent de se voir exilées de leur patrie, comme si leurs exploits eussent été des crimes. « Nous allons donc, disaient-elles dans un » écrit qui circulait dans tous les rangs de l'ar- » mée, exposer à une nouvelle captivité nos » pères, nos femmes, nos enfans, dont le sa- » lut nous a coûté tant de sang. » Ces mur-

mures décidèrent les officiers de l'empereur à presser l'exécution des ordres dont ils étaient chargés.

Malgré les représentations de Julien, ils commandèrent aux différens corps de se rassembler à Paris. Les légions gauloises obéissent; elles se mettent en marche, et leurs premiers pas ébranlent la Gaule. Tout le peuple s'alarme, toutes les cités gémissent; l'air retentit de plaintes et de cris. Chacun croit déjà voir les Francs et les Germains revenir altérés de vengeance, et renouveler dans les provinces les désastres dont Julien venait à peine d'effacer les traces; les vieillards désolés, les femmes éperdues arrêtent les soldats; les enfans embrassent leurs genoux; tous les conjurent de ne point les abandonner à la fureur des Barbares.

Les légions indignées traversent lentement cette foule gémissante qui borde leur route; la discipline contient encore leur courroux, mais il se lit dans leurs regards.

Julien vient les recevoir aux portes de la capitale; après avoir rappelé leurs exploits et retracé leurs titres à la reconnaissance publique: « Soldats, leur dit-il, nous devons obéir et » non délibérer; vous allez combattre sous les » yeux de l'empereur : là, vos actions rece- » vront un digne prix de votre vaillance et

» proportionné à la puissance du prince. Rési-
» gnez-vous donc à un voyage dont le but est
» la gloire. »

On écouta ces paroles en silence, et ce silence fut sans doute cette fois plus agréable à Julien que les vives acclamations qui répondaient ordinairement à ses harangues.

Jusque-là ce prince, par la circonspection de sa conduite, n'avait donné à ses ennemis aucun prétexte pour l'accuser. Mais alors, soit par affection, soit par un calcul que le succès seul pouvait justifier, il combla de présens les officiers, les principaux légionnaires, et rendit ainsi leur douleur plus vive et leur obéissance plus douteuse; enfin, au lieu de hâter leur départ, on leur permit vingt-quatre heures de séjour; ils les employèrent à se concerter, et ce temps si court leur suffit pour opérer une révolution dans l'empire.

Au milieu de la nuit, les soldats prennent les armes, et entourent en tumulte le palais du prince, qu'on nomma depuis le *palais des Thermes*; leurs cris redoublés proclament Julien Auguste, et demandent violemment sa présence. Son couronnement.

Julien, si l'on en croit son récit, ignorait tous ces mouvemens *; réveillé en sursaut par

* Après J.-C. 360 ans.

ces acclamations séditieuses, il montre d'abord autant d'incertitude que de surprise, consulte Jupiter qu'il adorait alors en secret, et résiste quelque temps aux signes favorables qu'il croit lire dans les cieux. Son hésitation augmente l'ardeur des soldats rebelles; ils enfoncent enfin les portes du palais, y pénètrent le glaive à la main, et forcent le prince à les suivre dans le camp.

Là, de toutes parts, les Gaulois le pressent d'accepter la couronne. Julien, les yeux remplis de larmes feintes ou véritables, les conjure vainement de ne point souiller leurs victoires par une rebellion. « J'espère, dit-il, vous » satisfaire sans déchirer l'État par une guerre » civile; et puisque vous ne voulez point con» sentir à vous éloigner de votre patrie, re» tournez dans vos quartiers. Fiez-vous à ma » foi, vous ne franchirez pas les Alpes. Je » prendrai votre défense près de l'empereur. » Sa justice punirait votre révolte, sa bonté » écoutera vos remontrances. »

Ces paroles, au lieu de calmer les esprits, les embrasent; l'amour se change en colère, les murmures en menaces. Julien cède; on l'élève sur un pavois; le collier d'un officier, noble prix du courage, lui sert de diadème, et le nouvel Auguste, vaincu et couronné, ré-

compense la révolte dont il profite, en distribuant cinq pièces d'or et une livre d'argent à chaque soldat.

Si le nouvel Auguste avait montré une prudente hésitation avant de s'emparer du pouvoir suprême, il déploya pour s'y maintenir toute la force et l'activité de son caractère. Après avoir vainement cherché à obtenir de Constance son consentement au partage de l'empire, il réunit contre lui toutes les forces de la Gaule, et l'affection des peuples le seconda tellement que bientôt il se vit en état non-seulement de se défendre, mais d'attaquer.

Constance, dans l'espoir d'occuper par une diversion ce rival redoutable, prit le parti honteux d'exciter les Allemands à tenter une nouvelle invasion dans les Gaules; mais il ne retira de cette trahison que la honte qui flétrit la mémoire de tous ceux qui appellent dans leurs États les armes étrangères.

Julien vainquit encore les Allemands *, et, marchant ensuite le long du Danube avec une célérité digne du nom de César qu'il portait, il arriva en Thrace, lorsque son ennemi le croyait encore dans les Gaules. Constance rassemblait alors près d'Antioche toutes les forces

* Après J.-C. 361 ans.

de l'Orient; mais la mort, qui le frappa, termina heureusement la guerre civile, et rendit sans combat l'heureux Julien maître paisible de tout l'empire.

Ses dernières victoires et sa mort.

Le règne de ce prince fut glorieux, mais court; les humiliations, car on ne peut pas dire précisément la persécution, qu'il fit éprouver aux chrétiens, furent la seule tache de sa vie illustre. La passion de la gloire et le désir de réparer l'honneur des armes romaines le conduisirent au-delà de l'Euphrate. Il vainquit les Perses; mais, trop ardent à les poursuivre, il se vit bientôt, comme Crassus et comme Antoine, environné d'une foule d'ennemis dans des plaines arides, et menacé par la famine d'une destruction totale; il ne fit pas moins éclater de courage dans ses revers que dans ses triomphes; la victoire illustra sa retraite *: dans un dernier combat, blessé mortellement, ses derniers regards virent fuir les Perses; il périt en héros et en philosophe.

Pendant son règne, quoiqu'il fût aux extrémités de l'Orient, la terreur de son nom contint les Allemands et les Francs; et la Gaule, qui pleurait sa mort, dut encore quelques années de calme au souvenir de ses trophées et au respect porté à son ombre.

* Après J.-C. 363 ans.

Jovien, son successeur donna le gouvernement des Gaules à Lucilien son beau-père; l'affection des Gaulois pour Julien était encore si forte chez ce peuple qui lui avait dû sa délivrance, que son nom seul excita une révolte générale. Un agent du fisc, accusé d'infidélité par Lucilien, persuada aux soldats gaulois que Julien vivait encore et que Jovien était un rebelle; ils coururent aux armes, Lucilien fut massacré. Valentinien, depuis empereur, échappa à la mort par la fuite, courut en Asie, et dut peut-être son élévation à ce péril passager. Le temps put seul éclairer les Gaulois sur leur erreur, et les ramener à la soumission.

Jovien ne régna qu'une année. Valentinien*, qui le remplaça, céda l'Orient à son frère Valens, se chargea de gouverner l'Occident, et, après être resté quelque temps à Milan, fixa sa résidence dans les Gaules, qu'on regardait alors comme la principale force de l'empire et comme la barrière la plus importante à sa conservation.

Depuis quelque temps les Romains avaient contracté la honteuse habitude de payer aux peuples barbares un tribut mal déguisé sous le nom de présent annuel. Le préfet des offices, homme impérieux et brutal, négligea d'en-

* Après J.-C. 365 ans.

voyer aux Allemands les sommes réglées par le dernier traité, et il accompagna d'injures le refus de satisfaire à leurs réclamations; ils prirent les armes, passèrent le Rhin, et recommencèrent leurs dévastations.

Nouvelle division de la Gaule.

Valentinien, qui se trouvait alors à Paris, fit réparer les forteresses de la frontière, et ordonna dans toutes les provinces de nombreuses levées. Pour rendre cette opération plus prompte et plus régulière, l'empereur jugea convenable de faire une nouvelle division du territoire gaulois. Auguste l'avait partagé en six provinces, ce qui donnait trop de puissance aux gouverneurs. Valentinien porta le nombre des provinces jusqu'à quatorze, et, depuis, son fils Gratien en ajouta trois autres.

Cette division en dix-sept provinces dura jusqu'au temps de la conquête des Francs. Ces dix-sept provinces étaient les quatre Lyonnaises, les deux Belgiques, les deux Germanies, la Séquanie, les Alpes grecques et pennines, la Viennoise, les deux Aquitaines, la Novempopulanie, les deux Narbonnaises et les Alpes maritimes. L'Église chrétienne se conforma pour l'établissement des métropoles à cette division.

Forme de son gouvernement.

La Gaule, ainsi partagée, conservait encore plus que toute autre partie de l'empire des vestiges de l'antique liberté; chaque cité était ad-

ministrée par un sénat supérieur, composé de membres tirés des familles patriciennes, et les différentes villes ou bourgs compris dans le territoire de chaque cité avaient un conseil municipal formé d'hommes libres, propriétaires, issus de familles qu'on appelait curiales. Ces conseils se nommaient quelquefois sénat inférieur.

Indépendamment des légions levées d'après les décrets impériaux pour la défense de la Gaule, chaque cité avait ses propres troupes, et nous avons vu dans les guerres de Vitellius, de Civilis, de Sévère, qu'il est souvent fait mention des cohortes auxiliaires que les cités gauloises envoyaient aux armées romaines. Lorsque Sabinus usurpa l'empire, il combattit à la tête des troupes de la cité des Éduens.

Souvent on rassemblait sous la présidence du préfet du prétoire ou de son vicaire les députés de toutes les cités de la Gaule; on y réglait les affaires intérieures : le préfet du prétoire, chargé du gouvernement général de l'Espagne, des Gaules et de la Bretagne, était remplacé, dans chacun de ces pays, par un vicaire sous l'autorité duquel des ducs et des comtes commandaient et rendaient la justice dans chaque cité. Les légions marchaient sous les ordres de deux maîtres de la milice, et le

pouvoir de ces chefs militaires affaiblit graduellement celui des magistrats civils.

Quatre questeurs étaient chargés du recouvrement des impôts. Ainsi les agens du prince administraient tout ce qui concernait l'intérêt général de l'empire; mais les intérêts locaux restaient confiés à la libre administration des sénateurs gaulois et des décurions des villes. On réglait les affaires ecclésiastiques dans les assemblées fréquentes du clergé. Chaque ville, indépendamment des familles patriciennes et curiales, contenait encore une autre sorte d'hommes libres : c'étaient les artisans, pour la plupart tirés de la servitude par l'affranchissement. Le reste de la population vivait dans l'esclavage.

Servage de la glèbe.

Il existait alors dans la Gaule deux classes de serfs; les uns, tout-à-fait esclaves, habitaient la maison de leur maître, et ne possédaient rien; les autres, beaucoup plus nombreux, cultivaient des terrains qu'ils tenaient à charge de payer un tribut, et auquel leur personne restait attachée; ils ne pouvaient ni aliéner ni quitter le sol qu'ils labouraient : jusqu'à nos jours ce servage a été connu sous le nom de servage de la glèbe.

Lorsque les cités de la Gaule se trouvaient opprimées par la tyrannie des commandans

militaires, et lésées par les magistrats civils dans leurs droits, dans leurs biens individuels ou communaux; elles envoyaient des députés pour porter leurs plaintes au sénat de Rome. Ce corps illustre, après avoir perdu la plupart de ses droits, conservait toujours l'usage antique et glorieux du patronage. Chaque peuple comptait ses patrons dans le sénat, et, peu de temps même avant la conquête de Clovis, on vit, suivant le récit de Sidonius Apollinaris, les députés et les patrons de la Gaule poursuivre devant le sénat le préfet du prétoire, Amandus, qui fut dégradé et condamné à mort.

Valentinien, habile général, prince juste pour les peuples, mais cruel et terrible pour les grands, maintint pendant son règne les lois en vigueur. Sa sévérité prévint les factions; il persécuta d'abord les païens; mais depuis, par une sage tolérance, il rétablit la paix des cultes; son courage repoussa les Barbares, et il aurait mérité l'honneur d'être compté au nombre des plus grands empereurs, si sa violence et les actes cruels de ses ministres n'eussent souillé sa gloire par quelques taches ineffaçables.

Au moment où l'empereur se disposait à marcher sur le Rhin, il apprit qu'une révolution éclatait dans l'Orient, et que Procope,

soutenu par deux cohortes gauloises, venait de s'emparer de Constantinople; dans le même temps d'autres troubles agitaient l'Illyrie. Valentinien, incertain du parti qu'il devait prendre, était appelé par son frère dans l'Orient; mais, les députés réunis de toutes les cités gauloises le conjurant de ne pas les abandonner à la fureur des Barbares, il laissa la fortune décider du sort de l'Asie, et ne s'occupa plus qu'à défendre la Gaule.

Les Allemands vaincus.

Bientôt ses inquiétudes furent dissipées par un message de son frère Valens, qui lui envoya la tête de Procope vaincu, détrôné et poignardé *. Cependant les Allemands commencèrent la guerre par des succès; les comtes Sévérien et Chariéton, chefs d'un corps d'armée romaine, furent battus par les Barbares, et périrent dans le combat; la fuite de la cavalerie batave avait été la cause de cette défaite. L'empereur irrité condamna à l'esclavage tous ceux qui avaient fui; mais il leur pardonna ensuite, après leur avoir fait jurer qu'ils répareraient leur honte. Les Allemands vainqueurs se livraient en désordre au pillage et à la débauche; Jovin, lieutenant de l'empereur, marcha contre eux, les surprit près de Châlons et les tailla en pièces. Leur roi fut pendu

* Après J.-C. 363 ans.

par les soldats romains, dont les chefs ne purent contenir la furie.

Cette victoire effraya la Germanie et ramena la sécurité dans les Gaules; mais elle fut un moment troublée par une maladie grave de Valentinien. Déjà l'ambition armait quelques personnages puissans qui aspiraient à lui succéder, lorsque le rétablissement de l'empereur fit cesser ces agitations.

Valentinien *, pour enlever toute espérance aux factieux, rassembla ses légions dans une plaine près d'Amiens, et fit proclamer par elles son fils Gratien, Auguste. Lorsque cet enfant fut couronné, l'empereur lui dit en présence de l'armée qui l'entourait : « Le suffrage des » soldats et la volonté de votre père sont les » auspices heureux sous lesquels vous montez » au trône. Montrez-vous digne de soutenir le » poids de l'empire ; apprenez à franchir sans » crainte, en présence des Barbares, les glaces du Rhin et du Danube. Animez vos soldats en marchant à leur tête ; épargnez leur » sang avec prudence ; versez le vôtre avec » courage pour les défendre, et regardez tous » les biens et tous les maux du peuple comme » s'ils vous étaient personnels : le reste de ma » vie sera consacré à former la vôtre. Vous,

* Après J.-C. 367 ans.

» guerriers, dont la vaillance est le plus ferme
» rempart de l'empire, attachez-vous à ce jeune
» prince qui se fie à votre fidélité, et qui va
» croître à l'ombre de vos lauriers. »

L'empereur, qui se chargeait du soin de fortifier par ses leçons et par ses exemples le courage de son fils, choisit pour éclairer son esprit un Gaulois illustre, Ausone, né à Bordeaux, orateur éloquent, poëte harmonieux, et que ses talens élevèrent dans la suite au consulat.

La victoire accompagna constamment les armes de Valentinien et de ses généraux. Théodose, père de celui qui parvint à l'empire, délivra la Grande-Bretagne des incursions des Pictes; il vainquit ensuite les Saxons et les Francs, dont les flottes infestaient les côtes de la Gaule et de la Grande-Bretagne. Valentinien conduisit encore lui-même une armée contre les Allemands qui voulaient démolir les forteresses construites par ses ordres pour défendre la frontière. Au moment où ce prince s'efforçait de s'emparer d'une montagne sur laquelle les ennemis s'étaient retranchés, il fut entouré par eux, et ne dut son salut qu'à son intrépidité; elle enflamma le courage des Gaulois et des Romains, et lui valut la victoire.

Leur union avec les Bourguignons.

Dans ce temps les Bourguignons commen-

çaient à s'acquérir une formidable renommée *.

Ces peuples, issus des Vandales, habitèrent long-temps les rives de la Warta et de la Vistule. Chassés par les Gépides, ils furent vaincus par Aurélien et par Probus ; marchant ensuite vers le Rhin, ils se joignirent aux Allemands pour envahir la Gaule. Maximien Hercule les repoussa, et, pour se dédommager du peu de succès de cette expédition, ils enlevèrent aux Allemands, leurs alliés, une partie de leurs possessions et s'y fixèrent. De là une violente haine divisa les deux nations, et les rives de la Sala devinrent le théâtre de leurs combats perpétuels. Haine entre ces deux peuples.

Ce peuple, commandé par un chef sans pouvoir, sous le titre de *heindinas*, et gouverné réellement par un pontife qu'ils appelaient *sinistus*, dont l'autorité n'avait pas de bornes, sollicita l'alliance des Romains ; Valentinien accueillit leur demande dans l'espoir de se servir de leurs armes contre les Allemands. Alliance des Bourguignons et des Romains.

Une fable répandue en Germanie faisait croire aux Bourguignons qu'ils devaient leur origine à quelques garnisons romaines abandonnées en Allemagne par les successeurs d'Auguste, et que leur nom venait de l'usage anciennement

* Après J. C. 373 ans.

établi chez eux de vivre dans des maisons réunies, qu'ils appelaient *bourgs*.

Vengeance des premiers.

Valentinien flatta leur orgueil pour exciter leur zèle. Rassemblés par ses ordres, ils parurent sur les bords du Rhin au nombre de quatre-vingt mille hommes. Cette armée ne semblait pas moins dangereuse aux Gaulois qu'aux Allemands. L'empereur, effrayé de leurs forces, viola le traité qu'il avait conclu avec eux, et ne leur donna ni vivres ni secours. Indignés de cette infraction à la foi jurée, ils ravagèrent les frontières de la Gaule, ainsi que le territoire des Allemands, et devinrent dès ce moment les ennemis implacables d'un empire dont ils hâtèrent peu de temps après le démembrement.

État de la Gaule sous quelques empereurs.

La fin du règne de Valentinien fut troublée par de continuelles révoltes; ses armes les comprimaient, mais ses rigueurs les faisaient renaître. La Gaule, défendue par son courage contre les Barbares, gémissait sous la tyrannie de ses ministres, et la violence de ses arrêts démentit trop souvent la sagesse de ses lois; sa politique même, en voulant s'assurer un repos passager, devint aussi funeste à la Gaule que l'aurait été une sanglante défaite. Il céda des terres en Alsace à ces mêmes Bourguignons qui, moins d'un siècle après, se rendirent

maîtres du pays où on les avait reçus comme tributaires.

L'empereur, ayant pacifié la Bretagne, vaincu les Allemands, apaisé les Bourguignons, et chargé Théodose de rétablir l'ordre dans l'Afrique soulevée, s'éloigna des Gaules pour n'y plus revenir, et porta ses armes en Pannonie contre les Quades. Là il mourut d'un coup de sang à la suite d'un accès de colère; la même violence qui avait souillé son règne termina sa vie.

Son fils Gratien, l'espoir des Gaules, lui succéda*; et son instituteur Ausone devint encore plus illustre par les vertus de son élève que par ses propres talens.

Le nouvel empereur apprit à Trèves la mort de son père et la révolte de l'armée de Pannonie, qui avait revêtu de la pourpre son jeune frère Valentinien II. Gratien, plus occupé du repos public que de sa grandeur personnelle, confirma cette élection et partagea le trône qu'il n'aurait pu conserver seul qu'en exposant l'empire au malheur d'une guerre civile. Il se montra par cette modération digne du vertueux saint Ambroise qui avait formé son cœur, comme Ausone avait formé son esprit.

Sous son règne trop court, la Gaule fut sou-

* Après J.-C. 375 ans.

lagée du poids des impôts ; les proscrits y rentrèrent ; les délateurs en sortirent ; on vit renaître partout la sécurité ; la justice remplaça la force, et on vit succéder l'amour à la crainte.

Gratien * prouva bientôt que, s'il différait de son père par sa douceur, il lui ressemblait par son courage. Les Allemands avaient repris les armes ; Gratien marcha contre eux, et, secondé par le vaillant Mellobaude, roi des Francs et commandant de sa garde, il remporta sur les Germains une victoire complète. Dans cette bataille, livrée près de Colmar, Priarius, roi des Allemands, se donna la mort pour échapper au ressentiment de son peuple qui pardonnait rarement à ses chefs la honte d'une défaite.

Irruption des Goths en Orient.

Tandis que l'Occident voyait ce jeune prince illustrer les armes romaines, l'Orient, ouvert aux Barbares, s'écroulait sous le sceptre de Valens, monarque aussi méprisé de ses ennemis que haï de ses sujets. Les Goths, dont la puissance s'était étendue, par les exploits de leur prince Hermanric, des rives de la Baltique à celles du Pont-Euxin, venaient d'être vaincus et poursuivis par les Huns, peuple barbare sorti du fond de la Scythie ; les Goths, arrivés en foule sur les bords du Danube, avaient de-

* Après J.-C. 377 ans.

mandé un asile et des terres à l'empereur d'Orient; Valens, n'osant les combattre et craignant de les accueillir, les trompa par de fausses promesses, excita leur vengeance, défendit faiblement contre eux la Grèce et la Thrace, et périt enfin dans une bataille qu'il leur livra près d'Andrinople. Aussi présomptueux qu'inexpérimenté, il s'était hâté de combattre, dans la crainte de partager l'honneur d'une victoire avec Gratien qui amenait à son secours les armées d'Occident.

La défaite d'Andrinople, aussi funeste pour les Romains que celle de Cannes, eut à peu près les mêmes résultats; les vainqueurs ravagèrent l'empire, mais ils échouèrent devant les murs de la capitale et ne purent s'emparer de Constantinople.

Gratien, après avoir une seconde fois vaincu les Allemands, arriva en Thrace à la tête de ses légions triomphantes, et rassembla les débris de l'armée vaincue.

Par ses ordres un nouveau Scipion, le jeune Théodose, fils du guerrier célèbre qui avait défendu la Gaule, soumis l'Écosse et pacifié l'Afrique, ranima le courage des légions de l'Orient, marcha contre les Goths, les tailla en pièces et les poursuivit au-delà du Danube. Son père était mort victime de la jalousie de Leur défaite.

Valentinien et de la cruauté de ses ministres. Gratien, réparant l'injustice commise envers le père et récompensant les exploits du fils, donna le trône d'Orient à Théodose. Par ce partage avec un héros, Gratien retarda de plusieurs siècles la chute de l'empire.

Les hommes trop séduits par les illusions de la gloire et de la puissance prodiguent les louanges à l'ambition couronnée de succès, et en sont trop avares pour la sagesse; l'histoire ne donne point assez d'éloges à un jeune empereur qui sut, à vingt ans, sacrifier son intérêt à l'intérêt général, l'ambition à la vertu, et sa famille à l'État.

Nouvelle invasion et défaite des Allemands.

Gratien, retournant dans l'Occident, défit en chemin les Quades et d'autres peuples barbares; après quelque séjour à Milan, une nouvelle invasion des Allemands le rappela dans les Gaules; il les repoussa; et, pour les contenir, s'établit à Trèves.

Ce jeune empereur, entraîné par les conseils de saint Ambroise, défendit, dans tout l'empire et dans Rome, le même culte des idoles que jusque-là ses prédécesseurs avaient plus ou moins toléré : la ville de Mars vit renverser l'autel de la Victoire. Gratien refusa le sacerdoce que, par égard pour les païens, les princes n'avaient pas osé dédaigner. On lui prédit qu'un autre

grand pontife ne tarderait pas à le punir de ce refus. En effet la proscription de l'ancien culte, pour lequel une grande partie des peuples conservait encore une vénération secrète, lui suscita partout et particulièrement dans la Gaule, ainsi que dans la Bretagne, une foule d'ennemis.

Clémens Maximus, partisan zélé du paganisme, se trouvait alors à la tête de plusieurs légions envoyées par Gratien en Bretagne; il les souleva, les ramena dans la Gaule et persuada aux Gaulois que Théodose appuyait sa rebellion; les suffrages des troupes et des cités le proclamèrent empereur.

Défection de Mellobaude.

Gratien s'avança pour le combattre, et le rencontra à peu de distance de Paris. La défection de Mellobaude avec ses Francs et celle de la cavalerie africaine contraignirent Gratien à fuir. Ce prince, qui naguère disposait de l'empire du monde, ne garda auprès de lui dans ce désastre que trois cents hommes : ceux-ci restèrent même peu de jours fidèles au malheur, et l'empereur vaincu erra seul, sans secours et sans asile, dans cette Gaule défendue par son courage et pacifiée par sa bonté. Il périt près de Lyon par le glaive d'un ennemi ou par le poignard d'un sujet ingrat.

Maxime régna quelque temps sans obstacle en Bretagne, en Espagne et dans la Gaule; bien-

tôt, méprisant l'enfance du jeune Valentinien, il menaça l'Italie, franchit les Alpes, parut aux portes de Milan, s'en empara, entra triomphant dans Rome et releva les autels de Mars. Valentinien courut chercher un asile dans l'Orient; Théodose prit sa défense et marcha contre l'usurpateur.

A cette époque de décadence on ne voyait presque plus de Romains dans les armées romaines, et, au milieu de cette lutte qui armait la moitié du monde contre l'autre, le trône de Rome n'était attaqué et défendu que par des Barbares.

L'armée de Maxime n'était formée que de Germains et de Gaulois. Les Huns, les Alains et les Goths composaient en grande partie les forces de celle de Théodose. Une bataille sanglante, qui dura depuis le point du jour jusqu'à la nuit sur les rives de la Sâve, décida le sort des deux empires et des deux cultes. Maxime vaincu prit la fuite; atteint aux portes d'Aquilée, il perdit la couronne et la vie.

La Gaule sous l'empire d'un Franc, Arbogaste.

Arbogaste*, Franc de nation, parvenu dans l'armée de Théodose à une grande fortune par un grand courage, poursuivit les restes de l'armée d'Occident et termina la guerre civile en tuant le fils de Maxime.

* Après J.-C. 392 ans.

Théodose, vainqueur, proscrivit le paganisme, et força son jeune collègue Valentinien d'abjurer la secte arienne dont sa mère et lui avaient embrassé la cause.

Ce jeune prince, ainsi rétabli sur le trône d'Occident, laissa régner sous son nom l'ambitieux Arbogaste, qui écarta les Romains de tous les emplois pour les prodiguer sans mesure aux Francs et aux Allemands qui lui étaient dévoués.

L'empereur, entouré d'une garde étrangère, s'aperçut tardivement que, par sa faiblesse, son diadème était devenu une chaîne, et son palais une prison. Captif au milieu de la Gaule, il tenta vainement de ressaisir son autorité; rassemblant autour de lui une cour peuplée de lâches ou de traîtres, il appelle en sa présence l'orgueilleux Arbogaste, l'accable de reproches et lui lit l'ordre de sa destitution. Le guerrier rebelle sourit avec dédain et foule aux pieds l'arrêt impérial. Valentinien, irrité, tire son glaive; on le lui arrache : le fier Arbogaste, après l'avoir désarmé, l'enferme, le fait étrangler, méprise le trône romain sur lequel on le presse de monter, et y place un rhéteur, Eugène, qui le servait comme secrétaire. Ainsi, pour la première fois, la Gaule se trouva sous l'empire des Francs.

Avant de souiller par un crime l'élévation où sa vaillance l'avait porté, Arbogaste s'était attiré le respect et la reconnaissance de la Gaule en la défendant avec valeur contre les Allemands, et même contre quelques tribus de Francs qui ravageaient les rives du Rhin. Marcomir et Sunnon *, princes ou chefs de ces tribus, furent vaincus par lui, et ses armes dévastèrent le territoire des Chamaves et des Bructères; mais sa fortune ne put résister au génie de Théodose. L'empereur d'Orient l'attaqua, le vainquit et termina par un supplice le règne éphémère de son vassal couronné. Arbogaste évita le même sort en se poignardant. Ainsi l'heureux Théodose resta seul maître des deux empires.

Ce prince, célèbre par ses lois comme par ses victoires, fut le dernier rayon de la gloire romaine, et la lueur passagère qu'il répandit ne fit qu'éclairer l'abîme dans lequel les fils de ce monarque se précipitèrent avec le monde entier.

* Après J.-C. 397 ans.

CHAPITRE VI.

HISTOIRE DES GAULOIS JUSQU'À LA CONQUÊTE DES ARMORIQUES PAR CLOVIS; FIN DE L'HISTOIRE DES GAULES.

Décadence de l'empire romain. — Tableau de la Gaule depuis César. — Son état prospère avant sa chute. — Origine des Goths divisés en Ostrogoths et Visigoths. — Irruption des Huns. — Exploits et échecs des Goths. — Invasion des Barbares dans les Gaules. — Lutte des Vandales et des Francs. — Invasion en Bretagne. — Origine du nom de *Bagaudes*. — Événemens dans l'empire romain. — Assemblée des états de la Gaule. — Édit en faveur des Gaulois. — Gouvernement représentatif de la Gaule. — Confédération en Bretagne ou Armorique. — Exil, rappel et exploits d'Aëtius. — Établissement des Francs dans les Gaules. — Villes fondées par eux en Belgique. — Plaintes des Gaulois soumis aux Romains. — Insurrection des Armoriques. — Incursion d'Attila en Gaule. — Influence de la vierge de Nanterre. — Siége d'Orléans abandonné par Attila. — Bataille de Châlons. — Défaite et retraite d'Attila. — Sa marche vers l'Italie. — Son retour dans ses États et sa mort. — Règne brillant de Théodoric II. — Son portrait tracé par Sidonius. — Ruine de Rome. — Couronnement d'Avitus. — Son abdication et sa mort. — La Gaule est séparée de l'empire. — Règne d'Égidius sur les Francs. — Sa déposition. — Les Armoriques défendues par les Francs seuls. — Règnes éphémères en Italie. — Chute de Rome. — Conquête des Armoriques par Clovis.

Le colosse romain, usé par le temps, corrompu par le luxe, amolli par la servitude, tomba en poudre dès que le génie de Théodose eut cessé

Décadence de l'empire romain.

de le soutenir. Autrefois, lorsqu'on voulut faire sortir du Capitole les statues des dieux, celle de la Jeunesse, dit-on, et le dieu Terme résistèrent et demeurèrent immobiles. Mais, lorsque Théodose, arrachant ces mêmes dieux du Panthéon, traîna dans Rome, à la suite de son char de triomphe, ces mêmes divinités, tous les derniers symboles de la vigueur et de la gloire de Rome disparurent. L'idolâtrie, rendant son dernier oracle, parut alors annoncer la chute de l'empire, au bruit de ces statues brisées, de Mars anéanti, du Terme démoli, de la Fortune en débris, et de l'autel de la Victoire renversé.

Des présages plus certains rendaient ce grand désastre évident aux yeux de la raison : tandis que cet empire immense, gouverné par de faibles despotes, par de lâches eunuques, par des patriciens corrompus, dépeuplé par le luxe, opprimé par le fisc, déchiré par les discordes religieuses, comptait plus de monastères que de forteresses, plus de domestiques que de citoyens, plus d'ermites et de moines que de guerriers, n'opposait à ses ennemis que des légions composées d'étrangers; une foule innombrable de Barbares, se rassemblant depuis les frontières de la Chine jusqu'aux rivages du Pont-Euxin, de la mer du Nord, du Danube et du

Rhin, se préparait à fondre en masse sur l'Occident, à détruire la civilisation du monde, et à plonger dans les ténèbres de la barbarie la Grèce, l'Italie, l'Afrique, l'Espagne et la Gaule.

C'était un nouveau monde dans sa vigueur, se précipitant sur l'ancien monde dans sa décrépitude; c'était l'ordre attaqué de toutes parts par le chaos; c'était le jour tombant menacé par les ombres croissantes et gigantesques de la nuit.

Depuis long-temps la science militaire avait seule suppléé au courage, résisté au nombre, et retardé la décadence; mais les empereurs, par une imprévoyante politique, formant à l'art de la guerre les hordes barbares, et confiant leur défense aux chefs les plus distingués de ces tribus, il ne fut plus possible à Rome de résister à ces héros sauvages, qu'elle-même venait d'instruire dans l'art de vaincre.

Les deux fils de Théodose, incapables par leur faiblesse de soutenir le fardeau qu'un grand homme déposait dans leurs débiles mains, ne surent ni le porter ni le défendre. Ce fut sous leur règne honteux qu'on vit la Grèce dévastée, l'Italie conquise, Rome saccagée, et la Gaule en proie aux fureurs des Bourguignons, des Vandales, des Francs, des Alains, des Visigoths.

La fortune prolongea quelque temps encore

les débris de la puissance romaine dans l'Orient, malgré l'inepte tyrannie des princes qui le gouvernaient. La politique éclairée du monarque des Goths laissa aussi, pendant plusieurs années, quelque ombre d'existence à Rome; mais la Gaule malheureuse fut livrée sans défense à la rage des Barbares qui déchiraient son sein, et qui se disputaient ses débris.

Tableau de la Gaule depuis César.

Pour mieux juger l'excès des malheurs qu'elle éprouva, il est utile de connaître le degré de civilisation et de prospérité auquel elle se trouvait élevée, lorsqu'un déluge de Barbares détruisit en peu de jours l'ouvrage de quatre siècles,

Du temps de César, on comptait dans la Gaule trois millions de combattans : ce qui doit faire supposer que la population entière montait à neuf ou dix millions d'individus. Cette population, depuis la conquête, dût probablement doubler par les progrès de la civilisation, de la culture, de l'industrie, et par la sécurité que lui donnait la protection de Rome. Si les frontières du nord et de l'est éprouvaient de temps en temps les maux de la guerre, l'ouest, le midi et l'intérieur vivaient dans une paix profonde. Dans le temps de Vespasien nous avons vu, par la réponse des Trévirois aux Bructères, que des liens nombreux avaient déjà uni

et confondu les familles romaines et gauloises.

La Gaule, couverte de cités populeuses, était ornée de riches palais, de maisons opulentes, de temples magnifiques; des routes superbes facilitaient partout les communications; on voyait dans toutes les provinces fleurir un grand nombre d'écoles et d'académies illustrées par des talens célèbres. Le luxe de Rome, répandu dans la Gaule, rassemblait dans de vastes cirques toutes les productions des arts; on y représentait les chefs-d'œuvre de la Grèce et de l'Italie; les patriciens gaulois remplissaient le sénat de Rome; plusieurs princes, nés dans la Gaule, portèrent le sceptre impérial; et l'un d'eux, Antonin, donna par ses vertus son nom à son siècle.

La philosophie, les arts, les talens qui depuis firent, dans cet heureux pays, de si rapides progrès, n'y semblaient pas même tout-à-fait étrangers lorsque Rome, triomphante des Gaulois, les nommait encore Barbares. Gniphon, célèbre grammairien qui avait enseigné la rhétorique à César, était né dans la Gaule : Cicéron raconte qu'il avait assisté à ses leçons. Le druïde Divitiac mérita, par son instruction autant que par son caractère, l'amitié de ce même Cicéron. Caton disait que les Gaulois excellaient dans deux arts, la guerre et l'éloquence.

Cette assertion paraît justifiée par les discours que César place dans la bouche de Vercingétorix et de plusieurs autres chefs gaulois. Quintilien appelait Julius Florus le prince de l'éloquence; le philosophe gaulois Favorin obtint dans l'esprit d'Adrien une estime qui survécut à son crédit. Les poëtes Pétrone, Ausone, Sidonius Apollinaris, illustrèrent leur patrie dans différens siècles.

On citait avec honneur, comme historiens, Trogue-Pompée, Sulpice-Sévère; Salvien et Cassien, nés dans la Gaule, furent comptés parmi les plus savans jurisconsultes; on décora Toulouse du nom de ville de Pallas. L'éloquence de la chaire et les fastes de l'Église ont immortalisé les noms de saint Ambroise, de saint Hilaire, de saint Paulin, de saint Prosper, d'Alcime, d'Avitus et de Grégoire de Tours.

Les dieux des Romains occupèrent peu de temps dans la Gaule la place qu'ils avaient usurpée sur les dieux gaulois; leur triomphe même n'y fut qu'apparent et partiel. Vainement l'empereur Claude proscrivit le culte druïdique : il régna long-temps dans les forêts et dans les campagnes; les villes seules, et les riches qui les habitaient, se soumirent à la religion du vainqueur. Ceux des druïdes qui écoutaient plus la

voix de l'ambition que celle de leur conscience, donnèrent à leurs divinités les noms de celles qu'on adorait à Rome, et ils se décorèrent du sacerdoce romain, qui les maintint ainsi en dignité et en puissance; les autres, se réfugiant dans leurs bois sacrés, conservèrent longtemps, sur le bas peuple, leur ancienne influence; nous avons vu avec quelle ardeur leur fanatisme seconda les efforts de Civilis pour soulever la Gaule contre les Romains.

Dès le second siècle de l'ère chrétienne, le culte de l'Évangile s'était déjà répandu dans la Gaule; les chrétiens y éprouvèrent, l'an 177, une première persécution que la vertu de Marc-Aurèle fit cesser. Mais, si l'on en croit Grégoire de Tours, le christianisme ne fut véritablement établi dans ces contrées que vers l'an 250, à l'époque où Toulouse eut pour évêque saint Saturnin, que le même Grégoire de Tours regarde comme l'apôtre de la Gaule. Cependant, selon l'opinion générale, saint Denys y porta le premier les lumières de la foi.

Au reste, chaque cité attribuait cet honneur au saint qu'elle révérait le plus : Lyon le décernait à saint Pothin; Arles à Trophime; Clermont à Austrémonius; Tours à Gatien; Limoges à Martial.

Comme, dans ces premiers temps, le peuple

choisissait ses évêques, et ne donnait ses suffrages qu'aux hommes dont le caractère répondait à la difficulté des circonstances, tous ces pontifes firent respecter leur courage autant que leur sainteté, et ils s'assurèrent par leurs vertus un pouvoir plus durable et plus étendu que celui des druïdes, qui ne le devaient qu'à leur redoutable et sanguinaire superstition.

Tous ces pontifes méritèrent, par la simplicité de leurs mœurs et par la sagesse de leur conduite, une juste vénération; mais, dès que, cessant d'être persécutés, ils devinrent puissans et quelquefois persécuteurs, l'ambition corrompit les mœurs du plus grand nombre; l'ignorance fit dégénérer le culte en superstition; plusieurs s'écartèrent de la route de l'Évangile pour suivre celle de la fortune, et la discorde, excitée par les passions des sectes, troubla la paix de l'Occident comme elle avait détruit celle de l'Orient: une partie même de la Gaule devint arienne.

Cependant plusieurs évêques célèbres, tels que saint Hilaire, opposèrent un courage inébranlable aux erreurs, aux dissensions religieuses, et ne montrèrent pas moins de fermeté dans leur résistance aux farouches tyrans qui opprimaient la Gaule. Heureux, si toujours leur zèle, contenu dans de justes bornes, ne fût

pas tombé dans des excès de fanatisme que leurs successeurs n'imitèrent que trop souvent! mais, en parcourant nos annales, nous aurons fréquemment à déplorer des fureurs qu'on ne peut nommer religieuses, puisque la religion les désavoue, et qu'il faut bien appeler sacerdotales, puisque les prêtres s'en souillèrent et ne rougirent point d'imiter, dans leurs cruautés, les tyrans idolâtres qui s'étaient flétris en persécutant les chrétiens.

Malgré la sévérité des empereurs, la puissance des évêques et la rigueur des lois, l'idolâtrie comptait encore au cinquième siècle, dans la Gaule, un grand nombre de partisans. Au lieu de se borner à opposer la lumière à l'erreur, beaucoup de prêtres voulurent détruire une superstition par l'autre, et les fables anciennes par des fables nouvelles. Grégoire de Tours raconte que, de son temps, « les prières » de l'évêque d'Autun, Sulpicius, firent tom- » ber de son char la statue de Bérécynthie qu'on » promenait, et rendirent immobiles les bœufs » qui la traînaient. »

La Gaule devenue chrétienne contenait, sous le règne de Théodose, dix-sept métropoles et cent quinze évêchés. Depuis Constantin, les empereurs avaient donné successivement un grand nombre de terres à ces églises; les lois

impériales, effaçant les limites salutaires qui devaient séparer le pouvoir spirituel de la puissance temporelle, accordèrent aux criminels un asile dans les temples, confièrent aux évêques la tutelle des veuves et des orphelins, et leur concédèrent enfin le droit dangereux de réformer les jugemens des tribunaux. Par-là, le clergé, détournant ses yeux du ciel pour les fixer sur la terre, ne fut que trop entraîné à s'enrichir et à dominer. Quelques vénérables prélats, préférant la pauvreté au luxe, et l'humilité à la puissance, ne s'occupèrent, il est vrai, que du soin d'adoucir les mœurs barbares de leur siècle, et de conserver quelques rayons de lumière au milieu des ténèbres; mais le plus grand nombre, marchant sur les traces des druïdes, ne songea qu'à faire du sacerdoce le premier, le plus opulent et le plus puissant ordre de l'État.

A l'époque où les fils de Théodose montèrent sur le trône, chaque évêque, dans la Gaule, était déjà considéré comme le chef, comme le protecteur de sa cité; et son pouvoir, supérieur à celui des magistrats romains, parce qu'il gouvernait la conscience des peuples, était encore, comme on le verra bientôt, la seule digue que la fureur des Barbares parût quelquefois respecter.

Tel est enfin le tableau qu'on peut se faire de la Gaule au moment qui précéda sa chute : dix-huit millions d'hommes industrieux et paisibles l'habitaient ; dix-sept capitales et plus de trois cents villes y faisaient briller les lumières des sciences, tous les chefs-d'œuvre des arts, tout le luxe d'une noblesse opulente, d'un patriciat orgueilleux, d'un clergé puissant. Un commerce actif portait sur les grandes routes et sur les fleuves les nombreux tributs d'un sol fertile et d'une féconde industrie. Les navires de tous les peuples du monde faisaient flotter dans les ports leurs pavillons divers. Les revenus de l'empire, bornés à quelques fonds de terres réservés dans la conquête, à un faible impôt sur les possessions privées, à une capitation légère, à quelques droits de péages et de douanes, et à une dîme sur les tributaires ou tenanciers, ne pesaient gravement ni sur l'agriculture ni sur le commerce. Le sénat de chaque cité veillait à sa tranquillité, et administrait les intérêts locaux. Une assemblée des députés de la Gaule, qui se tenait ordinairement à Trèves, et qu'Honorius transféra dans la ville d'Arles, délibérait sur les intérêts généraux, et sur les demandes ou plaintes qu'elle croyait convenable d'adresser à l'empereur ; enfin, tandis que plusieurs légions et plus de soixante forte-

Son état prospère avant sa chute.

resses défendaient les frontières contre les invasions des Barbares, la plus profonde paix régnait dans le reste de la Gaule.

Les campagnes retentissaient du chant des laboureurs; l'encens brûlait dans les temples au milieu de pompeux sacrifices, et partout une jeunesse brillante et nombreuse, déshabituée des combats, se livrait avec une molle incurie aux jeux du cirque, aux courses des chars, aux plaisirs du théâtre et à toutes ces voluptés qui, du sein de Rome corrompue, avaient répandu dans la Gaule leurs poisons contagieux.

Ce fut à l'instant où cette riante contrée, semblable aux jardins d'Armide, jouissait sans prévoyance du calme le plus doux, que tout à coup le bruit effrayant des trompettes guerrières et les hurlemens des enfans du Nord se firent entendre : le fer et le feu dévorent les campagnes; les moissons sont détruites; les fleuves sont teints de sang; l'incendie éclate dans les villes; les palais sont livrés au pillage, les cirques démolis, les temples profanés. Le courage n'a pas le temps de saisir ses armes; l'innocence est outragée; la misère et l'opulence tombent confondues dans un même esclavage; les arts et les sciences disparaissent. Un voile de ténèbres se répand partout, et ne laisse

briller que la couleur du sang et l'éclat des armes; enfin, depuis les bords du Rhin jusqu'à l'Océan et aux Pyrénées, la Gaule, naguère si florissante, n'est plus qu'un vaste théâtre de désolation et de carnage.

Jamais peut-être dans l'histoire du genre humain on ne vit une plus désastreuse époque que celle dont nous allons retracer avec douleur le peu de faits échappés à cette longue nuit de ravages et de destruction.

Arcadius, après la mort de Théodose, vit ses faibles mains chargées du sceptre de l'Orient. Il épousa Eudoxie, fille de Baudon, l'un de ses généraux, né parmi les Francs. Ce jeune prince livra les rênes du gouvernement à un Gaulois appelé Rufin, ministre ambitieux, injuste, sanguinaire, qui par ses talens avait surpris la confiance de Théodose. Sous le règne de son fils, ce ministre, se trouvant sans frein, ne montra plus que les vices qui souillaient son caractère.

Dans le même temps Honorius, héritier du trône d'Occident, y porta la même faiblesse; il confia son pouvoir et ses armées à Stilicon, général vandale, dont le génie justifiait au moins l'élévation. Stilicon s'était rendu fameux, pendant la vie de Théodose, par plusieurs victoires remportées sur les ennemis de l'empire.

Cependant rien ne prouvait mieux la décadence de cet empire, et les progrès de la puissance et de la renommée des Barbares, que de voir l'Orient et l'Occident gouvernés par un Gaulois et par un Vandale, tandis que la fille d'un Franc partageait le lit et le trône d'un empereur.

Origine des Goths divisés en Ostrogoths et Visigoths.

De tous les peuples barbares qui s'armaient alors pour venger l'univers et pour démolir le colosse romain, les Goths furent long-temps les plus fameux, les plus redoutables; et, comme ils fondèrent les premiers une nouvelle puissance en Italie et dans la Gaule, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur leur origine et sur les événemens qui les firent descendre des contrées du Nord dans celles du Midi et de l'Occident.

Leur berceau, enveloppé des brouillards glacés du septentrion et couvert de la nuit des temps, fut toujours peu connu; plusieurs auteurs les confondaient avec les Scythes et les Sarmates. Tacite les nomme Gothons, et les dit originaires du territoire de Dantzick, à l'embouchure de la Vistule. D'autres, avec plus de fondement, prétendent qu'ils étaient sortis de la Scandinavie; le nom actuel d'une province de Suède, la Gothie, justifie cette opinion.

L'île de Rugen fut leur première conquête.

On a généralement regardé les Ruges, les Vandales, les Lombards, les Hérules comme des ramifications de la nation des Goths, comme des tribus détachées de ce peuple belliqueux qui s'étendit rapidement des bords de la Vistule jusqu'aux rivages des Palus-Méotides.

S'avançant ensuite jusqu'au Danube, ils vainquirent les Marcomans, les Quades, les Bourguignons, et refoulèrent tous ces peuples vers l'Occident. Une de leurs tribus moins belliqueuse prit le nom de Gépides, qui, dans leur langue, exprimait la paresse et l'indolence. La partie de la nation des Goths qui s'établit près du Pont-Euxin au nord de la Thrace, reçut le nom de Goths orientaux ou Ostrogoths; l'autre qui porta les armes le long du Danube, forma le peuple des Visigoths ou Goths occidentaux. Cette division se perpétua, et elle subsistait encore, lorsque, après la ruine de Rome, les Ostrogoths régnèrent en Italie, et les Visigoths dans le midi de la Gaule.

Long-temps avant l'époque dont nous parlons, le courage des Goths les avait rendus célèbres; leurs armes humilièrent Caracalla et l'assujettirent à un tribut. Décius périt en combattant contre eux; Claude, Aurélien, Tacite, Probus remportèrent sur eux de sanglantes victoires et les soumirent; sous Dioclétien ils

se relevèrent. On les vit tantôt ennemis, tantôt auxiliaires des successeurs de Constantin, et souvent quarante mille de leurs guerriers soutinrent, par leurs exploits, les forces de l'empire qu'ils devaient un jour renverser.

Si les Goths avaient cultivé les lettres et produit des historiens, ils auraient pu nous faire admirer les exploits héroïques et les folies sanglantes d'un nouvel Alexandre. Le célèbre Hermanrick fut le leur; ce conquérant sauvage réunit sous sa puissance toutes les tribus des Goths, et domina, sans rivaux, les vastes contrées qui s'étendent de la mer du Nord aux rives du Danube. Mais, si son règne marqua l'époque de la plus grande puissance des Goths, il devint aussi celle de leur ruine et la première cause de la chute de l'empire romain, sur lequel les débris du peuple des Goths se précipitèrent pour échapper à leur vainqueur.

Irruption des Huns.

Une nation jusque-là inconnue, sortie des extrémités de l'Asie, les Huns, s'étendant comme un torrent dévastateur depuis les frontières de la Chine jusqu'au bord de la Vistule, franchirent ce fleuve, attaquèrent Hermanrick, défirent son armée, effacèrent sa gloire, terminèrent son règne et sa vie, renversèrent son trône et poursuivirent les vaincus jusqu'au Danube.

Les Goths demandèrent à l'empereur Valens son appui, un asile, des vivres et une patrie. Valens les trompa et fut puni de sa perfidie. La bataille d'Andrinople, où périt ce prince, détruisit la fleur de l'armée romaine. Constantinople vit les Goths à ses portes, et l'empire d'Orient aurait succombé sous la masse guerrière de ce peuple fugitif, si le bras de Théodose n'eût encore soutenu et sauvé le trône de Constantin.

Exploits et échecs des Goths.

Théodose vainquit les Goths; il fit plus, il conquit leur amitié comme leur estime : ces ennemis redoutables servirent sous ses drapeaux, et, malheureusement pour Rome, le génie de ce grand prince instruisit dans l'art de la guerre un jeune chef des Goths, cet Alaric qui, depuis, profitant trop bien des leçons d'un si grand capitaine, entra le premier en triomphe à la tête des Goths victorieux dans la capitale du monde, et disposa à son gré du trône d'Honorius.

La main ferme de Théodose avait seule contraint les sectes religieuses au silence, les Romains à la discipline et les Barbares au repos. Dès que ce grand homme eut cessé de régner, les troubles et les périls reparurent. Rufin rendit Arcadius odieux à ses peuples et méprisable à ses ennemis. Les Goths entrèrent dans la

Grèce et la dévastèrent. Le vaillant Stilicon accourut au secours de l'Orient, défit les Goths et les aurait totalement chassés, si la jalousie de Rufin n'eût arrêté le cours de ses triomphes. Le faible Arcadius força son libérateur à se retirer, et Stilicon rentra dans l'Italie, dont il prévit que la vengeance des Goths allait bientôt troubler la sécurité.

Le lâche Rufin voulait monter au trône du maître qu'il venait de trahir; un coup de poignard punit son ambition et sa perfidie. Après sa mort, Arcadius, n'osant combattre les Barbares, se laissa gouverner par eux et leur prodigua les trésors de l'empire, ainsi que les grandes dignités de la couronne.

Le ressentiment des Goths ne tarda pas à se tourner contre Stilicon; ce guerrier, aussi ambitieux qu'habile, excita parmi les Romains autant de haine que d'admiration. Les légions le regardaient comme leur appui, comme le guide qui les conduisait toujours à la victoire; les courtisans enviaient son crédit et détestaient son mérite; enfin le clergé et les chrétiens le haïssaient, parce qu'il avait fait élever son fils dans les principes du paganisme, espérant par-là s'attirer l'affection de la nombreuse partie du peuple encore attachée au culte des idoles.

Stilicon, menacé à la fois par tant d'enne-

mis intérieurs et extérieurs, ne s'occupait qu'à fortifier contre eux sa puissance ; il épousa Sérène, nièce de Théodose, et fit promettre au jeune Honorius de prendre son fils pour gendre. Ainsi ce Vandale ambitieux se rapprochait peu à peu du trône, et ne voyait plus entre ce trône et lui qu'un faible degré.

Soit qu'il s'apprêtât à le franchir, soit que la lâcheté des Romains, l'épuisement de l'Italie et les menaces des Goths l'effrayassent, il commit l'énorme faute de rappeler près de lui les troupes aguerries qui défendaient la Gaule. Par ses ordres les forteresses du Rhin furent évacuées, et le fleuve n'opposa plus aux Barbares qu'une impuissante barrière.

La haine du clergé fit de cette faute le texte des accusations les plus violentes contre Stilicon, et ce guerrier, qui seul alors osait combattre et savait vaincre les ennemis de l'empire, fut accusé généralement d'avoir voulu le leur livrer. L'ambition de Stilicon suffit plus encore que ses triomphes pour justifier sa mémoire; on ne peut croire qu'il méditât le renversement d'un trône sur lequel il voulait monter.

Alaric se précipita bientôt sur l'Italie. Honorius tremblant prit la fuite; déjà il se montrait prêt à capituler honteusement derrière les remparts qui lui servaient d'asile, lorsque Stilicon,

paraissant à la tête des troupes venues de la Gaule, fondit sur les Goths, les tailla en pièces, les poursuivit, remporta sur eux une autre victoire, et contraignit le fier Alaric à chercher à son tour son salut dans la fuite. Cependant la haine n'en persista pas moins à accuser le vainqueur de trahison, et la bassesse romaine décerna les honneurs du triomphe à Honorius.

Invasion des Barbares dans les Gaules.

La détresse de l'empire, l'attaque des Goths, l'évacuation des forteresses du Rhin furent le signal de la ruine des Gaules et de l'horrible invasion des Barbares, qui dévastèrent, pendant quatre ans, cette malheureuse contrée. Les Suèves, les Bourguignons, les Vandales, les Allemands, les Quades, les Marcomans, les Saxons, refoulés et resserrés vers l'Occident par les Goths et par les Huns, tournaient depuis longtemps leurs regards avides sur les vignes fécondes et sur les champs fertiles de la Gaule. Ces peuples, méprisant l'agriculture, ne trouvaient de charmes que dans la vie errante; le repos et la paix étaient pour eux des tourmens : aussi toujours on les vit, pour échapper à l'ennui et à la disette, s'attaquer, s'envahir, s'exterminer mutuellement et ensanglanter par leurs perpétuels combats tous les pays situés entre le Danube, le Rhin, la Vistule et la mer du Nord.

A tous momens ils changeaient de lieu, de sort, de nom; et il serait aussi inutile de vouloir suivre la marche, connaître la généalogie et éclaircir l'histoire de cette foule de hordes sauvages, que de compter et de chercher à distinguer l'un de l'autre les flots tumultueux et les vagues roulantes d'une mer en furie.

Dans le temps de la puissance de Rome, ces peuples, souvent vaincus et jamais soumis, bravant tous les périls, franchissaient fréquemment le Rhin : leurs incursions n'avaient d'autre objet que le pillage; aucune idée d'établissement n'entrait dans leurs vues; et, après avoir dévasté quelques cantons, ils se hâtaient de rentrer dans leurs forêts avec de nombreux esclaves, et chargés d'un riche butin.

Quelques chants militaires rappelaient leurs exploits et le nom de leurs plus braves guerriers, mais aucun burin n'écrivait leur histoire; ils méprisaient la culture de l'esprit encore plus que celle de la terre, et ils attribuaient l'asservissement de la Grèce, l'assujettissement de la Gaule, la mollesse de l'Italie et la corruption de Rome, à l'amour des sciences et des lettres.

A l'époque dont nous parlons, la terreur qu'inspirait le nom romain aux Barbares s'é-

tait changée en profond mépris. L'un d'eux, le Lombard Luitprand, quelque temps après cette époque, peignait avec énergie ce mépris en ces termes : « Lorsque nous voulons, dit-» il, insulter un ennemi et lui donner des » noms odieux, nous l'appelons Romain. Ce » nom seul renferme tout ce qu'on peut ima-» giner de bassesse, de lâcheté, d'avarice, de » débauches, de mensonges, enfin l'assem-» blage de tous les vices. »

Tel était le résultat de la politique odieuse du sénat dans les derniers temps de la république, et surtout de ce long despotisme qui avait avili les Romains et détruit leur liberté. Il est facile à présent de concevoir avec quelle furie les nations germaines, poussées sur le Rhin par les peuples belliqueux de l'Orient, franchirent ce fleuve pour livrer au pillage un empire que la guerre des Goths et la faiblesse des fils de Théodose livraient sans défense à leur avidité.

Ce qu'il est nécessaire d'observer, c'est que, dans cette première invasion, les Barbares, suivant leurs anciennes mœurs, n'eurent d'autre objet que le pillage; ce flot dévastateur ne voulait que détruire; c'est ce qui rendit cette irruption si funeste. Ce ne fut que quelques années après, lorsque les Goths se fixèrent en

Aquitaine, et les Bourguignons en Alsace, que la politique des Barbares changea de plan et s'occupa enfin de la conservation des contrées où ces peuples avaient résolu de se fixer; et ce fut alors aussi que les Francs s'efforcèrent de prendre, dans le Nord, leur part au démembrement d'un empire qu'ils avaient défendu de tous leurs efforts contre la première invasion des autres peuples de la Germanie.

Les premiers qui se jetèrent sur la Gaule furent les Vandales; mais ils rencontrèrent, dès leurs premiers pas, un obstacle qui faillit causer leur ruine. Les Francs ne voyaient pas sans effroi le Nord et l'Orient se précipiter sur l'Occident; paraissant alors pressentir leur destinée; ils s'armèrent pour défendre le pays sur lequel ils devaient un jour régner, marchèrent contre les Vandales; les attaquèrent et en tuèrent vingt mille. Cette défaite arrêta dans sa marche le roi des Allemands qui se préparait à rejoindre les Vandales. Si l'on en croit Grégoire de Tours et Frigéride, le roi des Vandales, Godésigile, ayant été tué dans cette bataille ainsi que ses plus braves guerriers, tout son peuple en déroute aurait été exterminé, si tout à coup une foule innombrable d'Alains ne fût venue les secourir. Ce renfort ranima les vaincus; ils se relevèrent, et leur

Lutte des Vandales et des Francs.

ligue, qui grossissait tous les jours, contraignit enfin les Francs à se retirer dans leurs marais. Ce fut alors que cet affreux débordement, ne rencontrant plus de barrière qui pût l'arrêter, se répandit dans les Gaules.

Le dernier décembre 406 les Barbares passèrent le Rhin. Le souvenir de leurs dévastations nous est seul resté ; les horribles détails de leurs brigandages ne sont point parvenus jusqu'à nous, et l'on ne peut suivre les traces de leurs courses incendiaires qu'au moyen de quelques fragmens d'Orose, de Procope, de Frigéride, et qu'en retrouvant quelques plaintes échappées à la douleur des victimes de cette époque fatale : il paraît seulement que ces hordes dévastatrices s'éloignèrent promptement des provinces septentrionales qu'elles trouvèrent trop défendues par le courage des Belges ; le voisinage des Francs surtout les empêcha d'y séjourner.

Saint Jérôme, qui vivait dans ce temps, atteste que les Francs prirent alors avec intrépidité la défense des Romains qu'ils avaient si long-temps combattus. « Au reste, dit ce père » de l'Église, toute cette vaste contrée, située » entre les Alpes, les Pyrénées, l'Océan et le » Rhin, est devenue la proie du Quade, du » Vandale, du Sarmate, de l'Alain, du Gé-

» pide, de l'Hérule, du Saxon et du Bourgui-
» gnon. Telle est enfin notre funeste desti-
» née; on a vu les Pannoniens mêmes, sujets
» de l'empire, se joindre à nos ennemis pour
» nous écraser. »

Les légions romaines avaient fui de la Gaule, mais cette Gaule abandonnée n'était point encore aussi corrompue que Rome : livrée sans défense et sans chef à la fureur des Barbares, elle retrouva quelques ressources dans son courage; et, si elle fut forcée de céder au nombre, on peut dire au moins qu'elle ne succomba point sans gloire.

Tandis que la flamme et le fer ravageaient les champs, détruisaient les moissons, incendiaient les cités ouvertes, la jeunesse gauloise s'armait, se retranchait dans les montagnes, se renfermait dans les villes fortes, et vendait chèrement à leurs féroces ennemis leur vie et leur liberté.

Une partie de la Belgique se fit respecter; l'Armorique sauva son indépendance, et la résistance de plusieurs villes est prouvée par le saccagement de quelques-unes et par la conservation des autres. Enfin ce qui, dans ce désastre, achève de prouver que la Gaule se montra encore, en expirant, digne de son antique renommée, c'est qu'en 409, après trois

ans de ravages et de combats, la plus grande partie des Barbares, lasse de payer son butin par tant de sang, abandonna cette contrée belliqueuse et porta ses armes en Espagne.

Nous apprenons par saint Jérôme que Mayence, punie de sa longue résistance, fut détruite : « Worms, dit-il, après un long siége, a été » saccagée. Spire, Strasbourg, Amiens, Arras » sont tombées dans les mains des Allemands; » la dévastation s'est étendue dans les deux » Aquitaines, la Novempopulanie, les Lyon- » naises et la Narbonnaise. Peu de villes ont » pu se soustraire au malheur général, et celles » dont les armes ont repoussé les assauts des » Barbares, sont affamées par les hordes nom- » breuses qui les assiégent. Je ne puis surtout » retenir mes larmes en parlant de Toulouse, » qui ne dut enfin son salut qu'au courage et » aux vertus de son saint évêque Exupère. » L'Espagne elle-même, à la veille de sa ruine, » est consternée. Que de malheurs éprouvés! » que de maux encore à prévoir! Ne les re- » prochons point à nos princes; leur piété les » justifie : n'accusons qu'un Barbare travesti » en Romain; Stilicon est le seul auteur de no- » tre ruine. »

Les dernières lignes de ce passage, où saint Jérôme, après avoir parlé en citoyen, s'ex-

prime en pontife irrité, prouve que l'excès du malheur même ne peut adoucir celui de la haine, et que l'esprit de parti survit encore à la ruine de la patrie.

Cette fureur d'invasions qui s'était emparée des peuples du Nord, ne se laissait pas plus arrêter par l'Océan que par le Rhin. Les flottes saxonnes et scandinaves menaçaient la Bretagne; à leur approche les légions gauloises et bretonnes qui défendaient cette île se révoltent contre le gouvernement du lâche Honorius; elles élisent un chef nommé Marcus et le proclament Auguste : mais bientôt, le trouvant indigne du rang où la sédition l'avait fait monter, elles l'assassinent. Tous voulaient sauver la Bretagne et délivrer la Gaule; mais, pour exécuter un si vaste dessein, il fallait un grand talent, un grand caractère, un grand homme; on le chercha vainement, et, dans cette détresse, la multitude crut devoir se fier au sort et s'attacher à un grand nom. Invasion en Bretagne.

Il existait dans l'armée un brave soldat appelé Constantin *; ce nom lui valut la couronne, et il justifia ce choix, sinon par son génie, du moins par son active intrépidité. A peine couronné, le nouvel empereur repousse les Saxons, passe dans la Gaule, s'y fait recon-

* Après J.-C. 408 ans.

naître, s'allie avec les Francs, ranime partout l'espérance, remporte plusieurs victoires sur les Barbares et ramène la fortune dans les rangs gaulois; enfin il force une partie des dévastateurs de la Gaule à repasser le Rhin, et l'autre à fuir au-delà des Pyrénées.

Son nom les y poursuivit, et l'Espagne se soumit aussi à son sceptre. Constantin, sans perdre de temps, releva les forteresses du Rhin et les garnit de troupes; ainsi la bravoure d'un soldat délivra la Gaule, que l'empereur de Rome avait lâchement abandonnée.

Honorius, qui n'avait osé combattre ni les Goths en Italie ni les Barbares dans la Gaule, ne sortit de son sommeil que pour tourner ses armes contre les libérateurs de ces deux contrées. Un lâche assassinat l'avait débarrassé d'un grand capitaine; de Stilicon, vainqueur d'Alaric; il envoya ensuite des troupes commandées par le Goth Saurus, pour punir Constantin de ses triomphes et pour lui enlever une couronne généreusement conquise.

L'aveugle fortune abandonna Constantin; Saurus le battit, le poursuivit et l'assiégea dans Valence *. Les Francs, sous la conduite d'Édopinc et de Gérontius, volèrent au secours du libérateur de la Gaule; Saurus, repoussé à son

* Après J.-C. 408 ans.

tour, rencontra dans sa retraite un grand nombre de Gaulois armés qui ne le laissèrent rentrer dans les Alpes qu'après lui avoir enlevé son butin; car les Romains n'avaient pas rougi d'imiter les Barbares et de s'enrichir des dépouilles de la Gaule dévastée.

A cette époque, on voit, par le récit de Zozime, que les Romains irrités, affectant un injuste mépris pour les partisans de Constantin, donnaient le nom de Bagaudes aux milices gauloises. Le mot de *bagad*, dans la langue celtique, signifiait *attroupement séditieux :* de tout temps le despotisme s'est efforcé de flétrir, par des noms injurieux, la résistance, le courage et la liberté. Origine du nom de *Bagaudes.*

Le faible Honorius ne tarda pas à sentir l'étendue de la plaie qu'il avait faite à l'empire en le privant de son plus ferme appui. Alaric, autrefois ennemi de Stilicon, revint en Italie le venger. Il y rentra en 409. L'empereur, effrayé de cette nouvelle invasion, conclut un traité avec Constantin et lui abandonna le sceptre des Gaules.

Ce fut à cette époque que, selon Isidore de Séville et Idace, les Barbares découragés s'éloignèrent de cette contrée et portèrent leurs armes en Espagne.

Rome ne pouvait attendre alors aucun se- Événemens dans l'empire romain.

cours de l'Orient ; Arcadius n'y régnait plus, et le jeune Théodose, son successeur, gouverné par sa sœur Pulchérie, ne songeait qu'à s'affermir sur son trône chancelant et sans cesse menacé par les armes redoutables des Goths et des Huns.

Honorius, livré à lui-même et entouré de ministres aussi incapables que leur maître de régner, n'opposa au terrible roi des Goths que les intrigues d'une cour corrompue et les perfidies de la faiblesse. Après avoir désarmé Alaric par une basse soumission, il le combla d'honneurs, lui prodigua les dignités de la couronne, lui confia la défense de l'empire, le flatta pour le tromper, et par des trahisons répétées ralluma sa redoutable colère.

Alaric reparut aux portes de Rome en 410 ; il y entra, y parla en maître, la livra au pillage et ordonna au sénat d'élire un fantôme d'empereur nommé Attale, qui bientôt mérita le mépris et l'abandon de son superbe protecteur.

La mort d'Alaric suivit de près son dernier triomphe. Aucun courage ne se présentait alors pour sauver Rome ; mais le sort, qui voulait encore prolonger son existence, enflamma d'amour le cœur d'un Barbare pour une Romaine. Ataulphe *, successeur d'Alaric, épris des

* Après J.-C. 411 ans.

charmes de Placidie, sœur d'Honorius, releva ce faible empereur. Le roi des Visigoths devint le plus ardent défenseur de l'empire conquis et le premier sujet de l'empereur vaincu.

Orose nous a conservé les paroles ou plutôt le voile sous lequel ce guerrier, dompté par l'amour, croyait déguiser sa faiblesse. « Autre-
» fois, dit-il, le plus ardent de mes vœux était
» d'effacer le nom des Romains, et de le rem-
» placer par celui des Goths. Je voulais fonder
» l'empire gothique, et j'espérais devenir, com-
» me Auguste, la tige d'une longue suite d'em-
» pereurs; mais l'expérience m'a prouvé que
» les Goths, trop indociles au joug des lois,
» ne pouvaient fonder un État qui ne doit sub-
» sister que par elles : j'emploierai donc dé-
» sormais leurs armes à défendre, à relever
» l'empire romain; et, puisqu'il faut renoncer
» à la gloire de fondateur, je saurai mériter au
» moins celle de restaurateur. »

Ataulphe, devenu l'époux de Placidie, s'éloigna de l'Italie, et reconquit pour Rome la plus grande partie de l'Espagne. Cette révolution soudaine retentit de l'Italie dans la Gaule. La fortune d'Honorius relevé lui rendit ses partisans. La discorde, éternel fléau des Gaulois, secoua de nouveau sur eux ses torches sanglantes; et le trône de Constantin, à peine

affermi, s'ébranla dès que la multitude, toujours inconstante et faible, le vit à la fois menacé par les Romains et par les Goths.

Dans tous les pays, comme dans tous les temps, l'amour de la gloire et l'ambition produisent, au milieu des périls publics, une foule d'hommes déterminés qui bravent le danger pour suivre la fortune; beaucoup même d'entre eux sont favorisés par le sort et couronnés par la victoire : mais c'est après le triomphe qu'on rencontre souvent les écueils les plus dangereux; il est plus rare de fixer la fortune que de l'atteindre; le courage et le talent suffisent pour vaincre, et l'art de régner est bien plus rare que l'art de la guerre.

Constantin avait renversé ses ennemis; il ne put résister ni aux intrigues de ses courtisans ni aux efforts factieux de ses généraux. Gérontius avait commandé ses troupes en Espagne; Constantin y envoya son fils; Gérontius, jaloux de ce jeune prince, fomenta l'esprit de révolte parmi les Gaulois et dans l'armée. Les Francs et leur chef Édobinc pouvaient traverser les desseins des conjurés. On les éloigna en les chargeant d'inviter leurs diverses tribus à envoyer de nouveaux renforts pour combattre les Goths.

Dès que Constantin fut privé de leur secours, la révolte éclata, et Gérontius fit proclamer em-

pereur un officier gaulois, nommé Maxime. Constantin, pour éviter la mort, se jeta dans la ville d'Arles avec le peu de troupes qui lui étaient restées fidèles; il y fut bientôt investi par les rebelles.

Depuis long-temps l'empire, dans sa chute rapide, n'avait cherché des appuis que parmi les Barbares; mais le sort voulut qu'à cette époque un Romain, digne de ce nom, apparût à la tête des légions d'Honorius. Constance, patrice et consul, venait de pacifier l'Afrique soulevée par Héraclien; il fut envoyé dans les Gaules, et la fortune l'y suivit. Gérontius et Maxime, vaincus par lui, trouvèrent la mort dans la fuite.

Édobinc et les Francs accouraient alors pour défendre Arles et Constantin; l'heureux Constance les combattit, les défit et les força de retourner dans leur pays *. Constantin, obligé de se rendre, fut livré à la cour de Ravenne. Honorius, qui l'avait reconnu comme collègue lorsqu'il était puissant, l'envoya lâchement au supplice dès qu'il fut vaincu.

La Gaule subissait cependant à regret le joug de ce méprisable empereur. Les provinces du nord, de concert avec les Francs, donnèrent la couronne à un Gaulois appelé Jovinus; mais

* Après J.-C. 411 ans.

son règne fut de peu de durée. Ataulphe, asservi à Placidie, joignit ses armes à celles de Constance contre le nouvel usurpateur, qui perdit la couronne et la vie.

Après une courte querelle que l'inconséquence de la cour de Ravenne excita entre les Romains et les Visigoths, Constance et Ataulphe conclurent de nouveau la paix. L'empereur, par ce traité, céda l'Aquitaine aux Visigoths; il abandonna aussi l'Alsace, ainsi que la Franche-Comté, aux Bourguignons, qui avaient profité de tous ces troubles pour s'y établir. Ainsi la paix fut rendue passagèrement à la Gaule démembrée, et le faible Honorius, délivré de tous ses rivaux par les armes d'Ataulphe et de Constance, se fit honteusement décerner dans Rome, par un sénat avili, les honneurs d'un triomphe qui ne donna d'éclat qu'à sa lâcheté.

Ce prince*, aussi vain que faible, ne savait ni soutenir la guerre, ni conserver la paix; manquant de foi dans sa politique comme de courage dans les périls, il cessa de ménager Ataulphe, dont il ne croyait plus l'appui nécessaire pour affermir son trône. La guerre éclata donc de nouveau; Constance la conduisit avec habileté, et la termina avec sagesse.

* Après J.-C. 413 ans.

Ataulphe * jouit peu des douceurs de la paix; un assassin trancha ses jours, s'empara de son sceptre, et jeta dans les fers sa veuve Placidie, que l'inconstance du sort fit ainsi successivement passer du palais d'Auguste dans la captivité, de la captivité sur le trône, du trône dans les fers, pour la tirer encore de cet esclavage, et remettre dans ses mains les rênes de l'empire.

Le meurtrier d'Ataulphe expia promptement son crime. Les Visigoths, indignés de sa tyrannie, le poignardèrent, et donnèrent la couronne à un guerrier digne de remplacer Alaric et Ataulphe. Wallia, proclamé par eux **, maintint la gloire de leurs armes, et consolida leur puissance. Fidèle au traité conclu avec Rome, il conquit une partie de l'Espagne pour Honorius, lui rendit Barcelone, brisa les fers de Placidie, et lui permit de retourner près de l'empereur son frère ***.

Honorius alors parut, pour la première fois, éclairé d'un rayon de sagesse; il donna la main de Placidie au brave Constance, releva le titre dégradé de César, en le lui conférant, et dans le même temps, ouvrant tardivement les yeux sur les malheurs de la Gaule livrée par sa faiblesse aux dévastations des Barbares, il convo-

Assemblée des états de la Gaule.

* Après J.-C. 415 ans. — ** *Ibidem*.
*** Après J.-C. 416 ans.

qua les députés de toutes les cités, pour entendre leurs plaintes, pour connaître leurs besoins, et pour remédier à leurs maux.

Jusque-là, suivant un ancien usage, les états de la Gaule s'étaient tenus à Trèves; mais l'inimitié des Francs et les invasions fréquentes des Allemands ne permettaient plus de réunir les députés dans cette ville; ce fut dans celle d'Arles qu'il leur ordonna de se rendre.

A cette époque, un lien commun unissait encore les deux branches de la puissance romaine : tout édit impérial était signé par les empereurs d'Orient et d'Occident, et il avait force de loi dans tout l'empire.

Édit en faveur des Gaulois. Tel fut donc le langage que, dans ce temps de détresse et d'alarmes, Honorius et Théodose tinrent aux Gaulois par un édit que l'empereur d'Occident adressa au sénateur Agricola, préfet du prétoire des Gaules *.

« Nous avons résolu, en conséquence de vos » sages représentations, d'obliger, par un édit » perpétuel et irrévocable, nos sujets des sept » provinces à prendre le seul moyen qui puisse » réaliser leurs vœux. Rien, en effet, n'est plus » conforme à l'intérêt général et plus utile aux » intérêts particuliers de votre diocèse, que la » convocation d'une assemblée annuelle des

* Après J.-C. 418 ans.

» états sous la direction du préfet du prétoire » des Gaules. Elle doit être composée, non- » seulement des personnes qui, par leurs di- » gnités, prennent part au gouvernement gé- » néral de chaque province, mais encore de » celles qui participent à l'administration de » chaque cité. Une telle assemblée peut, sans » doute, délibérer avec fruit sur les mesures » qui seront tout à la fois les plus convenables » au bien de l'État, et en même temps les moins » préjudiciables aux propriétaires. Notre in- » tention est donc que, dorénavant, les dépu- » tés des sept provinces s'assemblent chaque » année, à un jour fixe, dans la ville métro- » politaine, c'est-à-dire, dans Arles. D'abord, » une telle assemblée, formée des plus notables » personnages de chaque province, et prési- » dée par notre préfet du prétoire des Gaules, » ne peut prendre que des résolutions salutai- » res; en outre, nos provinces les plus dignes » de fixer notre attention ne seront plus dans » l'ignorance des motifs qui auront dirigé nos » conseils et dicté nos déterminations. Nous » voulons aussi, comme la justice l'exige, que » tout ce qui aura été décidé par les états soit » communiqué aux autres provinces qui n'au- » ront point eu de représentans dans cette as- » semblée.

» Nos sujets apprécieront, sans doute, le » choix que nous avons fait, pour cette ré- » union, de la ville de Constantin. Aucun autre » lieu n'offre un aspect plus riant et des abords » plus faciles. On ne rencontre dans nulle au- » tre ville un commerce plus florissant; nulle » part on ne trouve à vendre, à acheter, à » échanger plus commodément les productions » de toutes les contrées de la terre; ce n'est » que là où la nature favorable fait parvenir » à la maturité ces fruits rares et variés qui, » ordinairement, n'arrivent à leur perfection » que sous le climat particulier dont ils sont » originaires; on les voit naître et croître avec » succès dans les environs d'Arles; on y trouve » à la fois les trésors de l'Orient, les parfums » de l'Arabie, les plantes délicates de la Syrie, » les denrées précieuses de l'Afrique, les nobles » coursiers que l'Espagne élève, et toutes les » armes qui se fabriquent dans les Gaules. Ar- » les est le lieu que la Méditerranée et le Rhône » semblent avoir choisi pour y réunir leurs » eaux et pour y appeler tous les peuples qui » habitent leurs rivages.

» Nous espérons donc que les Gaules nous » sauront quelque gré d'avoir choisi, pour » rassembler leurs états, une ville où l'on peut » également se rendre avec facilité en barque

» où en voiture, par terre ou par eau. Notre » préfet du prétoire, déterminé par ces considérations, avait déjà pris une décision pareille à la nôtre; mais son mandement à cet » égard est demeuré sans effet, soit par la négligence des citoyens, soit par l'indifférence » des usurpateurs pour tout ce qui concernait » le bien public. Aujourd'hui nous vous ordonnons de nouveau d'obéir au décret suivant :

» Notre volonté est, qu'en exécution du » présent édit, et conformément aux anciens » usages, vous et vos successeurs, vous fassiez » tenir chaque année, dans la ville d'Arles, » une assemblée composée des magistrats, des » autres officiers, et des députés nommés par » les propriétaires de chacune des sept provinces, laquelle assemblée commencera ses » séances le treizième du mois d'août, et les » continuera sans interruption, à moins d'impossibilité, jusqu'au treizième du mois de » septembre. Nous voulons encore que nos officiers qui administrent la justice dans la » Novempopulanie et dans la seconde Aquitaine, provinces les plus éloignées d'Arles, » dans les cas où ils ne pourraient se rendre » aux états, y envoient des fondés de pouvoir » pour les représenter, ainsi que l'usage les y » autorise en pareil cas.

» Nous croyons, par cette ordonnance, rendre un bon office à tous nos sujets, et donner en même temps à la ville d'Arles un témoignage authentique de notre reconnaissance pour son attachement constant à nos intérêts : son dévouement nous est suffisamment connu par les rapports favorables du patrice Constance, que nous regardons comme notre père. Enfin nous ordonnons qu'on fasse payer une amende de *cinq livres d'or pesant* aux juges qui auront manqué de se rendre à l'assemblée d'Arles, et une amende de *trois livres d'or* aux notables et officiers municipaux coupables de la même négligence. » Donné le dix-septième avril, l'année du douzième consulat de l'empereur Honorius, et du huitième de l'empereur Théodose. Publié dans Arles le vingt-troisième mai de la même année 418.

Gouvernement représentatif de la Gaule.

On voit, par cet acte très remarquable, que, de tout temps, la Gaule avait connu et conservé les formes du gouvernement représentatif. Cet élément de la liberté, partout ailleurs inconnu, paraît un fruit du sol gaulois, et toujours il en garda quelques racines au milieu des factions de la Gaule indépendante : depuis l'humiliation de la conquête, et même sous le despotisme des empereurs, ces racines, comprimées

mais non détruites, semblèrent se fortifier ensuite par les armes des Francs. La féodalité les fit quelque temps disparaître sans les anéantir; l'intérêt du trône uni à celui du peuple les fit renaître. Enfin les siècles de lumière, chassant les ténèbres de la barbarie, leur donnèrent une culture, une vigueur nouvelle, et amenèrent l'époque où, du sein de la Grande-Bretagne et de la Gaule, leurs semences fécondes, s'élançant hors de leurs terres natales, devaient se répandre dans les deux mondes.

L'édit d'Honorius, dicté par la vanité puérile d'une cour corrompue, nous montre encore les vains efforts de l'autorité impériale pour déguiser sa honte, pour dissimuler le démembrement de l'empire, la perte ou l'indépendance de dix provinces, et pour cacher enfin les véritables motifs de la convocation et de la translation des états. Des ministres courtisans, un conseil esclave, aimaient mieux décrire poétiquement les beautés d'Arles, que d'avouer les malheurs de Trèves.

D'autres causes prolongeaient alors l'erreur qui nourrissait l'orgueil de la cour de Ravenne et du sénat romain. Le long prestige des grandeurs de Rome durait encore, et les peuples mêmes qui renversaient sa puissance semblaient respecter son ombre.

Les Alaric, les Ataulphe, les Wallia, les Gondebaut et les princes des Francs, en combattant les empereurs, s'honoraient des titres de maîtres de la milice, de lieutenans des Césars, de commandans de leur garde; ils sollicitaient la dignité de patrice; et, au moment où ils s'emparaient du tiers des terres romaines, ils se disaient encore hôtes des Romains.

C'est ainsi que les derniers Césars, bercés au moment de leur chute par de vaines chimères et trompés par la flatterie, qui n'abandonne les monarques qu'au bord de la tombe, se regardaient toujours comme rois des rois, et croyaient commander aux guerriers barbares qui les détrônaient.

Honorius accompagna son édit d'une amnistie générale; mais ces mesures tardives, qui tranquillisèrent la Provence, ne purent rétablir dans la Gaule ni le repos intérieur ni la sécurité extérieure : l'avidité du fisc semblait croître en proportion de la perte des terres qui fournissaient aux tributs.

Confédération en Bretagne ou Armorique.

La Bretagne, nommée alors Armorique, et plusieurs provinces du centre de la Gaule celtique, révoltées contre les exactions des officiers impériaux, cessèrent d'obéir à une autorité qui les opprimait et ne les protégeait plus; et il paraît que, dès ce moment, sans s'orga-

niser précisément en république; comme le dit le savant abbé Dubos, elles revinrent aux anciens usages gaulois, et se confédérèrent pour assurer leur défense commune.

Le nom des empereurs continua toujours à paraître dans les lois et sur les monnaies; mais la puissance réelle de ces princes n'y fut plus exercée que partiellement, par intervalles, et en y éprouvant sans cesse la plus active résistance *. Ce fut à cette époque, de 418 à 420, que la mort enleva un héros à l'empire, un défenseur à la Gaule, et aux Barbares une digue redoutable. Constance termina sa glorieuse vie après avoir donné le jour à un jeune prince, Valentinien III, alors espoir de Rome, et depuis son opprobre.

Honorius, jaloux de tout mérite, ennemi de toute vertu, persécuta sa propre sœur Placidie, veuve de Constance; elle chercha un asile dans l'Orient. En 423, Honorius cessa de régner, ou plutôt de vivre. Placidie et son fils Valentinien, soutenus par les troupes du jeune Théodose, revinrent en Italie, triomphèrent d'un usurpateur nommé Joannès, et reçurent, par le consentement du sénat, la puissance suprême. Ainsi, sous le nom de Théodose et de Valentinien, Pulchérie et Placidie occupèrent les

* Après J.-C. 418 ans.

trônes d'Orient et d'Occident, et le monde romain se trouva gouverné par deux femmes.

Les intrigues de la cour de Ravenne replongèrent l'empire dans de nouveaux malheurs. Boniface et Aëtius, généraux de Placidie, s'armèrent l'un contre l'autre. Boniface trompé devint rebelle; trahi par la fortune et vaincu, il appela d'Espagne en Afrique les Vandales, qui envahirent, ravagèrent et enlevèrent à Rome cette riche et populeuse contrée.

Exil, rappel et exploits d'Aëtius.

Aëtius, exilé par l'impératrice, chercha chez les Huns un asile, des secours, reparut en armes dans l'Italie, perdit une bataille, et tua son rival.

Pendant ces discordes civiles, le désordre s'accrut dans tout l'empire : les Visigoths attaquèrent la Provence; les Bourguignons s'étendirent dans l'Est; les Francs envahirent le Nord; enfin le terrible Attila, maître d'une partie de l'Europe, menaça l'autre d'une destruction totale.

Dans cet extrême péril, Placidie sentit que le génie d'Aëtius lui serait plus utile que son ambition ne lui avait paru redoutable; elle le rappela, lui rendit sa confiance, le combla d'honneurs, le nomma patrice, duc des Romains, et par-là, peut-être, sauva la civilisation européenne, qui aurait péri sous la hache

dévastatrice des Huns. Ainsi, par un sort bizarre, ce fut le courage d'un Scythe, ce fut le bras d'Aëtius, qui seul opposa une digue à ce torrent.

Raffermissant le trône qu'il avait ébranlé, ce grand capitaine ramena dans les Gaules la fortune et la victoire; il vainquit les Visigoths, leur fit lever le siége d'Arles, et les repoussa dans leurs frontières.

Après avoir délivré la Provence, Aëtius enlève aux Bourguignons Metz et Toul; il marche ensuite dans le Nord contre les Francs, et les rejette dans leurs marais.

Le flambeau de l'histoire, presque éteint au milieu des débris de l'empire romain tombant en ruines, ne nous a point laissé de lumières pour suivre ce guerrier dans ses combats, qui répandirent un dernier éclat sur les armes romaines.

Les détails de l'invasion des Francs, de leurs progrès et de leur établissement dans les Gaules, ne nous sont connus que par quelques passages tronqués, échappés à ce temps de ténèbres. On sait seulement que dans l'année 420, une tribu de Francs passa le Rhin sous la conduite d'un roi nommé par les uns Théodemir, par les autres Pharamond. En 426 Clodion, successeur et peut-être fils de Pharamond, régnait

Établissement des Francs dans les Gaules.

sur les Francs alors établis en Toxandrie. Dispargum, aujourd'hui Duisbourg, près de Tongres, était le lieu de sa résidence, et ce fut dans le temps où Placidie devint maîtresse de l'empire, que Clodion, à la tête des Francs, envahit le nord de la Gaule, dans le dessein de s'y établir. Il en fut chassé deux fois par les Romains; mais il est probable que, malgré ses défaites, il y conserva quelques possessions.

Ce qui est certain, c'est que les Francs, alliés de Rome en 406, et qui s'opposèrent alors à l'invasion de la Gaule par les Germains, étaient devenus les ennemis de l'empire depuis la chute de l'usurpateur Constantin, dont leurs armes avaient soutenu la puissance. Cette haine dura long-temps, et ce ne fut, comme on le verra bientôt, que l'approche menaçante des Huns, et l'intérêt d'un danger commun, qui suspendirent momentanément cette longue querelle.

Les victoires d'Aëtius donnèrent à la Gaule plutôt une trève qu'une paix. L'empire était arrivé à un tel degré de vétusté, de faiblesse et de décadence, que le génie d'un grand homme, en l'étayant, ne pouvait plus que retarder sa chute.

Les seules cités réellement soumises alors aux empereurs étaient celles de la Séquanaise, de la première Aquitaine, de la première Lyon-

naise, et des pays situés entre Lyon, les Alpes, la Méditerranée et le Rhône. Les Visigoths gouvernaient en maîtres la Guyenne avec une partie du Languedoc; leurs armes s'étendaient même dans le Périgord, le Poitou, le Limousin, et jusqu'aux frontières de l'Auvergne. Les Bourguignons possédaient l'Alsace, la Franche-Comté, et presque toute la Bourgogne. La Gaule germanique tombait sous le pouvoir des Allemands et des Francs ripuaires. Les Francs saliens menaçaient le nord de la Belgique; et ce qui prouve que, sous le nom d'Armoriques, les provinces situées entre la Seine et la Loire, et confédérées avec la Bretagne, s'étaient rendues indépendantes, c'est qu'Aëtius, après avoir battu les Francs, se vit forcé de faire le siége de Tours.

Lorsqu'il eut plutôt comprimé que terminé cette rebellion, il revint à Rome; et, pendant son absence, Celsus son lieutenant, quittant les Armoriques, livra une bataille près de Toulouse aux Visigoths, qui le défirent complètement. Cette défaite contraignit Aëtius de quitter l'Italie et de rentrer dans les Gaules. La fortune, fidèle à ses armes, le seconda; il répara l'échec de son lieutenant, repoussa les Visigoths, et conclut avec eux une paix honorable; il s'efforça ensuite de nouveau, mais sans

succès, de soumettre les Armoriques; et l'éloquence de saint Germain, évêque d'Auxerre, appuya vainement ses armes.

Villes fondées par eux en Belgique.

Peu d'années après, les Francs, sortant de la forêt Charbonnière, s'emparent de Tournai et de Cambrai. Jusqu'alors cette partie de la Belgique, désolée par des guerres fréquentes, était restée peu florissante et peu cultivée; ce fut sous la domination des rois francs qu'on y vit s'élever successivement les villes de Bruges, de Gand, de Malines, de Bruxelles, d'Anvers et de Louvain.

Aëtius, dont l'infatigable activité, veillant partout au salut de l'empire, triomphait tour à tour des Vandales en Italie, des Visigoths dans le Languedoc, des Allemands sur le Rhin et des Bourguignons dans la Lorraine, marcha rapidement contre Clodion, l'atteignit dans les champs des Atrébates, et le défit complètement.

Le poëte Sidonius, racontant cette victoire et s'adressant à Majorien, compagnon d'armes d'Aëtius, s'exprime ainsi : « Les Francs terribles se montrent mûrs pour la guerre dès » leur plus tendre enfance; en vain le nombre » les accable, jamais ils ne cèdent à la crainte; » la mort seule peut les abattre; le péril les » trouve inébranlables, et leur courage survit, » pour ainsi dire, à leur âme : tels sont les

» Francs qu'Aëtius força de fuir. Vos éloges » ont, dans ce revers même, honoré leur va- » leur. »

L'époque des deux différens combats livrés aux Francs par Aëtius est devenue le sujet d'une vive contestation entre les historiens : il paraît que l'opinion la plus probable est celle du père Pétau, qui rapporte la première défaite de Clodion en 420, et la seconde en 445. Au reste, quoi qu'en aient dit ceux qui veulent que les Francs n'aient point eu d'établissemens dans les Gaules avant Clovis, un grand nombre de faits prouve que Clodion, chassé, revint dans le Tournaisis, et que ses successeurs y régnèrent. Le tombeau de Childéric, trouvé depuis à Tournai, réfute à cet égard toute objection.

Il paraît qu'au temps de cette dernière expédition les différentes tribus de Francs s'étaient réunies sous les ordres de Clodion, et que Cologne devint la résidence des princes ripuaires, comme Tournai celle des rois saliens.

Jamais, peut-être, aucun pays ne se vit en proie à plus de malheurs que n'en éprouvaient alors les Gaules; elles avaient peut-être plus encore à redouter leurs défenseurs que leurs ennemis, et le sceptre impérial pesait plus sur elles que le glaive des Barbares.

Ces besoins d'une guerre perpétuelle rendaient le fisc insatiable ; la confusion de ce temps de troubles voilait, protégeait tous les abus ; enfin, comme on ne voyait plus de Romains dans les légions romaines, les Gaulois opprimés se trouvaient livrés à la licence grossière des Huns, des Alains, des Hérules, des Goths et d'autres aventuriers qui composaient alors l'armée impériale.

Les Visigoths au contraire, les Bourguignons et les Francs, libres, égaux entre eux, ennemis du luxe, rendaient leur joug léger pour les peuples conquis, et, si l'on en croit Orose, tous les Gaulois, encore soumis à Rome, hâtaient par leurs vœux le moment de la conquête.

Plaintes des Gaulois soumis aux Romains.

Écoutons, dans leur détresse, le langage et les plaintes de ces Gaulois infortunés. « Le peuple, disait Salvien, est traité si durement, » qu'il n'aspire qu'à secouer le joug ; son poids » seul l'empêche encore de le rejeter ; et comment les Gaulois pourraient-ils former d'autre vœu que celui d'être délivrés d'une chaîne » si insupportable ? Écrasés par les impôts, on » les menace de la servitude quand ils ne paient » pas des subsides hors de toutes proportions » avec leurs fortunes. Ils fuient leurs maisons » pour échapper à la torture, et s'exilent pour » se soustraire aux supplices ; ils ont moins à

» craindre les soldats de l'étranger que les agens
» de l'empereur, et, persécutés par leurs ma-
» gistrats, ils ne trouvent d'asile contre eux
» que chez les Barbares. Ces vexations seraient
» au moins plus tolérables si elles étaient géné-
» rales, et si elles pesaient également sur tous;
» mais l'inégalité aggrave l'injustice; les exac-
» teurs ne font porter le fardeau des tributs
» que sur les pauvres; l'infortuné paie à la fois
» pour lui et pour le riche privilégié. Ainsi,
» on souffre en même temps de sa propre mi-
» sère et de l'opulence d'autrui; le peuple est
» condamné à vivre dans l'indigence et à payer
» l'impôt comme s'il était riche. Cependant les
» sénateurs, tranquilles dans leurs palais, se
» font indemniser par la cour, tandis que leurs
» arrêts forcent les plébéiens à payer les im-
» positions, sans retard et sans dégrèvement.
» Une pareille oppression est inconnue aux
» autres nations; on n'en trouve point de traces
» parmi les Vandales, les Francs et les Huns.
» Les Gaulois romains, qui habitent leurs États,
» ne sont pas traités avec moins de justice que
» leurs propres concitoyens; et comment Rome
» pourrait-elle encore s'étonner du rapide pro-
» grès de la puissance des Goths? Tous les peu-
» ples souhaitent leur domination. Oui, je l'at-
» teste, si tous les Gaulois, si tous les Romains

» pouvaient, au gré de leur désir, transplanter
» à la fois leurs biens, leurs meubles, leurs
» familles chez les Barbares, ils n'hésiteraient
» pas; on les verrait en foule fuir la tyrannie,
» et chercher ailleurs la liberté. »

« La Gaule, dit Sidonius, qui, cette fois emporté par la douleur, ne flatte plus en courtisan, mais parle en citoyen indigné, la
» Gaule obéit depuis long-temps à des souverains qu'elle ne connaît pas; elle est livrée
» au pillage par ceux qui doivent la protéger.
» Ah! que les peuples sont malheureux de vivre sous le gouvernement de princes qui auraient eux-mêmes tant besoin d'être gouvernés! »

Insurrection des Armoriques. Ce cri de l'oppression, ces exclamations de la douleur justifient suffisamment l'insurrection des Armoriques. Toutes les cités des provinces celtiques, redevenues indépendantes et véritablement gauloises, se défendaient alors avec une égale vaillance contre la tyrannie romaine, et contre les invasions des Goths et des Francs. Leurs courageuses milices repoussaient tour à tour et les officiers concussionnaires de l'empereur et les hordes dévastatrices des Saxons qui, traversant l'Océan et remontant la Loire, portaient dans ces provinces le pillage et la désolation.

Égidius Afranius, général gaulois, qui depuis défendit glorieusement l'indépendance des Armoriques, vint alors les attaquer par les ordres d'Aëtius ; il assiégea Chinon ; ainsi la Gaule était à la fois écrasée par trois fléaux : le despotisme romain, la discorde civile et la guerre étrangère.

Ce fut au moment où le sort la réduisait à un état si déplorable que le terrible Attila * se précipita sur elle à la tête de trois cent mille combattans, tirés de toutes les nations, tartares, scythiques, sarmates, scandinaves et germaines, qu'il traînait à sa suite. Ce conquérant sauvage fit long-temps trembler par ses menaces le jeune empereur d'Orient, Théodose, qui ne suspendit sa fureur qu'en lui montrant la honteuse soumission d'un vassal. Incursion d'Attila en Gaule.

Après la mort de ce jeune prince, Pulchérie plaça sur le trône un guerrier digne de l'occuper, puisqu'il sut le défendre. Martian, ranimant le courage de ses sujets par son exemple et rétablissant la discipline par sa fermeté, opposa tout à-coup au roi des Huns tout l'Orient en armes. Le fier Attila recula devant lui et tourna ses fureurs contre l'Occident : il y était appelé par les sollicitations du roi des Vandales, et tout semblait offrir à ses armes,

* Après J.-C. 449 ans.

dans la Gaule démembrée et dans l'Italie corrompue, une proie facile.

Clodion venait alors de terminer sa vie ; deux princes francs se disputaient son trône. L'un d'eux courut implorer l'appui du roi des Huns ; l'autre, nommé Mérovée, sollicita la protection des Romains.

Attila s'avança vers le Rhin : à son approche, le désordre qui fondait son espérance cessa ; les querelles se suspendirent ; les intérêts opposés se rapprochèrent : Romains, Gaulois, Visigoths, Bourguignons, tous se réunirent pour s'opposer à ce monstre sanguinaire, à ce conquérant féroce, à ce fléau de Dieu, qui n'attachait de gloire qu'à la destruction, et qui « voulait, disait-il, que jamais moisson ne repoussât dans les lieux où son cheval aurait passé. » Cette guerre était celle de la barbarie contre la civilisation. Attila, vainqueur, aurait plongé l'Europe dans l'état sauvage où vivent encore les peuples du Thibet en Asie, ou ceux qui parcourent les tristes déserts de l'Afrique : heureusement ce torrent s'arrêta dans la Gaule ; ainsi nous verrons deux fois la Gaule sauver le monde civilisé. Aëtius, général romain, Théodoric, successeur de Wallia et régnant alors sur les Visigoths, enfin Mérovée à la tête des Francs, rejetèrent au-delà du Rhin ces Huns

destructeurs, après avoir couvert les champs gaulois de leurs cadavres. Par un semblable triomphe, trois siècles après, Charles Martel, dans la même Gaule, extermina les musulmans, et préserva l'Europe des malheurs et de l'esclavage sous lequel gémissent encore la Grèce et l'Asie.

Ce fut dans l'année 451 * que les Huns franchirent le Rhin. La politique astucieuse d'Attila avait retardé la réunion des Romains et des Visigoths; d'abord il ne rencontra pas d'obstacles. Metz, après une faible défense, fut saccagée, et l'armée barbare, composée, selon Sidonius, de Huns, de Ruges, de Gélons, de Gépides, de Bastarnes, de Thuringiens, et même de quelques Bourguignons et de quelques Bructères forcés de la suivre, arriva sans combattre aux portes d'Orléans. La terreur précédait Attila; la ruine de plusieurs villes qu'il avait détruites pour les punir de leur résistance épouvantait les autres; elles lui ouvraient leurs portes; les femmes, les vieillards, les enfans espéraient éviter la mort en se précipitant dans la servitude, et la jeunesse gauloise indignée cherchait dans les camps un asile que ne lui offraient plus des remparts qu'on ne lui permettait pas de défendre.

* Après J.-C. 451 ans.

Influence de la vierge de Nanterre.

Cependant, avant qu'Aëtius, Théodoric et Mérovée se fussent réunis, le courage d'un pontife et la fermeté d'une femme arrêtèrent la marche du conquérant sauvage; Geneviève, que ses vertus firent placer au nombre des saintes, jouissait sur les rives de la Seine de cette influence que de tout temps les femmes, regardées comme inspirées, exerçaient sur les Gaulois. La vierge de Nanterre, par ses prières, par ses discours, par ses promesses, par ses menaces, au nom d'un Dieu protecteur, ranima la confiance des Parisiens, fit renaître l'espoir dans Lutèce; les Gaulois s'armèrent, et les Huns redoutèrent ses oracles. Le fier Attila détourna ses coups et les fit tomber sur Orléans; mais, arrivé sous les murs de la ville d'Aurélien, il en trouva les portes fermées, le peuple en armes, et les remparts couverts de défenseurs intrépides.

Siége d'Orléans abandonné par Attila.

D'abord la multitude effrayée avait voulu forcer les braves à se rendre ou à fuir; mais l'évêque Aignan monte en chaire, parle au nom de la patrie et du ciel, triomphe de la peur par les armes de la religion, annonce des secours, promet des miracles, et ordonne le combat. A sa voix, les guerriers courent aux armes, et pour la première fois les efforts puissans d'Attila se brisent contre les murs d'un ennemi.

Cependant les Huns renouvelaient leurs assauts; Orléans semblait près de succomber sous la foule des Barbares qui l'assiégeaient; déjà les mobiles Gaulois découragés doutaient des promesses de leur pontife, lorsque, du haut des remparts, ils voient briller dans la plaine une forêt de lances. Le patrice romain, le roi des Visigoths et celui des Francs s'avancent; Attila surpris abandonne sa proie, lève le siége et se retire dans le dessein de se joindre à la partie de son armée qu'il avait laissée derrière lui. L'armée confédérée le poursuit vivement, et l'atteint enfin dans les plaines de Châlons, dans ces champs catalauniques, où sa défaite jeta sur la Gaule un éternel rayon de gloire. Bataille de Châlons.

L'historien des Goths, Jornandès, nous a transmis quelques détails sur cette célèbre bataille. Un vaste plateau qui, des deux côtés, s'abaissait en talus sur la plaine, séparait les deux armées; l'occupation de ce poste avantageux fut l'objet de leurs premiers combats; elles se le disputèrent avec acharnement. Le roi des Visigoths commandait la droite des confédérés; Aëtius la gauche; un corps d'Alains formait le centre; les Francs combattaient en avant de la ligne.

Après un choc long et sanglant, Attila est repoussé; et les deux armées se préparent à

une action décisive. Attila range sa troupe en bataille : irrité d'un premier échec, il harangue avec fureur ses troupes ; son regard brûle ; sa voix tonne : « Eh quoi ! soldats, dit-il, après » tant de victoires, le courage vous abandonne ! » Quels sont donc ces ennemis qui vous arrêtent » et qui vous effraient ? Ce sont des guerriers » amollis, énervés, à demi vaincus, dès qu'on » les force de sortir des murailles qui les rassu- » rent : voyez avec quel effroi ils se hasardent en » rase campagne ; regardez avec quelle crainte » active ils creusent des fossés pour s'y cacher, » au défaut de remparts ; la pusillanimité des » Romains dégénérés vous est connue ; chargez- » les hardiment au milieu de leurs manœuvres, » dont notre audace méprise la science ; croyez- » moi, la poussière de vos coursiers suffira seule » pour mettre ces lâches en fuite : mais, que » dis-je ? au lieu de les combattre, il faut les » mépriser. Attaquons des ennemis dignes de » nous ; chargeons les Visigoths ; renversons » les Alains, enfonçons les Francs : quand ces » braves seront vaincus, les Romains disparaî- » tront, leur force sera anéantie ; car, lors- » qu'une fois les nerfs sont coupés, les mem- » bres ne peuvent plus agir. »

Défaite et retraite d'Attila. A la voix courroucée de ce chef terrible, tout frémit, tout s'agite ; les plus hardis es-

pèrent la victoire; les autres se résignent à la mort. Le signal est donné, la mêlée commence; la terre est inondée de sang. Théodoric tombe percé de coups; sa mort, loin de décourager les Visigoths, les excite à la vengeance, et change leur vaillance en fureur. Thorismond, son fils, jure de le venger; il se précipite sur les Huns, les tourne et les enfonce; les Francs et toute l'armée d'Aëtius, profitant de ce désordre, portent l'épouvante et la mort dans les rangs désunis des Barbares; ils fuient en déroute; la cavalerie gauloise les poursuit et en fait un horrible carnage. Attila cherche vainement à les rallier; la peur brave ses menaces et méprise ses ordres; enfin, entraîné lui-même par la foule des fuyards, il se réfugie dans son camp.

L'impétueux Thorismond voulait l'attaquer encore, forcer les retranchemens, et compléter sa défaite; mais le prudent Aëtius l'en dissuada : il importait à sa politique qu'Attila ne fût pas totalement détruit, et que le jeune roi des Visigoths ne restât pas sans rival, et l'empire sans danger. Il fit craindre à Thorismond que, pendant son éloignement, quelques factieux ne lui disputassent le sceptre, et lui persuada de retourner à Toulouse pour y prendre possession de sa couronne. Le lendemain Attila

continua sa retraite. Aëtius et Mérovée le harcelèrent plus qu'ils ne le combattirent jusqu'aux rives du Rhin.

Sa marche vers l'Italie.

L'année suivante * Attila tourna ses armes contre l'Italie. Les Alpes ne purent l'arrêter : Aquilée seule résista ; les autres villes lui ouvrirent un libre passage. Partout le roi des Huns cherchait les Romains sans les rencontrer ; aucun soldat n'écoutait la voix d'Aëtius ; aucun obstacle ne séparait plus Rome des Barbares ; l'empire allait tomber sous les coups d'un Tartare. Dans cette extrémité, Aëtius voulait que l'empereur Valentinien abandonnât la molle Italie et se réfugiât dans les Gaules, seul pays où l'empire comptait encore des bras et des courages. Enfin tout espoir semblait perdu, lorsque ce vainqueur farouche, que l'univers nommait *le fléau de Dieu*, se laissa tout à coup désarmer par les prières et par l'aspect vénérable de saint Léon, qui sauva Rome, comme Geneviève avait sauvé Paris.

Son retour dans ses États et sa mort.

Ce torrent, qui dévastait tout, s'écoula aussi rapidement qu'il s'était formé et grossi. Le roi des Huns retourna dans ses États, et périt bientôt sous le poignard d'une femme captive qu'il avait contrainte à l'épouser ; sa chute entraîna celle de son empire ; sa monarchie fut démem-

* Après J.-C. 452 ans.

brée, et, depuis, ces Huns si redoutables, qui sous lui dominaient le monde, furent à peine comptés dans la foule des tribus barbares.

Le jeune roi des Visigoths, Therismond, jouit peu de temps de sa gloire; il fut assassiné. Théodoric II *, son frère, lui succéda; ce prince habile affermit son trône, éclaira son peuple, le soumit au joug des lois, lui donna un code, étendit ses limites, inspira une juste crainte aux Romains, aux Bourguignons, et conquit même l'estime des Gaulois. Règne brillant de Théodoric II.

Sidonius Apollinaris fit de ce monarque un portrait que le temps nous a conservé. Le tableau qu'il trace de la cour de Théodoric donne lieu de croire que dans ce temps les chefs de ces peuples, vainqueurs de Rome et méprisés par elle, ne méritaient plus le nom de Barbares qu'on leur donnait. Depuis long-temps, en effet, les princes bourguignons et francs, ainsi que ceux des Goths, occupant les grandes dignités de l'empire, parlant la langue romaine, correspondant sans cesse avec les personnages les plus distingués de la Grèce et de l'Italie, avaient cessé d'être étrangers à la civilisation; les mœurs grossières de leurs peuples les forçaient encore à se montrer pour eux farouches, durs, souvent même cruels; ils n'auraient pu

* Après J.-C. 453 ans.

sans force diriger la liberté sauvage de ces hordes guerrières, qui regardaient leur prince plutôt comme un compagnon d'armes que comme un roi; mais ces mêmes chefs et les grands qui les entouraient se montraient sous un autre jour aux Gaulois et aux Romains; ils adoptaient leurs lois, professaient leur culte, imitaient leurs mœurs; enfin on peut dire que, par un singulier contraste, on voyait chez eux à la fois un peuple, une armée à demi sauvage et une cour presque romaine.

Le Gaulois Avitus, né en Auvergne, qu'il illustra par ses exploits, avait instruit le jeune Théodoric dans les lettres grecques et latines. Depuis, l'affection de ce prince l'éleva, pour son malheur, au trône de Rome.

Son portrait tracé par Sidonius.

Sidonius parle des talens et des vertus de Théodoric avec un enthousiasme qu'il est pourtant difficile de croire exempt d'exagération. « Ce prince, dit-il, force l'envie même à l'ad-» miration; sa taille est ordinaire et bien prise, » sa tête ornée par une belle et longue cheve-» lure; ses sourcils sont épais et arqués; ses » yeux grands et ouverts; leurs cils prolongés » s'étendent jusque sur ses joues; plusieurs » nattes de cheveux couvrent ses oreilles; son » nez aquilin donne beaucoup de majesté à sa » figure, qu'embellissent des lèvres vermeilles,

» une bouche agréable et des dents d'ivoire.
» Théodoric, ajoute Sidonius, se lève tous » les jours avec le soleil, assiste à la prière » dans l'église arienne, et de là se rend à son » tribunal. Un officier porte ses armes près de » lui; ses gardes, armés de haches et couverts » de fourrures, entrent à sa suite dans le pré- » toire, n'y restent que peu d'instans et se tien- » nent après dans une pièce éloignée. Le roi » donne audience aux députés des communes » et des nations : les affaires sont promptement » expédiées; ses réponses sont courtes et clai- » res. Après le conseil, il visite son trésor, se » rend dans ses écuries et part pour la chasse; » il n'y porte point d'armes : si un animal passe » à sa portée, un de ses veneurs lui présente » l'arc qu'il tend lui-même, et rarement sa » flèche manque le but.
» Sa table est bien servie sans être somp- » tueuse; sa vaisselle offre plus d'élégance que » de richesse; ses meubles, couverts de pour- » pre, brillent plus par la propreté que par la » magnificence. En tout, dans ses repas, ce » qu'on admire le plus, c'est la gravité des dis- » cours du prince. Dans les grandes solennités, » il est servi avec le goût des Grecs, la profu- » sion des Gaulois, la ponctualité des Romains. » Le grand nombre des convives vous rappelle

» que vous êtes à un festin; l'ordre qu'on y
» voit régner et le peu de bruit qu'on entend
» vous font croire que vous assistez à un repas
» d'amis; mais le respect seul vous fait sentir
» que vous êtes à la table d'un roi. La magni-
» ficence et le luxe sont réservés pour les jours
» de fêtes.

» Après le dîner et une courte méridienne,
» Théodoric se livre quelques instans aux plai-
» sirs du jeu : il l'aime vivement; mais, tou-
» jours maître de lui, il n'y montre jamais
» aucune émotion : cependant on dit que des
» courtisans habiles ont dû de grandes fortunes
» à la bonne humeur où le mettait le gain. Il
» invite ses convives, et ceux qui jouent avec
» lui, à une familiarité qui n'existe ordinai-
» rement qu'entre égaux.

» A trois heures, Théodoric reprend de
» nouveau son travail; un grand nombre de
» supplians afflue dans son palais, et la foule
» ne s'éclaircit qu'à l'heure du souper : alors
» chacun, suivant l'usage, se rend chez son
» patron, qui reste entouré de ses cliens jus-
» qu'au moment où il se couche. Le roi, pen-
» dant son souper, fait venir des musiciens,
» des mimes, des farceurs; mais il ne leur
» permet ni airs lascifs ni paroles satiriques.
» Dès que le prince sort de sa table, il se rend

» au lit, et sa garde prend autour du palais les » postes qu'elle doit occuper. »

Ces détails sont curieux; ils peuvent, au défaut d'autres documens, nous donner une assez juste idée de la vie et des mœurs des rois de ce temps. Tout porte à croire qu'il existait peu de différence entre la cour de Clovis et celle de Théodoric.

Tandis que les Barbares se civilisaient peu à peu dans la Gaule, le trône des empereurs, en Italie, s'écroulait journellement; une seule colonne le soutenait encore avec force. Valentinien III la renversa, en poignardant Aëtius son libérateur.

Ce crime annonça que Valentinien allait marcher sur les pas des tyrans : c'est une route funeste où l'on ne peut s'arrêter. Ce prince, livré avec emportement à tous les vices, outrage la femme du sénateur Pétronius Maximus; quelques jours après, le mari offensé fait périr l'empereur par une main inconnue. Les Romains proclament Maxime empereur : sa femme était morte; pour compléter sa vengeance, il épouse la veuve de Valentinien; mais, aussi indiscret que vindicatif, il avoue que c'est lui qui a fait périr l'empereur. Rome alors, nouvelle Argos, put croire que la famille des Atrides revivait dans ses murs; elle devint le théâtre des plus

Ruine de Rome.

grands crimes et des plus noires trahisons. La veuve de Valentinien jure une haine éternelle au meurtrier de son premier époux; elle appelle secrètement les Vandales en Italie; ils accourent d'Afrique; la ville leur est livrée. Maximus perd la couronne et la vie; Rome succombe sous les coups de Carthage ressuscitée: les richesses, amassées pendant douze siècles de conquêtes, sont la proie des Africains; le peuple est massacré; les patriciens tombent dans les fers; l'époque de destruction, annoncée, disait-on, au bout de douze cents ans, par les douze vautours de Romulus, est accomplie; et les Vandales, abandonnant la reine du monde, ruinée, déserte et déshonorée, retournent dans la ville d'Annibal, dont l'ombre irritée se console à la vue des dépouilles romaines.

Ce désastre du peuple-roi retentit au loin et détruit dans tout l'univers le dernier prestige de sa grandeur. De tous côtés les Barbares agitent de nouveau leurs armes; les Saxons descendent en Armorique; les Francs s'emparent de Trèves; ils envahissent les deux Belgiques; les Visigoths menacent la Provence.

Couronnement d'Avitus. La Gaule succombait; mais, dans ce péril, un Gaulois, l'Auvergnat Avitus, chargé récemment par Maxime du gouvernement de cette contrée, relève sa patrie expirante; ses armes contien-

nent les Bourguignons et repoussent les Saxons. Réveillant dans le cœur de Théodoric l'ancienne amitié qui les liait, il obtient de lui la paix ; le roi des Visigoths fait plus, il engage le peuple et l'armée à proclamer Avitus empereur ; les débris du sénat romain reconnaissent le nouvel Auguste ; l'empereur d'Orient confirme son élection, et Rome voit encore un Gaulois triomphant dans ses murs.

Avitus avait acquis une brillante renommée dans les camps et dans les académies de la Gaule ; mais, à Rome, il n'existait plus de guerriers, d'orateurs, de savans ; il n'y trouva que des courtisans, des esclaves, un peuple licencieux ; la contagion des vices flétrit son caractère, et il perdit sur le trône la gloire qui le lui avait mérité.

Sa chute fut prompte, honteuse, et rendit ridicules les éloges pompeux que Sidonius Apollinaris, son gendre, lui prodiguait à cette tribune aux harangues, qui, depuis long-temps, ne faisait plus entendre aux Romains que le langage de la servitude et les accens d'une basse flatterie.

Son abdication et sa mort.

Les peuples, comme les hommes, conservent souvent leur vanité après avoir perdu leur fortune, leur puissance, leur courage et leur fierté. Rome, abaissée sous le glaive des Bar-

bares, dominée par les Visigoths, ruinée par les Vandales, s'irritait cependant encore de voir un Gaulois assis sur le trône d'Auguste. Un général suève, Ricimer, commandait alors les légions romaines; il venait, à leur tête, de vaincre les Vandales et de reconquérir sur eux la Corse. Ce guerrier ambitieux, hautain, impérieux, aigrit les ressentimens du peuple et fomenta l'esprit de sédition dans l'armée. Théodoric, le seul appui d'Avitus, était trop éloigné de l'Italie pour y maintenir le pouvoir de l'empereur, son protégé. Le Suève Ricimer contraignit Avitus d'abdiquer; ce prince obéit, descendit du trône, partit pour retourner dans la Gaule, et mourut près des Alpes.

Dans ce temps de honte pour Rome, les Barbares disposaient de la pourpre impériale et la dédaignaient. Ricimer fit élire empereur Majorien, ancien compagnon d'armes d'Aëtius. C'était alors le seul Romain dont l'épée eût brillé dans les combats et qui rappelât quelques souvenirs des vertus antiques. L'Italie applaudit à ce choix; mais il irrita les Gaules, et Théodoric échauffa leur mécontentement.

Le roi des Visigoths, qui venait de reconquérir une partie de l'Espagne pour Rome, repassa les Pyrénées, et tourna ses armes contre la Provence, tandis que les Bourguignons é-

tendaient leur domination dans les deux Lyonnaises.

Majorien, reconnu et soutenu par Léon, empereur d'Orient, opposa autant d'activité que de courage aux nombreux ennemis qui, de toutes parts, accablaient l'empire; il battit les Vandales, les chassa de l'Italie, et confia la défense de la Gaule à un illustre Gaulois, le patrice Égidius : il ne pouvait choisir un plus digne lieutenant. Égidius, surnommé Afranius, et né à Lyon dans la famille Syagria, honora sa patrie par ses talens, la soutint quelque temps dans sa chute par son courage, et sut mériter à la fois l'affection de ses concitoyens et le respect de ses ennemis.

Les Visigoths redoutaient ses armes; il avait contribué, par sa vaillance, aux défaites de Clodion, d'Attila; et les Gaulois ne démentaient point alors les éloges poétiques de Sidonius, qui le comparait pour l'activité à Sylla, pour la prudence à Fabius, et pour les ruses à Camille : les évêques alors les plus révérés rendaient hommage à son caractère, et le disaient « plus illustre encore par ses vertus que par » ses talens. »

Égidius défendit la province romaine contre les Visigoths, repoussa les Bourguignons, et contint les Francs. L'empereur vint le secon-

der dans ses travaux ; et, après avoir pacifié momentanément la Gaule, étonnant son siècle par un vaste dessein digne des anciens temps, il rassembla une nombreuse armée, équipa une flotte redoutable, parcourut l'Espagne en vainqueur, et réunit toutes ses forces sur les côtes de l'Andalousie, pour s'embarquer et pour reconquérir l'Afrique. Le sort trahit son génie; ses vaisseaux furent livrés aux flammes par des traîtres; l'or des Vandales vainquit Rome que leur fer avait dépouillée. Majorien se vit forcé de rentrer en Italie, et ses soldats révoltés le tuèrent : sa mort prouva que les Romains ne pouvaient plus supporter un empereur digne de l'être.

La Gaule est séparée de l'empire. Dès ce moment les Alpes devinrent les bornes de l'empire, et la Gaule en fut séparée : on n'y reconnut plus les empereurs que par une vaine formalité; les Visigoths, les Francs et les Bourguignons, prétendant chacun dominer exclusivement, continuèrent à en faire le théâtre de leurs sanglans combats; l'Auvergne seule resta fidèle au nom des Césars : mais ce qui, peut-être, méritait une admiration qu'un injuste dédain refuse à ces temps de désastres, c'est le courage que les Armoriques opposèrent alors à ces calamités.

Tandis que tout l'univers romain s'affaissait

sous les coups des Barbares, la Gaule celtique seule se tenait encore debout avec fierté; isolée au milieu de tant de peuples ennemis, elle défendait son indépendance avec ses propres milices, repoussait les brigandages des Saxons, et faisait respecter par les Barbares les rives de la Loire et de la Seine.

Égidius, ne pouvant plus défendre des empereurs, esclaves couronnés, qui ne savaient ni régner ni combattre, forma le noble dessein et conçut l'espoir de sauver la Gaule, de la régénérer, et d'y fonder sur les débris de l'empire une nouvelle et grande monarchie; il pressentit peut-être que l'union des Armoriques avec les plus belliqueux des Barbares, avec les Francs, pouvait seule faire réussir une telle entreprise; la fortune favorisa ses premiers pas; mais le sort réservait à un Franc, à Clovis, l'honneur de cette régénération projetée par un Gaulois.

Règne d'Égidius sur les Francs.

Childéric avait succédé au belliqueux Mérovée *. Il paraît qu'à cette époque Tournai était devenue la résidence des rois saliens, et qu'une autre tribu de Francs possédait Cambrai. Égidius, comte de Soissons et maître de la milice dans les Armoriques, trouva le vrai moyen de s'attirer l'estime de ces Francs pas-

* Après J.-C. 457 ans.

sionnés pour la gloire militaire; il les vainquit: Childéric, au contraire, choquait leurs mœurs, en se livrant à la mollesse, et en s'abandonnant aux vices; son peuple le déposa et donna sa couronne au brave Égidius : ainsi cet illustre patrice, réunissant sous son autorité les Francs et les Gaulois, dut alors espérer que la Gaule ressuscitée chasserait bientôt au-delà du Rhin et des Pyrénées les Visigoths et les Bourguignons.

On ne conçoit pas comment plusieurs auteurs graves ont pu traiter de fable le règne d'Égidius sur les Francs; la différence de religion qu'ils allèguent ne s'opposait point à cette réunion des deux peuples : récemment on avait vu Celsus, païen, commander les légions romaines; et l'on sait que Clovis, avant sa conversion, fut plutôt secondé que traversé par les évêques de la Gaule : on objecte encore la difficulté de gouverner des peuples dont on n'entend point le langage; mais la langue romaine était alors universellement répandue; depuis long-temps les princes des Francs revêtus des dignités de l'empire, unis souvent aux Romains par des traités et combattant dans leurs rangs, s'étaient familiarisés avec la langue des maîtres du monde; les anneaux de nos premiers rois portaient des inscriptions lati-

nes. On lisait sur celui de Childéric ces mots : *Childerici regis*. Enfin Priscus raconte que dans la cour d'Attila il entendit plusieurs Scythes parler latin. D'un autre côté comment croire qu'Égidius ignorait la langue *tudesque* ou *franque*, lorsqu'il est dit, dans nos anciennes annales; que les chefs francs et germains craignaient de faire des fautes dans leur propre langage, en parlant devant Syagrius, fils de ce même Égidius?

L'incrédulité ne peut pas plus ici s'appuyer sur l'éloignement des deux peuples; les mêmes critiques n'admettent ce motif que pour soutenir leur système contraire à toute idée d'établissement des Francs dans les Gaules avant Clovis : mais tous les faits parlent contre eux; les combats de Childéric au milieu des Armoriques et le tombeau de ce prince retrouvé à Tournai anéantissent toutes ces objections. Enfin l'élévation d'Égidius au trône des Francs paraît incontestablement démontrée par le récit de Grégoire de Tours, qui, né soixante-trois ans après la mort de Childéric, dut connaître dans sa jeunesse plusieurs contemporains de ce prince.

Quant au titre de roi, un homme tel qu'Égidius l'honorait plus qu'il n'en était honoré, et ce titre était depuis long-temps regardé comme

inférieur à la dignité de patrice, puisqu'on avait vu un grand nombre de rois francs et visigoths occuper, dans les camps et dans les palais impériaux, des emplois et des charges moins considérables.

Ennodius, évêque de Pavie, contemporain d'Égidius, raconte que, sous les drapeaux de Théodoric, on comptait autant de rois que le district où se trouvait l'armée pouvait nourrir de soldats. Quoi qu'il en soit, Égidius, secondé par les Francs, repoussa glorieusement les Visigoths que Ricimer était parvenu à armer contre lui pour soutenir Sévère, fantôme d'empereur, couronné par ses ordres, et dont les Armoriques avaient refusé de reconnaître l'autorité.

Sa déposition.

Égidius ne put régner que quatre années sur les Francs. Ce guerrier, trompé par ses habitudes ou par les conseils perfides d'un ami secret de Childéric, voulut exiger de ses nouveaux peuples des tributs que refusa leur humeur indépendante; ils rendirent la couronne à Childéric.

Il paraît qu'Égidius, en cessant d'être roi des Francs, resta leur ami; car depuis on le vit constamment secondé par Childéric dans ses guerres contre les ennemis des Armoriques. Au reste, autour de lui tous les débris de la Gaule

tombaient rapidement sous le fer des Barbares. Les Francs ripuaires se rendirent définitivement maîtres de Cologne et de Trèves : les Visigoths s'emparèrent de Narbonne : Égidius les contraignit à lever le siége d'Arles. Enfin, dans l'année 463, ces mêmes Visigoths, commandés par Frédéric, frère de Théodoric, se joignirent aux Alains, établis depuis cinquante ans sur les bords de la Loire. Ces deux peuples, secondés par Adoacre, roi des Saxons, descendu sur les côtes de l'Océan, s'avancèrent jusqu'aux portes d'Orléans. Égidius et Childéric leur livrèrent bataille et les défirent complètement. Frédéric périt dans ce combat, dont Idace et Grégoire de Tours nous ont conservé la mémoire.

Égidius survécut peu de temps à ce dernier triomphe. Syagrius son fils hérita de son pouvoir, de sa fortune, de son ambition, et non de sa renommée. Dans ce même temps Ricimer, ensanglantant et déshonorant Rome à son gré, empoisonna Sévère, sa créature, et donna sa couronne, de concert avec l'empereur d'Orient, à un général romain nommé Anthême. Ce nouvel empereur crut s'affermir sur ce trône chancelant en prenant pour gendre Ricimer, dont l'ingratitude ne trompa que trop son espérance.

Ce fut à la même époque que Théodoric, roi des Visigoths, mourut. Euric, son frère, qui lui succéda, montra pour les ariens un zèle fanatique, et les persécutions qu'il fit éprouver aux catholiques disposèrent les peuples mécontens à la révolution qui, peu d'années après, fonda la domination des Francs dans les Gaules.

Euric, aussi belliqueux, aussi ambitieux que ses prédécesseurs, voulait envahir les Armoriques et l'Auvergne. On voit par une lettre de Sidonius, alors devenu évêque de Clermont, à quel point les peuples redoutaient le joug de ce prince persécuteur. Sidonius, en s'adressant à l'un de ses parens, Avitus, qui jouissait d'une grande fortune et d'un grand crédit, lui parle en ces termes : « Vos possessions en Auvergne » devraient vous y attirer; venez les voir, les » connaître et les défendre : les Visigoths brû» lent de s'en emparer. Cette province, ruinée » par la guerre, désolée par les invasions, est » cependant encore le but de leur ambition : » pour la posséder, pour l'opprimer, ils aban» donneraient volontiers leur Septimanie. Puis» sent le secours du ciel et votre médiation pro» téger la république et désarmer les Barbares! » Depuis long-temps, dépassant les limites des » possessions que leur ont concédées les empe» reurs, leur audace envahit tout; ils écrasent

» tout par leurs masses; l'influence de votre sa-
» gesse les engagera peut-être à la modération,
» et Rome à la fermeté. »

L'empereur Anthême ne pouvait envoyer des Romains à la défense de la Gaule; mais, comme alors les Saxons dévastaient la Grande-Bretagne, un roi breton, Riotame, vint avec douze mille hommes chercher un asile dans les Gaules. Anthême, croyant pouvoir se servir utilement de leurs armes, les établit dans le Berri, où, si l'on croit Sidonius, ils causèrent plus de désordre qu'ils n'y apportèrent de secours.

Les Francs seuls défendaient alors avec une apparente sécurité la Gaule romaine et la Gaule indépendante, c'est-à-dire les Armoriques; leur but réel était d'empêcher ou les Visigoths ou les Bourguignons de parvenir, par le progrès de leurs armes, à une prépondérance qui aurait bientôt rendu l'un ou l'autre de ces peuples maître de toutes les contrées situées entre l'Océan, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. Les Armoriques défendues par les Francs seuls.

Les Gaulois voyaient encore à leur tête, à cette époque, un chef digne de les commander; c'était le comte Paulus, maître de la milice. Childéric seconda ses efforts. Tous deux battirent plusieurs fois les Visigoths; mais, peu de temps après, Paulus, marchant contre les Saxons qui avaient remonté la Loire et s'étaient

emparés d'Angers, fut défait et tué par eux. Childéric, arrivant trop tard pour le secourir, ne put que le venger. Les Francs taillèrent en pièces les Saxons et les chassèrent de l'Anjou.

Règnes éphémères en Italie.

Pendant ce temps le trône des Césars en Italie, livré aux Barbares, aux factions et au mépris, était successivement occupé par une foule d'ombres impériales qui ne faisaient que paraître et disparaître sur cette scène autrefois si majestueuse.

Ricimer enleva à son beau-père Anthême la couronne et la vie; il lui donna pour successeur Olybrius qui mourut la même année. Ricimer lui-même descendit au tombeau peu de jours après. Ce fut alors que les Bourguignons, pour la première fois, tentèrent de disposer d'un trône dont les Barbares se disputaient les débris *. Gondebaut, leur roi, avait été nommé patrice et gouverneur des Gaules par Olybrius; il donna la pourpre à Glycérius; mais ce fantôme d'empereur fut bientôt forcé d'abdiquer et de se sauver en Dalmatie.

Le sénat romain, obéissant aux ordres de Zénon qui gouvernait alors l'Orient, décora du titre d'Auguste Julius Népos. La Gaule et l'Espagne, loin de respecter et de reconnaître tous ces empereurs aussitôt déposés que couronnés,

* Après J.-C. 474 ans.

avaient à peine le temps d'apprendre leurs noms qu'une prompte chute faisait bientôt oublier.

Tandis que la puissance romaine expirait, celle des Visigoths prenait un accroissement rapide. Euric s'était rendu maître de toute l'Espagne; il ravagea le Portugal et s'empara ensuite, dans la Gaule, d'Arles et de Marseille. De leur côté les Bourguignons conquirent la première Lyonnaise, sous les ordres d'un de leurs princes, Chilpéric, qui prenait alors le titre de maître de la milice romaine.

L'Auvergne, froissée entre ces deux peuples, leur opposait un honorable mais inutile courage. « Telle est, disait Sidonius, notre déplo» rable situation; deux nations barbares nous » pressent, nous entourent et nous regardent » comme une barrière importune qu'elles s'ef» forcent à l'envi de renverser. Nous serons » infailliblement la proie de l'une d'elles. Notre » résistance irrite les Visigoths; les Bourgui» gnons se fient peu à notre alliance; ils nous » défendent, mais nous les redoutons autant » que les Visigoths qui nous attaquent. »

L'événement justifia bientôt les craintes et les prédictions de Sidonius. Népos céda l'Auvergne aux Visigoths ainsi que le reste de la Gaule * : il se déterminait à cet abandon dans

* Après J.-C. 475 ans.

l'espoir qu'Euric le défendrait contre Glycérius, et maintiendrait en Italie son pouvoir chancelant. Quelle distance de ce temps à celui des Flaminius et des Popilius !

Saint Épiphane, chargé par Népos de cette triste négociation, porta dans Bordeaux, au pied du trône d'un roi barbare, non les ordres, non les demandes, mais les supplications de l'empereur romain. « Julius Népos Auguste, » lui dit-il, que Dieu a placé sur le trône de » Rome, vous propose une paix qui terminera » nos dissensions et rétablira la concorde entre » la Gaule et l'Italie. Possédez l'une et conser» vez-lui l'autre; respectez tous deux les limites » naturelles qui séparent ces deux contrées; » que ce partage, qui doit vous satisfaire tous » deux, forme entre l'empereur et le roi des » Visigoths un lien indissoluble. Terminez de » grâce la guerre et acceptez le traité que nous » vous offrons, afin qu'un empereur romain » qui désire la paix, mais qui ne craint point » la guerre, puisse se dire avec honneur votre » ami. »

« Les traits de l'éloquence romaine, ré» pondit Euric, sans doute ironiquement, ont » atteint mon cœur, malgré le bouclier que je » porte et la cuirasse qui me couvre; j'accepte » la paix; je signe le traité; je ne veux que la

» parole de Népos et je le dispense de tout ser-
» ment. »

Plusieurs évêques avaient secondé les démarches d'Épiphane dans le dessein de soustraire leur diocèse à la fureur des Visigoths. Les pontifes inspiraient seuls alors quelque respect aux Barbares; les Gaulois abandonnés ne trouvaient plus d'appui qu'en eux : ainsi la lâcheté des gouvernemens, la mollesse des peuples et le courage des évêques fondèrent dans l'Europe la puissance temporelle du clergé.

Cependant, si toute trace de l'énergie romaine avait disparu dans l'Italie, la Gaule en faisait encore briller quelques éclairs; et, malgré le lâche abandon de Népos, Décius, fils de l'empereur Avitus, continua courageusement de défendre sa patrie contre les Barbares.

On croit encore entendre le cri de l'indignation des Gaulois, en écoutant cette exclamation de Sidonius : « Enfin Rome avilie achète un
» honteux repos aux dépens de la liberté gau-
» loise! Les Arverniens, descendus de Troie
» comme les Romains, sont condamnés à l'es-
» clavage! Le bouclier de la Gaule est brisé!
» Ces fiers Gaulois, qui aimaient mieux se nour-
» rir de l'herbe croissant dans les crevasses de
» leurs murailles que de les rendre aux Bar-
» bares, se livraient encore derrière leurs rem-

» parts à l'espoir de la liberté, et répandaient » souvent l'effroi dans les camps de l'ennemi; » et voilà ceux qu'un lâche empereur livre aux » Visigoths! Son autorité nous abat au lieu de » nous protéger; il ne commande à la Gaule » que pour l'avilir; il nous défend de com- » battre, et ne veut pas même nous permettre » de mourir armés. ».

Népos reçut bientôt le prix de sa pusillanimité. Un Barbare, le patrice Oreste, le déposa, et fit proclamer empereur son propre fils Augustule. Le sénat décora le dernier des Césars des noms d'Auguste et de Romulus, comme si le destin eût voulu parer cette victime et sacrifier avec elle au ressentiment du monde, si long-temps opprimé, les deux ombres illustres des deux fondateurs de Rome et de l'empire.

L'apparition d'Augustule fut courte *. Un Hérule, Odoacre, rassemble tous les Barbares, leur partage les terres des Romains, attaque Oreste, le défait, le tue et commande à son fils d'abdiquer : ainsi tomba l'empire d'Occident.

Chute de Rome. Zénon refusa d'abord, par orgueil, de reconnaître la nouvelle autorité d'Odoacre, mais bientôt il y consentit par crainte. Les Ostrogoths attaquaient et dévastaient alors l'empire

* Après J.-C. 476 ans.

d'Orient; un célèbre guerrier, Théodoric, leur roi, force le faible Zénon de se soumettre à son pouvoir et de lui confier le commandement de ses armées vaincues. Théodoric, dédaignant de détrôner Zénon et de régner à Byzance, tourna ses armes contre l'Occident, franchit les Alpes, combattit Odoacre, le défit et fonda en Italie le royaume des Ostrogoths.

Au bruit de la chute de Rome, les Gaulois découragés laissèrent tomber leurs armes; et probablement les fiers enfans de la Scandinavie, les descendans d'Hermanrick, les Ostrogoths et les Visigoths, déjà maîtres de l'Italie, de l'Espagne et de la moitié de la Gaule, auraient hérité de la fortune de Rome et ressuscité son empire, si un jeune héros, né parmi les Francs, n'eût soudainement alors arrêté leurs armes et fait pâlir leur gloire.

Avant que ce nouveau conquérant parût, Euric jouit quelque temps de sa prépondérance; sa cour ressemblait alors à celle des anciens maîtres du monde. Sidonius peint sous de vives couleurs la joie que la chute de l'empire d'Occident y fit éclater : « On la voit, dit-» il, briller dans les regards des vieux Sicam-» bres captifs qui laissent recroître leurs longs » cheveux; le Bourguignon colossal redoute la » guerre, il sollicite timidement la protection

» du roi des Visigoths; les fiers Hérules flé-
» chissent le genou devant le trône d'Euric :
» enfin on voit une foule de Romains accourir
» sur les rives de la Garonne pour y chercher
» un appui auprès du nouveau Mars protecteur
» de ce nouveau Tibre. »

Ainsi tout le monde romain pliait sous le joug des Goths; l'Auvergne s'était soumise la dernière à leur pouvoir; les Armoriques seules gardaient leurs armes, et combattaient encore pour leur indépendance. Euric leur accorda une paix honorable *, conquise par leur courage; mais un nouvel ennemi les menaça bientôt. Un corps nombreux d'Allemands, favorisés probablement par les Bourguignons, pénétra dans la Gaule, et s'avança vers la Loire. Alors Childéric, allié des Armoriques et de leur chef Syagrius, comte de Soissons, appelant à son secours les Saxons et leur roi Adoacre, combattit les Allemands, et remporta sur eux une victoire complète; ce prince mourut en l'année 481.

Clovis, son fils, âgé de quinze ans, lui succéda. A cette époque la Bourgogne était troublée par des factions et souillée par des crimes. Gondebaut, pour affermir son trône, massacra deux de ses frères. Dans le même temps Euric

* Après J.-C. 477 ans.

souillait sa renommée en persécutant les catholiques, et faisait naître, dans l'esprit des peuples et du clergé, le désir d'être délivrés du joug des Visigoths et des ariens; il mourut peu d'années après. Alaric, son fils, proclamé à Toulouse, hérita d'une puissance plus étendue que consolidée; car les Gaulois redoutaient moins alors le paganisme des Francs que l'arianisme persécuteur des Visigoths.

Conquête des Armoriques par Clovis.

Tel était l'état des Gaules, lorsque Clovis, donnant l'essor à son génie, franchit la Seine, et parut en armes dans les Armoriques *. Syagrius défendit encore vaillamment leur indépendance; mais la fortune le trahit: défait près de Soissons par le roi des Francs, il se réfugia chez Alaric, qui, pour éviter la guerre, le livra lâchement à son vainqueur.

La soumission des Armoriques et les triomphes de Clovis terminent l'histoire de la Gaule, et commencent celle de la France. Cette Gaule, envahie, dévastée par cent nations barbares, n'avait pas cessé, depuis un siècle, de les combattre. Son courage survécut à celui de Rome; sa destinée était de ne fléchir que devant la gloire: elle succomba sous les armes de Clovis, comme elle avait cédé à celles de César; mais sa résistance jeta encore quelque éclat

* Après J.-C. 486 ans.

sur sa chute, puisqu'elle fut la dernière à poser les armes, et que, peu de momens encore avant de tomber, elle donna un empereur aux Romains et un roi aux Francs, Avitus et Égidius.

FIN DE L'HISTOIRE DES GAULES.

FRANCS.

CHAPITRE VII.

HISTOIRE DES FRANCS JUSQU'À CLOVIS.

Origine et progrès des Francs. — Anciens chefs. — Rois jusqu'à Clovis. — Mœurs, lois et culte. — Portrait physique. — Force militaire. — Caractère des femmes. — Culte superstitieux. — Assemblées du peuple. — Émancipation des enfans. — Occupations des deux sexes. — Vêtemens. — La polygamie est défendue. — Punition de l'adultère. — Réunions pour les affaires. — — Nourriture des Francs. — Leurs divertissemens. — Leurs funérailles. — Peuples de la Germanie. — Origine du nom de *Franc*. — Panégyrique des Francs.

L'EMPIRE romain n'existait plus, et l'univers, trop vengé de sa longue oppression, devenait la proie de cent peuples barbares qui se partageaient les dépouilles de Rome. On devait craindre qu'au milieu de leurs combats acharnés, de leurs luttes sanglantes, la civilisation ne disparût totalement de l'Europe.

De toutes les provinces romaines, la Gaule,

conservant la dernière quelques traces de lumières, quelques restes de lois, quelques étincelles de liberté, tombait enfin sous les coups des Visigoths, des Bourguignons et des Francs. Si la fortune eût tenu plus long-temps ses balances égales entre ces peuples conquérans, cette Gaule aurait subi le sort de la Germanie, de la Scythie; et l'Europe entière, plongée dans une éternelle obscurité, n'aurait plus été que le triste repaire d'une foule de tribus nomades et presque sauvages.

Origine et progrès des Francs.

Mais le génie du jeune roi des Francs, de Clovis, le fit triompher de ses rivaux. Les Francs conquirent la Gaule; la Gaule conquise civilisa les Francs; sa religion, ses lois, son sol fertile, son climat tempéré adoucirent les mœurs des Barbares, et leur firent connaître avec la nécessité de l'ordre les jouissances du luxe et les douceurs de la civilisation. D'un autre côté les Francs y portèrent avec eux leur esprit d'indépendance et leur fierté belliqueuse qui retrempèrent le caractère gaulois, corrompu par la mollesse romaine : l'esclavage et la bassesse disparurent; mais malheureusement l'oppression d'une aristocratie militaire remplaça long-temps cette servitude.

De ce mélange des mœurs gauloises, romaines et barbares, sortit enfin la nation française,

déjà brillante dès son berceau, et qui, la première, dans le partage des débris de Rome, se montra digne de prendre sa gloire pour héritage.

L'origine de ces Francs, glorieux fondateurs d'une nouvelle civilisation en Europe, se perd dans la nuit profonde qui couvrit le berceau de tous les peuples du Nord. Le Goth Jornandès appelait ce Nord *la fabrique du genre humain;* Montesquieu le nomme plus heureusement *la fabrique des instrumens qui ont brisé les fers du Midi.*

Anciens chefs.

Quelques auteurs prétendent que les Francs descendaient des Gaulois, conduits par Sigovèze dans la Germanie; d'autres les font venir de Scythie, d'autres de la Scandinavie, plusieurs de la Franconie : la plupart des historiens français, Frédégaire, Aimoin, Paul Diacre, l'auteur des Gestes, adoptèrent la fable qui les faisait sortir de Troie, et descendre d'un Francus, fils de Marcomir et petit-fils de Priam. Anténor raconte qu'arrivés de Troie en Pannonie, ils y fondèrent une ville nommée Sicambrie dont une colonie s'établit depuis dans le nord de l'Allemagne, et donna son nom aux Sicambres.

Il serait aussi pénible qu'inutile de se livrer à de vaines recherches sur des temps que n'a jamais éclairés le flambeau de l'histoire : ce qui

est avéré, c'est que des tribus germaines, connues du temps de César sous le nom de Saliens, Sicambres, Chamaves, Bructères, Frisons, Teuctères, Cattes, Chérusques, Usipètes, Cauques, se liguèrent dans le troisième siècle de l'ère chrétienne pour briser le joug des Romains, et formèrent sous le nom de Francs une confédération qui habitait les contrées situées entre l'Océan, le Rhin, le Mein et l'Elbe. La force de ces tribus s'était accrue par l'émigration des Gaulois qui n'avaient pas voulu céder à la fortune de César, et elle s'augmenta encore des débris de l'armée germaine échappée aux glaives de Germanicus et de Drusus.

Lorsque Civilis entreprit de soulever la Gaule, nous avons vu avec quel empressement les Bructères félicitèrent les Gaulois de les voir rentrer dans les rangs des hommes libres. Ce fut enfin sous le règne de Décius *, qu'une première invasion des Francs dans la Gaule fit connaître leur nouveau nom aux Romains. Aurélien, alors chef de légion, défit un de leurs corps près de Mayence : les soldats romains célébrèrent cet exploit et le courage des Francs par un chant guerrier. Depuis cette époque la gloire s'unit indissolublement au nom des Francs. Rome les regarda toujours comme ses

* Après J.-C. 241 ans.

plus redoutables ennemis : quelquefois elle sut les vaincre ; mais elle ne put jamais les subjuguer.

Gallien les combattit encore près du Rhin *. Une de leurs tribus traversa la Gaule, l'Espagne, et porta ses armes jusqu'en Afrique. Deux ans après ils s'armèrent pour rendre aux Gaulois leur indépendance, et soutinrent Posthumius qui s'était déclaré empereur des Gaules.

Une autre ligue de Germains indépendans, et connus sous le nom d'Allemands, secondait les efforts des Francs contre la domination romaine. L'empereur Probus triompha de leur courage ** ; quatre cent mille guerriers furent taillés en pièces par son armée, et il parvint à repousser les Francs au-delà du Necker. Le vainqueur, croyant qu'il dompterait leur opiniâtre fierté en les éloignant de leur patrie, transporta près du Pont-Euxin un grand nombre de Francs captifs ; mais cette tribu de héros, qu'il voulait faire esclave, brisa ses fers, s'empara d'une flotte romaine, pilla les côtes d'Asie et de la Grèce, l'Archipel, les rivages d'Afrique, saccagea Syracuse, passa le détroit de Gibraltar, brava l'Océan et rentra dans sa patrie par les bouches du Rhin. Peu de temps

* Après J.-C. 260 ans.

** Après J.-C. 277 ans.

après un Franc, nommé Proculus, établi à Lyon, se fit proclamer empereur, et combattit Probus qui le tua.

Lorsque Dioclétien se fut rendu maître de l'empire, les Francs envahirent de nouveau la Gaule : Maximien Hercule les vainquit, et contraignit l'un de leurs rois à lui demander la paix. Ce prince, dans l'espoir de se concilier l'amitié de ces ennemis si formidables, leur céda, près de Cambrai et Trèves, des terres qu'ils occupèrent sous la condition de payer à Rome un tribut.

Constance Chlore, à la fin du troisième siècle, voyant que la domination des Francs s'étendait progressivement dans la Batavie et sur les bords du Rhin, leur déclara la guerre, leur livra bataille, les mit en fuite et en prit un grand nombre qu'il établit dans l'intérieur de la Gaule; ce qui fut une grande faute en politique, puisqu'il peupla ainsi l'empire de ces mêmes Francs, destinés par le sort à le renverser.

Jamais Rome ne connut d'ennemis plus constans dans leur haine et plus prompts à se relever après leurs défaites. Au commencement du quatrième siècle, le grand Constantin soutint avec gloire la guerre contre eux; il les vainquit, mais il déshonora son triomphe en

exposant aux bêtes féroces, dans les arènes de Trèves, deux de leurs rois, Ascaric et Ragaise, qui étaient tombés dans ses fers. Cet acte de férocité, loin d'effrayer les Francs, rendit leur courage plus ardent, leur haine plus implacable. Vaincus de nouveau par les fils de Constantin, ils reprirent les armes avec la Gaule révoltée. Magnence, Franc d'origine, revêtit la pourpre romaine, entra en vainqueur dans la capitale du monde; mais il fut ensuite défait et détrôné, non par Constance, mais par le courage d'un autre Franc nommé Sylvain, qui commandait alors l'armée de l'empereur d'Orient. Ce même Sylvain, éprouvant depuis l'ingratitude du lâche Constance qui l'avait proscrit, se fit proclamer empereur, et Constance, qui n'osait le combattre, se délivra de sa rivalité par un assassinat.

Au milieu de ces troubles civils les Francs s'étaient répandus dans la Gaule : les forteresses du Rhin tombaient successivement dans leurs mains; leurs armes avaient dévasté les champs et démoli cinquante-cinq villes. Mais Julien parut alors pour relever la fortune de Rome : chacun de ses pas fut marqué par une victoire; il délivra la Gaule, chassa les Allemands et repoussa les Francs.

Le nom des Francs attestait leur résolution

de vivre et de mourir libres : ils étonnaient les vainqueurs du monde par leur témérité dans les attaques, par leur opiniâtreté dans les revers, par leur courage inébranlable et par leur stature colossale : Libanius comparait ces Francs à de hautes tours placées au milieu des soldats romains.

Julien*, après de sanglans combats, défit les Francs saliens qui avaient envahi la Belgique; il vainquit ensuite les Quades et les Saxons, et contraignit l'intrépide tribu des Francs chamaves à lui demander une seconde fois la paix.

Il exigeait que le roi des Francs lui livrât son fils en ôtage; le chef des Chamaves vint le trouver, et lui dit en versant des larmes : « Plût au » ciel qu'il me fût possible de te livrer l'ôtage » que tu demandes; mais mon fils a péri, il y » a peu d'années, dans un des combats que je » t'ai livrés; ainsi je perds à la fois en lui la » consolation de mes malheurs et l'espoir de » fléchir ton ressentiment : si tu refuses de me » croire, la fortune aura épuisé sur moi tous » ses traits. Si je n'étais qu'un soldat, je bra» verais les rigueurs de mon sort; mais je suis » roi, et je ne puis supporter l'excès des maux » qui tombent sur ma nation. »

Julien, touché de ces paroles, fait paraître

* Après J.-C. 358 ans.

à l'instant un jeune captif : « Voilà, dit-il, ce » fils que tu pleurais ; il a reçu par mes soins » une éducation conforme à son rang. Puisse » ce don, que je te fais, rendre plus durable la » paix que je t'accorde, et me servir désormais » de garantie contre la turbulente inconstance » des Francs ! »

Les armes du héros romain n'avaient fait que vaincre les Barbares ; sa générosité les soumit ; et, tant que Julien régna, non-seulement les Francs cessèrent leurs incursions dans la Gaule, mais on les vit même servir comme auxiliaires dans les légions romaines.

Valentinien employa avec succès leurs armes pour combattre les Bourguignons et les Allemands. Une longue amitié succéda aux sanglantes querelles qui avaient armé l'un contre l'autre les deux peuples les plus belliqueux de la terre ; et l'on vit à la cour des empereurs d'Orient et d'Occident un grand nombre de princes francs revêtus des commandemens les plus importans et des plus hautes dignités de l'empire.

Ammien Marcellin nomme entre autres un roi des Francs, Mellobaude, qui commandait la garde impériale, et exerçait la charge de comte des domestiques. La bravoure des Francs fit aussi remporter à l'empereur Gratien une

célèbre victoire sur les Allemands *: Priarius leur roi y périt.

D'autres princes francs, Arbogaste et Baudon, commandèrent sous Valentinien-le-Jeune et sous Théodose des armées romaines. L'estime et la confiance qu'inspirait leur intrépidité accrurent de jour en jour leur faveur à tel point qu'oubliant les antiques préjugés de l'orgueil national, Rome et Constantinople permirent par un décret aux empereurs d'épouser les filles des Francs, tandis que jusque-là tout mariage avec une princesse étrangère était défendu aux Romains.

Arbogaste, après avoir combattu vaillamment pour la défense du trône de Gratien et de Théodose, après les avoir défendus même contre quelques tribus de ses compatriotes qui avaient rompu la paix, se laissa entraîner par son ambition, et détrôna le prince qu'il avait juré de servir.

Le jeune Valentinien, trop confiant, lui avait livré un pouvoir dont il abusa : méprisant la faiblesse de ce jeune prince, il régna sous son nom, et prodigua aux Francs toutes les dignités de la cour et de l'armée. Valentinien, captif dans son palais, osa faire un tardif effort pour ressaisir son sceptre; il voulut destituer

* Après J.-C. 377 ans.

Arbogaste, et s'emporta jusqu'à menacer sa vie. Le fier Arbogaste le désarma, le fit étrangler, dédaigna la couronne impériale, et la plaça sur le front d'Eugène, un de ses secrétaires : ce mépris d'un Barbare était un sûr présage de la chute de l'empire; mais le génie du grand Théodose la retarda.

Il vint attaquer Arbogaste que défendaient les Francs et les Gaulois *. Arbogaste, vaincu, ne voulut point survivre à sa gloire ternie, et, se donnant la mort, il sut échapper à la honte d'orner le dernier grand triomphe d'un empereur romain.

Bientôt Théodose mourut, et la gloire de Rome descendit avec lui dans la tombe. L'empire fut gouverné sous le nom de ses fils, Arcadius et Honorius, par un Gaulois nommé Rufin, et par Stilicon, Goth de naissance. L'empereur Arcadius partagea la couronne d'Orient avec la fille de Baudon, prince franc. Le moment était arrivé où le mépris inspiré par les successeurs de Théodose devait encourager la haine des Barbares et livrer l'empire à leur fureur.

Les tribus des Francs précédemment repoussées par Arbogaste rentrèrent dans la Gaule sous les ordres de leurs rois Marcomir et Sun-

* Après J.-C. 392 ans.

non. Stilicon marcha contre elles, les défit et les contraignit, pour obtenir la paix, de lui livrer Marcomir, qui fut exilé par lui en Toscane. Le sort de Sunnon nous apprend combien le pouvoir des chefs des Francs était précaire quand la fortune trahissait leurs armes : Sunnon fut jugé, condamné et mis à mort par ses compagnons d'armes, pour les avoir entraînés dans cette expédition malheureuse.

Bientôt une grande révolution dans le Nord hâta la destruction de Rome; les Goths, les Suèves, les Vandales, les Alains, chassés de leur pays par les Huns qui sortaient en foule des forêts de la Sibérie et de la Russie, se précipitèrent en flots tumultueux sur l'empire romain.

Les Goths, envahissant la Thrace et la Grèce, faisaient trembler Constantinople, et menaçaient Rome d'une invasion prochaine. Stilicon, pour défendre l'Italie, dégarnit la Gaule de légions, et laissa le Rhin sans défense.

Lorsque le torrent des Barbares * livra cette malheureuse contrée à toutes les horreurs d'une dévastation sans exemple, les Francs seuls opposèrent une digue à leurs ravages; vingt mille Vandales périrent sous leurs coups, et les provinces septentrionales de la Gaule durent leur

* Après J.-C. 406 ans.

salut au courage et à la protection des Francs.

Ils firent plus : lorsqu'un brave soldat, l'usurpateur Constantin, s'arma pour délivrer la Gaule des Barbares, ils joignirent leurs vaillantes armes aux siennes ; mais leurs succès eurent moins de durée que d'éclat : les Goths, conduits par Alaric, s'emparèrent de Rome, et, après avoir renversé le trône d'Honorius, le relevèrent : le midi de la Gaule fut leur récompense.

Vainement le courage d'un dernier Romain, de Constance, époux de Placidie, rendit à l'empire un lustre passager ; il mourut. Les Bourguignons s'emparèrent de l'orient de la Gaule ; les Armoriques et la Provence restèrent seules constamment romaines, et les Francs sentirent enfin qu'ils devaient aussi prendre leur part d'un pays que la lâcheté des empereurs ne savait plus défendre.

Pharamond *, que quelques auteurs nomment Théodomir et disent fils de Marcomir, fut élevé sur un bouclier par les Francs et proclamé roi : il traversa le Rhin, entra dans la Gaule, et ne laissa de souvenirs de son règne que celui de cette expédition : elle détermina probablement l'empereur Honorius à transférer dans la ville d'Arles les états de la Gaule, qui Rois jusqu'à Clovis.

* Après J.-C. 416 ans.

jusque-là s'étaient toujours rassemblés à Trèves.

Clodion, fils ou parent de Pharamond, lui succéda *; sa vie fut une longue lutte contre les Romains, que le célèbre Aëtius ramenait alors à la victoire. Aëtius vainquit les Bourguignons, contint les Visigoths, chassa les tribus établies sur les rives du Rhin, et repoussa deux fois les Francs, dont Clodion avait étendu la domination jusqu'à Cambrai.

L'ignorance de nos anciens annalistes les a fait tomber dans une étrange erreur ; confondant bizarrement les noms de *Thoringia* et de *Thuringia*, ils placent la résidence de Clodion en Thuringe ; mais il est avéré que les Francs commandés par Clodion occupaient le pays de Tongres et celui de Duisbourg, qu'on appelait alors *Dispargum*.

Ce fut de là que Clodion, traversant la forêt *Charbonnière*, marcha contre Tournai, et massacra ensuite dans Cambrai un grand nombre de Romains : il s'étendit après jusqu'à la Somme ; et ce fut près de Lens qu'Aëtius le surprit dans un camp où il célébrait les noces de son fils.

Les Francs, attaqués au milieu de la joie des festins et des excès de la débauche, prirent la fuite en désordre, et perdirent ainsi le fruit de leurs conquêtes.

* Après J.-C. 428 ans.

La plupart des historiens en ont conclu qu'ils ne purent garder aucune possession dans la Gaule, où leur premier établissement ne doit par conséquent dater que du règne de Clovis; mais c'est un système dont tous les faits subséquens démontrent évidemment l'invraisemblance. D'autres auteurs croient avec plus de raison que Clodion, après l'éloignement d'Aëtius, reprit les armes, rentra dans ses conquêtes, et s'établit dans Amiens, où il mourut *.

Plusieurs princes de la famille de Clodion se disputaient son sceptre : les suffrages des Francs étaient partagés entre eux. Mérovée fut appuyé dans ses prétentions par les Romains; son compétiteur implora le secours du féroce Attila, et le roi des Huns saisit avidement ce prétexte pour envahir la Gaule.

L'historien Priscus rapporte qu'il avait vu le jeune Mérovée à Rome; il parle de sa haute stature, de ses yeux bleus et de sa longue chevelure, qui était alors la parure distinctive et comme la première couronne des princes de la famille royale chez les Francs.

Au bruit de l'invasion d'Attila toutes les inimitiés, toutes les discordes disparaissent devant le danger commun : Visigoths, Romains, Bourguignons, Gaulois et Francs se réunissent

* Après J.-C. 448 ans.

tous pour opposer une digue à ce torrent dévastateur. Théodoric, Aëtius, Mérovée, chefs de cette ligue formidable, accourent au pied des murs d'Orléans qui allait tomber sous les coups d'Attila, le forcent à lever le siége de cette ville, le suivent dans sa retraite, et remportent sur lui, près de Châlons, après un combat opiniâtre, une victoire décisive. Là, cette nuée de Barbares se fondit et disparut dans des flots de sang.

Théodoric, roi des Visigoths, périt avec gloire sur le champ de bataille. Aëtius et Mérovée poursuivirent les débris des Huns, et contraignirent ce fléau du monde à repasser le Rhin. Ainsi Mérovée, en délivrant cette contrée sur laquelle devaient régner ses descendans, mérita l'honneur de donner son nom à la première race de nós rois.

Nos anciens historiens parlent d'un traité conclu alors entre Théodoric, Aëtius et Mérovée, par lequel il était convenu que chacun d'eux conserverait les terres dont il aurait pu s'emparer dans le cours de cette guerre. Ainsi cette époque serait doublement mémorable, puisqu'elle deviendrait celle de l'établissement légalement reconnu des Francs dans la Gaule sous le règne du chef de la race mérovingienne.

Ces exploits des Francs, et l'ardeur avec la-

quelle ils combattirent pour le salut de la Gaule, réfutent encore avec évidence le système des historiens qui prétendent qu'avant Clovis les Francs ne s'y étaient point établis; ils portaient dans cette guerre le même intérêt que leurs confédérés, et défendaient contre Attila le nord de la Gaule, de même que les Romains combattaient pour la conservation des Armoriques, de l'Auvergne et de la Provence, les Visigoths pour la défense de l'Aquitaine, et les Bourguignons pour celle de la partie orientale des Gaules qu'ils possédaient.

Le désordre produit dans l'empire par la mort d'Aëtius, que Valentinien assassina lâchement, la prise de Rome par les Vandales, la cessation de toute communication suivie entre la Gaule et l'Italie, la faiblesse des ombres d'empereurs qui parurent sur le trône romain, et disparurent suivant les caprices des Barbares, la révolte des Armoriques, les conquêtes des Goths, celles des Bourguignons font de l'histoire de ce temps un véritable chaos où l'on ne trouve pour s'éclairer ni guide ni lumières.

Au milieu de cette nuit obscure d'un siècle barbare, le règne de Mérovée n'a point laissé de traces; on croit seulement, d'après quelques fragmens historiques et des chroniques peu certaines, qu'il étendit les conquêtes des Francs,

livra au pillage Metz et Trèves, porta ses armes jusqu'aux murs d'Orléans, rentra ensuite dans ses États, et mourut *.

Son fils Childéric lui succéda : les vices de ce prince flétrirent le commencement de son règne ; mais il en illustra la fin par de nombreux exploits.

Les Francs, toujours impatiens du joug, ne purent supporter ses débauches ; indignés des affronts faits à la pudeur de leurs femmes par un roi sans frein dans ses passions, ils le déposèrent et donnèrent le trône à un Gaulois, Égidius, patrice romain. Ce guerrier, défenseur intrépide des derniers débris de la Gaule et de l'indépendance des Armoriques, avait plusieurs fois combattu et repoussé les Francs : ces Francs belliqueux crurent que leur vainqueur était le seul digne de commander une nation aux yeux de laquelle le sceptre le plus brillant était une épée victorieuse.

Cependant Égidius ne régna que peu d'années sur eux : il avait pris pour ministre Viomade, ancien ami de Childéric : celui-ci trompa sa confiance pour le perdre dans l'esprit des Francs ; il lui conseilla de les assujettir à payer l'impôt auquel les Gaulois étaient soumis. Jamais ce peuple indépendant n'avait payé de

* Après J.-C. 456 ans.

tribut à ses princes; il regarda donc cette entreprise comme un attentat à sa liberté. Dès que Viomade les eut disposés à se soulever, il en instruisit secrètement Childéric, alors retiré chez le roi de Thuringe. Lorsque ce prince reçut le signe convenu entre lui et son ami, c'est-à-dire la moitié d'un anneau d'or qu'il avait laissé à Viomade, il partit et reparut subitement au milieu des Francs, qui lui rendirent le trône.

Égidius, revenu en Armorique, sacrifia noblement ses ressentimens à l'intérêt de son pays: s'il avait perdu son autorité sur les Francs, il conservait leur estime; et, pour opposer une digue à l'ambition des Visigoths et des Bourguignons, il sut habilement se concilier l'amitié de Childéric. Grégoire de Tours dit même formellement qu'ils régnèrent ensemble, *simul regnaverunt*. Leurs armes réunies défendirent avec succès l'indépendance des contrées situées entre la Loire et la Seine; ils repoussèrent glorieusement les Saxons débarqués sur les côtes de l'Océan, et dont les armes s'étaient étendues jusqu'aux murs d'Angers.

Si Childéric et les Francs n'avaient alors conservé d'autres possessions que le pays de Tongres, comme le disent la plupart des historiens, on n'aurait certainement vu ni Égidius régner

sur ces mêmes Francs, ni Childéric soutenir si constamment ce patrice et son successeur le comte Paulus, pour défendre les rives de la Loire.

D'autres tribus de Francs s'emparèrent alors de Trèves, de Cologne, et s'y établirent sous le nom de Francs ripuaires. Childéric combattit aussi contre les Visigoths, et remporta sur eux une victoire complète. Ce fut sous son règne qu'un grand nombre d'habitans des îles britanniques, chassés de leur pays par les Anglo-Saxons, se réfugièrent en Armorique, qui prit et conserva depuis le nom de Bretagne.

Childéric avait regagné l'affection des Francs par sa vaillance : il paraît au reste que ses premiers malheurs n'avaient pu vaincre son caractère; car, dans son exil même, il avait séduit la femme du roi de Thuringe : cette reine ne paraissait pas moins vive que lui dans ses passions ; elle abandonna son pays, rompit ses liens, et vint rejoindre dans la Gaule le roi des Francs : « Si j'avais connu, dit-elle, un » guerrier qui te surpassât en vaillance, en sta- » ture, en force et en beauté, je me serais » donnée à lui. » Childéric, touché d'un sentiment et d'un langage si dignes de lui et de son siècle, l'épousa. Ce roi mourut après un règne de vingt-quatre ans.

Nos historiens, pendant plusieurs siècles, fidèles à leur système, soutinrent que Childéric n'avait pas eu plus d'établissement fixe dans la Gaule que ses prédécesseurs; mais leur erreur a été enfin prouvée par la découverte qu'on fit en 1655 du tombeau de ce roi dans l'église de Tournai; on y trouva un anneau portant son effigie avec cette inscription : *Childerici regis*, plusieurs médailles romaines et des abeilles de grandeur naturelle : dans la suite on les imita mal, et on les transforma en fleurs de lis. Clovis, son fils, âgé de quinze ans, fut proclamé roi par les Francs *.

Avant de suivre dans ses conquêtes ce guerrier célèbre, fondateur de notre monarchie, il est nécessaire de connaître quels étaient les mœurs, les lois, les coutumes et le culte des Francs lorsqu'ils habitaient encore la Germanie. Tacite en a tracé le tableau, et nous ne pouvons trouver dans ces anciens temps un peintre plus fidèle et un guide plus éclairé. Mœurs, lois et culte.

Les Germains habitaient la vaste contrée située entre le Rhin, le Danube, la Vistule et la mer du Nord. Tacite les croyait indigènes, ne pensant pas que personne eût voulu quitter l'Asie, l'Afrique ou l'Italie pour la Germanie, dont la terre, dit-il, est hideuse, le ciel âpre,

* Après J.-C. 481 ans.

le séjour et l'aspect insupportables, à moins de l'avoir pour patrie.

Leurs seuls monumens historiques, ajoute-t-il, sont d'anciens vers : ces chants célébraient un dieu *Tuiston* engendré par la Terre, et son fils *Mannus*, qu'ils regardent comme la tige et les auteurs de leur nation; aujourd'hui même encoré *mann*, en langue allemande, veut dire *homme ; wener mann* ou *ger mann* signifiait *homme de guerre*.

Les trois fils de *Mannus* avaient donné leur nom aux trois premiers peuples de Germanie, les Ingevones près de la mer, les Hermiones au centre et les Istœvones dans le reste du pays. D'autres auteurs, cités par Tacite, prétendaient que les Germains avaient primitivement porté le nom de Tongres.

Chaque nation se vantait d'avoir produit un Hercule : les Germains avaient aussi le leur; c'était le nom de ce dieu qu'ils invoquaient le premier en allant au combat.

Leur chant de guerre était accompagné d'une sorte de cri nommé *bardit;* il exaltait leur courage, et la force ou la faiblesse de ce cri semblait un augure de succès : c'était pour eux l'accent du courage : plus il était bruyant, plus ils se sentaient intrépides : aussi, voulant rendre ce son plus rude, ils plaçaient leur bou-

clier devant leur bouche, afin que leur voix éclatât en échos plus terribles et plus retentissans.

Portrait physique.

Tacite, retrouvant la même conformation physique chez les divers peuples de la Germanie, en conclut que leur race n'était altérée par aucun mélange. La stature de tous était haute, leurs yeux bleus, leur regard féroce, leurs cheveux roux, leur corps massif; mais ils ne montraient de vigueur que dans un premier choc : habitués par leur climat à supporter le froid et la faim, ils ne pouvaient résister à la fatigue et au travail, à la soif et à la chaleur.

La Germanie, hérissée de forêts, était marécageuse dans le nord, montueuse dans le midi, et du côté de la Pannonie assez fertile en blé et abondante en troupeaux. Les dieux, dit Tacite, soit par bonté, soit par colère, leur ont refusé l'or et l'argent. La plupart n'attachent pas plus de prix à un vase précieux qu'à un vase d'argile; et cependant ceux qui occupent les pays situés près des possessions romaines, montrent moins de simplicité, et connaissent la valeur des monnaies.

Force militaire.

Le fer même est rare chez eux, leurs armes le prouvent; ils font peu d'usage d'épées; ils se servent plus fréquemment de piques ou *framées*, armées d'un fer court, étroit et acéré.

L'infanterie se sert de javelots qu'elle lance à une grande distance avec autant de force que d'adresse. Leurs boucliers sont de bois ou d'osier, quelquefois recouverts de peau. Ils marchent presque toujours nus ; une courte saie est leur seul vêtement ; ils ne mettent de recherche que dans l'ornement de leur bouclier, qu'ils peignent de riches couleurs : c'est là leur parure. On voyait chez eux peu de cuirasses et encore moins de casques ; leurs chevaux ne sont remarquables ni par leur vitesse ni par leur beauté.

La principale force des Germains consiste dans leur infanterie ; ils mêlent des fantassins à tous leurs pelotons de cavalerie : le *coin* est leur ordre de bataille. Ils ne regardent pas la fuite comme une lâcheté, pourvu qu'on revienne promptement à la charge ; le déshonneur pour eux est de perdre son bouclier : celui qui éprouve ce malheur est exclu des assemblées publiques ; souvent on en a vu plusieurs s'étrangler pour ne point survivre à cette ignominie.

Dans le choix de leur roi ils consultent la naissance, pour celui de leurs généraux le courage : la puissance des rois germains est très bornée ; les chefs militaires se font plutôt obéir par l'exemple que par le commandement. Si

leur bravoure les distingue, si on les voit toujours combattre au premier rang, l'admiration devient le titre et la mesure du pouvoir qu'ils exercent.

Personne ne peut ni punir, ni emprisonner, ni frapper un Germain; ils ne reconnaissent ce droit qu'à leurs prêtres, et ils subissent ce châtiment non comme l'effet de l'ordre d'un chef, mais comme celui du commandement d'un dieu.

Chaque bande, chaque escadron de leurs guerriers n'est ni recruté ni formé au hasard; c'est une famille tout entière sous les armes : tous les gages de leur amour se trouvent là; ils se sentent animés par les cris de leurs femmes et de leurs enfans, qui sont pour eux les plus favorables panégyristes, les témoins et les juges les plus redoutables.

Caractère des femmes.

Les femmes leur portent de la nourriture et des encouragemens : de leur côté ils viennent leur montrer fièrement des blessures qu'elles comptent avec orgueil. Souvent, lorsque leurs armées pliaient, on a vu ces femmes présenter leur sein aux fuyards, les arrêter par leurs prières, et réveiller leur courage en leur peignant les horreurs d'une dure captivité. Aussi, dans la plupart des traités conclus avec les Germains, Rome avait soin d'exiger toujours quelques femmes de distinction parmi les ôtages.

Ils supposent généralement à ce sexe je ne sais quoi de religieux et d'inspiré, et l'on écoute leurs avis comme des oracles. Du temps de Vespasien, Véléda, plus anciennement Aurinia, et une foule d'autres étaient devenues en Germanie l'objet d'un culte moins adulateur et plus sincère que celui qui était rendu par la flatterie des Romains aux empereurs déifiés.

Culte superstitieux.

Ils sacrifient des animaux à Hercule, à Mars, et souvent des victimes humaines à Mercure. Les Suèves reconnaissent la déesse Isis; la figure d'un vaisseau sous laquelle ils l'adorent, indique assez que quelques navigateurs avaient introduit chez eux ce culte étranger.

Comme ils croiraient dégrader les dieux en les emprisonnant dans des murs, ou en les représentant sous une forme humaine, ils leur consacrent des bois; l'horreur des forêts devient pour eux, par le respect qu'elles leur inspirent, l'image et la présence même de la Divinité.

Jamais nulle part on n'eut plus de foi aux auspices et à la divination; voici quelles sont à cet égard leurs coutumes : ils coupent en plusieurs morceaux une baguette d'arbre fruitier, leur impriment différens signes et les mêlent au hasard sur une étoffe blanche. Lorsqu'il s'agit d'affaires privées le père de famille, et, pour les affaires publiques, un prêtre invoque le ciel, prend

trois fois chaque fragment de baguette, et prédit l'avenir selon les signes qu'il a sous les yeux.

L'action et le repos sont décidés par les auspices : on interroge aussi le vol et le chant des oiseaux. Mais ce qui est particulier aux Germains, ce sont les présages qu'ils tirent du hennissement des chevaux : quelques-uns de ces coursiers, d'une blancheur éclatante, sont nourris dans les forêts religieuses et affranchis de tout service profane; quand ils sont attachés au char sacré, le prêtre et le roi observent avec attention leurs frémissemens; tel est l'auspice le plus accrédité pour eux : les pontifes ne se disent que confidens de la Divinité, et croient que ces chevaux sacrés en sont les ministres.

Quelquefois, s'ils veulent prédire le succès d'une guerre, ils cherchent à faire des prisonniers, et les font combattre avec des Germains. Chacun porte les armes de son pays, et ils considèrent comme un pronostic certain la victoire de l'un ou de l'autre des combattans.

Les chefs décident les affaires peu importantes, et discutent celles d'un intérêt général : la décision appartient au peuple : ils s'assemblent à des jours fixe; les commencement de la nouvelle et de la pleine lune leur paraît l'époque la plus favorable pour leurs délibérations. Assemblées du peuple.

Ainsi que les Gaulois, ils comptent le temps,

non par jours, mais par nuits, et croient que la nuit a précédé le jour.

Leur esprit d'indépendance empêche qu'ils ne se rendent avec exactitude aux réunions; plusieurs arrivent tard pour ne point paraître commandés par la crainte : dans ces assemblées ils prennent place tout armés; le roi ou le chef parle le premier; il a plus d'influence par la raison que par l'autorité; si son avis déplaît, un murmure ou un cri général le lui annonce; l'agitation ou le bruit des framées exprime au contraire l'approbation la plus honorable.

C'est dans ce conseil national qu'on juge les affaires criminelles. Les peines varient suivant la nature du délit : on pend les traîtres, les transfuges; mais les lâches et ceux qui se prostituent sont jetés dans un marais et plongés par le poids d'une lourde claie au fond du bourbier. Cette diversité de châtimens indique l'intention de montrer au grand jour le crime puni, et de cacher l'infamie châtiée.

Les fautes légères attirent de moindres peines : le coupable est condamné à payer un certain nombre de chevaux et de brebis; le roi ou la cité reçoit une partie de l'amende; l'offensé ou sa famille profite du reste.

La même assemblée élit pour chaque canton et pour chaque bourgade des chefs chargés de

rendre la justice. Cent assesseurs, nommés par le peuple, leur servent à la fois de conseil et de frein.

Pour vaquer aux affaires publiques ou particulières ils marchent toujours armés; nul ne peut cependant commencer à porter les armes sans que la cité l'ait permis. C'est au milieu de l'assemblée nationale que le père d'un jeune homme ou son parent lui donne la robe virile, c'est-à-dire le bouclier et la framée; il devient alors membre de l'État; avant il ne l'était que de la famille. Émancipation des enfans.

Les enfans d'un guerrier, illustre par sa naissance et par ses services, obtiennent presque au sortir de l'enfance la dignité de chef. Les autres, sous le nom de compagnons, se mettent au service des guerriers plus éprouvés et plus âgés qu'eux. Chaque chef distribue à son gré les grades entre ses compagnons; cet usage excite une vive émulation, chez les uns pour s'avancer, chez les autres pour réunir autour d'eux la jeunesse la plus brave.

La considération et le pouvoir se mesurent sur cet entourage plus ou moins nombreux : cette troupe d'élite est leur décoration dans la paix, leur défense dans la guerre. Un chef, ainsi environné d'une troupe brillante, ne voit point sa gloire bornée aux limites de son pays; les

peuples étrangers lui envoient des ambassadeurs et de riches présens; souvent la crainte de son nom éloigne ou termine la guerre.

Il est honteux au chef de céder en courage à ses compagnons, qui, de leur côté, rougiraient de ne point égaler leur chef : le plus grand opprobre pour eux serait de laisser le corps de leur général aux ennemis ou de lui survivre ; ils font serment de le défendre et de l'honorer par leurs exploits; les chefs combattent pour la victoire, et les compagnons pour leurs chefs.

Avec de telles mœurs ils ne peuvent supporter long-temps la paix ; tous ces jeunes guerriers, las de rester dans l'inaction, s'empressent d'aller chez les peuples qui sont en guerre. Cette humeur belliqueuse a pour motif d'abord la haine du repos, ensuite le désir d'une prompte illustration, enfin l'espoir de trouver dans le pillage des moyens d'entretenir une nombreuse troupe de compagnons.

La guerre seule peut leur fournir des chevaux, des framées, et ces festins grossiers, mais dispendieux, unique solde de leurs guerriers. Il est bien plus facile de les engager à chercher des ennemis et des blessures que de leur persuader de labourer la terre et d'attendre une récolte; ils trouvent honteux d'arracher par la sueur ce qu'on peut gagner au prix du sang.

Quand ils ne combattent pas, le lit, la table et la chasse remplissent leurs loisirs; les plus belliqueux deviennent alors les plus oisifs; ils abandonnent les soins de la culture, de la famille, de la maison aux femmes et aux vieillards; tant leur esprit bizarre hait le travail, et ne peut en même temps souffrir le repos. Occupations des deux sexes.

Les cités fournissent volontairement à leurs chefs le bétail et les grains nécessaires; ces dons gratuits leur semblent honorables : ils sont aussi flattés de recevoir en présens des étrangers soit de beaux coursiers, soit des armes et des colliers; ils ont déjà même appris des Romains à accepter de l'argent.

On ne voit point de ville chez les Germains; leurs maisons sont éparses; leurs bourgades sont composées d'habitations isolées : chaque maison est entourée d'un champ, soit pour éviter le feu, soit parce qu'ils ne savent pas bâtir; ils n'emploient ni le mortier ni la tuile; leurs bâtimens, grossiers et construits sans art, sont cependant quelquefois enduits d'une terre fine, luisante et colorée, qui indique quelque idée de peinture. Ils se creusent des souterrains qu'ils couvrent de fumier; c'est dans l'hiver leurs magasins et leur asile; ils y sentent moins le froid, et leurs vivres y sont à l'abri des ennemis.

La saie, unique vêtement de ce peuple, est Vêtemens.

attachée avec une simple agrafe, quelquefois même avec une épine; dans leurs maisons ils sont nus, et se tiennent des jours entiers près du feu. Pour se distinguer de la multitude les chefs portent un habit serré, formé de peaux, et orné de fourrures mouchetées. Le vêtement des femmes diffère peu pour la forme de celui des hommes; c'est une tunique de lin, bordée de pourpre et sans manches; leurs bras et leur sein restent nus; cependant leurs mœurs sont sévères, et à cet égard dignes d'éloges.

La polygamie est défendue.

Les Germains sont la seule nation barbare chez laquelle la polygamie soit généralement défendue; elle n'est permise qu'à un petit nombre de chefs qui veulent, non par incontinence, mais par orgueil, se montrer environnés d'un cortége d'épouses.

La femme n'apporte point de dot; le mari lui en donne une; les parens reçoivent pour elle les présens : ces dons sont faits, non pour la vanité de l'épouse, mais pour l'utilité de la famille; ils consistent en quelques bœufs, un cheval avec son harnais, un bouclier, une framée, un sabre. Ces dons, symboles mystérieux des devoirs que le mariage impose aux femmes, leur rappellent qu'elles doivent partager les travaux et les périls de leurs époux, imiter leur audace et leur constance, vivre et

mourir comme eux, enfin garder fidèlement ces dons reçus comme un dépôt sacré qu'elles transmettront à leurs enfans : ainsi tout sert à fortifier leur vertu, tandis qu'aucun luxe, aucun spectacle, aucune ivresse, aucune correspondance mystérieuse n'enflamment leurs passions.

L'adultère est le crime le plus rare chez les Germains. Le châtiment est prompt; le mari l'inflige : la femme, rasée, dépouillée, est chassée de sa maison par son époux qui lui fait parcourir la bourgade en la frappant de verges. La perte de son honneur est irréparable; fortune, beauté, naissance, rien ne pourrait engager un autre Germain à l'épouser. Là on ne traite point les vices avec légèreté comme à Rome, et on n'excuse point la corruption en disant : *c'est le siècle*. Punition de l'adultère.

Dans quelques cités on ne permet qu'aux vierges de se marier, et elles ne peuvent avoir pendant leur vie qu'un seul époux, comme elles n'ont qu'un corps et une âme. Leur mari borne tous leurs désirs; hors de lui, il n'est point pour elles d'idées d'hymen; le mari est à leurs yeux le mariage tout entier.

L'avarice ne limite point le nombre de leurs enfans; ils ne commettent jamais l'infamie, trop connue ailleurs, de tuer ceux qui paraî-

traient un excès de charge pour leur fortune. Les bonnes mœurs ont chez eux plus de pouvoir qu'ailleurs les bonnes lois.

La pleine liberté laissée aux enfans développe leurs forces ; et de là vient cette stature gigantesque qui étonne les Romains. La mère allaite son enfant, et n'abandonne point cette gloire à des servantes.

On aurait peine à distinguer par quelque mollesse l'enfant du maître de celui de l'esclave ; tous passent leurs premiers ans au milieu des troupeaux, et se traînent également sur la terre ; plus tard l'âge sépare l'homme libre du serf ; le courage en marque la différence.

Les Germains se livrent tard à l'amour, de sorte que la vigueur des pères se transmet à leurs enfans. Le lien fraternel est si sacré pour eux qu'ils montrent souvent plus de tendresse à leurs neveux qu'à leurs fils : le même motif leur fait préférer ces neveux lorsqu'on leur demande des ôtages. Ce sont pourtant leurs enfans qui héritent ; à leur défaut seulement les frères et les parens paternels ou maternels.

Plus la famille d'un homme est nombreuse, plus sa vieillesse est considérée. Chacun épouse les querelles de ses parens ; mais leur haine s'apaise facilement. Tout se rachète, jusqu'à

l'homicide, par quelque amende en bœufs et en brebis : cette réparation satisfait la famille ; coutume sage dans un pays où la liberté rendrait les inimitiés si funestes.

Aucun peuple n'est plus hospitalier ; on regarderait comme un crime de fermer sa porte au dernier des hommes. Lorsque l'hôte d'un étranger voit ses provisions consommées, il le conduit chez un de ses voisins ; et là, sans être invités, tous deux sont bien accueillis. Si l'étranger en partant demande un don, on le lui accorde ; son hôte exerce sur lui le même droit : ces présens réciproques leur sont agréables ; mais ils ne les regardent point comme des liens.

Aussitôt qu'un Germain est levé, il se baigne et prend un léger repas : chacun d'eux a son siége et sa table isolés ; ensuite il sort armé pour vaquer à ses affaires. Elles se traitent dans des réunions qui ne sont que de longs festins : ils ne regardent point comme une honte de passer des jours entiers à boire ; aussi les querelles, les injures, les combats, les meurtres mêmes deviennent la suite fréquente de ces orgies.

Réunions pour les affaires.

C'est presque toujours au milieu de ces festins qu'ils discutent les réconciliations, les élections, les mariages, la paix et la guerre :

ils croient que là le cœur est plus ouvert à la bonté et plus échauffé pour la gloire. Étant sans artifice, ils aiment à épancher leurs pensées dans l'abandon de la table; mais ils remettent leurs décisions au lendemain : ainsi, pour délibérer, ils prennent le temps où l'on ne peut feindre, et, pour résoudre, celui où l'on pourrait le plus difficilement tromper.

Nourriture des Francs.

Leurs alimens sont des fruits, de la venaison, du lait caillé; leur boisson se compose d'une liqueur d'orge ou de blé fermenté : leurs mets sans apprêt suffisent à leur appétit; mais pour la soif ils sont moins réservés, et peut-être, en satisfaisant leur passion pour l'ivresse, on trouverait contre eux dans ce vice un moyen de destruction plus facile que la guerre.

Leurs divertissemens.

Ils ne connaissent qu'une sorte de spectacle; il consiste à voir quelques jeunes gens sauter tout nus au milieu d'un grand nombre de glaives et de framées. L'habitude de cet exercice en a fait un art où leur adresse et leur grâce se sont perfectionnées. Le seul prix dont on paie ces jeux est l'applaudissement des spectateurs.

Ce qui est étrange chez ce peuple grave et froid, c'est sa passion pour le jeu de dés; elle y devient une fureur telle que souvent, après avoir tout perdu, ils jouent leur corps et leur liberté; le guerrier le plus robuste se soumet

ainsi à un esclavage volontaire, et se laisse enchaîner sans résistance : ils nomment *bonne foi* cette résignation.

Dans leur maison on n'attache point les esclaves à différens emplois; chacun d'eux a son habitation et un terrain où il fait ce qu'il veut; il n'est assujetti envers son maître qu'à une redevance en grains, troupeaux et fourrures : là se borne sa servitude. Ce sont les femmes et les enfans des Germains qui font le service de la maison du chef de famille.

Rarement ils frappent un esclave; s'ils le tuent, ce n'est ni par châtiment, ni pour l'exemple, c'est par colère; ils le traitent alors comme un ennemi; la seule différence, c'est que ce meurtre reste impuni.

Les affranchis sont peu distingués des esclaves, et n'ont aucune influence dans les cités républicaines; mais, dans celles qui reconnaissent des rois, on les voit s'élever au-dessus des hommes libres et même des nobles : ainsi l'on peut juger du degré de liberté de chaque peuple par le plus ou le moins d'abaissement des affranchis.

Le prêt à intérêt et par conséquent l'usure sont inconnus en Germanie, ce qui est plus sûr que s'ils y étaient défendus. Leurs peuplades occupent successivement les divers terri-

toires de la contrée ; ils changent de terres tous les ans. Le terrain est partagé en raison du nombre des habitans et de la différence de leurs rangs. Comme ils n'ont ni vergers ni jardins, et qu'ils ne demandent à la terre que du blé, ils ont toujours plus de terrain qu'ils n'en cultivent. Les Germains ont donné des noms à trois saisons, l'hiver, le printemps et l'été; l'automne est ignoré d'eux comme ses fruits.

Leurs funérailles.

L'ambition ne règle point leurs funérailles; seulement ils se servent de quelques bois particuliers pour le bûcher des guerriers les plus illustres. On enterre avec le mort ses armes et quelquefois son cheval; un simple gazon sert de luxe à leurs tombeaux; ils méprisent les superbes mausolées, et craindraient d'être étouffés sous ces masses énormes. Ils gémissent peu, s'affligent long-temps, laissent les pleurs aux femmes, et gardent pour les hommes les regrets.

Après ce tableau des mœurs germaines, dont nous ne retraçons ici qu'une esquisse, Tacite remarque, en citant César, qu'autrefois les Gaulois avaient surpassé les Germains en courage, mais que ceux-ci depuis leur étaient devenus supérieurs.

Cet historien ajoute que, selon toute apparence, ces Gaulois, contre lesquels un fleuve

ne pouvait servir de barrière, avaient dû se transporter en grand nombre dans la Germanie, comme on avait vu les Helvétiens occuper le pays situé entre le Mein, le Rhin et la forêt Hercinie, et les Boïens s'établir dans la contrée qui reçut d'eux le nom de Bohême.

Tacite fait ensuite la description des divers peuples qui habitaient la Germanie; nous ne rappellerons ici que ceux dont le nom se retrouva dans la ligue des Francs. Les Cattes sont cités par lui avec éloge pour la force de leur infanterie et pour leurs progrès dans l'art militaire : les autres Germains, dit-il, se battent; les Cattes seuls font la guerre. Peuples de la Germanie.

Un usage particulier à cette tribu belliqueuse était de laisser croître sa barbe et ses cheveux; nul ne pouvait les couper avant d'avoir tué un ennemi. Quelques braves se liaient par un autre vœu, celui de porter un lourd anneau de fer; la victoire pouvait seule les affranchir de cette chaîne volontaire.

Dans tous les combats des Germains les Cattes commençaient l'attaque, et effrayaient les ennemis par leur aspect féroce. Ne voulant se charger de l'embarras d'aucune propriété, ils se logeaient, se nourrissaient chez le premier venu; prodigues du bien d'autrui, ils ne songeaient à en garder pour eux qu'au moment où

la vieillesse amollissait cette dureté de mœurs qu'ils appelaient vertu.

La cavalerie des Teuctères était aussi vantée que l'infanterie des Cattes ; l'équitation était leur passion la plus ardente. Un père léguait ses chevaux, non à son fils aîné, mais au plus intrépide et au meilleur cavalier de sa famille.

Les Bructères furent long-temps célèbres par leur courage. Les Chamaves les vainquirent et les détruisirent. Tacite montre toute la dureté romaine en parlant de cet événement qu'il attribue à la faveur des dieux : « Leur bonté, dit-il, » nous permit de contempler ce combat sans » descendre sur le champ de bataille ; et, sim- » ples spectateurs, nous eûmes le plaisir de » voir soixante mille hommes s'égorger pour » notre amusement. »

Les Cauques passèrent long-temps pour la tribu la plus forte et la plus distinguée de la Germanie : la justice était la base de sa grandeur ; à la fois tranquilles et courageux, ne connaissant ni cupidité ni désir de domination, ils n'attaquaient jamais leurs voisins, et n'exerçaient aucun brigandage. Leur repos, leur équité ne faisaient rien perdre à leur renommée et même à leur supériorité ; tout agresseur les trouvait terribles, et leur vaillance sut poser une borne aux conquêtes de Drusus, quoique

Tacite n'attribue cet obstacle qu'à la nature du pays.

Les Chérusques, encore plus modérés, s'endormirent long-temps dans la paix ; ils devinrent la proie de l'ambition des tribus voisines, et depuis leurs revers, au lieu de les appeler justes et bons, on les nomma les lâches et stupides Chérusques.

Telles étaient les mœurs des Francs dans le temps où vivait Tacite. Les historiens des siècles suivans prouvent qu'ils conservèrent jusqu'à la conquête de la Gaule ces mœurs sauvages, ce caractère belliqueux, indomptable, et que leur renommée s'accrut progressivement. Enfin, lorsque le despotisme étendait de plus en plus ses chaînes dans la Grèce, dans l'Italie, ancienne patrie de la liberté, en même temps qu'une autre tyrannie plus féroce couvrait tout l'Orient et le Nord de ténèbres, et les écrasait sous la massue des Huns, des Goths, des Alains et des Barbares du Nord, deux confédérations libres, les Francs et les Allemands, se préparaient par de continuels combats à changer la face du monde, à créer par leurs armes une Europe nouvelle, et à donner pour toujours leurs noms, les premiers à la Gaule, les seconds à la Germanie.

Origine du nom de *Franc.*

L'orateur Libanius nous a conservé le nom

du chef des Francs qui fut vaincu par Maximien Hercule ; il s'appelait Gennaude. Il parle aussi d'un autre prince nommé Attęk : il prétend que le mot de *franc* venait de *fractoi*, qui indiquait que ces guerriers savaient choisir leurs postes et les fortifier. Ce qui est plus probable, c'est que ce nom dérivait du mot tudesque *frey*, qui signifie *libre*.

Panégyrique des Francs.

« Les Francs, dit Libanius, sont également » redoutables par leur nombre et par leur cou» rage ; ils bravent les flots de la mer aussi in» trépidement qu'ils parcourent les plaines ; ils » traversent les fleuves et franchissent les mon» tagnes ; un climat âpre et glacé leur convient » mieux qu'une douce température ; la paix » leur semble une calamité ; la guerre est leur » élément ; vainqueurs, ils poursuivent l'enne» mi sans relâche ; vaincus, ils reviennent im» pétueusement à la charge ; tous rivalisent » d'audace ; le plus téméraire est le plus esti» mé. Leurs voisins ne peuvent jamais quitter » ni le casque ni les armes. Ces Francs ressem» blent aux flots de la mer agitée qui se succè» dent et se pressent en foule ; si on repousse » une de leurs tribus, vingt autres accourent » pour la venger. »

Il paraît cependant, si l'on en croit le panégyriste des Césars, que Constance Chlore con-

traignit ces peuples turbulens à demander la paix, et qu'ils reçurent même des chefs qu'il leur nomma.

Latinus Pacatus nous apprend que, sous le règne du même Constance, les Francs furent chassés de l'île des Bataves, qu'ils avaient envahie : « Rien, dit-il, n'était plus difficile que » de vaincre un tel peuple; il se nourrissait » de la chair des bêtes féroces, et renonçait à » vivre plutôt qu'à combattre. »

Cet historien et Eusèbe ont déshonoré leur plume en prodiguant leurs serviles éloges à la cruauté de Constantin lorsqu'il livra aux bêtes, dans les arènes de Trèves, deux princes francs, ses captifs.

« Les Francs, dit Eusèbe, réputés jusqu'alors indomptables, surpassent tous les Barbares en intrépidité; le vaste Océan n'a pu » mettre à l'abri de leurs incursions les côtes » de la Gaule et de l'Espagne : le nom seul des » Bructères, des Chamaves, des Chérusques, » est comme un bruit de guerre et répand la » terreur. »

Un autre panégyriste, Eumène, dit en parlant des mêmes Francs : « On se souvient des » courses que firent les Francs *; une poignée » de ces hommes porta l'audace à un degré

* Après J.-C. 275 ans.

» presque inconcevable, et le succès, à la honte
» des autres nations, couronna ses entreprises :
» sans guides elle osa braver les deux mers,
» aborder les contrées du Pont, de la Grèce,
» de l'Asie qu'elle saccagea, et porter la con-
» sternation et le ravage dans une partie de
» l'Afrique; elle prit même Syracuse; puis elle
» entra dans l'Océan, et retourna tranquille-
» ment au sein de ses foyers. L'exécution d'un
» projet si hardi ne prouve que trop l'amour
» des Francs pour leur patrie. »

On doit croire que Constantin, appréciant la force et le courage de tels ennemis, avait étudié leur langue, puisqu'on apprend par Eusèbe qu'il parvint, sous l'habit d'un Franc, à s'introduire dans leur camp et à reconnaître leur force et leur position : il dut à cette adroite audace une victoire décisive. Cruel dans sa colère contre les princes francs, il montra cependant sa haute estime pour cette confédération indépendante et belliqueuse. Ce fut lui qui l'excepta formellement, par un décret, du mépris général prodigué aux étrangers par les anciennes lois de Rome; son décret permit à ses successeurs d'épouser les filles des Francs.

Un monarque du Bas-Empire, Constantin Porphyrogénète, dit dans son livre sur l'administration que cette loi du grand Constantin

était gravée sur une table dans l'église de Sainte-Sophie.

Constantin attachait un tel prix à ses triomphes sur les Francs qu'il prit le titre de *Francique*, et donna le même nom aux jeux qu'il institua pour perpétuer le souvenir de ses victoires. Son fils Constance combattit aussi les Sicambres.

Depuis cette époque, la cour et les armées impériales furent remplies de chefs et de princes francs. On doit croire que, si la nation conserva son antique simplicité et l'âpreté de ses mœurs, il n'en fut pas de même de leurs princes qui se formèrent à la tactique romaine, et, sans amollir leur courage, acquirent des lumières, connurent le luxe et ne furent presque plus Barbares que de nom.

Lorsque les lâches courtisans de Constance tramèrent la perte de Sylvain, l'un des généraux francs les plus renommés, on vit ses compatriotes, Malaric et Mellobaude, combattre la calomnie avec une générosité courageuse, et montrer dans leurs discours autant d'urbanité que d'audace.

« Il est indigne, disait Malaric, d'avilir par » l'imposture un homme d'honneur qui a sauvé » l'empire. Je propose à César d'aller chercher » moi-même mon illustre ami; il viendra, n'en

» doutez pas, confondre ses calomniateurs. Je
» laisse à l'empereur ma femme et mes enfans
» pour ôtages; ou, si l'on veut charger Mello-
» baude de cette mission, j'offre ma tête ou ma
» liberté pour caution de l'innocence de Syl-
» vain. »

L'assassinat de ce même Sylvain fit reprendre aux Francs leurs terribles armes : la Gaule fut envahie par eux, et elle serait dès lors tombée sous leur domination si le génie de Julien ne l'eût sauvée.

Ammien Marcellin remarque que six cents guerriers francs se défendirent cinquante-quatre jours contre l'armée entière de Julien. Nous savons par cet historien que les Francs saliens occupaient déjà dans ce temps la Toxandrie, pays de Tongres, où régna depuis Clodion. Il nous dit aussi le nom du prince des Chamaves, dont Julien conquit l'affection en lui rendant généreusement son fils; il s'appelait Négiobaste.

Julien défit encore la tribu des Francs attuariens qui habitaient les bords de la Lippe. C'est par le même auteur que nous connaissons les exploits de Mellobaude, à la fois prince des Francs et comte des domestiques sous Gratien et Valentinien II. Il est impossible de croire que des princes, revêtus des hautes dignités de l'em-

pire, conservassent, au milieu de la civilisation, l'ignorance et les mœurs des forêts de la Germanie.

Il paraît, d'après le récit d'Ammien, que les Francs alors n'avaient pas de véritables rois, mais des chefs, nommés par les Romains *subreguli*. Deux d'entre eux, Marcomir et Sunnon, détruisirent dans la forêt des Ardennes une armée romaine commandée par Nanniénus. Le nom de Marcomir signifiait en langue tudesque *prince des marches*.

Après la mort de Théodose, au moment où des flots de Barbares, rompant toutes les anciennes digues, se précipitaient sur l'empire romain, on sait que Stilicon retarda quelque temps sa chute : aussi le poëte Claudien, son panégyriste, célèbre avec enthousiasme ses exploits, et l'élève même au-dessus de Trajan, parce qu'il a vaincu les indomptables Francs.

« Jusqu'à présent, dit-il, ces princes à longue chevelure rejetaient les prières de nos » généraux, dédaignaient de les voir, et refusaient même leurs présens : aujourd'hui ils » viennent avec respect trouver Stilicon; leur » glaive cesse de répandre parmi nous la terreur; ils respectent les princes que nous plaçons à leur tête; ils se montrent même soumis à nos arrêts, et viennent de mettre à mort

» Sunnon qui voulait venger Marcomir, exilé
» par nos décrets. Enfin la paix succède à la
» guerre, et les fiers Sicambres brisent leurs
» armes pour les transformer en socs de char-
» rue. »

Les Romains donnaient le nom de *Lœti* aux Francs établis dans les Gaules du consentement des empereurs, et qui vivaient dans leurs armées : ce nom signifiait *joyeux*, *contens*; ainsi le nom de notre nation se lie dans tous les siècles aux idées de liberté, de courage et de gaîté.

Théodemir fut nommé, par Stilicon, duc des Francs. Probablement c'était le même Théodemir que les Francs, peu de temps après*, élevèrent sur un bouclier, et proclamèrent roi lorsqu'ils passèrent le Rhin sous ses ordres pour entrer dans la Gaule. Le nom de Pharamond qu'on lui donna était formé de deux mots tudesques : *mund*, bouche; *phar*, générations. Le sort justifia ce surnom, puisqu'il devint la tige d'une longue génération de rois.

Quelques auteurs anciens disent que Trèves fut livrée à Pharamond par le sénateur romain Lucius, dont l'usurpateur Jovinus avait outragé la femme. Les fragmens de Sulpice Alexandre, de Frigéride et d'Orose, en parlant

* Après J. C. 416 ans.

de cette invasion des Gaules, nomment tous les chefs des Barbares, excepté ceux des Francs. On voit seulement dans de vieilles chroniques que Théodemir fut assassiné * à Trèves avec sa mère Aschilla. Clodion, son parent ou son fils, fixa d'abord sa résidence en Toxandrie à *Dispargum*, aujourd'hui Duisbourg.

On lui attribua la loi salique. Il est probable en effet que dès le moment où les Francs prirent, au milieu des peuples civilisés, des rois et des établissemens fixes, ils sentirent le besoin des lois.

Les Francs d'alors se montraient superstitieux, et croyaient à toutes les fables qui servent d'histoire à l'enfance des peuples. Grégoire de Tours nous apprend qu'à cette époque ils étaient persuadés que la femme de Clodion, probablement séduite par quelque chef de pirates du Nord, avait eu commerce avec un monstre marin, ce qui fit nommer son fils Mérovée, *prince de la mer*. Ce fut ce même Mérovée dont l'historien Priscus parlait comme l'ayant vu à Rome, et que, selon lui, Aëtius avait non-seulement protégé, mais adopté.

On trouve dans une lettre de Sidonius Apollinaris à Domnitius, son ami, une preuve des progrès que le luxe avait faits parmi les princes

* Après J.-C. 427 ans.

francs à l'époque où ces princes se préparaient à défendre la Gaule avec les Romains contre l'invasion des Barbares.

Il parle d'un jeune prince qui allait chez le préteur pour célébrer son mariage : « Je voudrais, dit-il, que vous eussiez vu comme » moi le cortége du jeune Sigismer, prince du » sang royal des Francs, lorsqu'il se rendait » au prétoire, précédé et suivi de chevaux ri- » chement harnachés et chargés de pierreries. » Le prince était lui-même le plus bel orne- » ment de cette pompe : il marchait à pied, » entouré d'officiers revêtus d'écarlate et de » soie d'une blancheur éblouissante ; l'or éclate » sur ses vêtemens ; sa chevelure et son teint » répondent aux couleurs de sa riche parure. » L'aspect des petits rois et des officiers qui » l'accompagnaient inspire la terreur au sein » de la paix ; leurs pieds sont enfermés dans » des bottines attachées au-dessus du talon et » revêtues d'un poil hérissé ; leurs jambes et » leurs genoux sont nus et découverts ; leurs » habits serrés montent très haut et sont bi- » garrés de diverses couleurs ; ils descendent » à peine aux jarrets ; leurs manches ne cou- » vrent que le haut du bras ; leur saie est verte » et bordée d'écarlate ; ils suspendent leurs » glaives à leurs épaules par de larges bau-

» driers; leur robe fourrée est attachée par une » agrafe. Je les ai trouvés aussi soigneux de » leur sûreté que de leur parure; leur main » droite portait ou des piques à crochets, ou » des haches qui se lancent de loin; leur bras » gauche était ombragé par des boucliers bor- » dés d'argent et ornés au centre d'une bosse » dorée; le soleil en les frappant en faisait » briller à la fois la richesse et le travail. »

Cependant ce luxe et ces arts, empruntés en partie aux Romains, ne rendaient pas, au moment de la guerre, ces fières tribus moins farouches et moins formidables. On en sera convaincu par le passage suivant, extrait d'un poëme du même Sidonius Apollinaris, composé pour célébrer la victoire remportée par Aëtius sur Clodion, et pour louer la bravoure de Majorien qui s'était illustré dans ce combat.

« Vous combattiez ensemble, dit-il, dans » le pays des Artésiens, envahi par Clodion, » roi des Francs; le champ de bataille était un » lieu resserré où différens défilés venaient a- » boutir; non loin de là on voyait le bourg » d'Hélaine (aujourd'hui Lens); entre ce bourg » et les défilés coulait une rivière traversée » par un pont construit en planches. Majorien, » depuis élevé au rang des Césars, n'était en- » core que chevalier; il était posté à la tête du

» pont. Soudain on entend un bruit qui part
» de la colline la plus prochaine : une foule de
» Francs se montre, dansant à la manière des
» Scythes; ils célébraient l'union de deux nou-
» veaux époux, dont la chevelure était blonde.
» Majorien court sur eux et les défie. Les Bar-
» bares, surpris, saisissent leurs armes : bien-
» tôt mille glaives retentissent à coups pressés
» sur le casque de Majorien; de toutes parts
» les lances et les flèches volent et se brisent
» contre sa cuirasse; rien n'ébranle son cou-
» rage; enfin il enfonce, il disperse les enne-
» mis, et les contraint de chercher leur salut
» dans la fuite.

» On trouve dans leurs chariots tous les ap-
» prêts de la fête troublée; des mets abondans,
» des vases précieux, des bassins couronnés de
» fleurs. La vue d'un riche butin enflamme
» l'ardeur romaine; Bellone rompt les nœuds
» de l'hyménée; le vainqueur s'empare des
» chariots, et enlève avec eux la nouvelle
» épouse. Le fils de Sémélé ne mit pas plus
» promptement en déroute les Lapithes.

» Qu'on ne vante plus les combats des an-
» ciens héros : Majorien aussi a dompté des
» monstres; du sommet de leur tête jusqu'au
» front descend leur blonde chevelure, tandis
» que la nuque de leur cou reste découverte;

» dans leurs yeux mêlés de vert et de blanc » roule une prunelle couleur d'eau; leur vi- » sage sans barbe n'offre aux regards que deux » longues moustaches arrangées avec le peigne; » leurs habits, étroits et courts, laissent paraî- » tre leurs formes colossales, et ne cachent point » leurs jarrets; un large baudrier presse leurs » flancs serrés. C'est un jeu pour eux de lan- » cer leur hache à double tranchant; mesurant » de l'œil l'endroit qu'ils veulent frapper, ils » sont sûrs de l'atteindre; on les voit ensuite, » agitant leurs boucliers, leur donner le mou- » vement rapide d'une roue, et, la pique en » arrêt, se précipiter sur l'ennemi.

» Le ciel leur donne en même temps la nais- » sance et l'amour de la guerre; si le nombre » les accable, si le terrain leur est contraire, » si la fortune les abandonne, ils aiment mieux » mourir que de céder; et chez eux le courage » semble survivre à la mort: tels sont les guer- » riers que Majorien a vaincus. »

Cette peinture des Francs, tracée par un poëte célèbre qui vit Rome encore dans son éclat après la mort de Théodose, et qui fut, un demi-siècle après, témoin de sa chute et des premières conquêtes de Clovis, doit terminer notre tableau, puisqu'elle nous montre les Francs tels qu'ils étaient au moment où, con-

duits par le génie de notre premier roi, ils fondèrent la monarchie française sur les derniers débris de la puissance romaine.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

HISTOIRE DE FRANCE.

TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE.

